J. MONNIER

HISTOIRE



6e

CLASSE DE 6e DES LYCÉES ET COLLÈGES

FERNAND NATHAN

COLLECTION JEAN MONNIER

JEAN MONNIER
Agrégé de l'Université
Professeur au Lycée Louis-le-Grand

HISTOIRE

L'ORIENT — LA GRÈCE

Classe de Sixième
Programme 1957

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR
18, rue Monsieur-le-Prince
PARIS (VIe)

Dans la même collection :

Sous la direction de J. MONNIER

Nouveau programme 1957

HISTOIRE

Classe de Cinquième

HISTOIRE

Classe de Quatrième

HISTOIRE

Classe de Troisième

PRÉFACE

Avant même d'être achevée, notre collection doit être refondue et adaptée aux nouveaux programmes de 1957. Voici le premier volume de cette nouvelle édition.

On y retrouvera le plan, la conception générale et les principes qui caractérisaient la rédaction de l'ancien manuel. L'ordre des chapitres a été maintenu parce qu'il permettait de suivre très fidèlement le libellé du nouveau programme. L'esprit de l'ouvrage reste le même, l'approbation flatteuse de nombreux collègues nous ayant encouragé à persévérer dans notre dessein ; nous avons, comme précédemment, cherché à concilier une information sérieuse avec une exposition très simple en évitant les deux écueils de l'érudition et de l'infantilisme.

Mais disposant désormais d'un plus grand nombre de pages pour exposer l'histoire de l'Orient et de la Grèce, il nous a été possible d'apporter à l'ouvrage des améliorations qui tiennent compte des observations et des vœux dont plusieurs professeurs ont bien voulu nous faire part. N'étant plus condamné à une aussi rigoureuse concision nous avons pu accorder davantage au récit et donner aux développements plus d'ampleur et par suite plus de clarté. Quelques expressions jugées à l'usage trop abstraites ou trop difficiles ont disparu. Bien entendu, le vocabulaire terminal, dont nous avions pris l'initiative, a été maintenu. Nous avons introduit des schémas et des tableaux chronologiques nouveaux. Les cartes, toujours volontairement très simples, ont été refaites et rendues plus lisibles par l'emploi de la couleur. Enfin le nombre des textes réunis à la fin de chaque chapitre a été sensiblement accru.

Ce manuel s'adresse d'abord aux élèves ; il a été conçu, non pour supprimer leur effort, mais pour rendre leur tâche plus simple et plus attrayante. Les chapitres sont courts et précédés d'un sommaire qui en reproduit le plan : chaque phrase du sommaire correspond à un paragraphe du développement. Les cartes n'ont d'autre prétention que de permettre aux élèves de localiser les noms géographiques cités dans le texte. Les photographies, les croquis et les plans sont placés, dans la mesure du possible, à côté du paragraphe qu'ils illustrent.

Les dernières instructions ministérielles insistent, à juste titre, sur la nécessité d'enseigner l'histoire en partant des documents. Nos collègues pourront, s'ils le désirent, trouver, parmi les nombreuses reproductions d'œuvres d'art, des sujets d'explications, de commentaires et d'exercices. Une autre source de documentation leur est proposée : c'est le recueil de textes qui termine chaque chapitre ; nous avons réuni là non pas des lectures mais des extraits d'œuvres d'écrivains de l'antiquité qui prêtent au commentaire et qui peuvent, du moins nous l'espérons, être utilisés pour de fructueuses explications de texte.

Quoi qu'il en soit, ce manuel, pas plus que les autres, ne saurait suffire à dispenser l'enseignement historique ; il n'a ni la prétention ni le désir de se substituer à l'enseignement magistral que rien ne peut remplacer. Nous souhaitons simplement qu'il puisse être pour les élèves un agréable compagnon d'étude et pour les professeurs un auxiliaire utile.

Il nous est agréable, en terminant, d'exprimer notre gratitude aux éditeurs qui nous ont montré tant de bienveillance et de compréhension, et particulièrement à M. Piquet qui a assumé avec tant de compétence la lourde tâche de l'illustration

Jean MONNIER.

N. B. — Les mots suivis du signe • sont expliqués à la fin du livre.

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE ET LA CHRONOLOGIE

SOMMAIRE

I. Notions générales de chronologie.

1. L'histoire ne peut se passer de l'aide de la chronologie qui est la science des dates.

2. Nos dates sont celles de l'ère chrétienne, mais on a utilisé et on utilise encore d'autres ères que la nôtre.

3. On date par jours, par mois, par années, par siècles et par millénaires; on désigne certaines périodes de l'histoire par les termes plus vagues de « génération », d' « époque » et de « siècle » pris au sens figuré.

II. Les grandes périodes de l'histoire.

1. L'histoire utilise des documents et plus particulièrement des documents écrits.

2. La période historique ne commence qu'avec l'invention de l'écriture (moins de 4 000 ans avant J.-C.); la période qui la précède est la Préhistoire.

3. L'histoire se divise en périodes inégales de plus en plus courtes à mesure qu'on se rapproche de l'époque actuelle : l'Antiquité, le Moyen Age et les Temps modernes.

I. Notions générales de chronologie

1. Qu'est-ce que la chronologie? L'histoire raconte le passé de l'humanité : elle nous apprend comment vécurent ceux qui nous ont précédés sur la terre, quels furent leurs travaux et leurs croyances, comment ils furent gouvernés, à quels événements heureux ou malheureux ils ont participé. Or pour distinguer les faits les uns des autres, pour comprendre leur originalité et

pour pouvoir les comparer entre eux, il est nécessaire de les replacer dans le temps, de les dater. La science des dates s'appelle la chronologie.

2. Les Ères. A cette chronologie il faut un point de départ ; vous dites, par exemple, qu'entré en Sixième à l'âge de onze ans vous espérez être bachelier à dix-sept ans ; votre date de naissance est le point de départ de tous les événements qui vous concernent, l'origine de votre propre histoire. Les hommes ont donc cherché un fait exceptionnellement important pour tous à partir duquel ils pourraient compter les années. Pour nous, ce fait est la naissance du Christ qui est l'origine de l'*ère chrétienne*. L'année 1958 est la 1958e année depuis la naissance du Christ. La date d'un événement antérieur à l'ère chrétienne indique le nombre d'années qui le séparent de la future naissance du Christ : nous disons que la bataille de Marathon a eu lieu en 490 avant Jésus-Christ.

Les hommes n'ont pas toujours compté ainsi les années. Aujourd'hui encore les Musulmans prennent comme point de départ un fait important de la vie de leur Prophète Mahomet, l'Hégire, qui correspond au 16 juillet 622 de l'ère chrétienne. La première année de l'ère musulmane va donc du 16 juillet 622 au 15 juillet 623.

Pendant la Révolution française, la Convention décida de compter les années à partir de l'établissement de la République. Le 22 septembre 1792 fut l'origine de l'ère révolutionnaire. L'an I de la République va donc du 22 septembre 1792 au 21 septembre 1793.

L'ère chrétienne elle-même n'est adoptée que depuis le VIe siècle ; elle fut inventée alors par un moine nommé Denys le Petit.

Comment procédait-on avant le VIe siècle ? Les Romains dataient à partir de la fondation de Rome, qui correspond à l'an 753 avant Jésus-Christ.

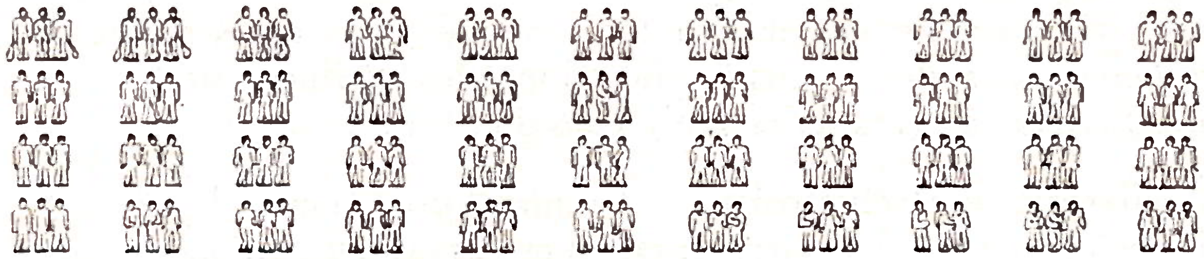
Les Grecs, passionnés pour les jeux Olympiques célébrés tous les quatre ans, comptaient par olympiades, c'est-à-dire par groupes de quatre années en partant de la plus ancienne célébration des jeux qui se place dans l'ère chrétienne en 776 avant Jésus-Christ.

Plus anciennement les Égyptiens et les Mésopotamiens comptaient les années depuis l'avènement de leur souverain régnant ; chaque nouveau règne était le début d'une ère nouvelle. Aussi est-il très difficile de dater avec exactitude les faits qui les concernent.

3. Les unités de temps. Une date complète est l'indication d'un certain jour, d'un certain mois, d'une certaine année : par exemple la réunion des États Généraux eut lieu le 5 mai 1789.

Vous savez tous qu'une année vaut 365 jours 1/4 et qu'un *siècle*, au sens

ANTIQUITÉ



MOYEN-AGE



TEMPS MODERNES ET PÉRIODE CONTEMPORAINE



Les périodes historiques sont inégales.
Chaque groupe de 3 hommes représente un siècle (3 générations).

propre du terme, est une succession de cent années. Le premier siècle de notre ère va de l'an 1 à l'an 100 compris; le deuxième siècle, de l'an 101 à l'an 200 et ainsi de suite. Un *millénaire* est une série de mille ans ou de dix siècles.

Pour désigner un certain laps de temps on use également de termes moins précis tels que « génération » ou « époque » : une ***génération*** est le nombre d'années qui séparent l'âge du fils de celui du père, environ vingt-cinq à trente ans : votre grand-père, votre père et vous-même représentez trois générations. Ce mot a un sens plus général : une génération est aussi l'ensemble des hommes qui, nés à peu près à la même date, ont connu les mêmes événements; ainsi la génération de 1914 est formée des hommes qui, ayant une vingtaine d'années en 1914, ont été les acteurs ou les témoins de la première guerre mondiale.

Une *époque* est une période assez courte caractérisée par une certaine façon de vivre, par un style artistique particulier : vous entendez par exemple évoquer par les personnes d'un certain âge la « belle époque » ou « l'époque 1900 ».

On emploie *au figuré* le terme de *siècle* pour désigner une époque, de durée variable, dominée par une grande figure de l'histoire : on dit « le siècle de Périclès », « le siècle d'Auguste », « le siècle de Louis XIV ».

II. Les grandes périodes de l'histoire

1. Les documents historiques. L'historien utilise des *documents*, c'est-à-dire des vestiges de toute sorte qui le renseignent sur le passé. Les monuments, les œuvres d'art, les instruments de travail, le mobilier, les vêtements, les divers objets conservés dans les musées sont des documents; ils sont précieux mais ne suffisent pas, il faut d'abord des *documents écrits*. L'historien d'une

période doit consulter les inscriptions •, les textes officiels, les papiers conservés dans les archives • privées et publiques, les mémoires et les œuvres littéraires des contemporains, les journaux du temps, les ouvrages déjà écrits sur la période. Sans documents écrits, il n'y a pas d'histoire possible.

2. Histoire et Préhistoire. Comme l'invention de l'écriture n'est pas antérieure à l'an 4000, l'histoire ne remonte pas au-delà. Le passé plus lointain des hommes connu seulement par des documents non écrits est le domaine de la *préhistoire.*

3. Les grandes périodes de l'histoire. Depuis les premières civilisations historiques, qui sont nées en Égypte et en Mésopotamie, jusqu'à nos jours, six mille ans, environ, se sont écoulés. Ces soixante siècles d'histoire se répartissent inégalement entre l'Antiquité, le Moyen Age et les Temps modernes.

L'histoire de l'*Antiquité* est celle des peuples de l'Orient, de la Grèce et de Rome jusqu'aux invasions barbares qui ont ruiné l'Empire romain à la fin du IVe siècle après Jésus-Christ. Le *Moyen Age* a duré du Ve siècle après Jésus-Christ à la fin du XVe siècle, marquée par les grandes découvertes maritimes et l'invention capitale de l'Imprimerie. L'*histoire moderne et contemporaine* va de la fin du XVe siècle à nos jours.

Ainsi l'Antiquité s'étend sur quarante-quatre siècles environ, le Moyen Age sur onze et les Temps modernes sur cinq. Il est évident que plus on s'éloigne de l'époque actuelle pour remonter dans le temps, plus les documents écrits deviennent rares et plus il est nécessaire d'interroger les autres documents ; c'est ce que nous constaterons bien souvent cette année en étudiant l'histoire ancienne.

EXERCICES

★ 1. *En quelle année sommes-nous dans le calendrier révolutionnaire ?*

★ 2. *César est mort en 44 avant J.-C. Quelle est cette date dans l'ère romaine ?*

★ 3. *Quel est le siècle de la fondation de Rome (753 avant J.-C.) ? de la bataille de Cannes (216 avant J.-C.) ? du couronnement de Charlemagne (800 après J.-C.) ? de la naissance de Napoléon (1769) ? de l'Exposition de 1900 ?*

★ 4. *Combien de générations vous séparent-elles de la Révolution de 1789 (à raison de trente ans pour une génération) ?*

QUESTIONS

★ **1.** *Existe-t-il aujourd'hui des sources de documentation qu'ignoraient nos ancêtres ?*

★ **2.** *Si vous aviez à écrire l'histoire de votre ville ou de votre village pendant la deuxième guerre mondiale (1939-1945), quels sont les documents que vous voudriez consulter ?*

CHAPITRE II

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES

SOMMAIRE

I. Caractères généraux.

1. Les temps préhistoriques s'étendent sur une période immense.

2. Malgré l'absence de documents écrits la jeune science de la préhistoire est en plein essor.

3. Les civilisations préhistoriques sont essentiellement des civilisations de la pierre.

II. Les âges de la pierre.

1. A l'âge de la pierre éclatée et taillée les conditions de vie étaient très dures. Exclusivement chasseurs et pêcheurs, les hommes se réfugiaient dans les cavernes. A la fin de la période ils ont créé un art admirable.

2. A l'âge de la pierre polie, les hommes devenus sédentaires ont pratiqué l'élevage et l'agriculture. Ils ont construit des villages sur pilotis et des monuments mégalithiques.

III. L'âge des métaux.

1. L'âge des métaux se divise en âge du cuivre, âge du bronze et âge du fer.

2. Les peuples n'ont pas connu à la même date les âges successifs de la préhistoire. L'Égypte et la Mésopotamie sont entrées les premières dans l'histoire.

I. Caractères généraux

1. Immensité des temps préhistoriques. On ne saurait dire, même approximativement, quand l'homme est apparu sur la terre, mais on estime qu'il y a au moins 500 000 ans et peut-être 600 000. Les soixante siècles de l'histoire sont bien peu de chose à côté des cinq mille siècles de la préhistoire. C'est comme si d'un livre de cinq cents pages consacré à l'histoire de l'humanité on n'avait conservé que les six dernières !

2. La science préhistorique. Percer le mystère de ce lointain passé est une tâche passionnante mais combien ardue ! Les savants, surtout depuis le XIX[e] siècle, ont étudié les moindres vestiges : des cavernes conservant des traces

d'habitation, des squelettes et des ossements, des objets divers, armes, outils, débris de toute espèce. Ils ont pu se faire une idée de la façon dont vivaient les hommes et suivre les progrès de leur civilisation ●. Ainsi est née une jeune science de la préhistoire, qui progresse de jour en jour à mesure qu'on découvre de nouveaux vestiges et que se perfectionnent les méthodes scientifiques.

3. Une civilisation de la pierre. Pour fabriquer les objets dont ils avaient besoin, les hommes préhistoriques se servaient du bois, de la coquille, de l'os et surtout de la pierre, plus dure et plus résistante. La civilisation préhistorique est une civilisation de la pierre. En se fondant sur les techniques employées successivement pour travailler la pierre, on distingue deux grandes périodes de durée inégale : l'Age ancien de la pierre ou paléolithique et le Nouvel âge de la pierre ou néolithique.

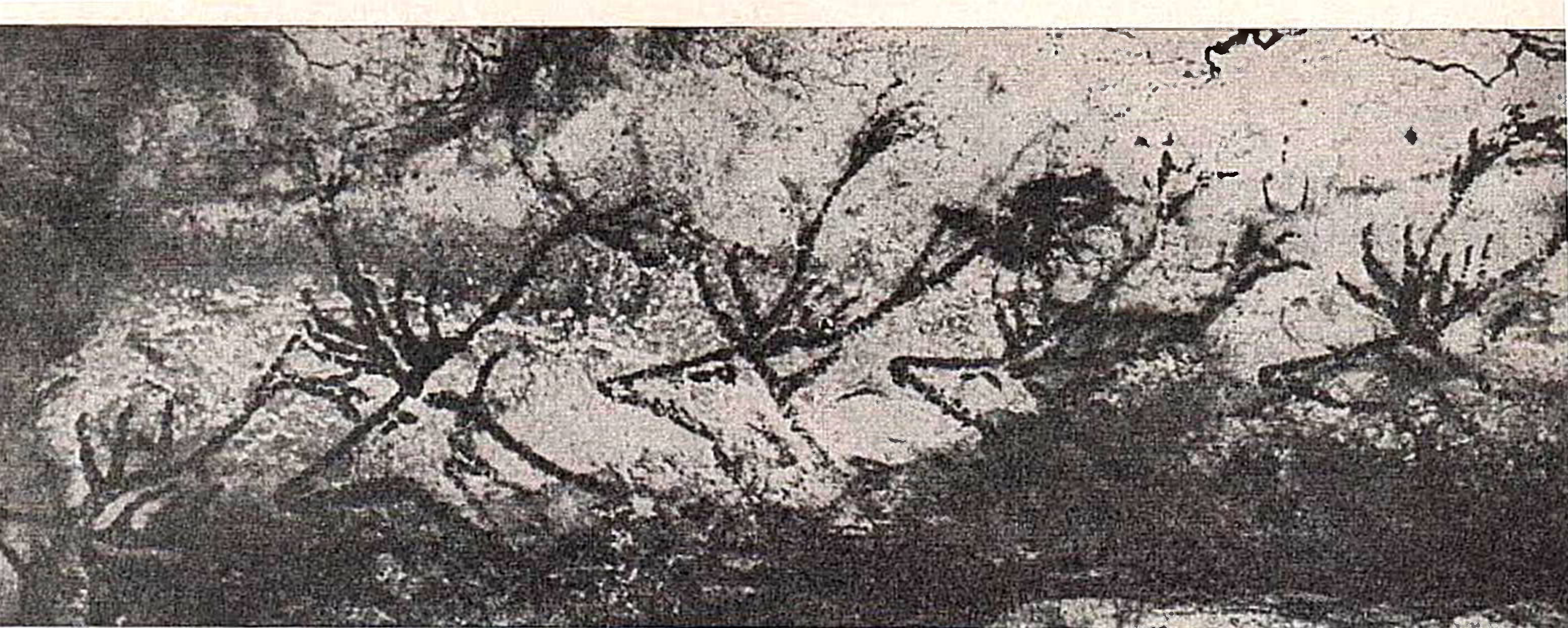
II. Les âges de la pierre

1. L'âge ancien de la pierre. Quand les premiers hommes sont nés, la terre n'avait pas son aspect actuel. C'était probablement l'époque glaciaire : de grands glaciers recouvraient une partie de l'Europe, les derniers volcans d'Auvergne étaient encore en éruption, le Sahara était une région humide, la faune et la flore n'étaient pas réparties comme aujourd'hui : le renne et le mammouth vivaient dans nos contrées. Le premier âge de la pierre a duré très longtemps, au moins jusqu'à l'an 10000 : que de transformations pendant une aussi longue période de cinq cent mille ans !

Un dolmen à Goulven, en Bretagne (Cf. page 14)

Photo N. Le Boyer.





Ph. F. Windels

L'un des plus anciens chefs-d'œuvre de l'art :
les cerfs peints en noir sur les parois d'une grotte de Lascaux (Dordogne).

D'abord les climats ont changé; des périodes très froides favorisaient la présence dans nos pays de plantes et d'animaux dont certains ont disparu (mammouth) et dont d'autres vivent actuellement dans les régions polaires (renne); entre ces périodes glaciaires de longues périodes de réchauffement transformaient le paysage végétal et la faune : à ce moment l'hippopotame, le rhinocéros et l'éléphant vivaient chez nous.

Pendant que s'opéraient ces lentes transformations du milieu naturel, l'être humain, très différent à l'origine de ce qu'il est aujourd'hui, se modifiait. On peut même dire que divers types d'humanité se sont succédé.

Pourtant partout, en Europe ou en Chine, en Afrique ou en Australie, les genres de vie étaient les mêmes. L'homme vivait de la cueillette des fruits sauvages, de la chasse et de la pêche ; nomade ●, il n'avait pas d'habitation fixe et, comme les bêtes, il cherchait contre les grands froids un abri dans les cavernes. Il connaissait le feu. Il fabriquait des harpons[2], des coups-de-poing, des pointes de flèches, des racloirs avec des pierres dures comme le silex, qu'il façonnait en frappant dessus pour en détacher les éclats. Aussi appelle-t-on cet âge ancien de la pierre, l'**âge de la pierre éclatée** et de **la pierre taillée**. Les hommes obtenaient des lames de pierre très fines, des harpons dentelés; ils confectionnaient des vêtements avec des peaux de bêtes bien raclées, cousues avec des aiguilles d'os ou d'ivoire et un « fil » tiré des tendons du renne ou de la crinière du cheval. L'art était né : sur les parois des cavernes, comme à Altamira en Espagne ou à Lascaux, dans le Sud-Ouest de la France, on peut admirer des animaux gravés ou peints en plusieurs couleurs[1]; leur mouvement et leurs attitudes ont été saisis avec un sens étonnant de la réalité et de la vie; certains sont traités dans un style qui rappelle étrangement celui des peintres modernes.

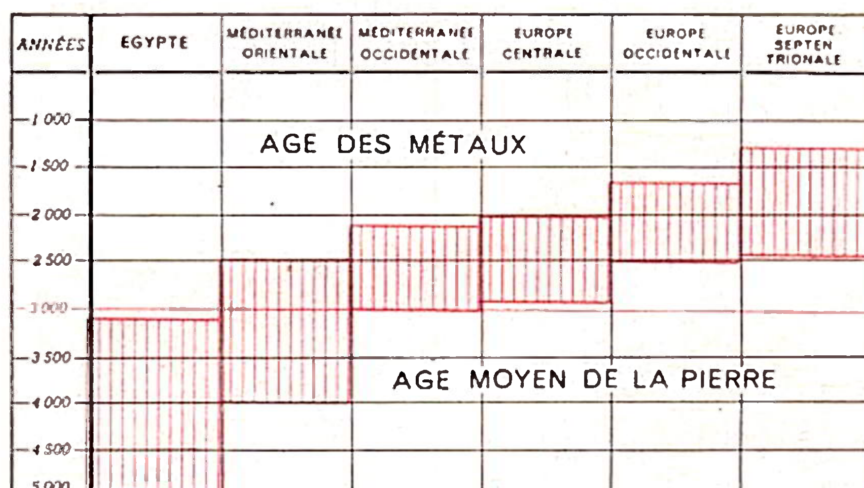
Mais en représentant des rennes, des chevaux, des bisons, les artistes

1. Surtout le noir et l'ocre (rouge, jaune et brun). 2. En os.

Photo Henrard.

Les alignements de Carnac *(Morbihan) : les menhirs, ou pierres dressées de 1 m à 6 m de haut, s'alignent ici sur 3 km environ; il y en a 2 730. Ces alignements sont les plus célèbres et les plus importants de la Bretagne. Ailleurs, les menhirs sont disposés en cercles appelés cromlechs (comme à Stonehenge, Angleterre : photo ci-dessous). Les menhirs avaient certainement un caractère religieux mais on ne sait pas très bien quel était leur rôle.*

Photo British Travel and Holidays Ass.



Chronologie du Nouvel âge de la pierre (néolithique).

En couleur, durée de l'époque néolithique. Remarquer que dans les diverses régions de l'Europe elle commence et finit à des dates différentes. Ainsi vers 3000 l'Égypte connaît déjà l'usage du bronze, les pays de la Méditerranée orientale ont une civilisation néolithique tandis que les pays de l'Europe occidentale et septentrionale en sont encore à l'âge moyen de la pierre.

(Extrait de G. Bailloud et P. Mieg de Boofzheim. Les civilisations néolithiques. A. et J. Picard et Cie, éditeurs.)

n'avaient-ils d'autre préoccupation que de décorer leur demeure? Ce serait bien invraisemblable, d'autant plus que ces peintures étaient parfois dans des recoins d'accès difficile qui ne pouvaient servir de lieux d'habitation. Les anciens sorciers figuraient par une statuette ou un dessin l'image de la personne à laquelle ils voulaient nuire; de même les hommes de la préhistoire en représentant les animaux qui étaient leur gibier habituel, pensaient pouvoir les vaincre plus facilement.

2. Le Nouvel âge de la pierre. Quand le réchauffement définitif du climat permit le retrait des grands glaciers qui recouvraient une partie de l'Europe, les conditions de la vie changèrent; dans nos pays apparurent des plantes et des animaux semblables à ceux que nous connaissons aujourd'hui. Toutefois, au moins en Europe occidentale, cet adoucissement du climat ne procura pas aux hommes une rapide amélioration de leur sort, au contraire; le renne avait disparu vers les pays du Nord, le gibier manquait, ou avait du mal à se nourrir; l'art était en déclin : de 10000 à 5000 environ, une période intermédiaire, appelée l'*âge moyen de la pierre*, prolonge la période précédente sans apporter de grandes nouveautés.

Mais, à une date qui n'est pas la même pour les diverses régions de la terre (cf. graphique, p. 13), une transformation profonde s'est opérée : l'*homme cesse d'être nomade*●. Il découvre l'agriculture, et avec des moyens rudimentaires cultive déjà les céréales; il sait domestiquer et élever des animaux (cheval, vache, mouton, chien). Il utilise la laine et le lin pour se tisser des vêtements. Il sait façonner des vases avec de l'argile et les cuire au feu et dispose désormais de nombreux ustensiles de cuisine. C'est véritablement un âge nouveau de l'humanité qui commence, le ***nouvel âge de la pierre ou néolithique***.

Les instruments étaient toujours en pierre; avec le silex on utilisait d'autres pierres très dures; on savait les percer, les polir : aussi appelle-t-on également

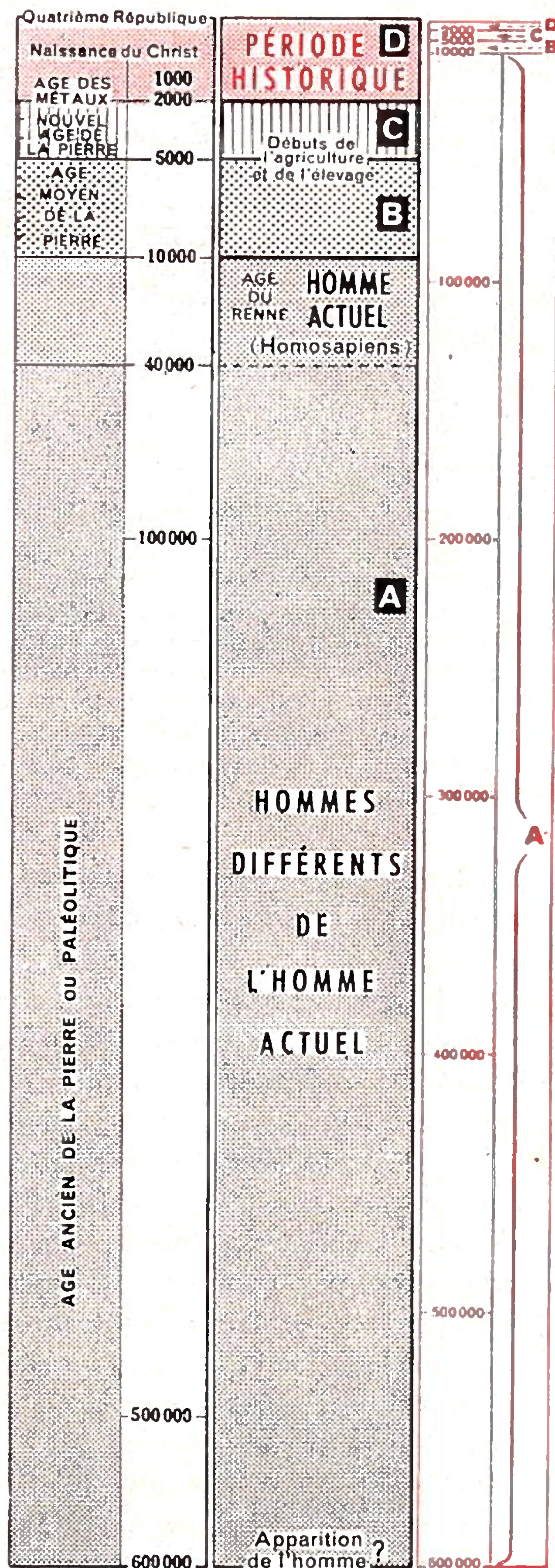
cette période l'***âge de la pierre polie***. La hache emmanchée, le marteau remplacèrent l'ancien coup-de-poing.

Les hommes, devenus sédentaires●, construisaient des cabanes et se groupaient en villages; certains de ces villages étaient établis sur des plates-formes surélevées posées sur des pilotis et parfois placés au milieu des lacs (cités lacustres). Ces sédentaires entreprenaient de longs voyages et pratiquaient des échanges commerciaux avec les habitants des autres contrées. Il y eut de grands déplacements de populations pendant la période. Les artistes décoraient les vases d'argile de lignes et de dessins géométriques comme les plus modernes de nos céramistes.●

Les ***monuments mégalithiques*** (= faits de grandes pierres) qu'ils ont laissés ont un caractère religieux : ainsi les ***menhirs***, grandes pierres dressées vers le ciel, isolées ou groupées en alignements. Les ***dolmens***●, qui servaient de tombeaux, témoignent des progrès du culte des morts. Ils étaient constitués par une pierre plate horizontale posée sur deux pierres verticales. Plusieurs dolmens juxtaposés formaient ce qu'on appelle une allée couverte. Parfois les dolmens et les allées couvertes étaient enfouis sous une masse de terre et de pierres en forme de cône pouvant atteindre jusqu'à cent mètres de diamètre.

III. L'âge des métaux

Un progrès décisif de la civilisation fut réalisé quand on sut produire et travailler le métal.



Préhistoire et histoire : *dans ce tableau, on a dû (à gauche) pour des raisons de lisibilité agrandir les périodes B,C,D. En réalité la durée de chaque période A, B,C,D, est exactement représentée dans la partie droite du graphique.*



Outils préhistoriques : *1. Coup-de-poing en pierre taillée du paléolithique (avant l'apparition de l'homme actuel ou homo sapiens). 2 et 3. Poignards du néolithique supérieur scandinave (donc tardif; cf. Chronologie p. 13). 4. Pointe de flèche à deux ailerons. 5. Hache en pierre polie.*

L'âge du cuivre et l'âge du bronze. Le cuivre fut utilisé le premier (dès le quatrième millénaire dans le Proche-Orient, beaucoup plus tard ailleurs — cf. graphique); puis en l'alliant à l'étain on obtint le bronze, plus dur que le cuivre. Employé d'abord pour l'ornementation et la bijouterie, le métal remplaça peu à peu la pierre pour la fabrication des objets usuels, donnant des instruments de travail plus variés et des armes plus efficaces.

L'âge du fer. C'est vers le XIIe siècle avant J.-C. seulement que le fer fit son apparition, notamment en Égypte. Il se substitua progressivement au bronze, comme le bronze avait lentement remplacé la pierre.

La succession des âges. Vous vous demandez peut-être pourquoi l'âge du fer si tardif et même l'âge du bronze sont placés dans la préhistoire alors que l'histoire commence au quatrième millénaire avec l'invention de l'écriture? C'est que les progrès de la civilisation n'ont pas eu lieu partout au même moment; les peuples ne sont pas entrés ensemble sur la scène de l'histoire, mais à des dates différentes. Certains aujourd'hui même ont encore une civilisation préhistorique, tels les Bochimans du Kalahari, qui vivent comme on vivait il y a 40 000 ans. A mesure qu'on avance dans le temps, les contrastes de civilisation sont de plus en plus accusés entre les peuples attardés et les peuples précoces : ceux d'Égypte et de Mésopotamie ont créé les premières civilisations historiques.

QUESTIONS

★ **1.** *Pourquoi les objets en pierre sont-ils parvenus jusqu'à nous plus facilement que les autres?*

★ **2.** *Pourquoi les hommes de la pierre polie ont-ils quitté les cavernes? Pourquoi se sont-ils parfois installés dans des cités lacustres?*

★ **3.** *Pourquoi les hommes de la pierre polie sont-ils devenus sédentaires?*

★ **4.** *Connaissez-vous des peuplades qui vivent encore comme aux temps de la préhistoire?*

★ **5.** *L'usage des métaux a-t-il commencé partout à la même date? où est-il le plus ancien?*

Hyène. Ivoire de la Madeleine (Dordogne).



PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION A L'HISTOIRE

DES PEUPLES DE L'ORIENT

SOMMAIRE

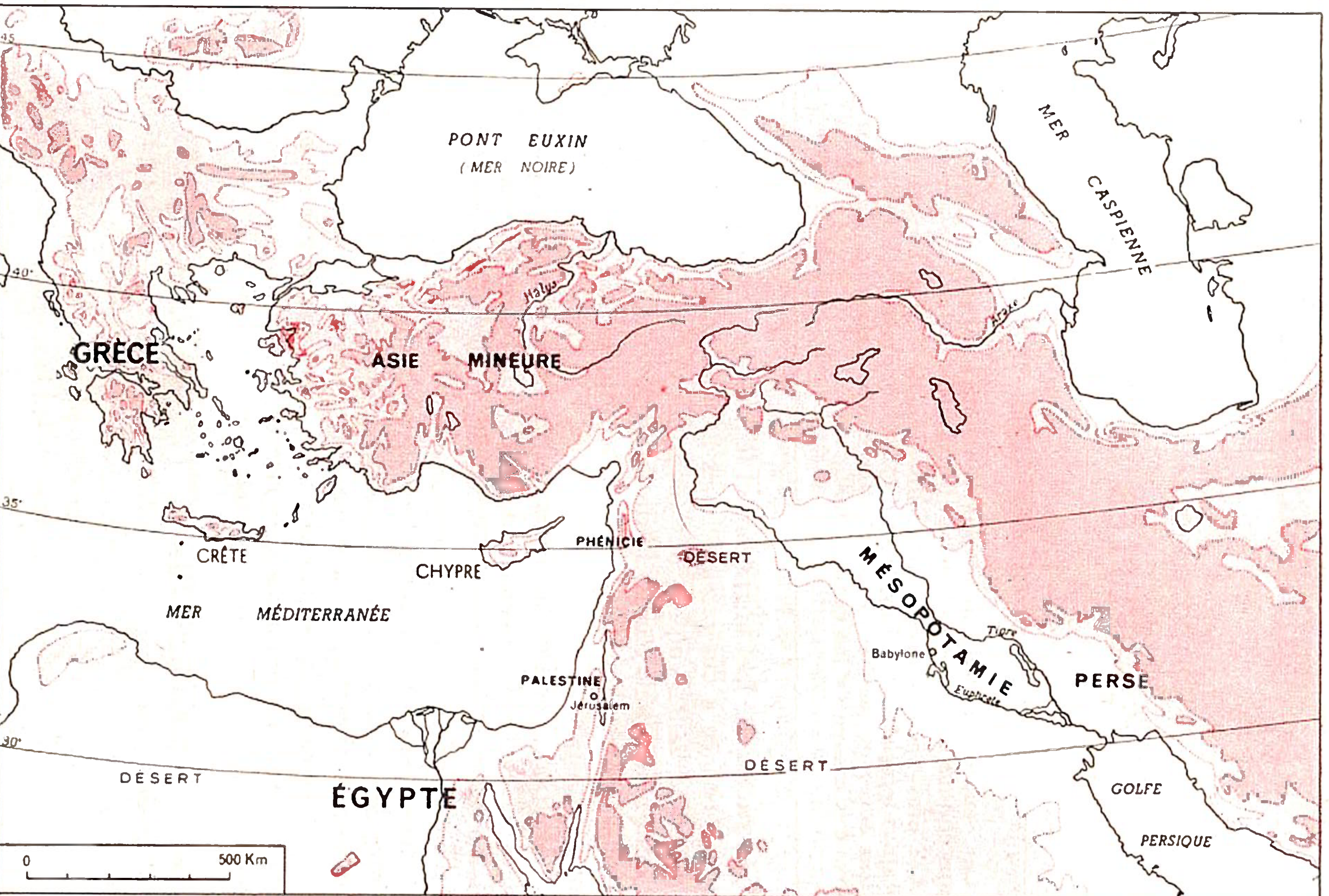
1. Les peuples de l'Orient n'appartenaient pas tous aux deux rameaux les plus connus de la race blanche : les sémites et les indo-européens.

2. Les plus anciens foyers de civilisation de l'Orient classique ont été les plaines irriguées de l'Égypte et de la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine, les côtes et les îles de la Méditerranée orientale. Tous les grands empires ont essayé de les rassembler.

1. Les races. Les migrations et le brassage des peuples préhistoriques ont donné naissance à des races définies par des traits physiques particuliers (forme du crâne, taille, couleur des yeux, des cheveux, etc.). Les peuples de l'Orient dont nous allons étudier l'histoire appartenaient à des races différentes dont les plus importantes étaient la race sémitique et la race indo-européenne ou aryenne.

Les Assyriens, les Phéniciens et les Hébreux étaient des ***sémites;*** les Hittites, les Perses et les Grecs étaient des ***indo-européens.*** Mais les plus anciens habitants de ces contrées, comme les Sumériens de Mésopotamie et les Egyptiens, et d'autres peuples qui ont joué leur rôle dans l'histoire de l'Orient, comme les Asianiques d'Asie Mineure et les Crétois, n'étaient ni sémites ni aryens. Ainsi, dès l'aurore de l'histoire, les races étaient nombreuses : d'ailleurs nous verrons que les races ne sont jamais pures et que des gens de même race comme les Assyriens et les Phéniciens, également sémites, avaient des genres de vie différents. *L'originalité et l'intérêt historique d'un peuple viennent non de sa race mais de sa civilisation*●.

2. Les conditions naturelles. La carte vous montre le cadre géographique dans lequel ces peuples ont vécu : ce sont les pays de la Méditerranée orientale et de l'Asie antérieure ou Proche-Orient. Remarquez : 1° que le relief est formé principalement de montagnes et de plateaux; 2° que tout ce qui s'étend au sud de l'Asie Mineure est à une assez basse latitude (Babylone et Jérusalem



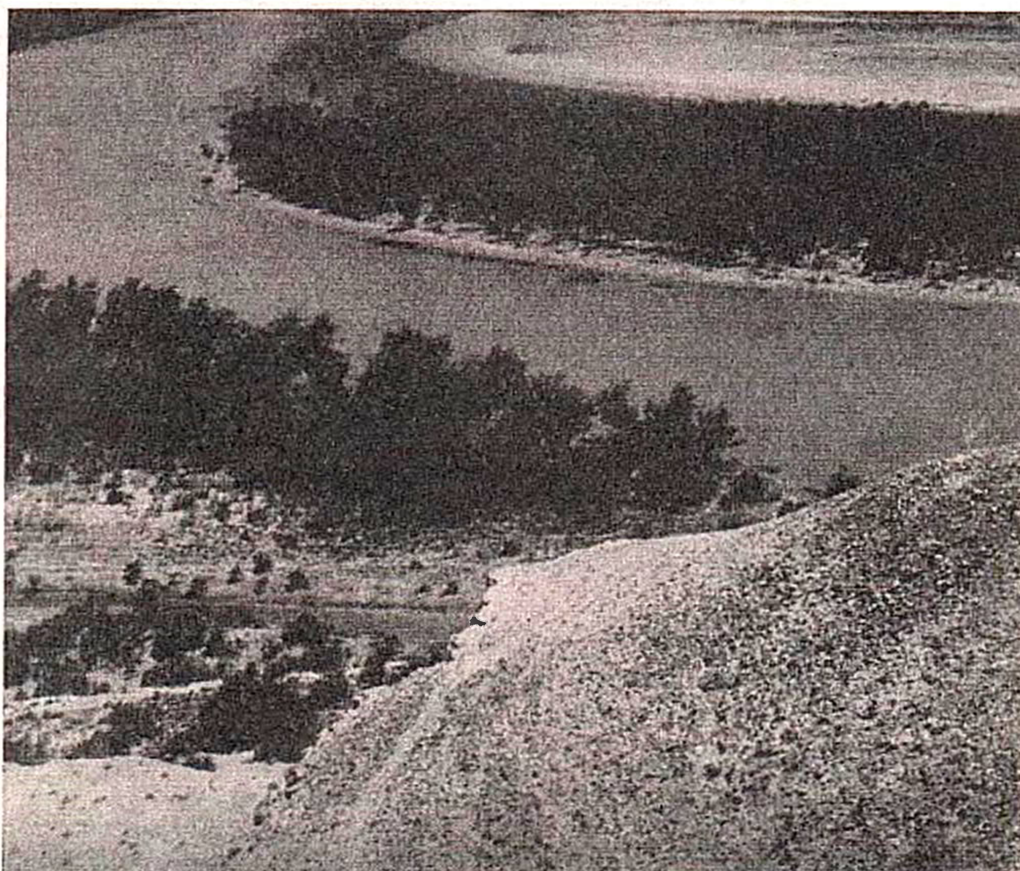
Carte des peuples de l'Orient.

sont à peu près à la latitude du Sud Tunisien); le climat y est donc chaud et très sec; notez la place importante que tiennent les déserts; le problème de l'eau est ici primordial. Il en résulte que les conditions naturelles n'étaient favorables à l'homme que dans trois types de régions : 1° dans les deux seules grandes plaines, l'Égypte et la Mésopotamie, fertiles grâce à l'eau de leurs fleuves; 2° dans l'étroite zone qui sépare le désert de Syrie de la mer et notamment dans la série de dépressions et de plateaux de la Syrie et de la Palestine, qui font la liaison entre la Mésopotamie et l'Égypte; 3° sur les côtes et dans les îles où des peuples de marins et de commerçants ont pu prospérer, tels les Crétois et les Phéniciens.

C'étaient là les bons pays, « les terres promises »; en Égypte et en Mésopotamie se sont développées les premières civilisations. On comprend qu'ils aient excité la convoitise de leurs voisins moins favorisés des hauts plateaux et des déserts.

Principaux foyers des civilisations antiques, ils ont attiré tous les peuples de l'Orient. L'ambition des grands conquérants, comme les Assyriens, était de les rassembler tous en un seul empire.

L'Euphrate. Ses crues de mars à septembre jointes à celles du Tigre fertilisent un pays naturellement aride.



CHAPITRE III

L'ÉGYPTE : le pays, les grandes phases de son histoire.

SOMMAIRE

I. La nature et les hommes.

1. « L'Égypte est un don du Nil. » Elle doit au fleuve son existence, son unité et sa fertilité.

2. Le climat, la flore et la faune, l'isolement du pays offraient des conditions favorables au développement de l'Égypte.

3. Les qualités du peuple égyptien et son travail séculaire ont permis d'en tirer le meilleur parti.

II. Comment connaissons-nous l'histoire de l'Égypte?

1. L'égyptologie ne date que du début du XIXe siècle. Champollion a le premier su déchiffrer les hiéroglyphes (1822).

2. Depuis 1850 des fouilles, souvent faites par des savants français, ne cessent d'enrichir notre connaissance de l'Égypte.

III. Les grandes phases de l'histoire de l'Égypte.

1. Au cours de trente siècles ont alterné des périodes de puissance et des périodes de déclin. Les périodes de grandeur sont :

1° L'ancien Empire de Memphis (3000-2200) ruiné par une crise intérieure de caractère féodal.

2° Le Moyen Empire de Thèbes (2000-1750) détruit par l'invasion des Hyksos.

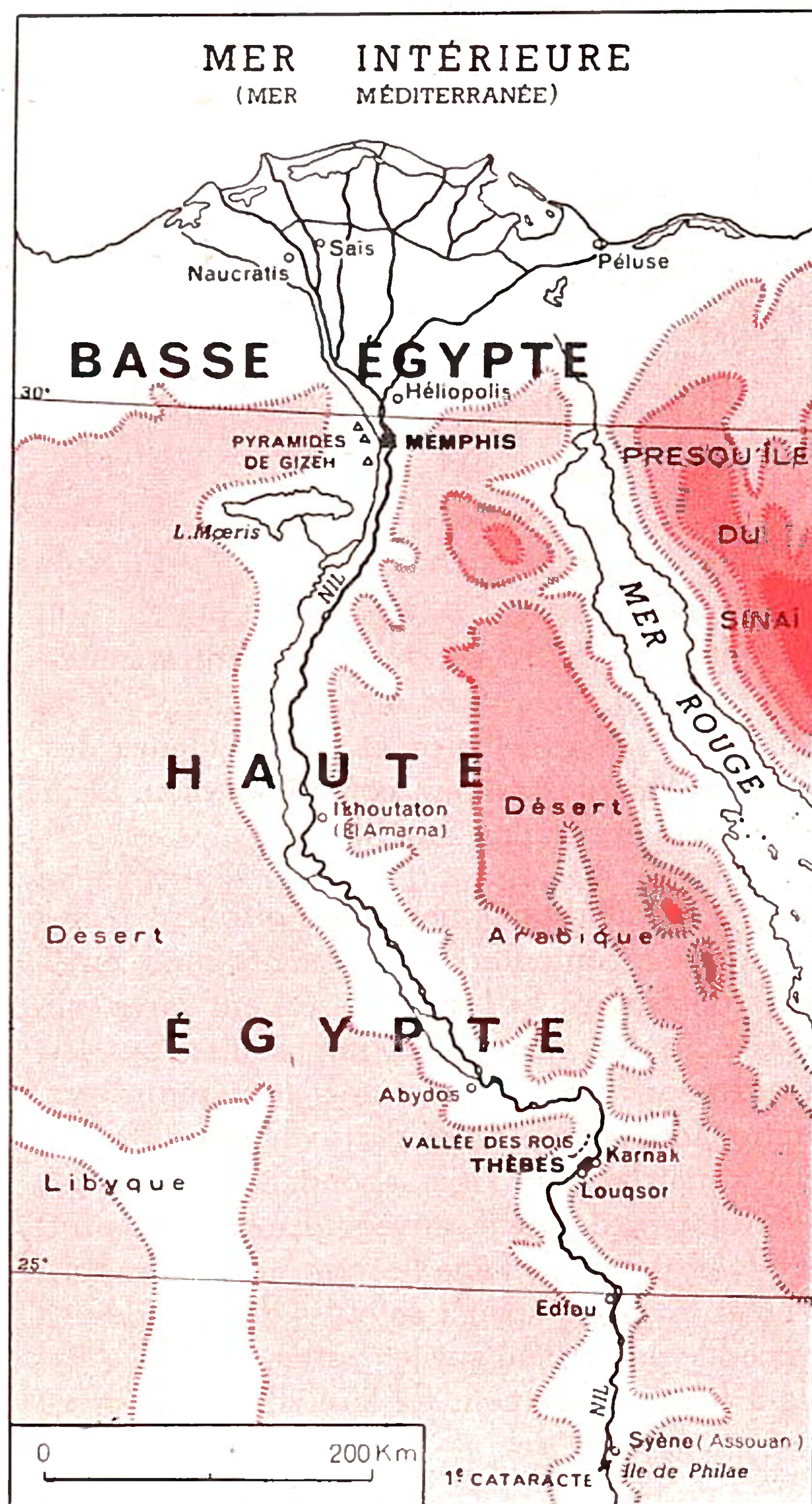
3° Le Nouvel Empire de Thèbes (1580-1085) qui a succombé à l'invasion des peuples de la mer.

2. A partir du XIIe siècle l'Égypte a été envahie, notamment par les Assyriens (VIIIe). Elle a connu une brève renaissance avec les rois de Saïs avant de subir la conquête perse (525).

3. La civilisation égyptienne n'a pas été immuable, mais a conservé certains traits permanents qui font son originalité.

I. La nature et les hommes

1. L'Égypte est un don du Nil. L'Égypte comprend deux régions distinctes : 1° ***La Haute Égypte,*** intérieure, constituée par la vallée du Nil, qui, large au plus de 10 kilomètres, s'étire entre deux falaises, sur un millier de kilomètres entre la première cataracte et Memphis ; 2° ***La Basse Égypte,*** le delta du Nil, coupé de marécages et largement ouvert sur la Méditerranée. C'est le Nil qui fait l'unité du pays ; bien plus, c'est au Nil qu'il doit l'existence. La latitude de l'Égypte est celle du Sahara ; les déserts libyque et arabique la serrent de près et ne s'interrompent qu'au bord même de la vallée. Si le fleuve né, loin de là, dans la zone équatoriale n'entrait tout formé dans ce pays, qui ne lui fournit aucun affluent, et s'il n'avait pas la force de le traverser jusqu'à la mer, il n'y aurait pas d'Égypte.



Carte de l'Égypte ancienne.

Enfin dans ce pays brûlé par le soleil, toute la vie est rythmée par les crues du Nil. Chaque année le fleuve sort de son lit au mois de juin, étalant ses eaux dans la vallée jusqu'au mois d'octobre. Seules émergent quelques buttes qui portent les villages. Il dépose des limons fertiles venus de son cours supérieur et moyen, notamment des terres rouges

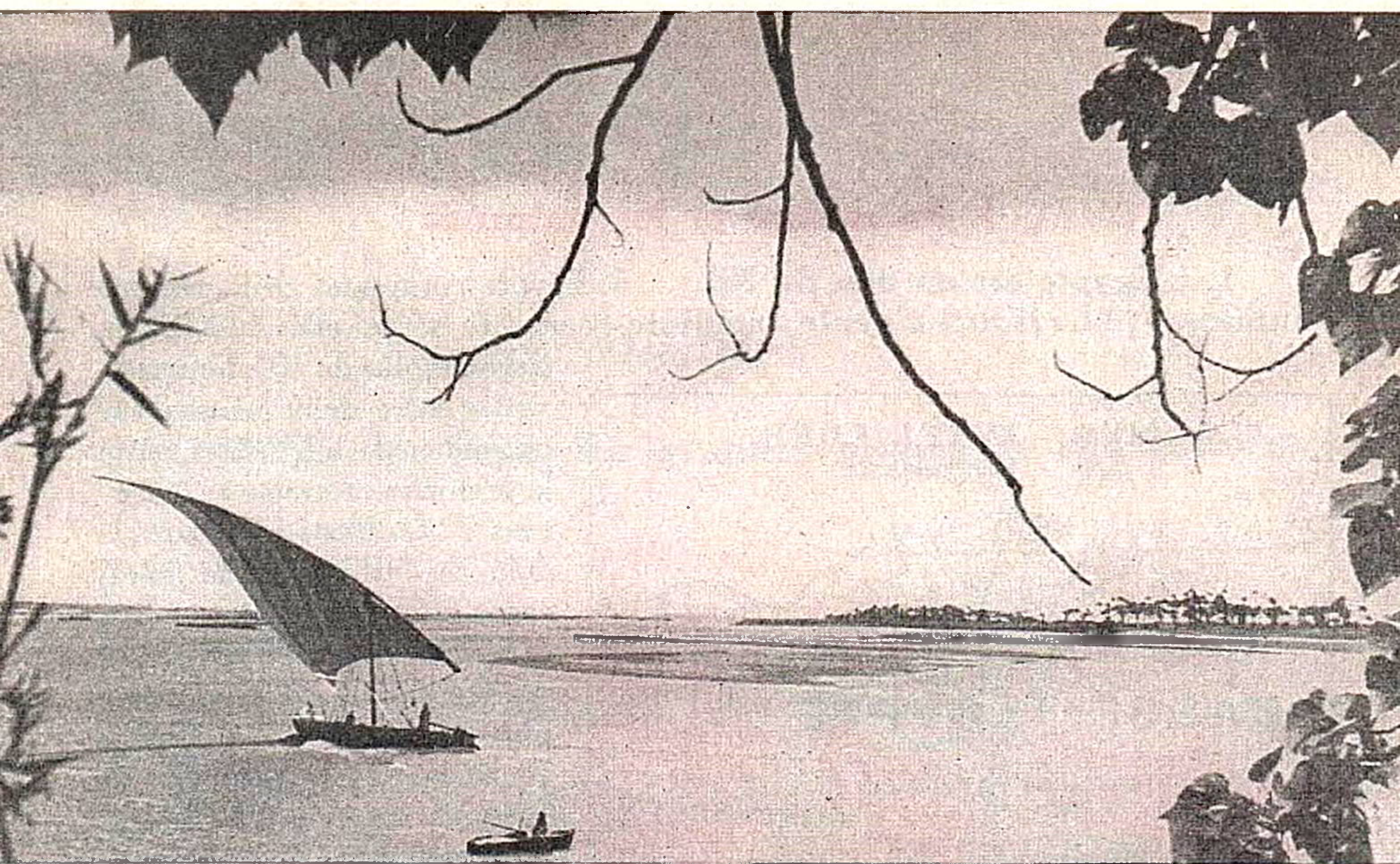


Photo Walter.

Le Nil en Égypte.

amenées par ses affluents d'Éthiopie. A partir d'octobre il rentre lentement dans son lit, précisément à l'époque qui convient aux semailles. Si l'on ajoute qu'il est la voie de communication par excellence et la providence des pêcheurs, on comprend que les Égyptiens l'aient considéré comme un dieu. Déjà l'historien grec Hérodote disait : « l'Égypte est un don du Nil ».

2. Les avantages naturels. Les conditions naturelles offraient d'autres avantages : la chaleur permettait de se contenter de vêtements sommaires et de maisons modestes légèrement construites. Si les arbres étaient rares, on trouvait facilement de belles pierres pour les monuments importants. Sur les bords des nombreux marais poussaient les roseaux, le lotus et le papyrus aux multiples usages (nourriture, décoration, etc.); on tirait en particulier du papyrus une sorte de papier. Le gibier d'eau, canards, grues, ibis, abondait. On pouvait chasser et domestiquer la gazelle, l'antilope et le bœuf sauvage. Le cheval ne fut introduit que tardivement (par les *Hyksos*) [1], mais l'âne le remplaçait. Les animaux féroces comme le lion, l'hyène et le chacal étaient refoulés dans le désert voisin; seuls l'hippopotame et le crocodile pullulaient sur les bords du Nil.

Une autre condition favorable à l'épanouissement de la civilisation égyp-

1. Peuple pasteur et guerrier qui envahit le delta au XVIII[e] siècle avant J.-C. et domina le pays jusqu'en 1580.

tienne était l'isolement du pays. L'accès par le Sud était difficile à la hauteur de la première cataracte; des deux déserts de l'Est et de l'Ouest on ne pouvait redouter que quelques incursions de nomades●. Seules étaient à craindre les invasions venues soit de la mer, soit du Nord-Est par la Palestine et la région du Sinaï. Les Égyptiens ont pu vivre longtemps repliés sur eux-mêmes à l'abri des étrangers et sauvegarder la civilisation originale qu'ils avaient lentement élaborée sur les bords du Nil.

3. L'effort humain. Ces avantages n'expliquent qu'en partie la précocité de cette civilisation due à l'effort acharné des habitants. Le peuple égyptien était formé dans sa majorité de paysans de mœurs très simples, pacifiques et travailleurs, supportant avec résignation les violences de la nature et des hommes. Le Nil ne faisait pas tout ! Outre les travaux habituels des paysans, il leur fallait protéger les champs contre une inondation excessive, puis en réparer les dégâts, construire des levées de terre pour retenir le limon, aménager des réservoirs en prévision d'une crue trop faible, creuser des canaux et les entretenir, arroser les jardins en puisant l'eau en contrebas à l'aide de balanciers analogues à l'actuel chadouf●. Ces travaux d'aménagement des eaux du Nil ne pouvaient se faire que collectivement et nécessitaient une réglementation minutieuse. Aussi l'Égypte a-t-elle eu besoin très tôt d'une solide organisation administrative et politique.

II. Comment connaissons-nous l'histoire de l'Égypte?

Jusqu'au début du XIXe siècle, on ne connaissait l'Égypte antique que par les récits des historiens grecs et latins et par les monuments dont les vestiges subsistaient à la surface du sol. On pouvait voir des inscriptions● écrites avec des caractères en forme de petits dessins, les ***hiéroglyphes*** (en grec, gravures sacrées), mais on ne savait pas les lire.

L'expédition de Bonaparte en Égypte (1798) a permis la naissance de l'*égyptologie* (ou science de l'Égypte ancienne). Les savants, que Bonaparte avait chargés d'étudier le pays à fond, publièrent une monumentale « Description de l'Egypte »; elle contenait la reproduction de la « pierre de Rosette » (découverte à Rosette par un officier) qui portait une triple inscription, en hiéroglyphes, en démotique (écriture courante des anciens Égyptiens) et en grec. En partant de cette inscription, le Français ***Champollion*** réussit à déchiffrer les hiéroglyphes (1822).

Il lui fallut du génie, car le système hiéroglyphique est d'une extrême complexité. Ces petits dessins stylisés n'ont pas toujours la même signification.

Tantôt, comme dans les rébus, ils désignent l'objet dessiné, tantôt ils indiquent l'action accomplie par cet objet, tantôt une qualité caractéristique de cet objet, tantôt le son qu'on émet quand on prononce son nom, tantôt enfin une simple lettre. Par exemple, le poisson qui se prononçait nâr peut désigner un poisson, ou le son nar. La corde peut signifier la corde, l'action d'amener en tirant sur la corde, ou la consonne th. Désormais on put lire les nombreuses inscriptions figurant sur les monuments, les textes retrouvés sur les rouleaux de papyrus, et utiliser tous les documents écrits. En effet les Égyptiens écrivaient des lettres, des comptes, des œuvres littéraires ou scientifiques sur des feuilles de papyrus qu'on roulait pour les ranger. Ces rouleaux, parfois très bien conservés grâce à la sécheresse de l'air, ont livré de très nombreux renseignements sur la vie de l'ancienne Égypte.

En même temps les savants, à la suite du Français *Mariette* (1850), fouillèrent le sol de l'Égypte et découvrirent des temples et des tombeaux dont les peintures et les bas-reliefs● reproduisaient avec minutie les scènes de la vie quotidienne, des statues et une foule d'objets précieux ou usuels. L'égyptologie a rapidement progressé; elle doit beaucoup aux savants français.

III. Les grandes phases de l'histoire de l'Égypte

Du IVe millénaire au VIe siècle avant Jésus-Christ, l'Égypte a connu bien des vicissitudes. A des périodes de puissance et d'expansion ont succédé des périodes de troubles et d'invasions.

Les hauts et les bas de l'Égypte au cours de son histoire. — *La ligne médiane porte les dates, au-dessus de la ligne les périodes de prospérité, au-dessous de la ligne les périodes de décadence.*

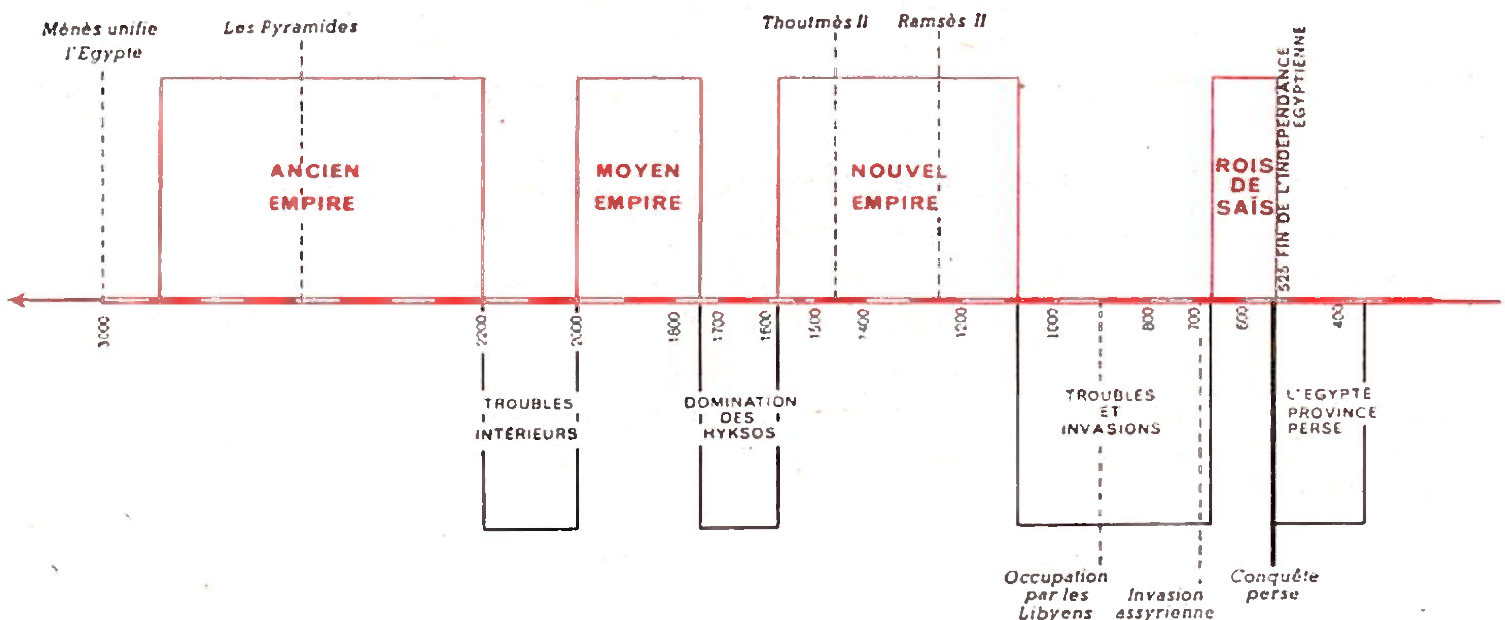




Photo Nathan.

Le Pschent qui coiffe le Pharaon (au centre) est la réunion de la « couronne » blanche de la Haute-Égypte (portée par la déesse de droite) et de la « couronne » rouge de la Basse-Égypte (portée par la déesse de gauche).



Photo Archives d'Art et d'Histoire.

Thoutmès III dans le costume traditionnel des pharaons. Remarquer la barbe de cérémonie et le serpent sacré qui protège le front des rois et des dieux (statue de basalte gris du Musée du Caire).

1° L'Égypte archaïque vit naître la première civilisation historique. Les habitants, cultivateurs sédentaires, se groupaient en clans dont le symbole était un objet ou un animal sacré, le totem; chaque clan avait son territoire propre appelé nome. Les nomes de la vallée du Nil furent réunis en un royaume de Haute-Égypte, ceux du delta en un royaume de Basse-Égypte.

2° On attribue à Ménès la réunion de la Haute-Égypte et de la Basse-Égypte en un seul royaume (vers 3000). Ensuite prospéra l'***Ancien Empire*** dont la capitale était Memphis. Vers le milieu du IIIe millénaire furent construites les Grandes Pyramides de Gizeh.

3° De 2200 à 2000 environ, l'autorité royale fut ruinée; une sorte de féodalité s'installa en Égypte; la rivalité des grands seigneurs entraîna des désordres et des troubles très graves (cf. texte I, p. 28).

4° De 2000 à 1750 environ, l'Égypte retrouva son unité et sa puissance au cours du ***Moyen Empire.*** Les rois, dont la capitale était Thèbes, établirent leur pouvoir sur le Sinaï, riche en cuivre, et sur une partie de la Nubie qui leur procurait de l'or. Les Hébreux arrivèrent en Égypte vers 1800 ou 1700.

5° De 1750 à 1580 l'Égypte affaiblie connut de nouveau les troubles et l'invasion. Des étrangers, les Hyksos venus du Nord-Est, s'installèrent dans le delta et dominèrent le pays.



Photo Arch. d'Art et d'Histoire.

Un pharaon faisant aux dieux l'offrande d'un autel.
Statuette trouvée dans le Temple de Karnak.

6° ***Le Nouvel Empire*** (1580-1085), établi après l'expulsion des Hyksos, fut une nouvelle période de puissance et l'Égypte eut de grands souverains. *Thoutmès III* au XV[e] siècle étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. Le pacifique *Aménophis IV* au XIV[e] siècle fit une grande révolution religieuse en imposant le culte suprême du dieu solaire Aton. Au XIII[e] siècle, *Ramsès II* défendit les possessions extérieures de Palestine et de Syrie contre les Hittites [1], qu'il vainquit à Kadesh (en Palestine).

7° A partir du XI[e] siècle l'Égypte ne connut plus la tranquillité. L'occupation du delta par des peuples venus de la mer mit fin au Nouvel Empire. Plus tard, au VIII[e] siècle, les Assyriens ravagèrent le pays. Une courte période de renaissance (663-525) et de prospérité fut l'œuvre de souverains qui fixèrent leur capitale à *Saïs*. Ils attirèrent en Égypte des mercenaires grecs et des marchands grecs installés à Naucratis. Mais en 525 l'Égypte, conquise par le roi des Perses Cambyse, perdit définitivement son indépendance.

Les vicissitudes de l'histoire ont eu de l'influence sur le développement de la civilisation dont les périodes les plus brillantes coïncident avec celles de la grandeur de l'Égypte (Ancien Empire, Moyen Empire, Nouvel Empire, époque Saïte). De plus, au cours d'une histoire de trente siècles la religion, la société, les arts ne sont pas demeurés immuables. Une civilisation vivante n'est jamais immobile. Pourtant le peuple égyptien, très fier de son passé et peu sensible aux influences étrangères, est resté fidèle à ses traditions. Si bien qu'en dépit de changements notables, on retrouve des traits permanents qui font l'originalité de la civilisation égyptienne.

1. Les Hittites dominaient l'Asie Mineure et convoitaient la Syrie.

DOCUMENTS

Texte I : L'anarchie et la révolution à la fin de l'Ancien Empire.

Extrait de A. MORET : *Le Nil et la civilisation égyptienne* (Évolution de l'humanité), p. 261, 262 et 263.

C'est un vieux sage qui parle au roi pour le mettre au courant de la situation : « Les Étrangers arrivent; il n'y a plus d'Égyptiens nulle part. Le pays devient désert; les nomes● sont dévastés. Le vaisseau de la Haute-Égypte va à la dérive... Le delta n'est plus protégé... Les cœurs des hommes sont violents; la peste court le pays; il y a du sang partout : la mort ne chôme pas.

Les nobles sont en deuil; les plébéiens exultent; toute ville dit : Allons, supprimons les puissants parmi nous. Le pays est en révolution. Les voleurs deviennent propriétaires et les anciens riches sont volés... L'homme qui va labourer emporte un bouclier. Le Nil a beau faire la crue : on ne laboure plus, car chacun dit : Nous ne savons pas ce qui arrive dans le pays... L'homme tue son frère... Les troupeaux errent au hasard, il n'y a plus personne qui les rassemble... On manque de vêtements, d'épices, d'huile. La saleté court la terre; il n'y a plus de vêtements blancs aujourd'hui... Les magasins sont détruits, et leurs gardiens jetés à terre. On mange l'herbe et on boit de l'eau... Toutes les matières nécessaires aux métiers manquent... Des petits enfants disent : Mon père n'aurait jamais dû me faire vivre. Les enfants des princes, on les frappe contre les murs. On fuit les villes.

Le grenier du roi est à tout homme qui dit « J'arrive. Apportez-moi ceci ». La maison du roi tout entière n'a plus de revenus. C'est pourtant à lui (le roi) qu'appartiennent le blé, l'orge, les oiseaux, les poissons : à lui, le linge blanc, les toiles fines, le bronze, les huiles; à lui, les nattes et les tapis.

Aucun fonctionnaire n'est plus à sa place. C'est comme un troupeau effrayé sans berger...

Les pauvres du pays sont devenus riches, tandis que les propriétaires n'ont plus rien... »

Texte II : Bulletin de victoire d'un roi du Nouvel Empire.

Extrait de MORET et DAVY : *Des clans aux empires* (Évolution de l'humanité), p. 372.

Le pharaon (= roi) Ramsès II avait remporté sur les Hittites la victoire de Kadesh; la bataille avait mal commencé pour les Égyptiens, mais Ramsès avait rétabli la situation. Voici, une relation officielle de cette dernière phase du combat. C'est Ramsès qui parle :

« Qui donc es-tu, mon père Amon [1]? Un père qui oublie son fils? Je t'invoque, ô mon père Amon! Me voici au milieu de peuples si nombreux qu'on ne sait quelles sont les nations conjurées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi [2]. Mes nombreux soldats m'ont déserté... Quand je les appelais, pas un d'eux

n'a écouté ma voix... Mais je trouve qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille chars, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, car le nombre des hommes n'y fait rien, mais Amon l'emporte sur eux...

» Amon surgit à mon injonction... « Je suis avec toi (dit Amon). C'est moi ton père! Ma main est avec toi et je vaux mieux pour toi que des centaines de mille. Moi le fort qui aime la vaillance, j'ai reconnu un cœur courageux et mon cœur est satisfait... »

» Alors je suis comme Mentou [3] : de la droite je darde, de la gauche, je saisis les ennemis..., j'ai rencontré deux mille cinq cents chars, et dès que je suis au milieu, ils se renversent devant mes cavales. Pas un de ces gens-là n'a trouvé sa main pour combattre, le cœur manque dans leur poitrine, la peur énerve leurs membres; ils ne savent plus lancer leurs traits et ils n'ont plus de force pour tenir leur lance. Je les précipite dans les eaux comme y choit le crocodile; ils sont prostrés, face en bas, l'un sur l'autre et je tue au milieu d'eux... celui qui tombe ne se relève pas. Ainsi se disaient-ils les uns aux autres : « Ce n'est pas un homme qui est parmi nous... c'est Baal[4] incarné ».

1. Amon : grand dieu de l'Égypte considéré comme le père des pharaons.
2. Première exagération! Relevez-en d'autres.
3. Mentou : ou Montou, dieu guerrier des Égyptiens.
4. Baal : dieu des Asiatiques.

QUESTIONS

★ **1.** *Qu'est-ce que l'irrigation? Pourquoi la pratique de l'irrigation a-t-elle favorisé la formation de l'État?*

★ **2.** *Qu'est-ce qu'un clan? Qu'est-ce qu'un totem? Connaissez-vous des peuplades ayant pratiqué une religion totémique?*

★ **3.** *Pourquoi les pharaons ont-ils convoité la Syrie?*

★ **4.** *Quel est le sens du mot « civilisation »? Tout peuple a une civilisation; est-ce que cela veut toujours dire qu'il est « civilisé »?*

CHAPITRE IV

LA RELIGION ET LES MONUMENTS DE L'ÉGYPTE

SOMMAIRE

I. Les dieux et les temples.

1. Les dieux des Égyptiens étaient très nombreux. Les plus vénérés étaient Horus, Amon-Râ et Osiris.

2. La statue du dieu était l'objet d'un culte minutieux. Elle était logée dans un temple de vastes dimensions.

II. Le culte des morts et les tombeaux.

1. Les Égyptiens embaumaient leurs morts; ils plaçaient la momie dans un sarcophage. L'âme du défunt était jugée devant le tribunal d'Osiris.

2. Sous l'Ancien Empire le tombeau des grands était un mastaba, celui du pharaon était une pyramide. A partir du Moyen Empire les sarcophages étaient placés dans des hypogées.

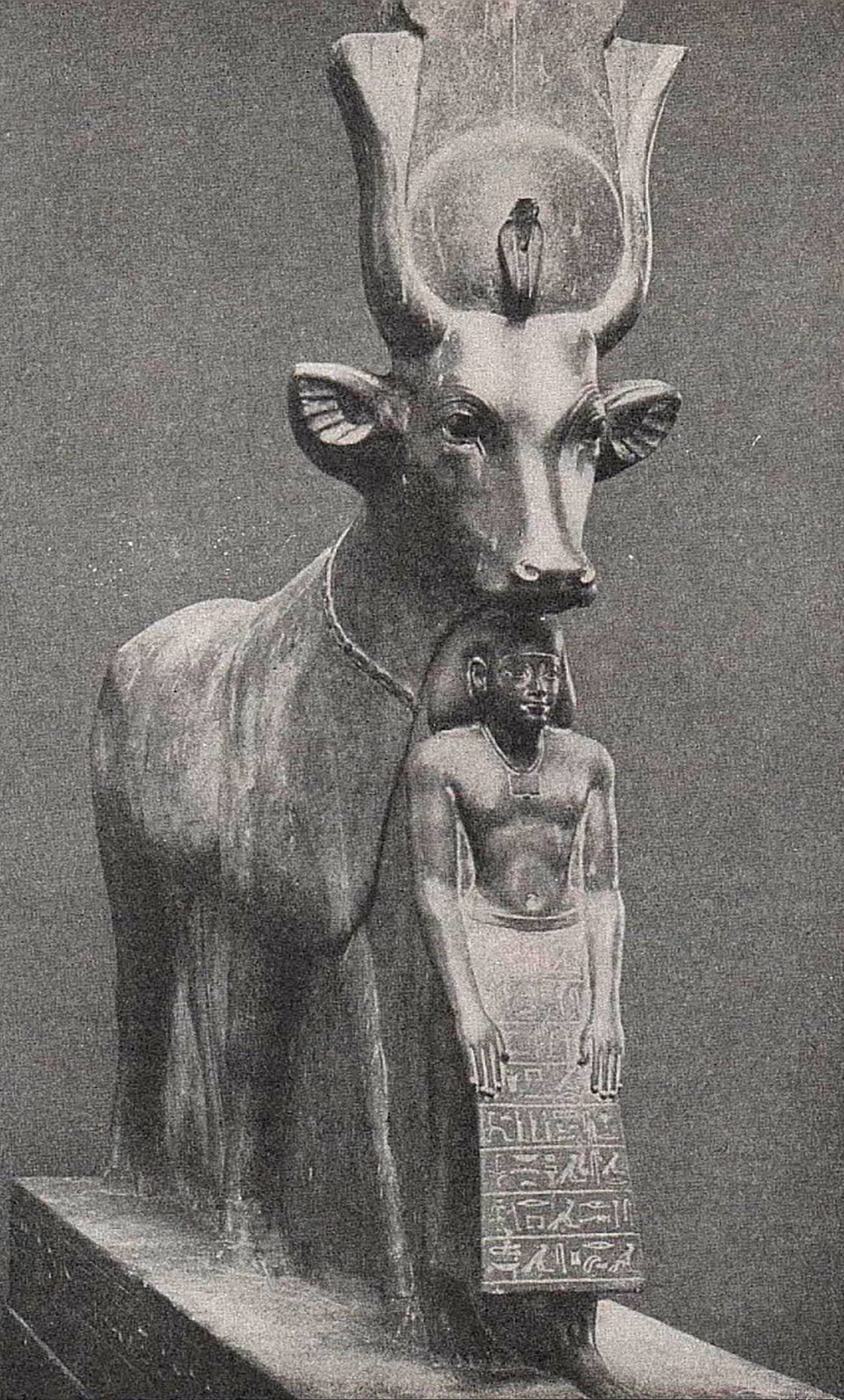
I. Les dieux et les temples

« Les Égyptiens sont les plus religieux des hommes », remarquait Hérodote; ils sentaient partout la présence du divin et honoraient une multitude de dieux; leur religion était *polythéiste* (de deux mots grecs signifiant plusieurs dieux).

1. Les dieux. Primitivement chaque clan● avait son *totem*, c'est-à-dire un objet, une plante ou un animal que les membres du clan considéraient comme leur ancêtre commun et qui avait un caractère sacré. Plus tard les dieux des nomes et des localités, représentés sous la forme humaine, conservèrent quelque trait de leur ancienne effigie; ce sont souvent des hommes à tête d'animal. Par exemple, la déesse Hathor fut figurée par une vache, puis par une femme à tête de vache. Tardivement, au grand étonnement des Grecs, les Égyptiens adoraient encore des animaux, ici le chat, là le crocodile, ailleurs un poisson; à Memphis



La « triade » « osirienne : au centre, Osiris coiffé d'une mitre flanquée de deux plumes d'autruche; à sa gauche Isis, son épouse, dont la tête porte le soleil et qui allaite son fils; à sa droite ce même fils Horus.



Archives Photographiques.

Un courtisan, Psammètique, protégé par la vache Hathor. (Groupe en schiste vert d'époque tardive, VIIIe ou VIIe siècle av. J.-C. — Musée du Caire.)

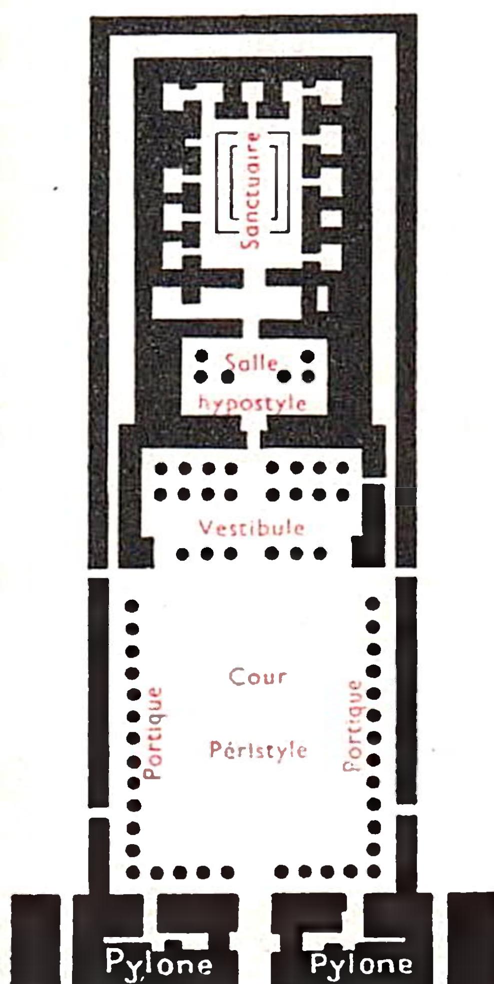
un taureau sacré, le bœuf Apis, vivant dans un sanctuaire que les pèlerins visitaient en foule.

A côté et au-dessus des innombrables divinités locales, certains dieux étaient adorés dans plusieurs nomes et même dans l'Égypte entière : *Horus*, le faucon et le soleil levant; *Seth*, le lévrier, dieu farouche du désert; *Ptah*, le créateur du monde, patron des artisans; *Thot*, l'ibis, dieu de la science, patron des scribes; *Anubis*, le chacal, patron des embaumeurs; *Maât*, déesse de la justice; *Osiris*, à la fois le Nil, le soleil couchant, le dieu de la végétation et des morts; *Isis* la magicienne. Enfin les prêtres de Memphis et les Pharaons ont imposé, sinon comme dieu unique, tout au moins comme dieu suprême, ***Râ,*** le soleil dans toute sa splendeur, qui, après avoir été le premier roi divin de l'Égypte, navigue dans sa barque à travers le ciel. Il s'est d'abord confondu avec Horus, protecteur des pharaons●, sous le nom d'Horus-Râ, puis avec Amon, sous le nom d'***Amon-Râ;*** sa suprématie n'a subi qu'une courte éclipse sous le règne d'Aménophis IV qui lui a substitué *Aton*, le disque solaire. L'autorité d'*Amon-Râ*, dieu protecteur des pharaons, ne fut désormais plus contestée; elle fut une source de richesse et de puissance pour les prêtres qui le servaient.

Seul ***Osiris,*** populaire dans toutes les classes de la société, eut autant de prestige que le grand dieu officiel Amon-Râ. Il était le héros de nombreuses légendes sacrées qui divergeaient sur plus d'un point; mais la logique n'était pas le souci majeur des Égyptiens ! Voici le résumé des principales : Osiris avait pour frère Seth, pour sœur et épouse Isis, pour fils Horus. Il régna sur l'Égypte après Râ et la combla de ses bienfaits. Seth, jaloux, le tua par traîtrise, et le coupa en morceaux qu'il dispersa dans le Nil. Isis rechercha patiemment ces morceaux, reconstitua le corps de son époux et par ses sortilèges lui rendit la vie, mais pas pour longtemps. Alors Anubis embauma le corps d'Osiris (ce fut la première momie) tandis que le dieu allait désormais régner sur les morts.

2. Le culte des dieux. Le culte officiel était célébré dans le temple, demeure du dieu. De vastes dimensions et contruits en belle pierre (calcaire, grès ou granit), de nombreux temples sont aujourd'hui encore en partie debout, notamment à Karnak et à Louqsor, à Abydos, à Edfou. Leur plan est toujours à peu près le même : une allée bordée de *sphinx* (monstres à tête humaine sur un corps de lion) conduit à la porte flanquée de deux énormes pylônes en forme de pyramide tronquée, que précèdent généralement deux *obélisques* (l'un des obélisques de Louqsor orne aujourd'hui la place de la Concorde à Paris). On pénètre dans une cour intérieure entourée d'un portique à colonnes : c'est la *cour péristyle* (du grec péri, autour, et style, colonne); puis vient une salle couverte dont le plafond simulant le ciel est soutenu par de hautes colonnes : c'est la

Temple d'Horus à Edfou. Malgré sa construction tardive (époque hellénistique), il offre encore le plan traditionnel du temple égyptien. Remarquer les pylônes, la cour péristyle et les parties couvertes (salle hypostyle et sanctuaire).



Plan du temple d'Horus à Edfou.

salle hypostyle (du grec hypo, sous, et style, colonne). Au fond s'ouvre le sanctuaire plongé dans la pénombre et plus au fond encore la chapelle qui abrite la statue du dieu. Murs et colonnes étaient décorés de scènes sculptées et peintes, représentant les exploits du pharaon, la vie quotidienne des Égyptiens et les cérémonies du culte. Les fidèles n'étaient admis que dans la cour et à la rigueur dans la salle hypostyle; seuls le pharaon et les grands prêtres avaient accès au sanctuaire.

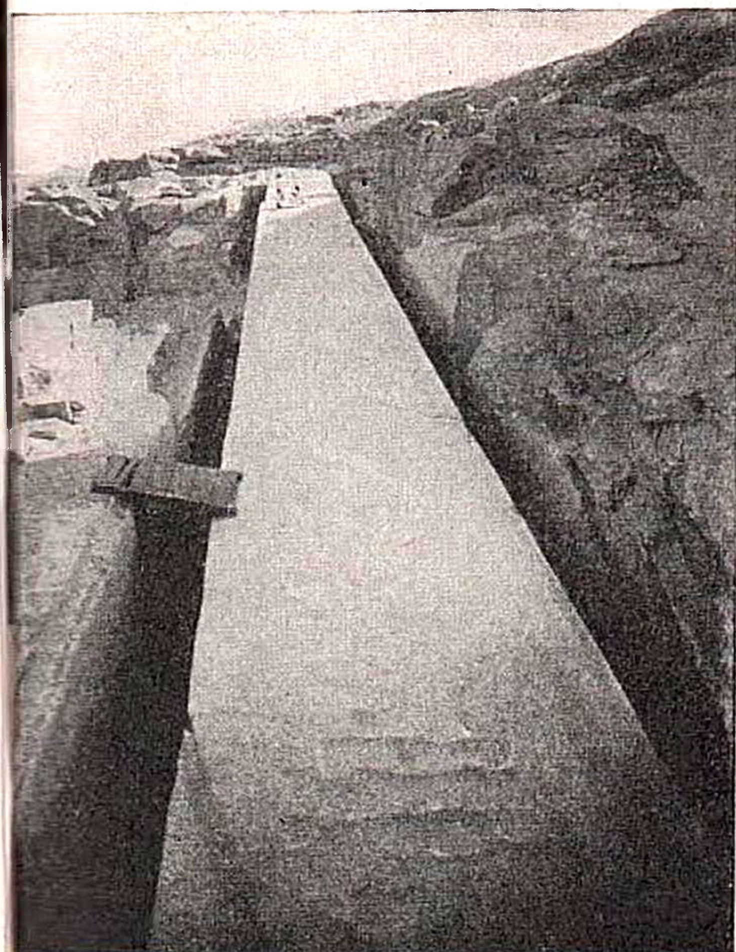
On croyait que le dieu était réellement présent dans sa statue et qu'il vivait dans son temple comme le roi dans son palais. Chaque matin, après des purifications et des encensements, le prêtre présidait au « lever » du dieu : la statue était levée et parée; plusieurs fois dans la journée on lui apportait un repas. Le soir, au « coucher » du dieu, la statue était parée pour la nuit. En de rares occasions la statue quittait

Photo Lehnert et Landro

Allée de sphinx conduisant au temple d'Amon à Karnak (quartier de Thèbes).

Un obélisque inachevé et non encore dressé (près d'Assouan). Il a 28 m de long.

Photo Walter.



Un obélisque de Karnak.

Photo Lehnert et Landrock



le sanctuaire ; placée sur une barque, elle était présentée dans la salle hypostyle ; parfois même, une procession solennelle l'accompagnait dans la cour ou à l'extérieur du temple. Les grandes fêtes donnaient lieu à la représentation de drames sacrés qui faisaient revivre les légendes divines, notamment celles d'Osiris.

Il n'y avait pas de sacrifices sanglants.

On ne sait pas grand-chose sur la façon dont les fidèles honoraient les dieux en privé.

II. Le culte des morts et les tombeaux

1. Le culte des morts. Les Égyptiens croyaient à la vie future. Elle fut d'abord le privilège du pharaon qui, Horus-Râ de son vivant, ressuscitait pour devenir un Osiris. Le bénéfice de la vie éternelle fut étendu sous l'Ancien Empire aux grands seigneurs et aux hauts fonctionnaires, puis sous le Moyen Empire à tous les fidèles respectueux des rites.

Pour empêcher la destruction du corps du défunt on l'embaumait ; après en avoir retiré les organes susceptibles d'une corruption rapide, on le faisait macérer dans un bain de sel, on l'imprégnait de diverses substances, enfin on l'isolait de l'air en l'enserrant tout entier dans des bandelettes (cf. Texte II, p. 41). La ***momie*** ainsi obtenue était placée dans un cercueil de bois, qui était généralement enfermé lui-même dans un coffre de pierre épousant grossièrement la forme du corps, le *sarcophage*.

Sarcophage de Ramsès II. Remarquer le fouet à trois lanières et la crosse du pasteur, insignes du pouvoir royal.

Archives Photographiques.



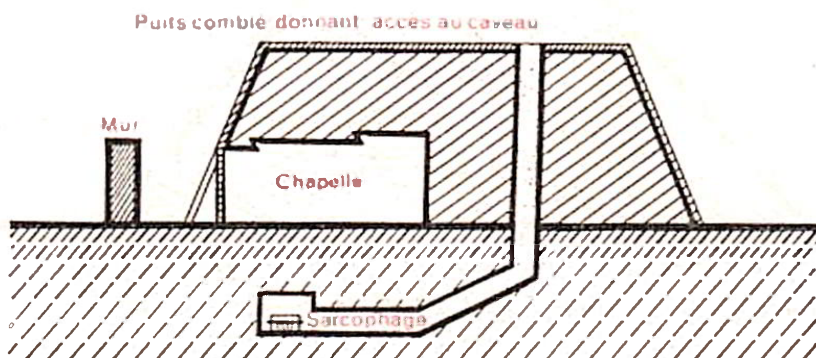
L'âme se présentait devant le tribunal d'Osiris et faisait valoir ses mérites; si elle parvenait à se justifier; si, pesée dans la balance de Maât la justice, elle était plus légère qu'une plume, elle avait accès auprès d'Osiris, au royaume « d'Occident », aux « champs de Ialou » (dont les Grecs ont fait les Champs-Élysées); sinon elle était jetée en pâture à un monstre. Pour faciliter le succès du défunt on plaçait dans sa tombe le recueil des phrases qu'il devait prononcer pour être assuré du salut. Ce *Livre des Morts*, dont on a retrouvé plusieurs exemplaires, nous permet de connaître les vertus les plus appréciées des Égyptiens et les méfaits qu'ils réprouvaient le plus. Il témoigne d'un sens moral très élevé (cf. Texte I, p. 39).

Tout en croyant au royaume d'Osiris, les Égyptiens pensaient que le défunt résidait ordinairement dans son tombeau (comme le dieu dans son temple) et qu'il y menait la même existence que de son vivant. On plaçait à côté de sa momie une statue aussi ressemblante que possible dans laquelle il se logeait. Un mobilier, des objets usuels, des bijoux, des œuvres d'art lui apportaient l'utile et l'agréable. Sur les murs du tombeau des scènes sculptées et peintes lui permettaient de revivre ses occupations terrestres : toutes les activités y étaient minutieusement représentées (chasse, pêche, travaux des champs, navigation, métiers divers, loisirs).

2. Les tombeaux. Les pauvres ont toujours dû se contenter d'humbles fosses. La forme des tombeaux des grands a varié selon les époques :

1° ***Sous l'Ancien Empire,*** les grands personnages étaient ensevelis dans un *mastaba* (en arabe : le banc); c'était un tertre en forme de parallélépipède qui abritait une chapelle funéraire et la chambre de la statue; sous le mastaba se cachait une fosse profonde où la momie avait été descendue par un puits soigneusement comblé ensuite.

— La tombe du pharaon était une *pyramide*. Les trois pyramides des pharaons Khéops, Khéphren et Mykérinos à Gizeh, près du Caire, sur le plateau désertique, sont les plus célèbres. La première, la plus grande, avait 146 mètres de hauteur environ; sa base couvre 5 hectares. Hérodote prétend que trente années ont

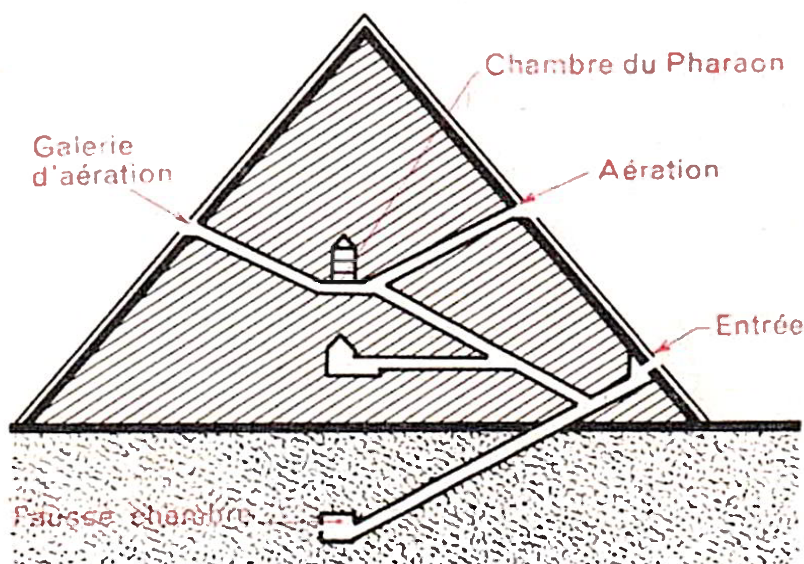


Coupe schématique d'un mastaba. Les tombeaux de cette forme ont été surnommés ainsi par les Arabes (mastaba = banc).

Photo Phenix.

Les Pyramides de Gizeh. Celle de Khéops (à gauche), dont on a représenté la coupe, avait primivement 146 m de hauteur, celle de Khéphren (au centre) 143 m, celle de Mykérinos (à droite) 66 m.

Coupe de la grande Pyramide de Khéops, montrant la disposition des galeries.



été nécessaires pour l'achever. Songez au travail gigantesque qu'il a fallu pour amener les blocs de pierre et pour élever, sans le secours d'aucune machine, un monument dont le volume est supérieur a 2 500 000 mètres cubes ! La momie du pharaon reposait dans une chambre secrète de la pyramide et, pour dépister les voleurs, on avait tracé des couloirs compliqués aboutissant à des culs-de-sac. Deux

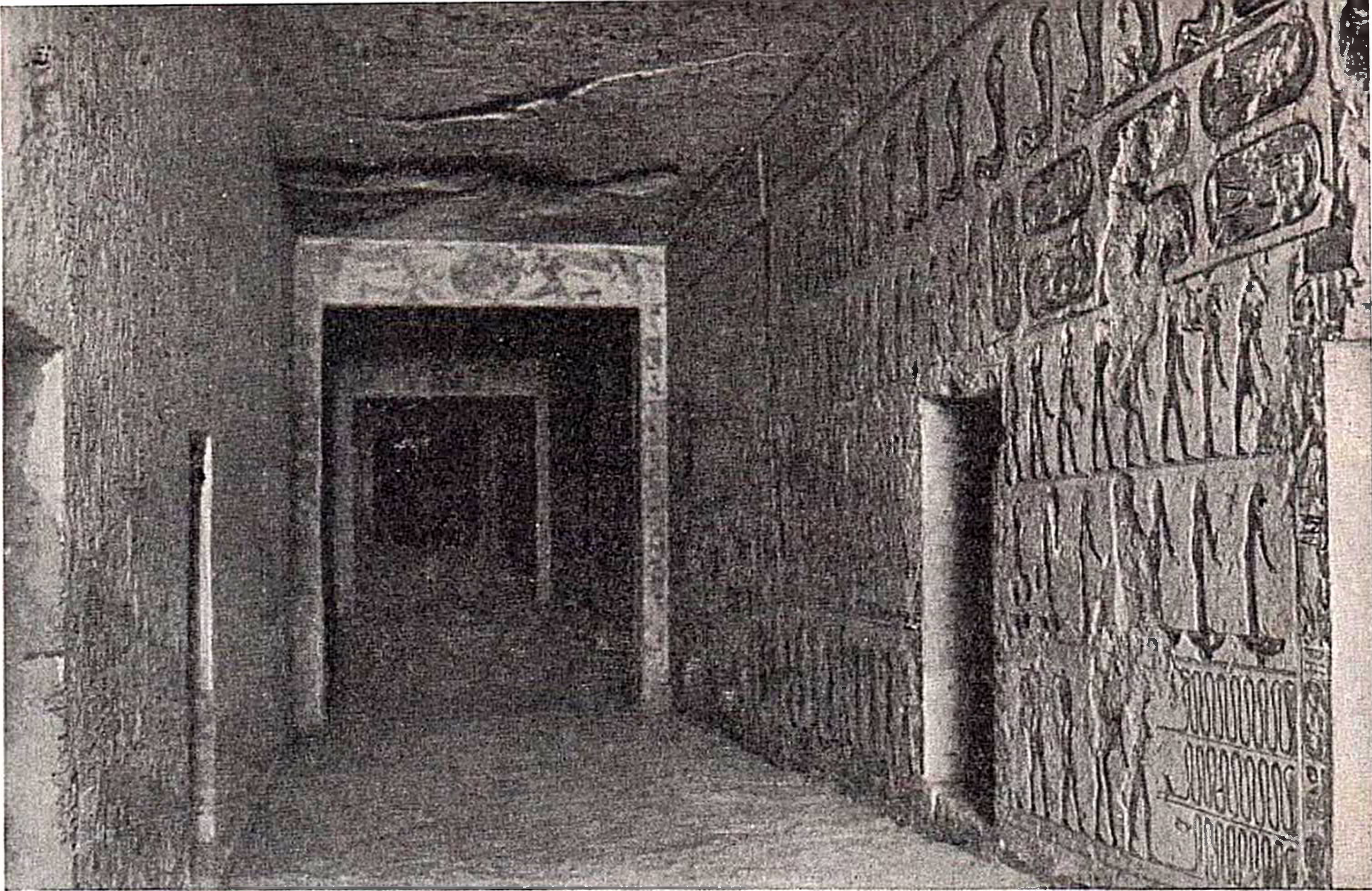


Photo Lehnert et Landrock.

Couloir d'entrée de l'hypogée de Ramsès IX (Nouvel Empire).

temples funéraires complétaient la sépulture, l'un au pied de la pyramide, l'autre dans la vallée du Nil, réuni au premier par une rampe qui escaladait la falaise.

Un sphinx colossal gardait la pyramide de Khéphren.

2° ***Au Moyen Empire*** le pharaon était enseveli dans un *hypogée*, tombeau souterrain creusé dans la falaise. On a découvert de nombreux hypogées dans une vallée sèche qui entame le plateau et qu'on a surnommée la vallée des Rois. Les grands se firent creuser des tombeaux semblables.

Dans ces tombeaux et notamment dans ceux des pharaons, les archéologues• ont fait une moisson de statues et d'objets de toute sorte. En les étudiant et en examinant les scènes de la vie quotidienne si souvent représentées sur les murs des temples et des tombeaux, on peut acquérir une connaissance précise de la civilisation égyptienne.

DOCUMENTS **Texte I : Le Livre des morts.**

Extrait de « A. MORET : *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 465 ».

Le défunt énumère les péchés qu'il n'a point commis.

« Je n'ai pas fait le mal ; je n'ai pas commis de violence ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas fait tuer d'homme traîtreusement ; je n'ai pas diminué les offrandes des dieux ; je n'ai

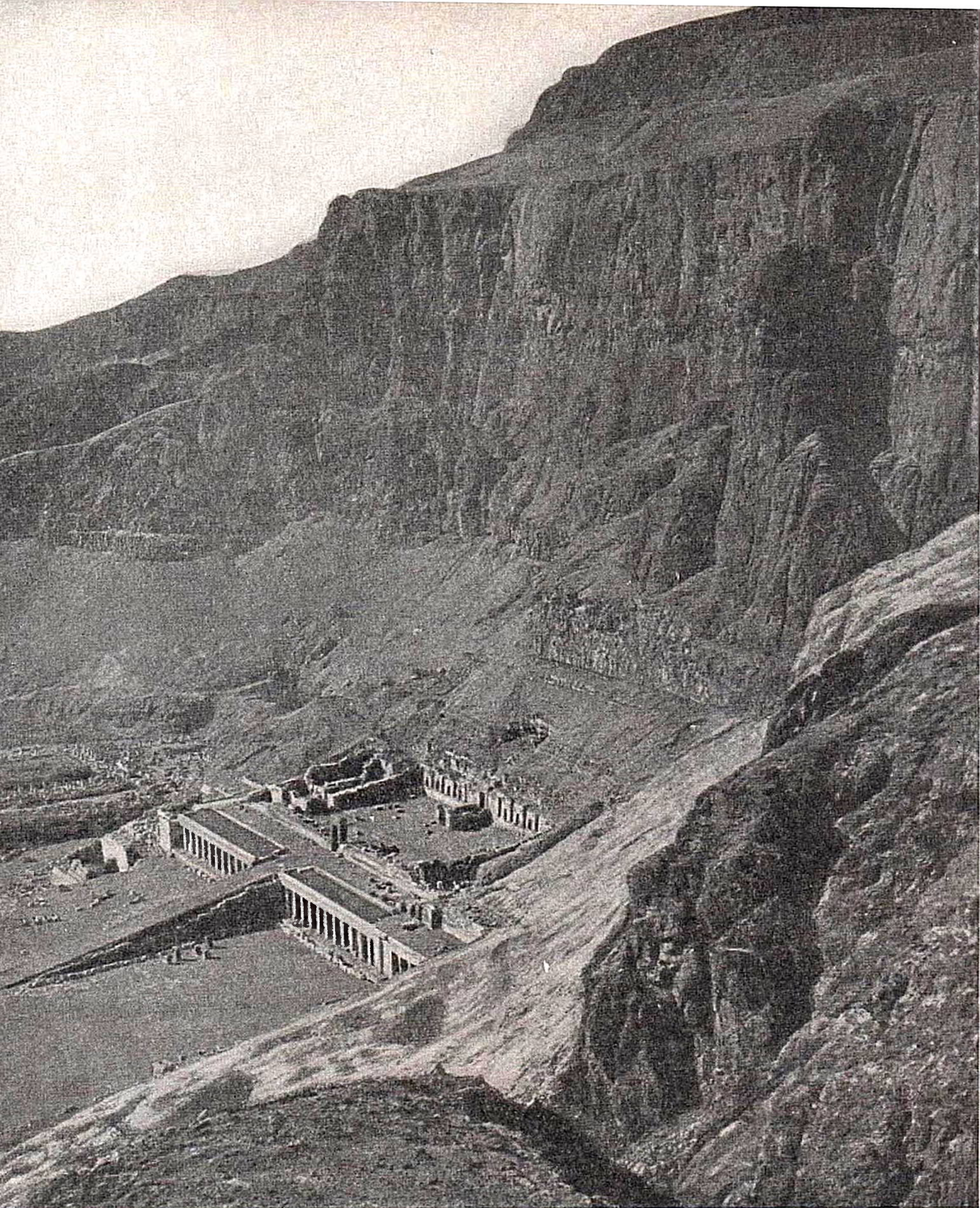


Photo Lehnert et Landrock.

Dans la vallée des Rois. Le grand temple, dont on voit la façade, s'enfonce sous la falaise; il a été commencé par la reine Hatshepsout, épouse de Thoutmès III.

pas dit de mensonge; je n'ai pas fait pleurer; je n'ai pas été impur; je n'ai pas tué les animaux sacrés; je n'ai pas endommagé de terres cultivées; je n'ai pas été calomniateur; je n'ai pas été colère; je n'ai pas été adultère; je n'ai pas refusé d'entendre les paroles de vérité; je n'ai pas commis de maléfices contre le roi ni contre mon père; je n'ai pas souillé l'eau; je n'ai pas fait maltraiter l'esclave par son maître; je n'ai pas juré de faux serments; je n'ai pas faussé la balance; je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons; je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux; je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison; je n'ai pas coupé une rigole (ou une digue?) sur son passage; je n'ai pas éteint le feu en son heure; je n'ai pas méprisé Dieu en mon cœur. Je suis pur, je suis pur, je suis pur! »

Texte II : Un embaumement de première classe.

Hérodote, II, 86, traduction Ph.-E. LEGRAND (collection des Universités de France).

L'embaumement était plus ou moins soigné selon le tarif choisi par la famille du défunt. Il y avait trois classes. Voici comme on pratiquait un embaumement de première classe (le plus cher).

« D'abord, à l'aide d'un fer recourbé, ils extraient le cerveau par les narines, partie par l'opération de ce fer, partie grâce à des drogues qu'ils versent dans la tête. Ensuite avec une pierre d'Éthiopie tranchante, ils font une incision le long du flanc et retirent tous les intestins, qu'ils nettoient et purifient avec du vin de dattier, et purifient une seconde fois avec des aromates broyés. Puis ils remplissent le ventre de myrrhe pure broyée, de cannelle et de tous autres aromates, à l'exception de l'encens, et le recousent. Cela fait, ils salent le corps en le recouvrant de natron[1] pendant soixante-dix jours; ils ne doivent pas le laisser dans le sel plus longtemps. Quand les soixante-dix jours sont écoulés, ils lavent le mort, enveloppent tout son corps de bandes taillées dans un tissu de byssos (lin très fin), avec une couche de gomme. Les parents en prennent alors livraison; ils font faire un étui en bois de figure humaine; dans cet étui ils enferment le mort, et, inclus de la sorte, le gardent précieusement à l'intérieur d'une chambre funéraire, où ils le placent debout contre le mur. »

1. Natron = sel (carbonate de sodium).

QUESTIONS

★ 1. *Qu'est-ce qu'un bas-relief? une fresque?*

★ 2. *Pourquoi les Égyptiens plaçaient-ils toujours une statue dans le tombeau?*

★ 3. *Est-ce que les bas-reliefs qui ornaient les murs des tombeaux avaient uniquement un but décoratif?*

★ 4. *Pourquoi ces bas-reliefs nous renseignent-ils avec tant de précision sur la vie quotidienne des Égyptiens?*

CHAPITRE V

LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

SOMMAIRE

I. La société et les genres de vie.

1. Le pharaon, dieu vivant, incarnation d'Horus et fils d'Amon-Râ, avait un pouvoir absolu.

2. Les parents du roi, les hauts fonctionnaires, les officiers et les prêtres formaient les classes privilégiées de la société. Les scribes pouvaient parvenir aux plus hautes fonctions.

3. Les soldats formaient une caste à part.

4. La masse du peuple était constituée par des paysans et des artisans.

5. Toute la vie économique était organisée et contrôlée par le pharaon et ses fonctionnaires.

II. La vie intellectuelle et artistique.

1. Les papyrus nous ont conservé un certain nombre d'œuvres littéraires.

2. De l'architecture égyptienne nous ne connaissons que les monuments religieux.

2. Les sculpteurs ont laissé des statues et des bas-reliefs d'une puissante originalité.

I. La Société et les genres de vie

1. Le pharaon. La société est dominée par le roi, le *pharaon*, dieu vivant, incarnation d'Horus et fils d'Amon-Râ; son pouvoir est absolu. Grand prêtre par excellence, il assure le service des dieux qui, en retour, font le bonheur du pays. Du pharaon dépend la prospérité de l'Égypte. Aussi sa puissance bienfaisante consacrée par les rites du couronnement est-elle renouvelée à certaines dates par des cérémonies sacrées. Il vit dans son palais, « la Grande Maison », comme un dieu dans son temple; devant lui tous se prosternent et « flairent le sol ». Il est le grand justicier. Il commande les armées que sa vertu divine conduit à la victoire. Il est le maître de tout le sol du pays et par suite l'organisateur de



Photo Archives d'Art et d'Histoire.

Statue d'Aménophis IV, réformateur de la religion. (Musée du Vatican.)



Photo Alinari.

L'offrande d'un naos (petite chapelle placée au plus secret du sanctuaire). (Musée du Vatican.)

toute la vie économique. Il est coiffé du *pschent* (cf. p. 25) formé par la réunion de la couronne blanche de Haute-Égypte et de la couronne rouge de Basse-Égypte; il tient dans ses mains le sceptre et le fouet d'Osiris. Il a plusieurs épouses dont la première, généralement sa sœur, a seule le titre de reine. C'était l'origine de bien des intrigues de palais.

A vrai dire, cet idéal de monarchie sans limite n'a été pleinement réalisé que sous l'Ancien Empire. Plus tard l'autorité du pharaon s'est heurtée à la puissance des grands et des prêtres, et la morale lui a imposé des devoirs qui limitaient son bon plaisir; mais il reçut toujours les mêmes honneurs et les mêmes marques de vénération.

2. Les hautes classes de la société. Les grands sont les parents du pharaon, les hauts fonctionnaires du palais, les officiers supérieurs, les chefs locaux et les prêtres.

L'extrême variété des pouvoirs du pharaon nécessite la présence au palais d'un personnel administratif nombreux; il se recrute parmi les parents et les favoris du roi et parmi les *scribes*, c'est-à-dire les lettrés, les gens instruits capables

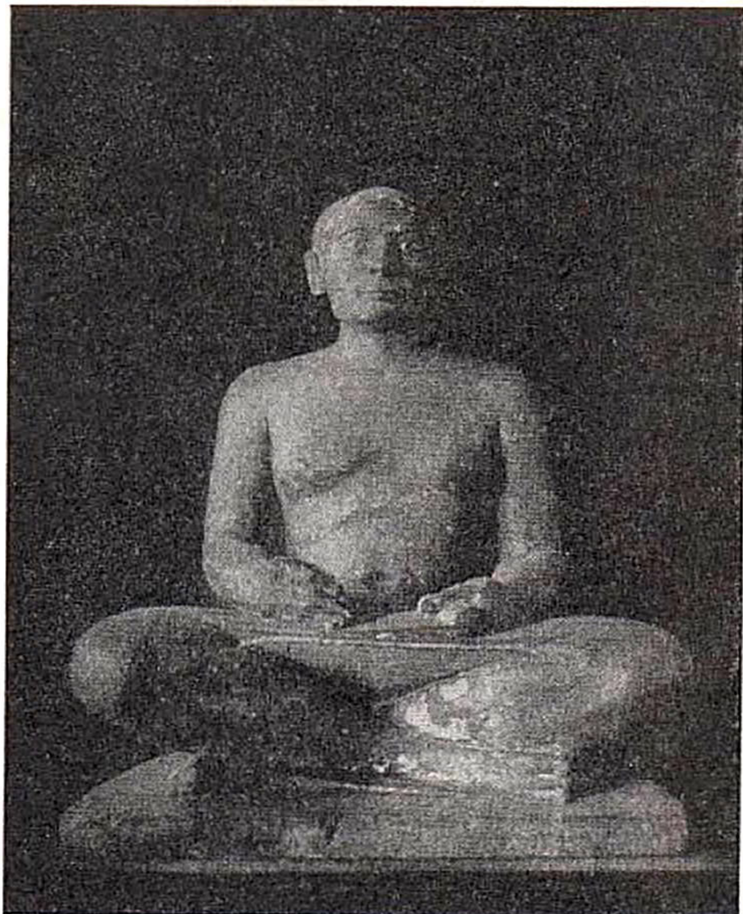


Photo Archives d'Art et d'Histoire.
Le scribe accroupi, célèbre statue datant de l'ancien Empire. (Musée du Louvre.) Le corps est peint en rouge, les yeux sont en émail incrusté.

de compter et de tracer rapidement les caractères compliqués de l'écriture égyptienne. Formés dans les écoles du palais, ils peuvent, s'ils sont habiles et dévoués, parvenir aux emplois les plus élevés. Les chefs de service ou les ministres ne sont toutefois que les commis du roi, « sa bouche » ou « ses oreilles »; le principal est le grand vizir (cf. Texte II, p. 53).

Les officiers ont pris de l'importance aux temps du Moyen et du Nouvel Empire à l'occasion de la conquête et de la défense des possessions extérieures. L'un d'eux, Horemheb, est parvenu à la royauté.

Les fonctionnaires locaux, indispensables dans un pays étendu où la circulation était lente et difficile, recevaient des pharaons de vastes domaines; à la fin de l'Ancien Empire une véritable féodalité a pu se constituer.

Les prêtres tiraient de grandes ressources des nombreux et riches domaines affectés par les rois à l'entretien des temples. Ils se recrutaient souvent de père en fils et gravissaient les échelons d'une carrière honorée et lucrative. Ceux qui servaient les grands dieux étaient de hauts personnages; le plus important était le premier prophète d'Amon. Le clergé d'Amon était devenu si puissant à la fin du Nouvel Empire qu'un premier prophète réussit à usurper la royauté.

3. Les soldats. Les soldats formaient une caste à part. Le peuple les craignait et les aimait peu. C'étaient souvent des étrangers, libyens par exemple, auxquels le pharaon attribuait en récompense un lot de terre. Piquiers ou archers, ils combattaient à pied, la tête couverte d'une grosse perruque d'étoupe, le ventre protégé par un tablier de cuir. Il n'y avait pas de cavalerie. Le pharaon et les grands allaient au combat montés sur des chars légers que traînaient des chevaux (le cheval fut tardivement introduit en Égypte par les Hyksos et le modèle du char de guerre fut emprunté aux Hittites).

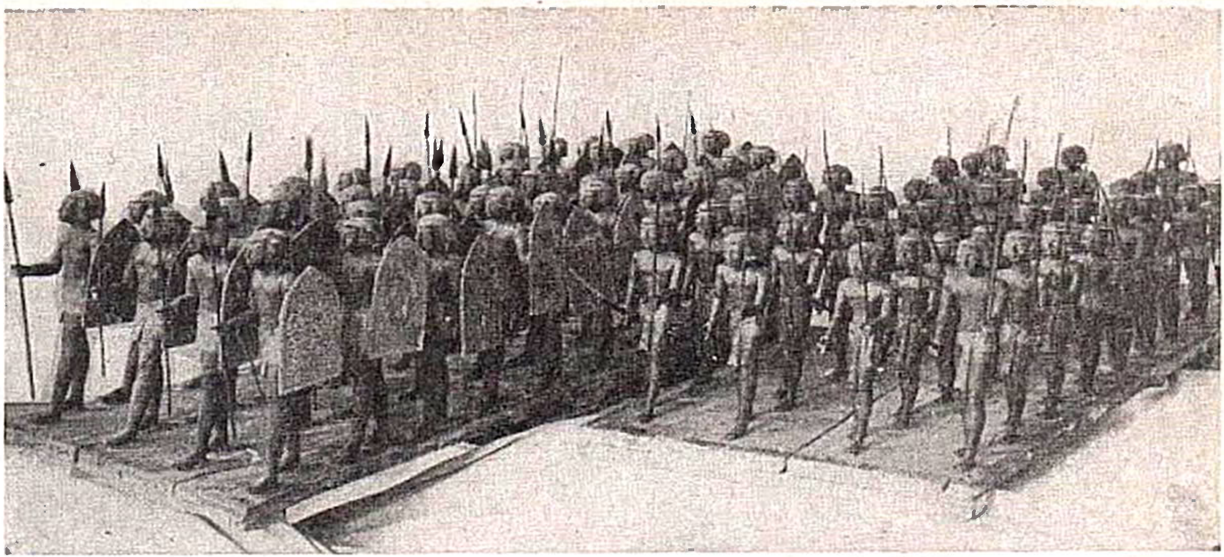


Photo Archives d'Art et d'Histoire.
Infanterie égyptienne : piquiers et archers (statuettes en bois peint).

4. Le peuple : paysans et artisans. On ne sait pas grand-chose sur la condition et l'activité des habitants des villes, pourtant assez nombreuses, surtout dans le delta.

La masse du peuple était formée de villageois, paysans ou artisans. Ils vivaient dans de pauvres villages groupés hors des atteintes de l'inondation. Les maisons étaient des cabanes de torchis●. Le vêtement se limitait à un simple pagne pour les hommes, à une robe étroite et collante tenue par des bretelles pour les femmes. La nourriture était frugale : des galettes d'orge ou de blé, des lentilles, des fruits, du poisson, peu de viande et, pour boisson, de l'eau ou une sorte de bière faite avec des pains d'orge fermentés dans l'eau, rarement du vin.

Les paysans cultivaient avec des moyens rudimentaires la terre du pharaon et celle des temples; ils étaient surveillés par des intendants qui leur enlevaient sous forme d'impôts et de réquisitions une partie importante des récoltes et qui usaient de la bastonnade pour les inciter à l'honnêteté et au zèle (Cf. Texte I, p. 52). On semait à la volée dans la boue alluviale; on moissonnait à la faucille; le grain était séparé de la paille sur l'aire par le piétinement des animaux. La cueillette du papyrus et du lotus, l'élevage du bétail et des animaux de basse-cour, la pêche dans les marais et dans le Nil, la chasse au gibier aquatique complétaient l'activité des ruraux.

Les artisans des ateliers du roi et des temples se livraient à des occupations multiples : les bas-reliefs nous montrent le travail des boulangers, des brasseurs, des menuisiers, des forgerons, des potiers, des constructeurs de barques. Le métier s'exerçait de père en fils.

5. Le commerce. Tout ce qui dépassait la faible consommation familiale s'entassait dans les greniers et les magasins des temples et de l'État. Les pharaons contrôlaient ainsi toute la production. A l'exception du petit commerce de détail, ils dirigeaient également tous les échanges. La monnaie n'existant pas,

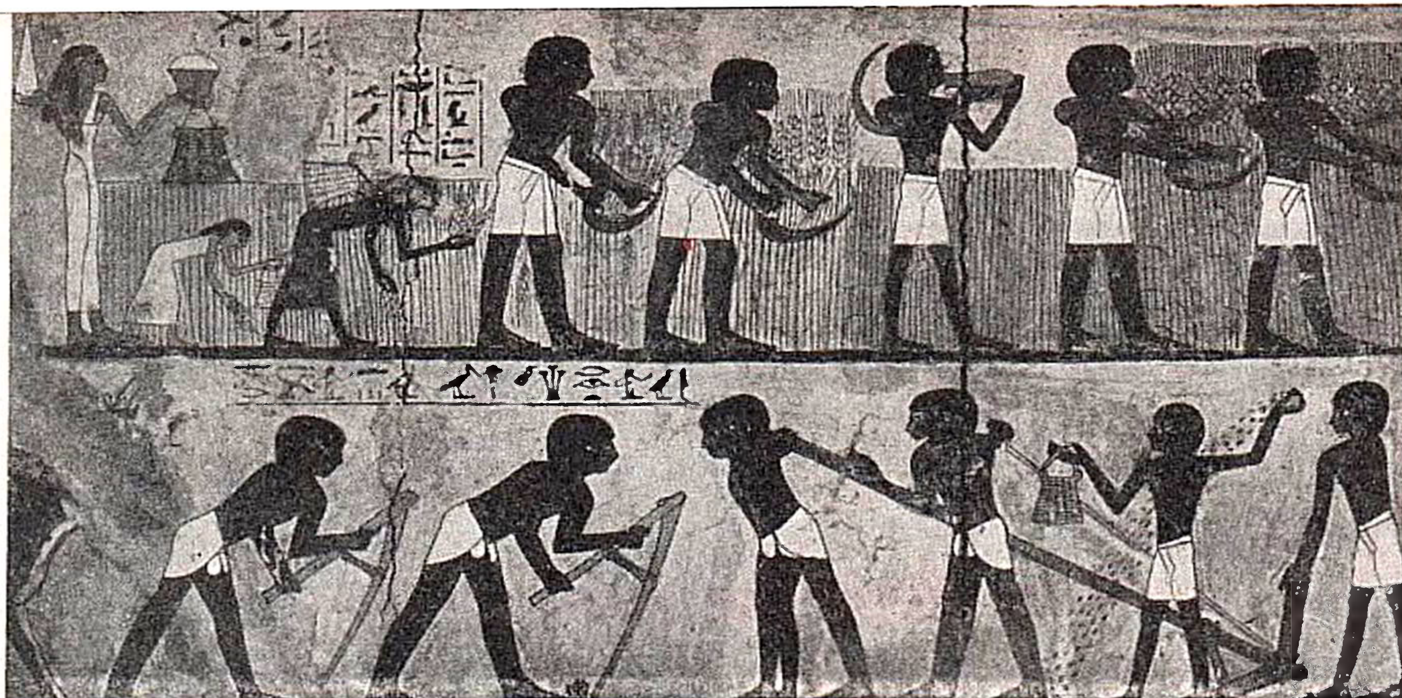




Photo Walter.

En haut, 1° la moisson à la faucille, un moissonneur se désaltère, deux femmes glanent, une troisième apporte le repas;

2° labour et semailles : remarquer l'araire (charrue primitive) tiré par deux hommes.

Au milieu, porteurs d'offrandes (Fresque de Louqsor).

En bas, fabrication de la bière (obtenue par la fermentation du pain d'orge dans l'eau).

Photo Archives d'Art et d'Histoire.



le commerce extérieur assez limité se faisait par troc. L'Égypte vivait sur elle-même et n'importait de l'étranger que les produits indispensables qui lui manquaient et surtout des articles de luxe : le bois de construction du Liban par les ports de la Phénicie, l'or de la Nubie, l'encens et les parfums du pays de Pount (rivages de la mer Rouge). Au temps du Nouvel Empire et surtout à l'époque saïte le volume des échanges s'accrut sensiblement.

II. La vie intellectuelle et artistique

1. La littérature. La vie intellectuelle était le privilège d'une élite peu nombreuse. Des œuvres littéraires appartenant à des genres variés nous ont été conservées, tout au moins en partie, par les papyrus : ce sont des écrits d'inspiration **religieuse** (Texte des Pyramides, Livre des Morts, Hymne à Aton), **morale** ou **lyrique,** comme les poétiques Chants d'amour ; il y a aussi des **contes populaires** comme « le conte du naufrage » et une littérature satirique et malicieuse : « La satire des métiers » montre avec beaucoup de verve les inconvénients propres à chaque profession (Cf. Texte I, p. 52).

2. L'architecture. L'architecture était surtout religieuse. Les maisons et même les luxueux palais des pharaons construits en matériaux légers n'ont pas laissé de vestiges. Seuls les temples et les tombeaux étaient bâtis pour durer. Les architectes ont su adapter leurs monuments à leur cadre naturel ; ils ont réussi à donner l'impression de la grandeur et de l'éternité par l'ampleur des

Salle hypostyle du temple de Kom-Ombo (entre Edfou et Assouan).



Pilier d'un temple de Thèbes orné de tiges et de fleurs de lotus.

Photo Walter.





Le « Cheik el Beled » (Le maire du village), statue en bois peint de l'ancien Empire (Musée du Caire).

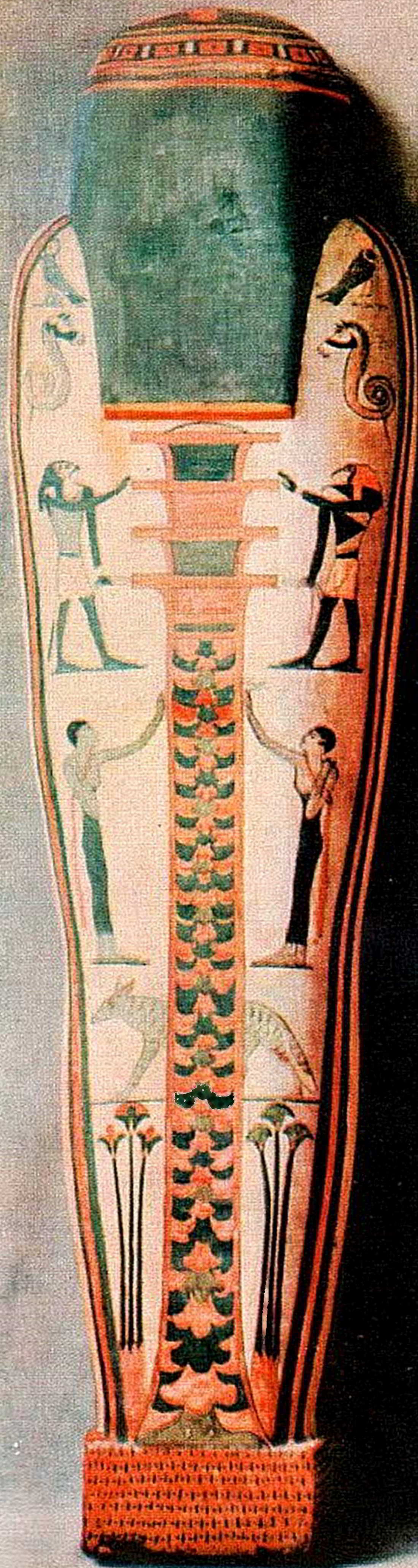
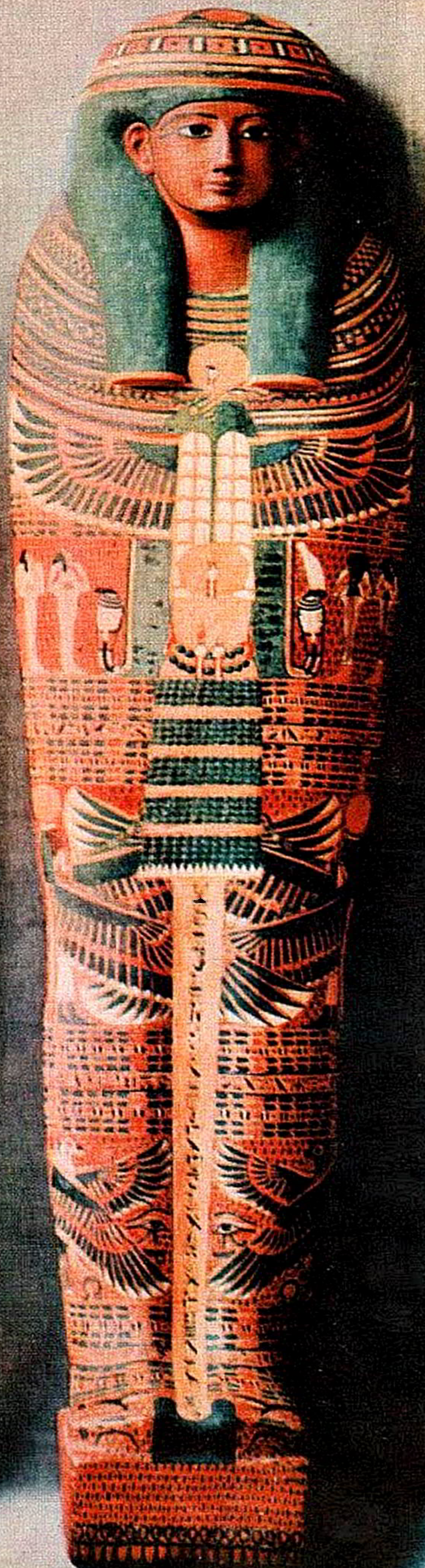
dimensions et la disposition habile des grandes masses. Ils ont utilisé des colonnes dont la forme originale était inspirée du palmier, du papyrus et du lotus.

3. La sculpture. La statuaire a produit des chefs-d'œuvre en bois et en pierre de toutes dimensions, du Sphinx gigantesque aux modestes figurines. Les statues funéraires, surtout celles des pharaons, à première vue se ressemblent toutes, témoignant de la permanence d'un style original et de la solidité des traditions. Les sculpteurs étaient soumis à deux obligations contradictoires : idéaliser le modèle pour lui prêter la majesté divine et obtenir la ressemblance pour que l'âme du défunt reconnût son image. Ils ont respecté la première en prêtant au corps massif et sommairement traité une pose raide et majestueuse, la seconde en donnant tout leur soin à l'expression du visage. Pour obtenir l'illusion de la vie, souvent la statue était peinte et le regard était animé par l'incrustation de pupilles en cristal de roche. Jamais le souci du réa-

Photos Archives d'Art et d'Histoire.

Le sphinx de Thoutmès III (Musée du Caire)



SARCOPHAGE ÉGYPTIEN
(Musée du Louvre)

Ce sarcophage, de la fin du Nouvel Empire, est celui de Nekht-Konsou-irou (ce qui signifie: Khonsou est puissant contre eux), surnommé Améneminet. On voit ici : à gauche, la cuve, à droite, le couvercle du sarcophage.

PHOTO GIRAUDON



Les colosses de Memnon, sur la rive ouest du Nil près de Thèbes, représentent le roi Aménophis III assis sur un trône de forme cubique. Ce sont des statues énormes de grès, de 20 m de haut; elles se dressaient à l'entrée d'un temple funéraire aujourd'hui en ruine. Ce nom leur a été donné par les Grecs qui croyaient y voir la représentation d'un guerrier légendaire de Troie, Memnon.



1. *Néfertiti, femme d'Aménophis IV. Buste en calcaire peint (Musée de Berlin).*



Photo Archives d'Art et d'Histoire.

2. *Tête attribuée à la reine Tii, mère d'Aménophis IV.*



3. *Séti Ier et la déesse Hathor. Bas-relief colorié provenant du tombeau de Séti Ier dans la vallée des Rois.*

Ci-contre :

Le sphinx de Gizeh. Ses dimensions sont colossales (20 m de la tête au sol, 57 m de l'extrémité des pattes à la queue, l'oreille mesure 1 m 40). Remarquer les dégradations dues à l'action de l'érosion.

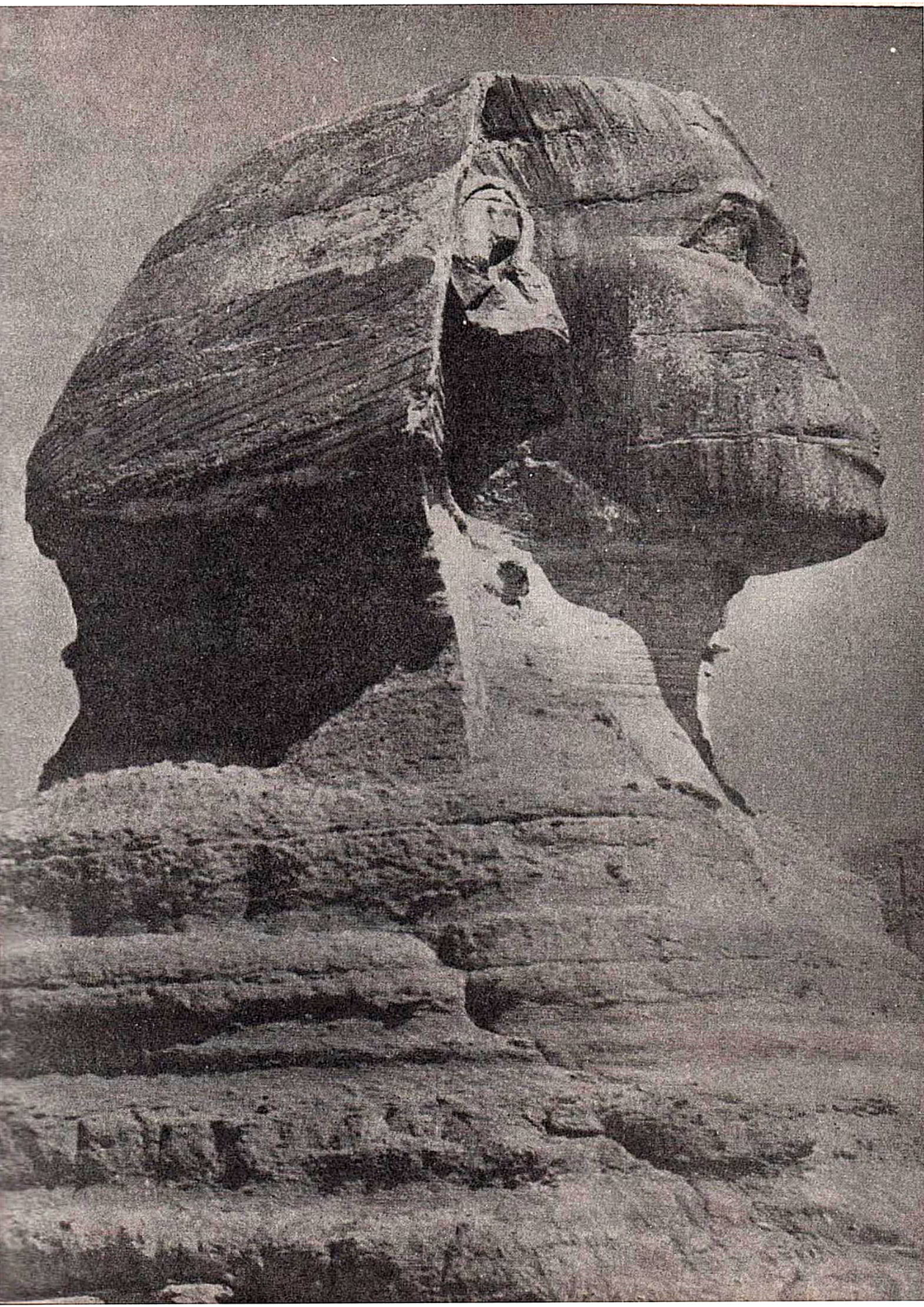




Photo Alinari.

Maat, déesse de la Justice et de la Vérité (Musée archéologique de Florence).

lisme ne fut poussé aussi loin que sous le règne d'Aménophis IV, au temps de la grande révolution religieuse (cf. p. 50, fig. 1).

Les reliefs sculptés et les peintures des tombeaux répondent plus encore que les statues à des conventions immuables. Observez-les : la tête est toujours de profil mais l'œil de face; si le torse est de face les membres sont de profil. Cela s'explique par le respect des traditions et non par la maladresse, car les scènes sont alertes, vivantes et pittoresques.

Enfin les Égyptiens furent d'habiles orfèvres : les bijoux, les palettes à fard, les amulettes, les scarabées sacrés trouvés en grand nombre en portent témoignage.

Conclusion. L'Égypte ancienne a conservé jusqu'à la fin de son histoire sa puissante originalité. Repliée sur elle-même, fidèle à ses dieux et à ses anciennes traditions, elle devait peu aux autres et leur a peu donné. Sa civilisation était trop bien adaptée à son pays et à son peuple pour être transplantée ailleurs. Les autres peuples de l'Antiquité lui ont fait de nombreux emprunts mais aucun ne s'est mis à son école.

DOCUMENTS **Texte I : Les métiers au temps du Moyen Empire.**

Le sort pénible du paysan (d'après un papyrus cité par A. Moret: *Le Nil et la civilisation égyptienne*, p. 310 et 311). C'est un scribe qui parle à un autre scribe qui veut retourner à la terre.

« Ne te souviens-tu pas de la condition du laboureur, au moment où l'on taxe la

récolte? Voici que les vers ont enlevé la moitié du grain et que l'hippopotame a mangé le reste. Les rats sont nombreux dans la campagne, et la sauterelle tombe, et les bestiaux mangent, et les petits oiseaux pillent... quelle calamité pour le laboureur! ...Et le scribe (de l'impôt) arrive au port et il taxe la récolte. Il y a là les portiers avec leurs gourdins, les nègres avec leurs cannes de palmier. Voici qu'ils disent : « Donne les grains! » Il n'y en a pas... Alors ils frappent sur (le laboureur) étendu par terre; il est chargé de liens et jeté dans le fossé; il plonge dans l'eau et patauge, la tête en bas. Sa femme est chargée de liens devant lui, ses enfants sont enchaînés, ses voisins l'abandonnent et se sauvent, emportant leurs grains... »

La satire des métiers (*ibid.*, p. 312).

« J'ai vu l'ouvrier en métaux à son travail, à la gueule de son fourneau, avec les doigts comme (de la peau) de crocodile; il puait plus que du frai [1] de poisson... Le tailleur de pierre cherche du travail en toute pierre dure. Lorsqu'il a terminé le gros de ses occupations, ses bras sont épuisés... Le barbier rase jusque dans la soirée... il va de rue en rue pour chercher qui se fera raser... Le batelier... travaille plus que ses bras ne peuvent le faire; les moustiques le tuent... Le tisserand dans l'atelier, il est plus mal qu'une femme; accroupi, ses genoux touchent son estomac et il ne goûte pas d'air respirable... Le courrier (fait son testament) par crainte des lions et des Asiatiques... Le cordonnier est très malheureux; il mendie perpétuellement... il mange le cuir (c'est-à-dire qu'il coupe les lanières avec ses dents). Le blanchisseur blanchit le linge sur le quai; il est le voisin des crocodiles.

1. Frai = œufs de poisson.

Le bonheur du scribe (*ibid.*, p. 313).

« Il n'y a pas de fonction où l'on n'ait un supérieur, excepté celle de scribe; c'est lui qui commande »... « Le scribe arrive à siéger parmi les membres des Assemblées.. Aucun scribe ne manque de manger les victuailles de la Maison du roi. »

Texte II : Les fonctions et les devoirs du vizir. *Ibid.*, p. 330 et 331.

Extrait d'un document officiel gravé dans les tombeaux de vizirs; c'est le discours que le pharaon adressait au vizir le jour où il lui confiait solennellement sa fonction. Ce document date du Moyen-Empire, c'est-à-dire d'une époque où le pouvoir royal a été fermement rétabli; une solide administration centrale a été constituée; les vizirs en sont les plus hauts fonctionnaires.

« Vois : être vizir, ce n'est pas être doux; c'est être ferme... Un homme dans la maison de son Seigneur (= de son roi) doit agir pour le bien de celui-ci, et ne doit rien de pareil à un autre... Vois! Quand un plaignant vient de Haute ou de Basse Égypte, c'est à toi de veiller à ce que tout soit fait selon la loi, que tout soit fait selon les règlements qui le concernent, en faisant que chacun ait son droit... Regarde celui que tu connais comme celui que tu ne connais pas; celui qui t'approche personnel-

lement, comme celui qui est loin de ta maison. Vois-tu, un Fonctionnaire qui agit ainsi prospérera longtemps sur ce siège...

Quand un plaignant est là, qui vient se plaindre à toi, ne repousse pas ce qu'il dit d'un mot. Vois-tu, on dit : « Le plaignant aime qu'on accueille avec bienveillance sa kyrielle de plaintes, plus encore que de voir sa plainte exaucée. »

Ne te mets pas en fureur contre un homme à tort. Ne sois furieux que lorsque la fureur est nécessaire. Mets la crainte devant toi, pour que tu sois craint... Mais si un Fonctionnaire est par trop craint, on le taxe de violence.

Vois-tu, quand un homme est un Fonctionnaire, il doit agir selon ce qui lui est prescrit par le roi. Heureux est l'homme qui fait ce qu'on lui a dit!... Vois-tu, il arrive ceci au Fonctionnaire présomptueux, que le roi préfère le craintif (= celui qui a la crainte du roi) au présomptueux! »

Texte III : La sagesse égyptienne.

Extrait de E. Drioton. *Les religions de l'Orient ancien*, p. 26 et 27. Arthème Fayard, éditeur.

Voici quelques formules de sagesse, de savoir-vivre, extraites des livres de sagesse qu'on utilisait dans les écoles « et qui expriment l'opinion commune des gens bien pensant ».

Garde-toi d'être inexorable :
On ne sait pas quels événements Dieu suscite quand il punit.

Ne crée pas la crainte parmi les hommes,
Car Dieu punit de la même manière.

Dieu connaît l'impie,
Dieu châtie ses fautes jusqu'au sang.

Laisse s'expliquer celui qui t'accuse à tort,
A l'exemple de Dieu qui discerne le juste.

Mieux vaut un boisseau que Dieu te donne
Que cinq mille acquis injustement.

Celui qui est bienveillant de cœur, Dieu est bienveillant pour lui.

QUESTIONS

★ **1.** *Qu'est-ce qu'une hiérarchie? Peut-on dire que la société égyptienne était hiérarchisée?*

★ **2.** *Pourquoi l'importance des soldats a-t-elle grandi à partir du Moyen Empire?*

★ **3.** *Est-ce que le scribe qui décrit le sort pénible du paysan vous paraît être tout à fait impartial?*

★ **4.** *Pourquoi la civilisation égyptienne a-t-elle eu peu de rayonnement en dehors de l'Égypte?*

CHAPITRE VI

LES PEUPLES DE LA MÉSOPOTAMIE

SOMMAIRE

I. Comment connaissons-nous les peuples de la Mésopotamie?

1. La Mésopotamie est le pays du Tigre et de l'Euphrate.

2. L'assyriologie est une science récente. Elle s'est constituée grâce aux fouilles des archéologues et à la lecture des documents en caractères cunéiformes.

II. Les grandes phases de l'histoire de la Mésopotamie.

1. Les premiers habitants civilises de la Mésopotamie furent les Sumériens.

2. Puis les Akkadiens ont disputé le pays aux Sumériens.

3. Un premier royaume de Babylone a fait l'unité de la Mésopotamie; son grand roi fut Hammourabi (vers 1700).

4. Au deuxième millénaire il y eut une longue période d'invasions et de troubles.

5. L'Empire assyrien eut son apogée au VII[e] siècle (Assourbanipal); l'armée assyrienne était un terrible instrument de conquête.

6. Un nouveau royaume de Babylone prospéra entre la chute de Ninive (612) et la conquête perse (538).

III. La civilisation mésopotamienne.

1. Le roi n'est pas un dieu mais il est tout-puissant. Les esclaves étaient très nombreux. Des lois réglaient minutieusement les droits et les devoirs des hommes libres (code d'Hammourabi).

2. La Mésopotamie a été le siège d'une intense activité économique.

3. Les Mésopotamiens vivaient dans la crainte des dieux (Mardouk, Assour, Ishtar). Ils pratiquaient la magie, la divination et l'astrologie.

4. On a retrouvé des œuvres littéraires en caractères cunéiformes. Les Mésopotamiens ont fait progresser les sciences (mathématiques, astronomie, médecine).

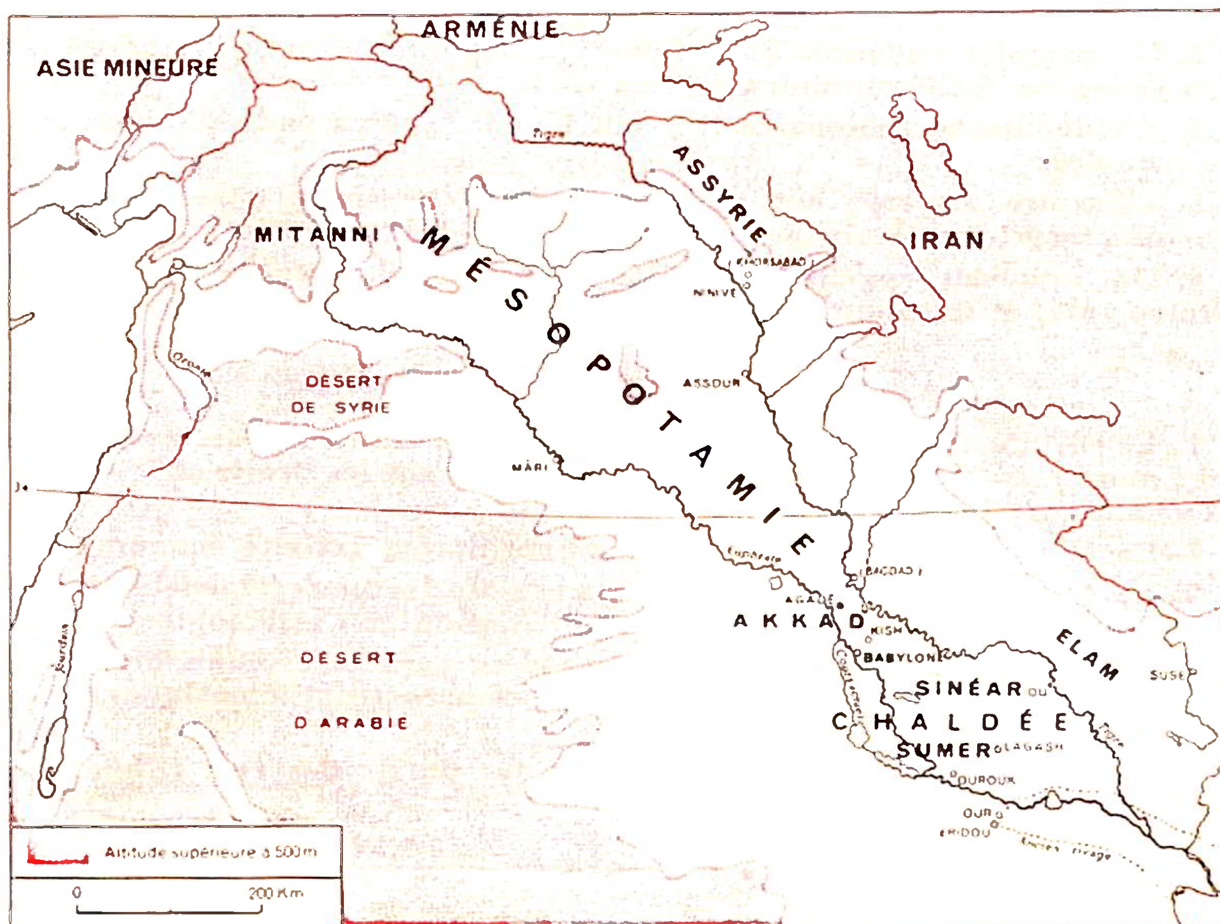
5. Les principaux monuments étaient les palais des rois (Khorsabad) et les temples à ziggourat.

I. Comment connaissons-nous les peuples de la Mésopotamie?

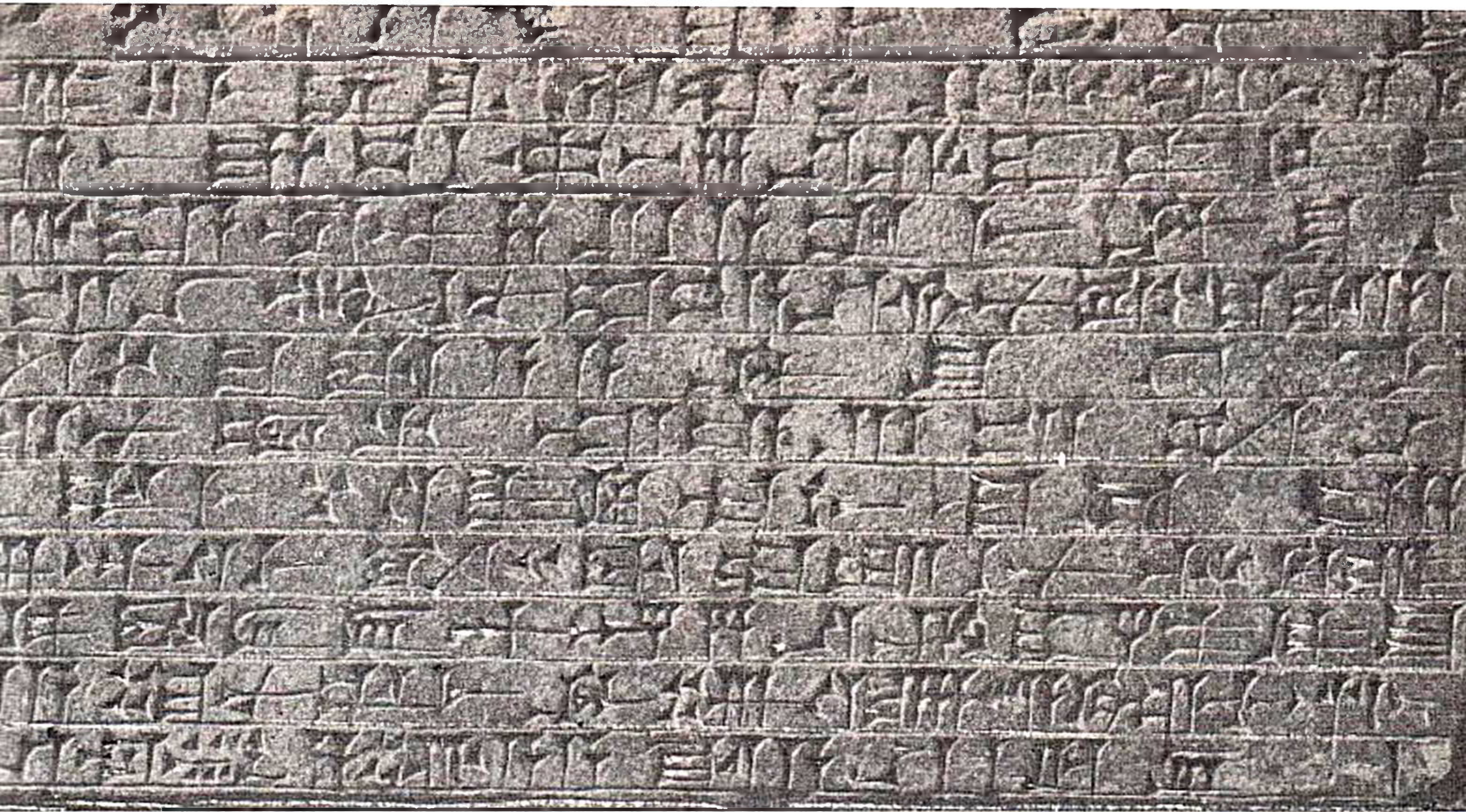
1. Les conditions naturelles. Entre les plateaux de l'Iran, de l'Arménie, de l'Asie Mineure et les déserts de Syrie et d'Arabie s'étend la plaine de Mésopotamie, drainée par le Tigre et l'Euphrate (Mésopotamie veut dire en grec : le pays entre les fleuves). Les pluies sont rares, mais moins qu'en Égypte; les fleuves n'ont pas de crues aussi puissantes et aussi bienfaisantes que celles du Nil, mais ils débordent au printemps quand fondent les neiges des montagnes où ils naissent et leurs eaux permettent l'irrigation. Le pays a moins d'unité que l'Égypte; la Basse-Mésopotamie ou *Chaldée* est plus étroite et plus fertile, à condition de contenir les débordements des fleuves; la Haute-Mésopotamie, plus large, n'a des conditions aussi favorables qu'à proximité des cours d'eau où prospèrent les oasis; l'*Assyrie* au nord-est, pays du Tigre moyen, s'adosse aux contreforts montagneux de l'Iran.

Les arbres sont rares à l'exception du palmier; la pierre manque; pour construire il fallait se contenter de l'argile sous forme de briques crues. L'abondance des animaux sauvages (lion, âne sauvage ou onagre) faisait de la chasse une nécessité (cf. Texte I, p. 70).

La Mésopotamie est moins isolée que l'Égypte; voyez par exemple combien



Carte de la Mésopotamie.
(Le nom des villes modernes est entre parenthèses).



Écriture cunéiforme. Chaque signe était obtenu en enfonçant dans l'argile un roseau taillé en triangle, qu'on ramenait ensuite en n'appuyant que sur un tranchant.

le désert de Syrie se resserre entre le coude de l'Euphrate (pays de Mittani) et la Syrie. Elle a toujours eu des contacts avec les peuples voisins que sa fertilité attirait; elle a pu compléter facilement ses ressources par le commerce.

2. Les fouilles. — L'assyriologie. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, on ne savait des peuples de la Mésopotamie que ce qu'en disaient les historiens grecs, les textes égyptiens et la Bible. Les monuments, faits de briques, avaient disparu. C'est alors qu'on eut l'idée d'explorer de mystérieuses collines éparses dans le désert, les *Tells.* On s'aperçut qu'elles étaient formées des vestiges de villes superposées installées chacune sur les ruines de la précédente, le tout enseveli par les sables. Vers 1840, le Français *Botta* trouva le palais de Khorsabad, puis l'Anglais *Layard* fouilla Ninive et, dès lors, les archéologues multiplièrent les découvertes jusqu'à la plus récente, celle de Mari. Outre des œuvres d'art, des bas-reliefs et des objets divers, on exhuma de nombreuses tablettes d'argile couvertes de caractères inconnus, notamment celles qui formaient la bibliothèque du roi Assourbanipal. L'Allemand *Grotefend* réussit à déchiffrer cette écriture faite de petits signes en forme de clous ou de coins (d'où son nom d'*écriture **cunéiforme***). Grâce à cette documentation enrichie d'année en année, une nouvelle science put naître : on l'appelle l'assyriologie.

II. Les grandes phases de l'histoire de la Mésopotamie

1. Les Sumériens. La première civilisation mésopotamienne, aussi ancienne que celle de l'Égypte, fut l'œuvre d'un peuple non sémite, les Sumériens; leurs villes, Our, Ourouk, Eridou, Lagash étaient situées en Basse-Chaldée à proximité de la mer. Ils endiguèrent les fleuves et dotèrent l'agriculture de canaux d'irrigation. Commerçants audacieux, ils trafiquèrent jusque dans l'Inde. Chaque cité gouvernée par un roi ou patesi avait son dieu protecteur et ses



Photo Giraudon.



A gauche, Goudéa, patesi de Lagash (statue en diorite; Musée du Louvre). Patesi signifie vicaire; il gouverne au nom du dieu de la cité qui est le véritable roi. A droite, Joueur de harpe sumérien (terre cuite; Musée du Louvre).

temples avec une terrasse à étages (la ziggourat). Les Sumériens inventèrent l'écriture cunéiforme. Tous les peuples de la Mésopotamie adoptèrent leur civilisation.

2. Sumériens et Akkadiens. Au temps où les pharaons construisaient les grandes pyramides, des envahisseurs sémites avaient fondé des villes



Le roi assyrien Sargon conversant avec un dignitaire (bas-relief du palais de Khorsabad).



Photo Bulloz.

Sommet de stèle représentant le roi Hammourabi debout devant le dieu-soleil Shamash assis (basalte; Musée du Louvre).

(Babylone, Kish, Agadè) au nord de Sumer, dans le pays d'Akkad. D'autres sémites s'étaient installés à Mari. Il y eut de longues rivalités entre Sumériens et Akkadiens. Le roi *Sargon* réussit pour quelque temps à faire d'Agadè la capitale d'un vaste royaume.

3. Le premier royaume de Babylone. Toutes ces cités ne furent réunies en un véritable état unifié que vers 1800 par les rois de Babylone; le plus grand souverain de ce premier royaume de Babylone fut ***Hammourabi.*** Conquérant, il devint maître du pays entier, Mari et Assyrie comprises. Organisateur, il donna ses soins à la mise en valeur et fit creuser le canal qui porte son nom. Législateur, il imposa à toutes les cités, quelle que fût leur origine, des lois uniformes réunies dans le code d'Hammourabi. Par ce code●, gravé sur une



Archers de l'infanterie assyrienne (détail d'un bas-relief; Musée du Louvre).

stèle de diorite (pierre noire très dure) conservée au musée du Louvre, nous connaissons bien l'organisation de la société babylonienne.

L'akkadien devint la langue officielle et Mardouk, dieu de Babylone, fut promu dieu suprême de la Mésopotamie.

4. Les troubles du deuxième millénaire. Probablement au XVIe siècle avant Jésus-Christ, ce royaume fut ruiné par des envahisseurs venus du Nord et de l'Est. Les premiers, les Hittites, venus d'Asie Mineure, ne firent que des raids; les seconds, les Kassites, s'installèrent à Babylone. Tandis que le royaume hittite d'Asie Mineure et le Nouvel Empire égyptien étaient en pleine prospérité, la Mésopotamie connut au deuxième millénaire une longue période d'effacement et de troubles. Toutefois vers le XIIe siècle, les Assyriens, qui n'avaient encore joué qu'un rôle assez modeste, profitèrent du déclin des Hittites et de l'Égypte pour se lancer à la conquête du pays.

5. L'Empire assyrien. Un premier Empire constitué au XIIe siècle fut éphémère●; les peuples soumis s'affranchirent assez vite de la domination assyrienne. Mais entre le IXe siècle et le VIIe siècle, les redoutables armées parties d'Assour et de Ninive submergèrent la Mésopotamie entière, les pays montagneux de l'Est (Elam), la Syrie et l'Égypte. L'empire assyrien fut puissant sous *Sargon II* au VIIIe siècle et *Sennachérib* au début du VIIe; il atteignit son apogée● avec le règne d'***Assourbanipal*** (668-626), qui acheva la conquête de l'Égypte par la prise de Thèbes.

Les Assyriens, soldats avant tout, pratiquaient une « guerre sainte » dévastatrice et lucrative. Leur domination ne tenait que par la force. Sous chaque règne



Guerriers assyriens au combat (détail d'un bas-relief; Musée du Louvre).

il y eut des révoltes férocement réprimées. L'armée, solidement organisée, était conduite par le roi entouré de sa garde et assisté du général en chef, le tartan. L'infanterie comprenait des piquiers et des archers munis d'un haut bouclier et coiffés d'un casque conique, et, de plus, des troupes auxiliaires armées à la légère. Les grands combattaient sur des chars imités de ceux des Hittites. Mais la supériorité militaire des Assyriens venait surtout de leur redoutable cavalerie.

Des sapeurs aménageaient les routes et creusaient des galeries de mine sous les murailles des villes assiégées, tandis que des « artilleurs » manœuvraient des béliers et d'autres machines pour faire la brèche. Les bagages passaient les rivières sur des ponts de bateaux; les hommes, sur des outres gonflées utilisées comme flotteurs. Il y avait un service de renseignements et d'espionnage.

Les villes prises étaient pillées de fond en comble, puis livrées aux flammes. Les chefs vaincus étaient mutilés (on leur crevait les yeux, on leur coupait le nez et les mains), parfois écorchés vifs ou enfermés dans des cages avant d'être exécutés. Un certain nombre de prisonniers étaient décapités en l'honneur des dieux. La population réduite en esclavage était déportée et soumise aux travaux les plus rudes.

Cet empire détesté succomba à son tour sous les coups des Babyloniens révoltés et de leurs alliés les Mèdes, aryens habitant l'Iran occidental, qui prirent et détruisirent la capitale *Ninive* en 612.

6. Le nouveau royaume de Babylone. Babylone libérée redevint la capitale d'un vaste royaume. Le roi **Nabuchodonosor** (605-563) en refit une ville magnifique avec ses immenses remparts, ses portes, ses temples, ses palais et ses fameux « jardins suspendus ».

Jamais encore on n'avait vu une ville aussi vaste et aussi belle. De larges rues s'y coupaient à angle droit. Son enceinte, de plus de 16 km de tour, était constituée par une double muraille flanquée de tours et percée de nombreuses portes; un chemin circulait au sommet de ces remparts; il était assez large pour que deux chars puissent s'y croiser. Les anciens admiraient le palais royal, les nombreux temples dont le plus somptueux était celui de Mardouk, la tour à étages, le pont sur l'Euphrate, enfin les jardins aménagés en terrasses étagées et arrosés par un dispositif ingénieux. La splendeur de Babylone est devenue légendaire : les écrivains grecs lui ont attribué des dimensions colossales (à les croire Babylone aurait été plus grande que Paris actuel!); ils ont rangé ses jardins suspendus parmi les sept merveilles du monde. Les fouilles nous ont permis de rectifier leurs exagérations.

Après deux campagnes en Palestine, Nabuchodonosor prit Jérusalem en 587 et déporta les Hébreux captifs en Mésopotamie. Mais le roi des Perses, Cyrus, s'empara de Babylone en 538. Désormais la Mésopotamie ne fut plus qu'une province de l'Empire perse.

III. La civilisation mésopotamienne

Ainsi, au cours de cette longue histoire, les cités de la Mésopotamie ont été rarement rassemblées en un état unique et centralisé. Des peuples divers, aussi différents que les Sumériens et les Assyriens, ont habité le pays. Il y eut pourtant une civilisation mésopotamienne dont les aspects essentiels ont peu varié. Les Sumériens l'ont créée; les sémites de Chaldée et d'Assyrie l'ont adoptée et enrichie.

1. La société. Le roi n'est pas un dieu comme en Égypte; mais il est l'intermédiaire indispensable entre le ciel et les hommes; désigné par les dieux et interprète de leur volonté, il est tout-puissant. Il vit dans son palais somptueux au milieu d'une cour soumise à l'étiquette●. « A moi qui ne suis qu'un chien crevé, le fils de personne, le roi, mon seigneur, m'a rendu la vie », écrivait à Assourbanipal un de ses hauts fonctionnaires (Delaporte : *La vie quotidienne à Babylone en Assyrie*, p. 161). Sur les bas-reliefs● il apparaît plus grand que les hommes, majestueux, la tiare en tête, couvert de bijoux, paré comme une idole avec sa longue robe ornée de broderies savantes, sa barbe et ses longs cheveux soigneusement frisés.

Le personnel des palais et des temples formait un monde à part. Le reste de la population était réparti en deux classes : les hommes libres et les esclaves. Au temps d'Hammourabi existait une classe intermédiaire, « les hommes de peu », les « mesquins », qui disparut ensuite.

Les esclaves étaient très nombreux; la tête rasée, marqués au fer rouge, vendus comme du bétail (un esclave ordinaire valait le prix d'un âne), ils formaient une main-d'œuvre peu coûteuse pour l'exécution des grands travaux. Leur maître pouvait les affranchir.



Photo Archives Photographiques.

Le roi Assourbanipal sur son char d'apparat (bas-relief provenant de Ninive; Musée du Louvre). Conformément à la tradition de l'art mésopotamien, le roi est représenté plus grand que les autres personnages.

Chez les hommes libres, dont la condition variait selon la fortune, la famille était solidement organisée. La femme, dont les biens personnels étaient garantis par le contrat de mariage●, bénéficiait d'une certaine indépendance.

2. La vie économique. L'activité économique a toujours été intense et surveillée de près par l'État. La vie rurale, particulièrement prospère en Chaldée où les petites propriétés étaient nombreuses, obéissait à une minutieuse réglementation. Le code d'Hammourabi édictait des prescriptions très strictes concernant la construction et l'entretien des digues et des canaux d'irrigation, ainsi que la distribution de l'eau entre les usagers.

Il était en effet indispensable que ces lois fussent strictement respectées puisque, sans l'eau apportée par les canaux d'irrigation, l'agriculture aurait été impossible en Mésopotamie. La grande culture était celle des grains, surtout de l'orge et à un moindre degré du millet et du blé. L'élevage du gros et du petit bétail permettait la production du lait et du beurre. Enfin le palmier, très répandu, était l'arbre précieux entre tous : on en utilisait le bois, les fibres tressées, les feuilles pour couvrir les huttes et confectionner des palais; les dattes n'étaient pas un simple dessert mais un aliment de base; on mangeait comme légume le chou-palmiste, c'est-à-dire la partie supérieure du palmier non encore développée. Enfin la sève recueillie au sommet du tronc formait un liquide très sucré, qui, après fermentation, donnait une boisson alcoolisée, le vin de palme (cf. L. Delaporte — *La vie quotidienne à Babylone et en Assyrie* — Hachette, édit.) (Texte I, p. 70).

Navire probablement phénicien (détail d'un bas-relief d'albâtre provenant du palais de Khorsabad; Musée du Louvre).
Photo Alinari.



Les artisans pratiquaient avec habileté la métallurgie, l'ébénisterie et l'orfèvrerie. Ils tissaient la laine, le coton produit par « l'arbre à laine », et peut-être la soie.

Les Mésopotamiens ont toujours été de remarquables commerçants. Ils pratiquaient le commerce maritime et surtout les transports par caravanes. Ils avaient à l'étran-



Photo Archives d'Art et d'Histoire.
Génie ailé à tête d'aigle cueillant les fruits de l'arbre sacré (bas-relief; Musée du Louvre).



Photo Archives d'Art et d'Histoire.
Le Vent du Sud-Est (Vent malfaisant du désert), bronze. Musée du Louvre.

ger, notamment en Asie Mineure, de véritables colonies de commerçants protégées par les rois. A défaut de monnaie, ils utilisaient des lingots d'or et d'argent; ils usaient du prêt et savaient bien calculer.

3. La Religion. Les dieux, très nombreux, représentaient les forces de la nature et les astres. Ils étaient figurés sous la forme humaine. Et généralement réunis en groupes de trois ou triades; par exemple :

Sin, la lune — *Shamash*, le soleil — *Ishtar*, la planète Vénus.

Leur importance relative a varié; les dieux des cités les plus puissantes ont suivi la fortune de leurs protégés : la divinité suprême des royaumes babyloniens fut **Mardouk**, dieu de Babylone; celle de l'Empire assyrien **Assour**, dieu de la capitale. **Ishtar** était la déesse par excellence, la Dame-au-serpent qui fait germer les grains, la Dame-au-lion qui donne la victoire, la Dame-à-la colombe qui protège l'amour. C'était grâce à la présence de ces animaux, serpent, lion ou colombe, sur les bas-reliefs ou les images représentant la déesse, que les

fidèles savaient qu'il s'agissait bien d'Isthar et non pas d'une autre divinité. Ainsi chaque dieu avait pour attribut un animal et un emblème : Sin, le dragon et le disque de la lune; Shamash, le lion parfois ailé et le disque solaire. De plus, les Mésopotamiens avaient eu l'idée originale de représenter les divinités, et par conséquent les astres, par des nombres; si bien que la combinaison de certains nombres n'était pas une simple opération d'arithmétique, mais avait une signification religieuse que les gens instruits pouvaient comprendre. Il y avait aussi des demi-dieux dont le plus célèbre était *Gilgamesh*. Il y avait de bons génies figurés par des taureaux ailés et une foule de démons, monstres horribles et invisibles, toujours prêts à tourmenter les hommes et à répandre le malheur.

Les fidèles, rois compris, manifestaient leur piété par une crainte permanente, l'obéissance passive à la volonté des dieux et un culte minutieux assuré dans les temples par un nombreux clergé.

A la religion se rattachaient la **magie,** la **divination** et **l'astrologie.** La magie enseignait à chasser les démons et à guérir les maladies dont ils accablaient leurs victimes avant d'être obligés de quitter la place. La divination, par l'interprétation des songes et par l'examen du foie des animaux sacrifiés, permettait de connaître la volonté des dieux. Les astrologues en étudiant les astres, les éclipses et les mouvements de l'atmosphère déterminaient la destinée des hommes. Ces pratiques superstitieuses ont conduit les prêtres à faire de minutieuses observations dont la science a bénéficié : ils devinrent médecins en même temps que magiciens et astronomes en pratiquant l'astrologie.

Les Mésopotamiens donnaient à leurs morts une sépulture décente, surtout pour qu'ils ne reviennent pas tourmenter les vivants, mais ils n'avaient pas sur l'au-delà les croyances consolantes des Égyptiens : pour eux les morts menaient aux Enfers, dans les ténèbres, une existence misérable et sans espoir.

4. La vie intellectuelle. L'écriture cunéiforme, dont chaque signe pouvait avoir plusieurs significations (prenant la valeur tantôt d'une idée, tantôt d'un son), nécessitait, comme les hiéroglyphes, des scribes entraînés. Elle servait à écrire le sumérien aussi bien que l'akkadien, devenu langue commune. Les œuvres littéraires qu'on a retrouvées sont surtout des fables, des hymnes aux dieux et de grands poèmes religieux comme « Le récit de la Création », « Le Déluge » et « L'Epopée de Gilgamesh », où l'on voit le héros accomplir une série d'exploits analogues à ceux du héros grec Héraklès (cf. p. 153).

Voici un résumé de « L'Épopée de Gilgamesh » :

Gilgamesh, roi d'Ourouk, était un mortel, mais il avait pour mère une déesse; il entreprit avec un compagnon, Enkidou, des expéditions fabuleuses.

D'abord, il alla combattre au pays des cèdres un monstrueux géant qui crachait des flammes, le vainquit et lui trancha la tête. Puis la déesse Isthar, qu'il avait offensée, fit envoyer contre lui

un taureau céleste si puissant que des centaines d'hommes ne pouvaient l'arrêter. Gilgamesh le tua avec l'aide d'Enkidou. Mais bientôt ce dernier mourut et le héros terrifié redoutait de mourir à son tour.

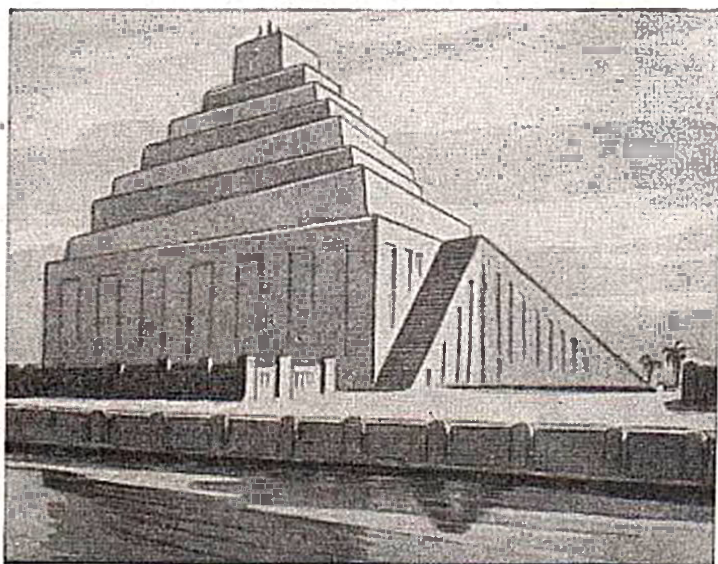
Désireux de découvrir le secret de la vie éternelle, il entreprend un long voyage pour interroger un couple qui ayant (comme Noé dans la Bible) échappé au Déluge universel, avait été installé par les dieux aux confins de la terre et doué de l'immortalité. Cet homme et cette femme révèlent à Gilgamesh l'existence d'une plante qui pousse au fond des eaux et qui rend la jeunesse. Le héros réussit à ramener la plante magique, mais en revenant à Ourouk, il se la laisse ravir par un serpent. Il lui faudra mourir!

Gilgamesh, voulant savoir quel sort l'attend après la mort, obtient par faveur qu'Enkidou revienne un moment sur la terre pour le renseigner : les morts mènent sous la terre une vie ralentie en un séjour obscur où la poussière recouvre tout. A l'exception de ceux qui sont morts en combattant, ils doivent pourvoir à leur subsistance. Ceux à qui leurs parents n'apportent pas des offrandes sur leur tombe errent à la recherche de leur nourriture, mangeant les restes des vivants, les détritus qu'on jette à la rue!

On a vu comment les Mésopotamiens ont fait progresser les sciences expérimentales. Ils furent les inventeurs du cadran solaire. Les besoins de l'arpentage, du calendrier, de la construction et du commerce les ont amenés à une connaissance pratique des mathématiques. Ils utilisaient conjointement le système décimal et un système sexagésimal (basé sur le nombre 60, ses multiples et ses sous-multiples). On a retrouvé des recueils de problèmes et des tables de calcul.

5. Les arts. Les monuments les plus importants étaient les palais des rois et les temples. Le palais de *Khorsabad*, par exemple, reposait sur une haute terrasse de dix hectares. Il était constitué d'une série de bâtiments juxtaposés comprenant chacun une cour centrale sur laquelle s'ouvraient les pièces; les murs épais étaient faits de briques crues; il n'y avait pas de fenêtres, les toits étaient plats ou en coupole. Sur la même terrasse s'élevaient trois temples, dont le plan rappelle un peu celui des temples égyptiens, et une ***ziggourat.*** Ce monument caractéristique de l'architecture religieuse était une haute tour à étages faite de sept plateformes superposées, dont la dernière portait une chapelle-observatoire; une rampe

Reconstitution approximative d'une ziggourat. La tour de Babel, dont parle la Bible, semble avoir été une ziggourat.



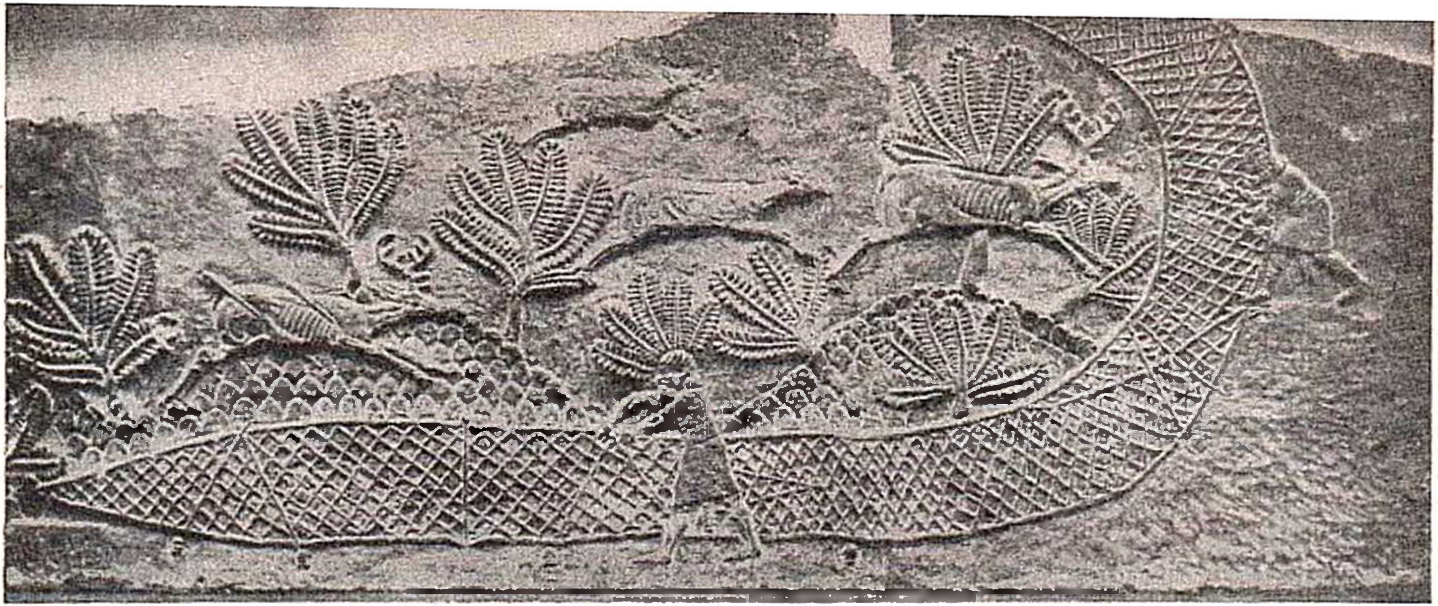


Photo British Museum.

Bas-relief représentant une scène de chasse au filet. Les cerfs rabattus vont être pris (plaque de marbre; British Museum, Londres). Remarquer que la perspective n'est pas respectée; tout est au premier plan. Les artistes représentaient les objets et les personnages avec leurs dimensions réelles.

d'accès conduisait jusqu'au sommet; chaque étage était peint d'une couleur différente.

Les statues les plus belles datent de la période la plus ancienne et sont souvent des œuvres sumériennes. Par la suite, les sculpteurs, notamment à l'époque assyrienne, ont surtout produit des bas-reliefs● pour orner les palais. Leurs sujets principaux étaient les aventures de *Gilgamesh*, les exploits guerriers des rois et des scènes de chasse; ils ont su rendre avec un art admirable la silhouette et le mouvement des animaux.

Détail d'une scène de chasse d'Assourbanipal (British Museum, Londres).
Photo British Museum.



On a retrouvé en abondance des petits cylindres gravés en creux qui servaient de sceaux.

Conclusion. Cette civilisation sévère, parfois cruelle, dominée par la crainte des dieux, n'a pas laissé autant de chefs-d'œuvre que la civilisation égyptienne, mais elle a eu plus d'influence. Les connaissances scientifiques des

Reconstitution du Palais de Sargon à Khorsabad (Institut oriental de Chicago). — Remarquer l'enceinte fortifiée, les cours intérieures, les toits plats et, au fond, la ziggourat.

Passage d'une rivière par des soldats assyriens (Bas-relief du British Museum). — Le bateau rond et léger, ou « couffe », conduit à la godille par deux hommes, sert à transporterle matériel; les chevaux passent à la nage; à droite les jambes d'un guerrier soutenu par une outre gonflée.

Photo Giraudon.

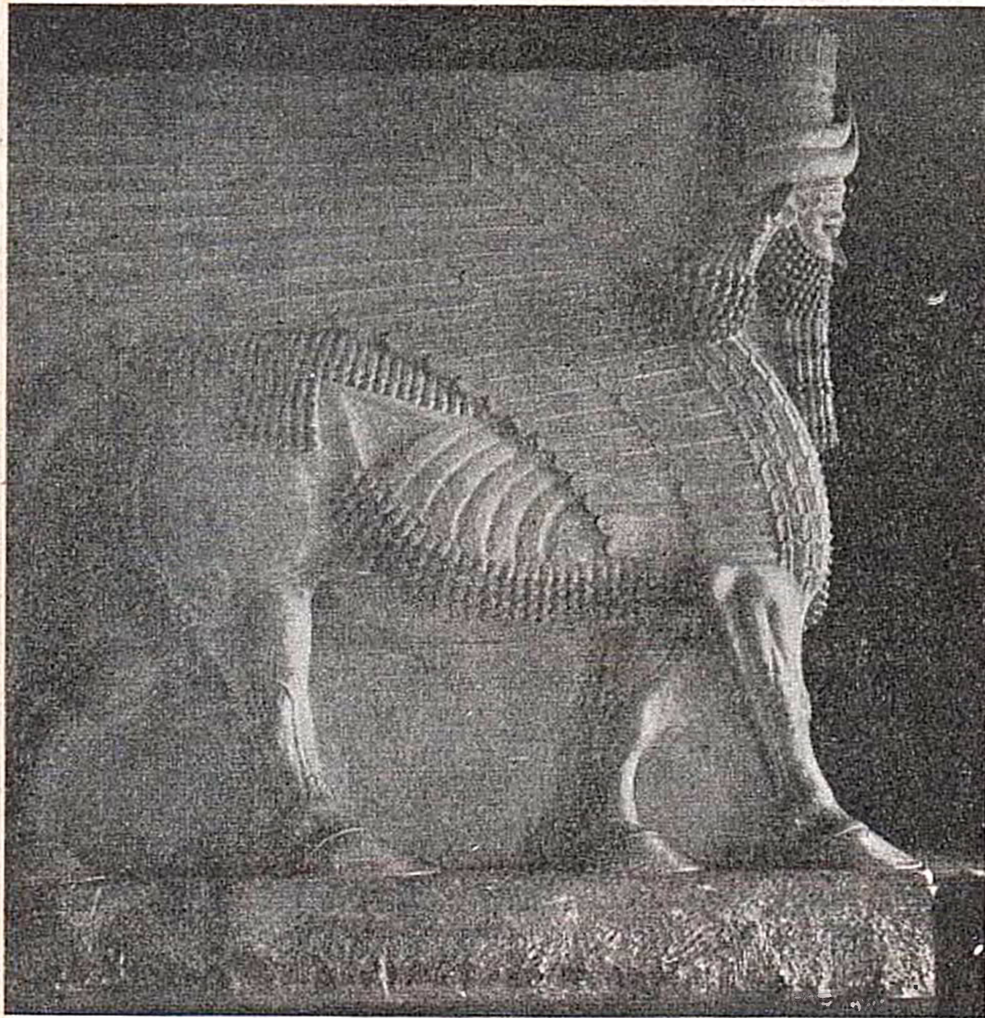


Photo Archives d'Art et d'Histoire.

Taureau (ou bison) ailé à tête humaine.
Bon génie défendant l'entrée d'un palais assyrien.

Chaldéens et avec elles la magie, l'astrologie et la divination se sont répandues chez les Perses, chez les Grecs et par eux dans le monde romain.

DOCUMENTS

Texte I : Richesse de la Mésopotamie.

HÉRODOTE, *Histoires* I, 193, traduction de Ph.-E. Legrand. Collection des Universités de France.

« Le pays d'Assyrie reçoit peu de pluie... mais c'est grâce à des arrosages avec l'eau du fleuve que croît la moisson et que le grain vient à point; il n'en va pas comme en Égypte, où le fleuve monte de lui-même dans les champs cultivés : l'arrosage se fait à la main ou avec des machines élévatoires. Car la Babylonie entière est coupée de canaux; le plus grand de ces canaux porte des bateaux... venant de l'Euphrate, il aboutit à un autre fleuve, le Tigre, sur les bords duquel était construite la ville de Ninive. Ce pays, entre tous ceux que nous connaissons, est de beaucoup le plus propre à la production des céréales...; car les autres arbres n'y font pas même l'objet d'un essai de culture, ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier. Pour la production des céréales, le pays est si excellent, qu'il rend d'une façon courante jusqu'à deux cents pour un, et, dans les cas de très grande fécondité, donne jusqu'à trois cents. En ce pays, les feuilles du froment et de l'orge atteignent aisément quatre doigts (74 mm) de largeur; le millet, le sésame deviennent des arbustes... Les Babyloniens n'usent pas d'huile d'olive; ils extraient du sésame un liquide gras [1]. Ils ont dans toute la plaine des plantations de palmiers dont la plupart portent des fruits; ils en tirent des aliments solides, du vin, du miel. »

1. Ignorer l'huile d'olive et utiliser l'huile tirée des graines de sésame, il y avait de quoi étonner un Grec! En réalité les Mésopotamiens consommaient surtout du beurre fait avec le lait de leurs vaches, de leurs brebis et de leurs chèvres.

Texte II : Les lois mésopotamiennes.

Les Mésopotamiens ont réglé par des lois minutieuses et sévères tout ce qui avait trait à la famille, à la propriété, à la vie rurale. En voici quelques exemples.

I. *Extraits du code d'Hammourabi* (d'après la traduction de V. SCHEIL).

— « Si un enfant a frappé son père, on lui coupera les mains. »

— « Si un homme a crevé l'œil d'un homme libre on lui crèvera l'œil. — S'il a brisé le membre d'un homme libre, on lui brisera un membre. »

— « Si un homme... n'a pas fortifié sa digue, et si une brèche s'est produite dans sa digue, et si le canton a été inondé d'eau, l'homme sur la digue de qui une brèche s'est ouverte restituera le blé détruit. »

— « Si un architecte a construit pour un autre une maison, et n'a pas rendu solide son œuvre, si la maison construite s'est écroulée, et a tué le maître de la maison, cet architecte est passible de mort; si c'est le fils du maître qui a été tué, on tuera le fils de l'architecte. »

II. *Extraits de lois assyriennes* (d'après V. SCHEIL : *Recueil de lois assyriennes*, Geuthner).

— « Si une femme mariée vole quelque chose dans la maison d'un autre homme... si son mari s'arrange, restitue l'objet volé et la délivre, il lui coupera les oreilles. Si son mari ne s'arrange pas à la délivrer, l'homme volé s'emparera d'elle et lui coupera le nez. »

— « Si un homme répudie sa femme, s'il lui plaît, il lui donnera quelque chose; s'il ne lui plaît pas, il ne lui donnera rien; elle sortira avec le vide. »

— « Si quelqu'un parmi les frères (qui n'ont pas partagé) a anéanti un être vivant, on le livrera au propriétaire de l'être vivant; à son gré le propriétaire de l'être vivant le tuera, ou à son gré il sera indulgent et prendra sa part d'héritage. »

— « Si quelqu'un a réduit la grande limite du champ de son voisin... il rendra trois fois autant qu'il a réduit le champ, on lui coupera un doigt, on le frappera de 100 coups de bâton, il fera un mois de corvée royale. »

QUESTIONS

★ **1.** *Quelles furent en Mésopotamie et hors de Mésopotamie les conditions favorables à l'établissement de l'Empire assyrien?*

★ **2.** *Comment des superstitions comme la magie et l'astrologie ont-elles pu contribuer au progrès de la science?*

★ **3.** *Qu'est-ce que la loi du talion? Cherchez-en des exemples dans les textes cités.*

CHAPITRE VII

LES HÉBREUX

SOMMAIRE

I. Comment connaissons-nous les Hébreux?

1. La Palestine est petite mais variée; les régions principales sont, du Nord au Sud, la Galilée, la Samarie et la Judée. Les Hébreux ont conquis le pays sur les premiers habitants, les Cananéens.

2. Nous connaissons bien l'histoire des Hébreux grâce à la Bible.

II. Les grandes phases de l'histoire des Hébreux d'après la Bible.

1. Les Hébreux menèrent d'abord une vie nomade sous la conduite des Patriarches : Abraham, Isaac et Jacob. Ils émigrèrent en Egypte vers 1700 (histoire de Joseph). Moïse conduisit les Hébreux hors d'Egypte jusqu'au seuil de la terre promise. Il reçut de Iahvé les « dix commandements » et fut le grand législateur d'Israël.

2. La conquête de la terre de Canaan fut effectuée sous la direction des Juges : Josué, Jephté, Samson, Samuel.

3. La royauté fut instituée pour Saül et illustrée par David qui prit Jérusalem, et surtout par son fils Salomon, organisateur du royaume d'Israël et fondateur du Temple (milieu du Xe siècle).

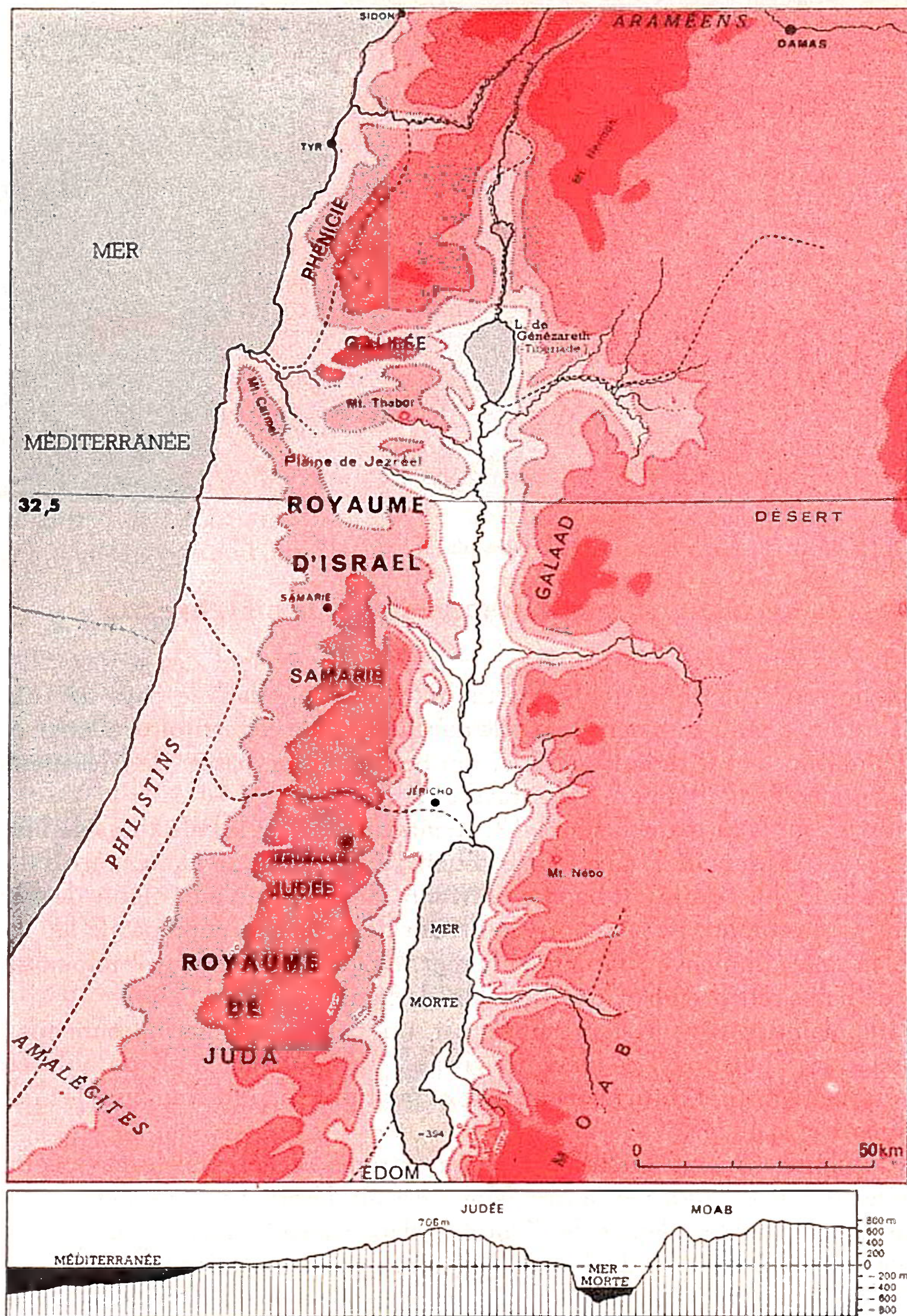
4. Après Salomon, son état fut divisé en deux royaumes : Israël et Juda, qui périclitèrent jusqu'à la conquête assyrienne et la captivité de Babylone. Pendant cette période, l'unité morale et religieuse du peuple hébreu fut sauvée par les Prophètes.

III. La religion d'Israël.

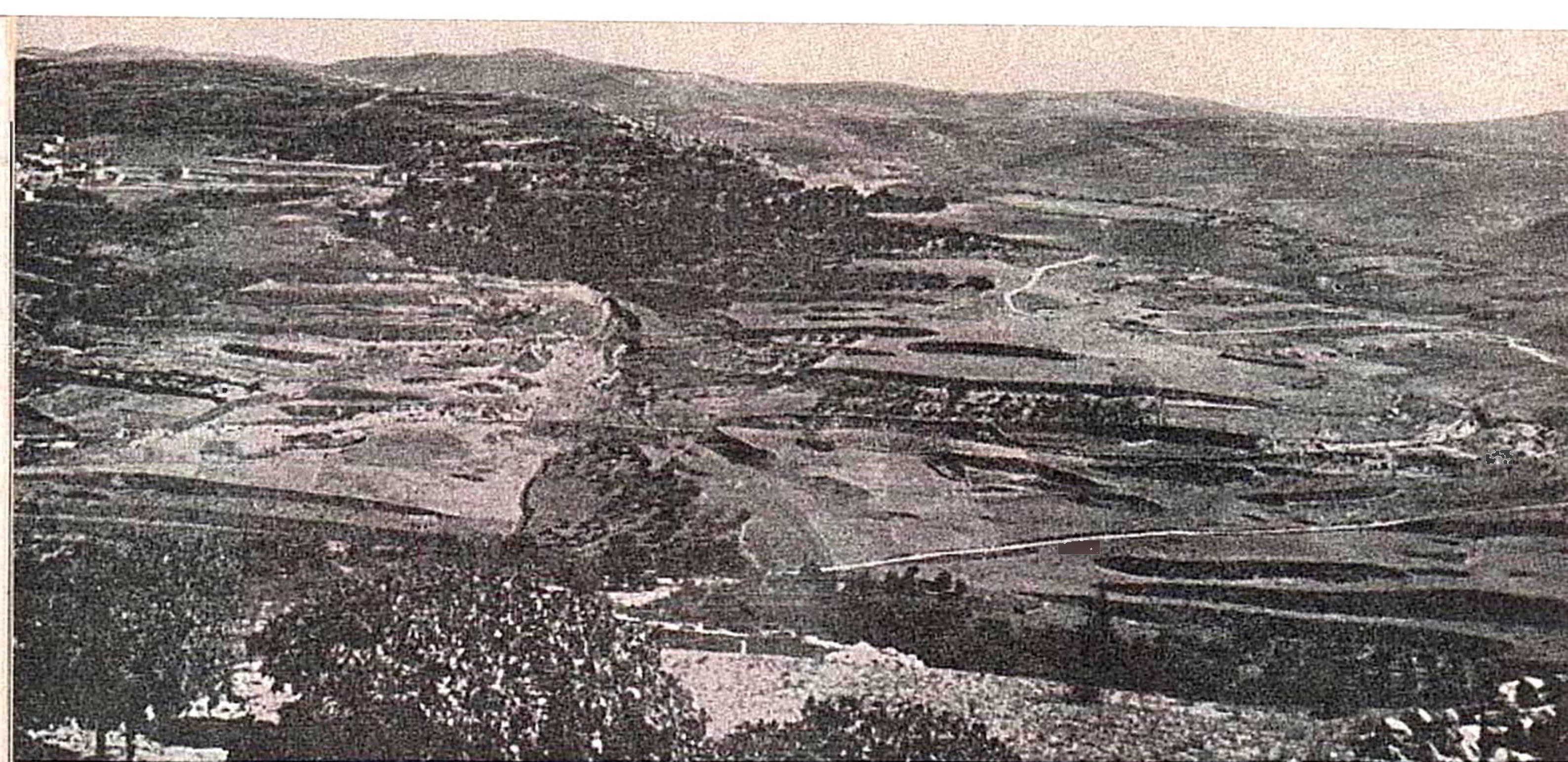
1. Les Tables de la Loi étaient conservées dans l'Arche d'alliance. Les grandes fêtes étaient la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles et le jour du Grand Pardon.

2. La religion d'Israël se distingue de toutes les autres religions de l'Orient.

3. Des Patriarches aux Prophètes, elle a subi une importante évolution.



Carte de la Palestine.



Missi-Photo.

Une vue de Samarie.

I. Comment connaissons-nous les Hébreux?

1. Les conditions naturelles. Les Hébreux sont des sémites. Longtemps nomades, ils se fixèrent à partir du XIIIe siècle dans le pays de Canaan ou Palestine, c'est-à-dire dans la partie méridionale de ce territoire, allongé entre la Méditerranée et le désert de Syrie, qui permettait de passer de Mésopotamie en Égypte en évitant la périlleuse traversée du désert.

Voyez sur la carte quels sont les éléments du relief de la Palestine : de l'Ouest à l'Est vous distinguez 1° une plaine côtière; 2° une série de hautes terres d'altitude inégale qui se suivent depuis le Mont Carmel jusqu'aux monts de Judée; 3° un fossé profond, plus bas que le niveau de la mer, occupé par le lac Tibériade, la vallée du fleuve Jourdain et la mer Morte (à —394 m.); 4° une nouvelle série de hauts reliefs en bordure du désert de Syrie.

La plaine côtière était occupée par un peuple de marins ennemis des Hébreux, les Philistins. Les Hébreux vivaient surtout dans la région qui s'étend entre la mer Morte et cette plaine côtière et qui forme du Nord au Sud, la Galilée, la Samarie et la Judée.

Le climat surtout au Sud est d'une extrême sécheresse; le pays compris entre les monts de Judée et la mer Morte est un désert. La vie sédentaire n'est possible que dans les plaines de l'Ouest et dans les vallées. Le lac de Tibériade est poissonneux, la vallée du Jourdain est propice aux cultures irriguées, mais la mer Morte ne sert à rien; ses eaux, six fois plus salées que celles de la Méditerranée, tuent les poissons qui s'y égarent, le corps humain ne peut s'y enfoncer, rien ne pousse sur ses rives; elle mérite bien son nom de mer Morte.

Cette terre, même si elle était plus riche dans l'Antiquité que de nos jours, ne pouvait apparaître comme une « terre promise », « un pays où coulent le lait et le miel », selon l'expression biblique, qu'aux yeux de nomades ayant longtemps erré dans le désert.

Les Hébreux ont dû manifester une énergie sans relâche, non seulement pour mettre le pays en valeur, mais aussi pour le conquérir sur ses premiers occupants, les Cananéens, aux villes riches et civilisées, et pour le défendre contre les empiétements des *Philistins* et contre les convoitises des Sémites demeurés nomades, *Amalécites* au Sud, *Edomites*, *Moabites* et *Araméens* à l'Est et au Nord.

Retenez surtout le nom des Araméens. Pourquoi ? Ce peuple qui vivait aux confins du désert de Syrie et de la Mésopotamie n'a jamais formé un état puissant; mais sa langue a été parlée par tous les commerçants du Moyen-Orient. Au temps de l'empire perse, elle est devenue la langue officielle pour tous les pays compris entre l'Euphrate et l'Égypte. L'araméen a été la langue du Christ.

2. La Bible. Nous connaissons les Hébreux beaucoup mieux que les autres peuples de l'Orient grâce à la Bible, le « Livre » par excellence. Ce livre saint, divisé par les Juifs en trois parties (1° *La Loi* ou Pentateuque, réunissant les cinq livres de Moïse; 2° *Les Prophètes*; 3° *Les Hagiographes*), renferme l'histoire du peuple hébreu depuis la création du monde, l'ensemble des lois et prescriptions qui régissent la religion et la morale, et des cantiques en l'honneur de l'Eternel, comme les Psaumes et le Cantique des Cantiques. Sa poésie et sa beauté littéraire ont un charme incomparable; mais son utilisation par les historiens demande certaines précautions : d'abord parce que les textes bibliques ont été transmis oralement de génération en génération et écrits tardivement à des dates différentes; ensuite parce que les expressions et les images bibliques ont parfois un sens apparemment obscur ou symbolique qu'il faut interpréter.

De plus, les fouilles nous ont livré et continuent à nous livrer de précieux renseignements sur les Hébreux et les plus anciens habitants de la Palestine. Récemment on a retrouvé près de la mer Morte des rouleaux de manuscrits abrités dans des cavernes et des bâtiments peut-être habités par des Juifs pieux du Ier siècle.

II. Les grandes phases de l'histoire des Hébreux, d'après la Bible

1. Avant l'installation en Canaan. Les Hébreux furent primitivement des nomades idolâtres, errant dans le désert avec leurs troupeaux. *Abra-*



Vue du Mont Sinaï. Site grandiose de montagnes volcaniques.

ham qui vivait à Our en Chaldée au temps d'Hammourabi, obéissant à Dieu qui lui promettait son alliance et le pays de Canaan, conduisit son clan jusqu'en Palestine. Les Hébreux y continuèrent leur vie de pasteurs nomades sous la direction des ***Patriarches,*** Abraham, puis son fils Isaac et son petit-fils *Jacob*, qui reçut le nom d'*Israël* transmis à toute sa descendance.

Le peuple d'Israël émigra ensuite en Égypte au temps de la domination des Hyksos (vers 1700) : l'un des fils de Jacob, *Joseph*, d'abord esclave en Égypte, devint ministre du pharaon et fit venir ses onze frères qu'il installa dans le delta ; ils y prospérèrent et les descendants des fils de Jacob formèrent les douze tribus d'Israël.

Après l'expulsion des Hyksos, les Hébreux, persécutés par les pharaons du Nouvel Empire, quittèrent l'Égypte sous la direction de ***Moïse.*** Ce fut l'exode (XIIIe siècle).

Moïse, l'interprète de la volonté de Dieu, fut le grand législateur d'Israël. Dans le désert où il avait dû se réfugier, l'Éternel se manifestant sous la forme d'un buisson ardent lui révéla son nom : « Iahvé » (= celui qui est), et lui ordonna de conduire son peuple hors d'Égypte. Il punit le pharaon qui s'opposait à l'exode en frappant l'Égypte de dix catastrophes (les Dix plaies de l'Égypte), et Moïse emmena les Hébreux jusqu'au Sinaï à travers la mer Rouge (dont les eaux s'écartaient devant les Hébreux pour se refermer sur leurs poursuivants). Là, seul sur une haute montagne, le prophète reçut les volontés de Iahvé, qui

lui dicta les « Dix Commandements » et toutes ses instructions concernant le culte et la morale. Ainsi l'alliance promise à Abraham fut-elle définitivemen scellée entre l'Éternel et son peuple.

Moïse eut bien du mal à imposer sa loi aux Hébreux, prompts au découragement, lassés par la vie rude du désert et toujours prêts à retomber dans le péché et l'idolâtrie (pendant un séjour de Moïse sur la montagne, ils avaient élevé et adoré un veau d'or). Après bien des combats et des péripéties relatés par la Bible, les Hébreux arrivèrent au mont Nébo, en vue de la Terre promise et Moïse mourut.

2. Les Juges. Son successeur, *Josué*, commença la conquête de la terre promise, s'empara de la ville cananéenne de Jéricho et attribua à chacune des douze tribus une portion du territoire.

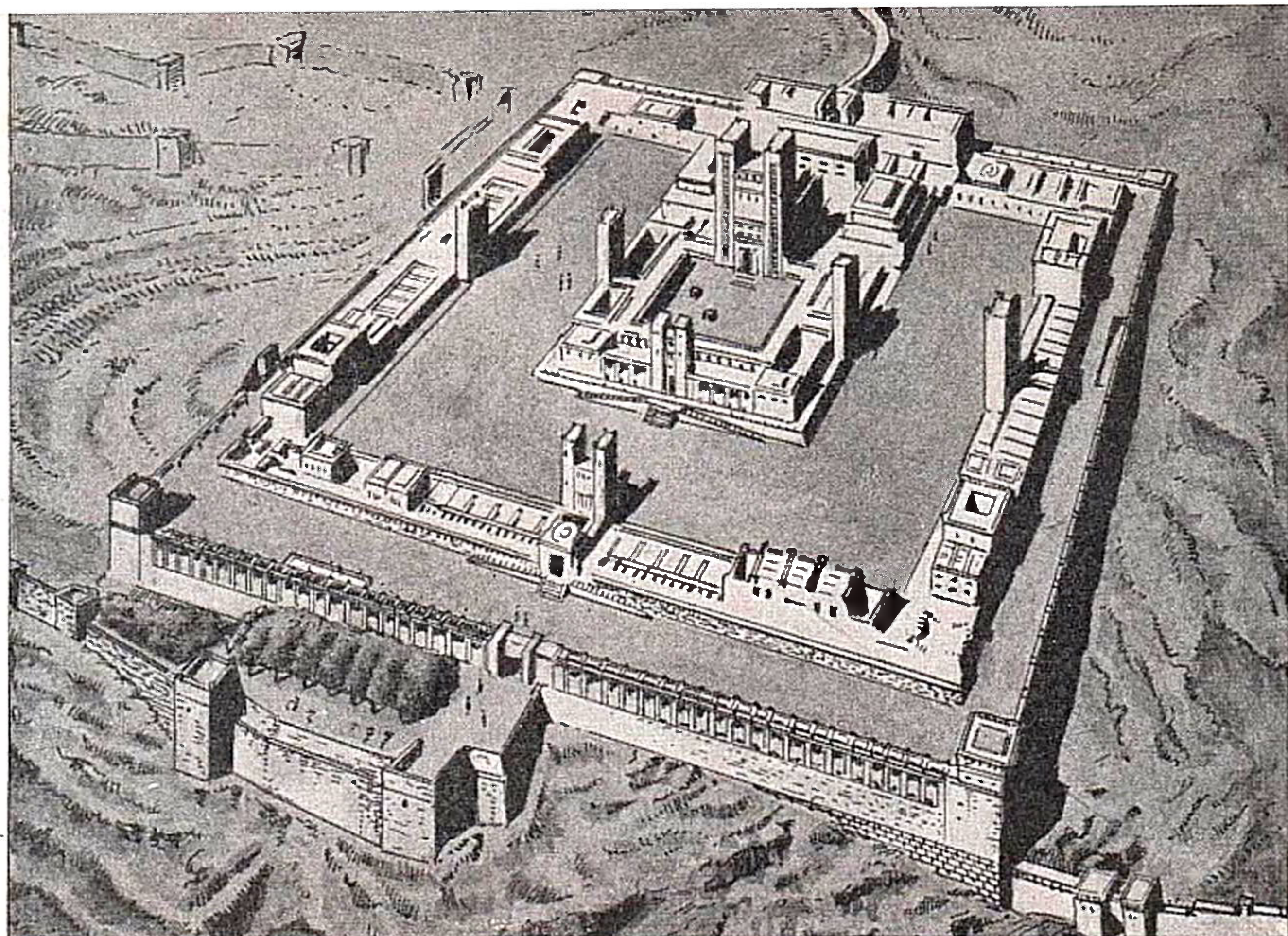
L'installation définitive demanda plus de deux siècles de luttes contre les cités cananéennes, les Philistins et les nomades du voisinage. Les Hébreux devinrent agriculteurs et sédentaires, se mêlèrent aux anciens habitants et subirent leur influence; l'observance des lois de Moïse en pâtit et l'idolâtrie reparut. Aussi, pour conduire la guerre et restaurer la fidélité à Iahvé, les tribus divisées durent-elles plus d'une fois obéir à un chef suprême appelé ***Juge.*** Les plus célèbres des Juges (la Bible en cite quatorze) furent *Gédéon*, *Jephté* qui, ayant promis, s'il était vainqueur, de sacrifier la première personne qu'il rencontrerait, dut immoler sa propre fille, et *Samson*, vainqueur des Philistins.

Ce dernier, qui devait sa force herculéenne à sa chevelure que le ciseau n'avait jamais touchée, était la terreur des Philistins; un jour, il en assomma un millier avec, pour massue, la mâchoire d'un âne crevé. Mais ayant révélé à une femme qu'il aimait, Dalila, le secret de sa force, celle-ci le trahit. Tondu pendant son sommeil, Samson fut aveuglé et devint en esclavage le souffre-douleur des Philistins. Ses cheveux ayant repoussé pendant sa captivité, il retrouva un instant sa force, et secouant les colonnes d'un palais le fit s'écrouler sur ses tortionnaires.

Samuel enfin, au XIe siècle, délivra Israël du joug des Philistins qui lui avaient interdit l'usage des armes de fer.

3. Les Rois. Les menaces constantes de l'ennemi rendaient nécessaire un pouvoir moins exceptionnel que celui des Juges, et les Hébreux s'unirent sous l'autorité d'un roi. Le premier roi, *Saül*, sacré par Samuel, remporta des victoires, mais se brouilla avec le juge. Il fut tué par les Philistins.

David lui succéda. Du vivant de Saül, il était déjà connu par les psaumes magnifiques qu'il chantait en s'accompagnant sur une harpe de son invention, et par une victoire en combat singulier sur le géant philistin Goliath; Samuel lui



Reconstitution du temple de Jérusalem. On distingue dans la seconde enceinte le parvis du peuple; puis le parvis des prêtres avec la mer d'airain et l'autel des holocaustes, et enfin le sanctuaire contenant le Saint des Saints avec l'arche.

avait donné secrètement l'onction royale. David refit l'unité du royaume contre des fils de Saül révoltés et s'empara de la citadelle cananéenne de Jérusalem, qui devint la capitale politique et religieuse (vers 1000). Il renforça son armée et sa garde de mercenaires : ses victoires sur les Philistins, les Moabites et les Araméens assurèrent l'indépendance d'Israël. Ses dernières années furent assombries par la révolte d'un de ses fils, Absalon. Il fit sacrer de son vivant son fils préféré, Salomon.

Salomon (au milieu du Xe siècle) donna à la royauté un éclat incomparable. Célèbre par sa justice illustrée par bien des anecdotes, il fut un souverain pacifique; il donna à son état une solide organisation administrative. Bon diplomate, il fit alliance avec le roi de Tyr Hiram, avec la reine de Saba (en Arabie) et avec le pharaon, dont il épousa une fille. Commerçant avisé, il enrichit Israël en le lançant dans le grand trafic maritime et caravanier. Grand bâtisseur, il construisit des forteresses et des villes; à Jérusalem, outre son palais, il éleva à la gloire de l'Éternel le *Temple* magnifique qui demanda des sommes fabuleuses et sept ans de travail à 150 000 ouvriers. On était loin de la simplicité patriarcale !

4. Le Schisme et les Prophètes. Après la mort de Salomon (930?), l'état hébreu se disloqua. Les deux tribus du Sud (Benjamin et Juda) constituèrent le petit *royaume de Juda* avec Jérusalem pour capitale; les dix autres formèrent le *royaume d'Israël* (capitale : Samarie).

L'un et l'autre eurent une histoire brève, mouvementée et ensanglantée par les révolutions de palais; la fidélité à l'alliance fléchit; l'influence païenne et l'idolâtrie reparurent.

Le royaume d'Israël disparut le premier, conquis par les Assyriens (722). Le royaume de Juda lui survécut jusqu'en 587, date à laquelle Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem après un siège terrible et déporta les Juifs en Babylonie.

Pendant cette période de décadence et d'épreuves, la fidélité à Iahvé et à la Loi fut maintenue par des personnages inspirés, les ***Prophètes :*** *Amos, Élie, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel.* Ils dénonçaient les iniquités, apostrophaient les rois, annonçaient le châtiment de Dieu. Les derniers apportaient en plus l'espérance du « Messie » qui assurerait le triomphe d'Israël et l'adhésion de tous au Dieu unique (cf. Texte II).

La captivité de Babylone prit fin en 538, quand le roi des Perses Cyrus, après s'être emparé de Babylone, autorisa les Juifs à regagner la Palestine. Les ruines de Jérusalem furent relevées, le Temple reconstruit. Le peuple d'Israël forma de nouveau une communauté religieuse mais il ne retrouva jamais son indépendance politique.

III. La religion d'Israël

L'originalité du peuple d'Israël tenait avant tout à sa religion. Nomades ou sédentaires, agriculteurs ou commerçants, les Hébreux ne vivaient pas autrement que leurs voisins. Ils ont peu cultivé les sciences et les arts. Mais ils furent les premiers à croire en un Dieu unique et leur religion se distingue de toutes les autres religions de l'Orient.

1. Les croyances et le culte. Les dogmes• de la morale et du culte ont été fixés par Moïse. Les dogmes fondamentaux sont contenus dans les Dix Commandements du Décalogue :

1. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.
2. Tu ne feras pas d'image taillée ni aucune figure...
3. Tu ne prendras point (= tu n'invoqueras point) le nom de Iahvé, ton Dieu, [en vain...
4. Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier...
5. Honore ton père et ta mère...
6. Tu ne tueras point.
7. Tu ne commettras point d'adultère.

8. Tu ne déroberas point.
9. Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.
10. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain... ni rien de ce qui [appartient à ton prochain.]

Ces commandements, gravés sur deux tables (ou plaques), furent conservés dans un coffre de bois appelé l'*Arche d'alliance*, qui suivit les Hébreux dans leurs déplacements avant de trouver sa place définitive à Jérusalem, dans le Temple. Les prêtres étaient choisis dans la tribu de Lévi, d'où leur nom de *Lévites*. Le culte comportait des prières, des offrandes et des sacrifices. Outre la célébration du Sabbat (le septième jour de la semaine), il y avait quatre grandes fêtes religieuses : la Pâque, la Pentecôte, la Fête des Tabernacles (d'un mot latin qui signifie les Tentes) et le jour du Grand Pardon.

2. Les caractères originaux de la religion d'Israël. Certains traits de la religion d'Israël se retrouvent dans d'autres religions orientales : l'obéissance absolue à la volonté divine, la « crainte de Dieu », les offrandes et les sacrifices, certains rites de purification. Elle ne ressemble pourtant à aucune autre :

1° Elle est *monothéiste* (du grec monos, unique, et théos, dieu) : « Iahvé est un... et il n'y a point d'autre Dieu ».

2° Elle est à la fois *nationale* et *personnelle* : celle du « peuple élu » qui a contracté « l'alliance » et celle de chaque fidèle, qui aime Iahvé comme un « Dieu vivant » et qui est personnellement responsable de sa propre conduite. La piété s'exprime collectivement par les cérémonies et individuellement par la prière.

3° Elle commande une *morale* dont les obligations principales sont la Justice et la Charité. La justice stricte et sévère peut aller jusqu'à la « loi du talion » : œil pour œil, dent pour dent. La charité s'exprime par l'amour du prochain, la protection des faibles et des pauvres, « de la veuve et de l'orphelin ». Sans la pureté morale, il n'y a pas de piété valable.

3. L'évolution de la religion. Toutefois, des premiers Patriarches à la captivité de Babylone, la religion a évolué, sa valeur spirituelle a grandi pour atteindre son expression la plus parfaite au temps des Prophètes.

Les Hébreux ont vu d'abord en Iahvé leur protecteur contre leurs ennemis et les dieux de leurs ennemis, puis le Dieu unique qui leur réservait son alliance et ses bienfaits, enfin le Dieu unique de tous les peuples.

Ils n'ont pas toujours respecté scrupuleusement toutes les prescriptions de la loi mosaïque● et les règles minutieuses du culte; mais les Prophètes ont donné à la foi et à la vertu plus d'importance qu'aux rites : « J'aime la piété et non les sacrifices; et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes », disait le prophète Osée.

Après le retour de Babylone les prêtres et les savants attachèrent de nouveau aux rites une importance extrême et organisèrent dans des synagogues (maisons de prière) un culte où les sacrifices étaient remplacés par la prière et l'étude des Livres sacrés.

Conclusion. Ce petit peuple tient une grande place dans l'histoire. La religion d'Israël est toujours vivante, les Musulmans lui ont fait des emprunts, le Christianisme en est le prolongement direct; la Bible des Hébreux (ou Ancien Testament) augmentée du Nouveau Testament, qui apporte l'enseignement de Jésus, est « Le Livre » par excellence des Chrétiens.

DOCUMENTS — Texte I : Salomon.

Extraits de la Bible, traduction Crampon.

I. *La justice de Salomon* (Ier Livre des Rois, ch. III).

Deux femmes habitant la même maison avaient eu un fils à trois jours d'intervalle. L'un des deux bébés étant mort, les deux mères prétendaient que celui qui vivait était leur fils.

« Le roi dit : « L'une dit : c'est mon fils qui est vivant, et c'est ton fils qui est mort; et l'autre dit : Nullement, c'est ton fils qui est mort et c'est mon fils qui est vivant. » Et le roi dit : « Apportez-moi une épée. » On apporta l'épée devant le roi. Et le roi dit : « Partagez en deux l'enfant qui vit, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Alors la femme dont le fils était vivant dit au roi, car elle sentait ses entrailles s'émouvoir pour son fils : « Ah! mon seigneur, donnez-lui l'enfant qui vit et qu'on ne le tue pas! » Et l'autre disait : « Qu'il ne soit ni à moi ni à toi, partagez-le! » Et le roi répondit et dit : « Donnez à la première l'enfant qui vit, et qu'on ne le tue pas, c'est elle qui est sa mère! »

II. *La magnificence de Salomon* (*ibid.*, ch. X).

« Le poids de l'or qui arrivait à Salomon en une année était de 666 talents d'or, outre ce qu'il recevait des marchands ambulants et du trafic des négociants, de tous les rois d'Arabie et des gouverneurs du pays.

Le roi Salomon fit 200 grands boucliers d'or battu... Le roi fit un grand trône d'ivoire et le revêtit d'or pur. Ce trône avait six degrés... il y avait des bras de chaque côté du siège; deux lions se tenaient près des bras, et douze lions se tenaient là sur les six degrés, six de chaque côté. Il ne s'est rien fait de pareil dans aucun royaume. Tous les vases à boire du roi Salomon étaient d'or et toute la vaisselle était d'or fin. Rien n'était d'argent; on n'en faisait nul cas au temps de Salomon... Une fois tous les trois ans les vaisseaux de Tharsis [1] arrivaient, apportant de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons.

Le roi Salomon fut plus grand que tous les rois de la terre par les richesses et par la sagesse. Tout le monde cherchait à voir Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise en son cœur. Et chacun apportait son présent, des objets d'argent et des objets d'or, des vêtements, des armes, des aromates, des chevaux et des mulets chaque année. »

1. Navire de Tharsis = grand navire phénicien pour le trafic avec l'Espagne (cf. fig. p. 91).

Texte II : L'Annonce du Messie par le prophète Isaïe. (Isaïe, XI 1 sq.)

« Il sortira un rameau du tronc d'Isaïe (= le père de David) et un rejeton naîtra de ses racines.

Sur lui se posera l'esprit de Iahvé : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur.

Il jugera dans la crainte de Iahvé : il ne rendra pas la justice suivant la vue de ses yeux et ne rendra pas la sentence suivant l'ouïe de ses oreilles.

Mais il jugera les pauvres avec justice et rendra la sentence avec rectitude pour les faibles de la terre...

Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera à côté du chevreau ; le veau, le lionceau et le bœuf engraisseront ensemble et un petit enfant les guidera.

La génisse et l'ours paîtront ensemble, leurs petits coucheront ensemble ; le lion mangera la paille avec le bœuf...

Il ne se fera plus ni tort ni dommage sur toute ma sainte montagne, parce que la terre sera pleine de la connaissance de Iahvé, comme les eaux recouvrent le fond de la mer.

Et il adviendra en ce jour que les gens rechercheront la race d'Isaïe (donc de David) qui sera élevée comme une enseigne pour les peuples, et glorieuse sera sa demeure. »

QUESTIONS

★ **1.** *Pourquoi la « splendeur de Salomon » est-elle restée légendaire chez les Hébreux ?*

★ **2.** *Qu'est-ce qui constitue l'originalité de la religion d'Israël par rapport aux autres religions de l'Orient ?*

★ **3.** *Pourquoi l'art religieux (peinture et sculpture) ne s'est-il pas développé chez les Hébreux ?*

Un chandelier à sept branches. Il est porté au triomphe de l'empereur romain Titus qui prit et détruisit Jérusalem en 70 après J.-C. (bas-relief de Titus à Rome).



CHAPITRE VIII

LES PEUPLES DE LA MER
LES CRÉTOIS ET LES PHÉNICIENS

SOMMAIRE

I. Les Crétois.

1. La civilisation crétoise n'est connue que depuis les fouilles commencées en 1900 par Evans.

2. La puissance de la Crète fut à son apogée entre 1700 et 1400 sous la domination des rois de Cnossos.

3. Le roi-prêtre de Cnossos vivait dans un immense palais (le Labyrinthe); les riches disposaient de maisons confortables. Le costume des Crétoises ne ressemblait à aucun autre costume de femme de l'Antiquité.

Le commerce maritime était la principale activité des Crétois.

4. Les Crétois adoraient une Déesse-Mère, symbole de la terre et de la fécondité. Les fêtes religieuses comportaient des danses et des courses de taureaux. Les Crétois ont été des merveilleux décorateurs sur céramique. Leur civilisation s'est répandue dans tous les pays de la mer Égée.

II. Les Phéniciens.

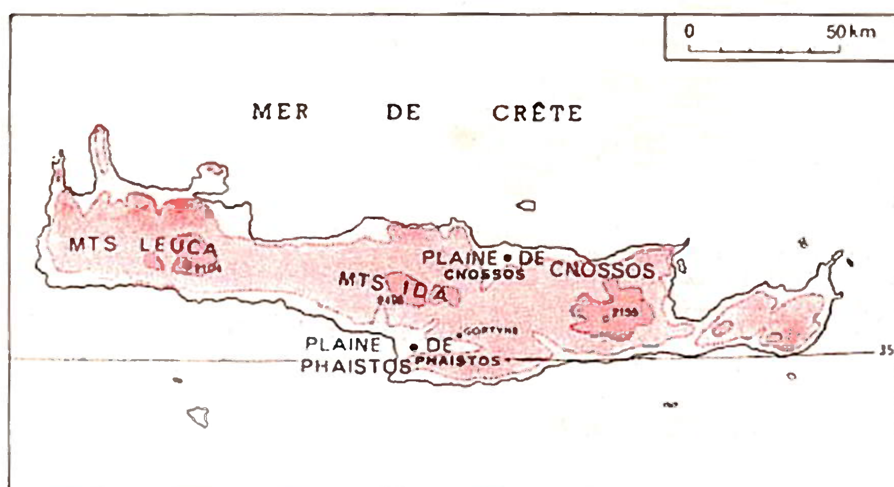
1. Byblos, Sidon et Tyr ont été tour à tour les plus importantes cités de Phénicie.

2. Excellents marins, les Phéniciens, grâce à leurs nombreux comptoirs, ont animé un intense commerce maritime dont leurs industries ont profité.

3. Les Phéniciens n'ont pas eu une civilisation originale mais ils ont inventé l'alphabet.

I. Les Crétois

1. Comment connaissons-nous les Crétois? Entre 3000 et 1400 la Crète a été le foyer d'une brillante civilisation. L'île, petite et montagneuse, n'offrait à la vie rurale que des conditions médiocres malgré l'existence de quelques plaines, celles de *Cnossos* au Nord, celle de *Phaistos* au Sud. Mais la vie



La Crète.

maritime était favorisée par la longue étendue des côtes et surtout par la proximité de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie Mineure. *Les Crétois ont tiré leur prospérité de l'exploitation de la mer.*

Cette civilisation, brutalement ruinée en 1400, tomba dans l'oubli. Les Grecs n'en avaient conservé qu'un vague souvenir. Homère parle de l'île « belle, grasse, bien arrosée, aux hommes nombreux à l'infini, aux quatre-vingt-dix villes ». Les légendes mentionnaient un grand roi de Crète, *Minos*, maître de toute la mer Égée, devenu après sa mort juge aux Enfers, et un monstre, le *Minotaure*, vivant dans le *Labyrinthe*, un vaste bâtiment aux couloirs si enchevêtrés que nul ne pouvait en ressortir. (Dédale, son architecte, ne put s'en échapper que par la voie des airs en s'équipant d'une paire d'ailes.) Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on ignorait tout des Crétois.

En 1900 l'Anglais *Evans* explora le site et le palais de Cnossos. Dès lors les archéologues, anglais, italiens et français multiplièrent les fouilles et mirent au jour des palais, des tombeaux, du mobilier, des statues, des poteries décorées; ils trouvèrent aussi des tablettes d'argile couvertes d'une écriture que l'on commence à peine à déchiffrer. Les Crétois sont le seul peuple de l'Orient dont les documents écrits soient encore peu utilisables; nous ne

Thésée tuant le Minotaure. Scène mythologique décorant un vase grec.



connaissons leur civilisation que par les trouvailles des archéologues.

2. Esquisse de l'histoire des Crétois. Ni sémites, ni indo-européens, les Crétois, bruns et de petite taille, appartenaient à une vieille race méditerranéenne. Toutefois leur langue semble apparentée à une langue grecque très ancienne.

1° De 3000 à 2000 plusieurs petites villes tirèrent leur prospérité du travail des métaux (cuivre, or, argent) et du trafic avec l'Egypte et les Cyclades. A partir de 2400, le bronze fut produit et exporté en grande quantité.



Photo Zuber.

Vue partielle des ruines du palais de Cnossos.

2e De 2000 à 1750 deux villes, Cnossos et Phaistos, s'élevèrent au-dessus des

Magasins à provisions du palais de Cnossos.

Photo Goldner.

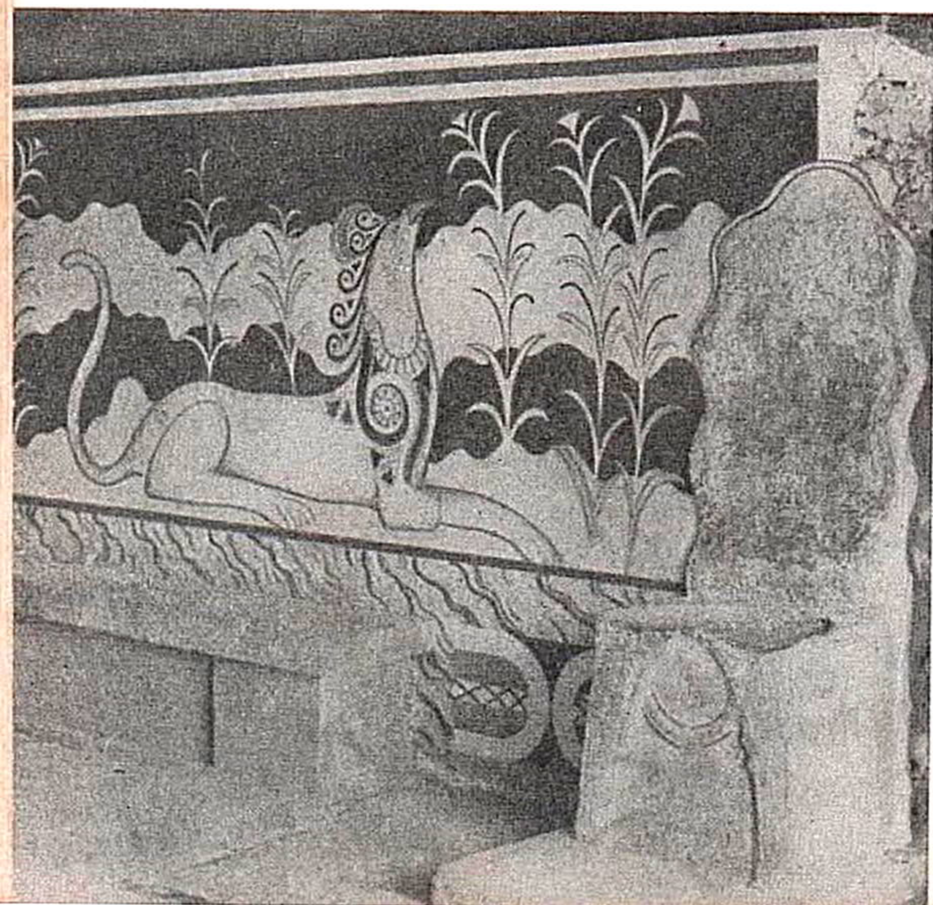


autres; on y construisit de vastes palais. Mais vers 1750 elles furent ruinées par une brutale catastrophe, peut-être une invasion, peut-être un tremblement de terre, peut-être une révolution.

3° Vers 1700 l'activité reprit, les palais furent reconstruits. ***Cnossos*** imposa sa domination à ses rivales; ses rois gouvernèrent l'île entière. Les Crétois eurent des comptoirs dans toute l'Égée et furent à la tête d'un véritable empire maritime; leurs navires sillonnaient les mers. Leur civilisation alors à son apogée● se répandait avec leur trafic. Brusquement, vers 1400, en pleine prospérité, la Crète fut envahie par les *Achéens* et Cnossos fut détruite (cf. p. 113).

3. La civilisation crétoise : la vie matérielle. Le souverain de Cnossos, le Minos, roi-prêtre et grand justicier, avait pour insignes le sceptre, la fleur de lys et la hache à double tranchant ou labrys. Son palais, le labyrinthe de la légende (il tient peut-être ce nom des labrys qui décoraient ses murs), était une masse carrée d'environ 150 mètres de côté : il était constitué par des bâtiments nombreux disposés sans régularité autour d'une cour centrale et communiquant entre eux par de multiples couloirs. Il comprenait des pièces d'apparat comme la Salle du Trône, des chapelles, les appartements du roi et de la reine confortablement aménagés (avec eau courante, salle de bain et tout-à-l'égout), des ateliers où travaillaient des ouvriers d'élite, des magasins où s'entassaient les produits agricoles; à proximité s'étendaient les dépendances et le théâtre.

Palais de Cnossos. La salle du Trône.



Les maisons riches avaient deux ou trois étages, une toiture en terrasse et des balcons; les pièces, richement décorées et pourvues du confort, s'ouvraient sur une cour intérieure.

Les hommes revêtaient d'ordinaire un simple pagne; mais le costume de cérémonie comportait chez les grands une longue robe, des chaussures en cuir blanc ou rouge et une coiffure à plumes. Les soldats, armés à la légère, portaient un long bouclier en forme de 8 ou un petit bou-

clier rond. Le costume féminin n'a son pareil chez aucun peuple antique et rappelle la mode de l'époque 1900; les élégantes portaient une jupe à volants bien serrée à la taille et un corsage très décolleté à manches courtes et bouffantes.

L'agriculture et l'élevage, notamment celui des bœufs, nourrissaient les habitants de l'île; mais c'étaient l'industrie et le commerce qui les enrichissaient. Travaillant dans d'humbles échoppes ou dans de grands ateliers comme ceux des palais, les artisans excellaient dans le travail du cuir, du bois et des métaux. Les tanneurs, les tisserands, les potiers, les armuriers, les orfèvres et les bijoutiers produisaient pour la clientèle de l'île et pour l'exportation. Les navires crétois en bois de cyprès ou de cèdre, minces et légers, pouvant marcher à la voile ou à la rame, transportaient vers les



Le « roi-prêtre », le « Minos » ou « prince aux fleurs de lys ». (Relief en stuc peint vers 1600 avant J.-C. Cnossos)

Les dames en bleu (Fresque de Cnossos, d'après Evans, « Palace of Minos »).



îles et les côtes de la mer Égée, en Égypte et jusqu'en Sicile et en Espagne l'huile, le vin et les produits industriels de l'île. Ils ramenaient le cuivre, l'étain, l'argent, les légumes secs, les parfums et les aromates. De plus, en vrais rouliers des mers, les Crétois effectuaient les transports maritimes pour le compte des pays étrangers.

4. La religion et les arts. La divinité principale était une *Déesse-Mère* symbole de la terre et de la fécondité; la colombe et le serpent étaient ses attributs; un dieu subalterne lui était associé, dont l'animal était le taureau. Il n'y avait pas de temple. Le culte était célébré sur les hauts lieux, dans des enceintes sacrées, dans les cavernes et dans les chapelles des palais. Les grandes fêtes donnaient lieu à des danses variées et à des jeux sportifs, dont le clou était une course de taureau sans mise à mort, au cours de laquelle le « torero » se livrait à toutes sortes d'acrobaties et sautait par-dessus le fauve.



Vase crétois.
Remarquer le réalisme du poulpe qui le décore; on a l'impression de le voir nager; les tentacules avec leurs ventouses sont reproduites avec exactitude.

Les palais nous ont révélé l'originalité des architectes crétois. Les statues de dimensions importantes étaient rares mais on a retrouvé beaucoup de statuettes charmantes, en bronze, en argile et en faïence. Les Crétois ont excellé dans les arts décoratifs. Les poteries d'argile cuite valent tant par la variété et la délicatesse de leur forme que par la qualité de leur décoration : un style plus ancien utilisait avec des motifs très simples (cercles, spirales) des couleurs vives, contrastées et nuancées; plus tardivement les artistes ont représenté en clair sur fond sombre, ou inversement, des sujets empruntés à la faune et à la flore (fleurs, oiseaux, poissons, poulpes); ils avaient le souci de reproduire exactement leurs modèles et savaient rendre les attitudes et les mouvements des animaux. On retrouve les mêmes qualités d'exactitude et de vie intense dans les peintures murales ou dans les reliefs peints reproduisant des scènes de la nature ou des personnages au visage expressif.

Conclusion. La civilisation de ce peuple ingénieux, entreprenant et aimable, s'est répandue dans tout le monde égéen. Les premiers Hellènes, les ***Achéens***, installés dans le Péloponèse à *Argos*, à *Mycènes*, à *Tirynthe*, se sont mis à l'école des Crétois; ils leur ont fait de nombreux emprunts, ils ont appris d'eux la science nautique, ils ont copié leurs artistes avant de se ruer à l'assaut de la Crète.

II. Les Phéniciens

La Phénicie est l'étroite bande côtière qui s'étend au nord du mont Carmel. Les monts du Liban, couverts jadis de cèdres magnifiques, prolongent leurs éperons rocheux jusqu'à la mer et ne laissent la place qu'à de petites plaines isolées. Le pays ne se prêtait ni à la formation d'un État unifié ni à l'extension de la vie rurale, mais il offrait des sites propices à l'établissement des ports. Aussi les Phéniciens, marins et commerçants par vocation et par nécessité, eurent-ils une série de villes échelonnées sur plus de 200 kilomètres. Les principales étaient du Nord au Sud : Ougarit (ou Ras Shamra), Arad, Byblos, Sidon et Tyr.

Les Phéniciens étaient des Sémites originaires des côtes septentrionales de la mer Rouge, auxquels s'étaient mêlés des gens de races diverses, comme souvent dans les ports de l'Orient.

1. Histoire sommaire des cités phéniciennes. Les villes, ayant chacune leur gouvernement, leur territoire rural et leurs intérêts commerciaux particuliers, étaient plus avides de richesse que de puissance militaire et ne s'unirent jamais pour former un État.

1° Elles subirent d'abord la suzeraineté de l'Égypte; jusque vers 1500, les plus importantes furent *Ougarit* fréquentée par les Crétois et ***Byblos*** qui vendait le bois de cèdre à l'Égypte et lui achetait du papyrus. Byblos devint ainsi le grand marché du papier et du livre (son nom en grec veut dire le Livre).

2° Puis les villes du Nord, affaiblies par les Hittites, perdirent leur prépondérance au profit de ***Sidon*** qui, à partir de 1400, prit la place laissée vacante par la ruine de la Crète. Elle installa des comptoirs dans toute la Méditerranée orientale, à Chypre, à Rhodes et dans de nombreuses îles de la mer Égée (Lemnos, Thasos). Mais elle eut à souffrir de sa rivalité avec Tyr et surtout des attaques des Philistins, qui la détruisirent de fond en comble vers 1100. Reconstruite un peu plus tard, elle ne retrouva jamais son ancienne prospérité.

3° ***Tyr*** devint alors la plus puissante cité de Phénicie. Installée sur deux îlots à une faible distance de la côte, elle bénéficiait d'une position défensive de premier



Il ne reste à peu près rien de l'ancienne ville de Tyr. Mais les photographies aériennes et des explorations par scaphandriers ont permis de repérer les anciennes installations du port par 8 à 15 mètres de fond. Le roi Hiram avait réuni à l'île principale quelques îlots rocheux. Au Nord se trouvait le port Sidonien, au Sud le port égyptien et, entre les deux, un vaste abri pour les navires.

ordre et de deux excellents ports ; le seul inconvénient de son site était la difficulté du ravitaillement en eau, car il n'y avait que des citernes pour y pourvoir. Au Xe siècle les circonstances étaient favorables à l'essor de Tyr : la tutelle des Hittites et des Égyptiens en pleine décadence avait disparu et les victoires des Hébreux sur les Philistins affaiblissaient ses voisins les plus redoutables. Le roi de Tyr, *Hiram*, allié de Salomon, lui fournit les bois, l'or et les ouvriers spécialisés nécessaires à la construction du Temple (cf. p. 78).

Héritière des établissements de Sidon en Méditerranée orientale, mais exclue de la mer Égée dont les Grecs se réservaient jalousement le trafic, Tyr développa son empire maritime en Méditerranée occidentale. Elle eut un quartier à Memphis, des comptoirs● à Malte, en Sicile occidentale, en Afrique du Nord à Utique, puis à *Carthage* (fondée vers 814), aux Baléares et en Espagne méridionale dans le pays de *Tharsis* (l'actuelle Andalousie) où prospéra Gadès (Cadix).

4° Les villes phéniciennes ne jouirent pas longtemps de l'indépendance ; elles tombèrent sous le joug des Assyriens (à la fin du VIIIe siècle), puis des Babyloniens. Seule Tyr campée sur son île évita l'occupation mais son commerce languit. Les colonies grecques depuis le VIIIe siècle concurrençaient les comptoirs de l'Ouest. Tyr affaiblie et lointaine dut laisser à ***Carthage*** le rôle de métropole●



Photo Archives d'art et d'histoire.

Navire marchand phénicien, « un navire de Tharsis ». Bas-relief d'un sarcophage probablement de Sidon (Musée de Beyrouth). La coque est arrondie; la grande voile carrée est portée par un mât central. Près de la poupe très relevée en col de cygne, on aperçoit l'une des deux grandes rames qui servaient de gouvernail. A l'avant un petit mât porte une petite voile carrée.

des Phéniciens d'Occident. Elle vécut sous la domination perse et ne succomba définitivement qu'en 322, date à laquelle elle fut assiégée et prise par Alexandre.

2. Les Phéniciens au travail. Les Phéniciens passaient dans l'Antiquité pour être d'excellents agronomes; mais l'essentiel de leur activité se tournait vers le commerce maritime et l'industrie qui l'alimentait.

Les marchandises les plus diverses, amenées par les navires ou par les caravanes terrestres venues souvent de très loin, s'accumulaient dans les ports phéniciens pour être revendues, avec bénéfice, dans tout le monde méditerranéen. Un texte célèbre du prophète Ézéchiel évoque cette prodigieuse activité (voir p. 94).

Les navires, de faible tonnage, marchant à la voile et à la rame, dirigés à l'aide de deux longues rames placées à la poupe en guise de gouvernail, ne pouvaient guère s'éloigner des côtes; ils suivaient des itinéraires soigneusement

établis et tenus secrets : on rapporte qu'un capitaine suivi par un concurrent étranger préféra couler son bateau plutôt que de laisser connaître sa route. Les médiocres conditions de la navigation antique (on ne connaissait ni la boussole ni le gouvernail; on ne savait pas faire le point) n'ont pas empêché les Phéniciens de se lancer dans de longues et aventureuses expéditions. Ils se guidaient la nuit sur la petite Ourse (que les Grecs appelaient l'étoile phénicienne). Leurs plus gros navires, appelés « navires de Tharsis », allaient jusqu'en Espagne et au-delà du détroit de Gibraltar, se hasardaient sur l'Océan pour chercher l'or sur les côtes du Maroc et l'étain en Angleterre. Des marins phéniciens, pour le compte d'un pharaon saïte, *Néchao*, réussirent même à faire le tour de l'Afrique, de la mer Rouge à Gibraltar, par le cap de Bonne-Espérance. Ces commerçants avisés étaient à l'occasion pirates et n'hésitaient pas à enlever pour les vendre comme esclaves les clientes que la curiosité avait attirées à leur bord.

Certains articles produits par l'industrie phénicienne étaient particulièrement recherchés : les objets en verre transparent dont la fabrication était leur secret, les armes décorées, les pièces d'orfèvrerie et surtout les tissus de laine teints avec une couleur *pourpre* tirée d'un coquillage, le *murex*. Quand le murex est mort, sa chair extraite de la coquille secrète un suc jaunâtre qui, appliqué sur une étoffe blanche, devient violet en séchant; au soleil la coloration devient de plus en plus intense. Par des dosages appropriés les Phéniciens obtenaient des tons divers, allant du rose au violet foncé. On a retrouvé près de Sidon des tas considérables de débris de coquilles de murex qui témoignent de l'importance qu'avait cette industrie (cf. Contenau, *La civilisation phénicienne*, Payot, p. 240 sq.).

3. La civilisation phénicienne. La civilisation des Phéniciens est mal connue, mais elle semble avoir manqué d'originalité.

Chaque ville avait sa divinité principale, le « maître », le *Baal*, ou la « maîtresse », la *Baalit*. C'était Melkart à Tyr, Adonis à Byblos. La déesse *Astarté* (Tanit à *Carthage*), ressemblant beaucoup à l'Isthar mésopotamienne, était adorée presque partout. La grande fête des Adonies commémorait l'histoire d'Adonis aimé d'Astarté : le dieu mourait comme Osiris et les fidèles s'associaient à la douleur d'Astarté; puis sa résurrection était fêtée avec allégresse. C'était un symbole de la végétation qui meurt et renaît chaque année. Le culte s'accompagnait de sacrifices sanglants et même de sacrifices humains, qui ont duré en Phénicie plus longtemps qu'ailleurs. La magie était pratiquée comme en Chaldée.

En contact avec tous les pays méditerranéens et travaillant surtout pour flatter le goût de leur clientèle, les artistes phéniciens n'ont pas innové; ils ont imité les Égyptiens, les Mésopotamiens et les Crétois.



Photo Giraudon.

Lion en granit noir trouvé près de Byblos (Musée du Louvre).
Il est lourd et d'un travail sommaire.
Les lions et les sphinx sont les animaux le plus souvent représentés par les Phéniciens.

Leur principale contribution à l'histoire de la civilisation fut l'invention de l'*alphabet*. Les hiéroglyphes et les signes cunéiformes avaient le double inconvénient d'être nombreux et d'avoir chacun plusieurs significations (une idée ou un son). Des tablettes découvertes à Ougarit (Ras Shamra) prouvent qu'avant le XIIIe siècle les Phéniciens avaient eu l'idée de choisir vingt-six cunéiformes pour exprimer les sons fondamentaux de leur langue. Mais c'est à Byblos au XIIIe siècle que fut mis au point l'alphabet proprement dit, c'est-à dire un ensemble de vingt-deux signes nouveaux (empruntés ni aux cunéiformes ni aux hiéroglyphes) représentant les consonnes de la langue phénicienne (on n'écrivait pas les voyelles). L'alphabet phénicien fut adopté par les Araméens et les Hébreux. Complété par les voyelles il devint l'alphabet grec. *Cette invention, faite par des commerçants pratiques désireux de simplifier leurs écritures, eut des conséquences intellectuelles d'une portée incalculable, en permettant de noter avec précision toutes les nuances de la pensée.*

Phénicien	Grec	Latin
𐤀	A A	A
𐤁	B	B
𐤂	Γ Λ	C G
𐤃	Δ	D
𐤄	E	E
𐤅	Y V	V (u) F
𐤆	I Z	Z
𐤇	H (è)	H
𐤉	I	I
𐤊	K	K

Phénicien	Grec	Latin
𐤋	L	L
𐤌	M	M
𐤍	N	N
𐤏	O	O
𐤐	Γ	P
𐤒	....	Q
𐤓	P	R
𐤔	Σ	S
𐤕	T	T

Alphabets : phénicien, grec, latin.

DOCUMENTS

Texte : La splendeur de Tyr.

Tiré de la Bible, livre d'Ézéchiel, ch. XXVII (d'après la traduction Crampon).

Le prophète Ézéchiel évoque la splendeur de Tyr qu'il compare à un navire :

« Le fin lin d'Égypte avec ses broderies formait tes toiles et te servait de pavillon ;... les habitants de Sidon et d'Arad te servaient de rameurs...

Tous les vaisseaux de la mer et leurs navires étaient chez toi pour échanger tes marchandises. Perses, Lydiens et Libyens étaient dans ton armée, c'étaient tes hommes de guerre ;... Tharsis (en Espagne méridionale) trafiquait avec toi pour ses richesses de toutes sortes, argent, fer, étain et plomb dont elle payait tes marchandises. Javan (l'Ionie), Tuba et Mosoch (deux peuples de Transcaucasie) faisaient commerce avec toi ; avec des âmes d'hommes[1] et des vases de cuivre, ils soldaient tes créances. Ceux [d'Arménie] avec des chevaux de trait, des chevaux de course et des mulets payaient tes marchandises. Aram (la Syrie) trafiquait avec toi... avec des escarboucles[2], de la pourpre, des broderies, du fin lin, du corail et des rubis, il soldait tes créances. Juda et le pays d'Israël faisaient commerce avec toi pour le froment... les parfums, le miel, l'huile et le baume. Damas trafiquait avec toi pour la multitude de tes produits... qu'elle échangeait avec du vin... et de la laine.. L'Arabie... trafiquait avec toi pour des moutons, des béliers et des boucs. Les commerçants de Saba et de Rééma (ville

d'Arabie) faisaient commerce avec toi; avec tous les meilleurs aromates, avec toute espèce de pierres précieuses et avec de l'or ils payaient tes marchandises. Les vaisseaux de Tharsis étaient tes caravanes pour transporter tes marchandises.

Tu es devenue tout à fait opulente et glorieuse au sein des mers. »

1. Des esclaves.
2. Pierres précieuses.

QUESTIONS

★ **1.** *Que veut dire le mot dédale? Quelle est son étymologie?*

★ **2.** *Les Achéens vainqueurs ont adopté la civilisation des Crétois vaincus. Connaissez-vous d'autres exemples analogues dans l'histoire?*

★ **3.** *Qu'est-ce qu'un navire de Tharsis?*

★ **4.** *Quelles furent les relations entre les Tyriens et les Hébreux au temps de Salomon?*

★ **5.** *Pourquoi l'invention de l'alphabet est-elle un fait capital dans l'histoire des civilisations?*

Terre cuite crétoise — *Des femmes dansent une ronde autour d'un joueur de lyre. Ce groupe peint de plusieurs couleurs date de 1600 environ — Musée de Candie.*



Photo Boissonnas-Genève.

CHAPITRE IX

LES PERSES

SOMMAIRE

I. La formation de l'Empire perse.

1. Les Mèdes et les Perses, indo-européens, ont vécu longtemps sur le plateau de l'Iran en tribus indépendantes. Au VIIe siècle un roi des Mèdes, Cyaxare, détruisit l'Empire assyrien.

2. Cyrus, roi des Perses (549-529), fut un grand conquérant : il s'empara du royaume de Crésus, la Lydie, puis il annexa le royaume de Babylone.

3. Cambyse conquit l'Égypte en 525. Darius (522-486) acheva la conquête par l'occupation des pays de l'Indus et de la Thrace. Il fut surtout l'organisateur de l'Empire.

II. Organisation de l'Empire au temps de Darius.

1. Le Grand roi était un souverain absolu. L'Empire était divisé en satrapies. Le trésor royal était considérable.

2. Les points faibles de l'Empire étaient son immensité même, le manque de cohésion entre ses peuples, la lenteur de la mobilisation des troupes, la fidélité douteuse des escadres.

III. La civilisation des Perses.

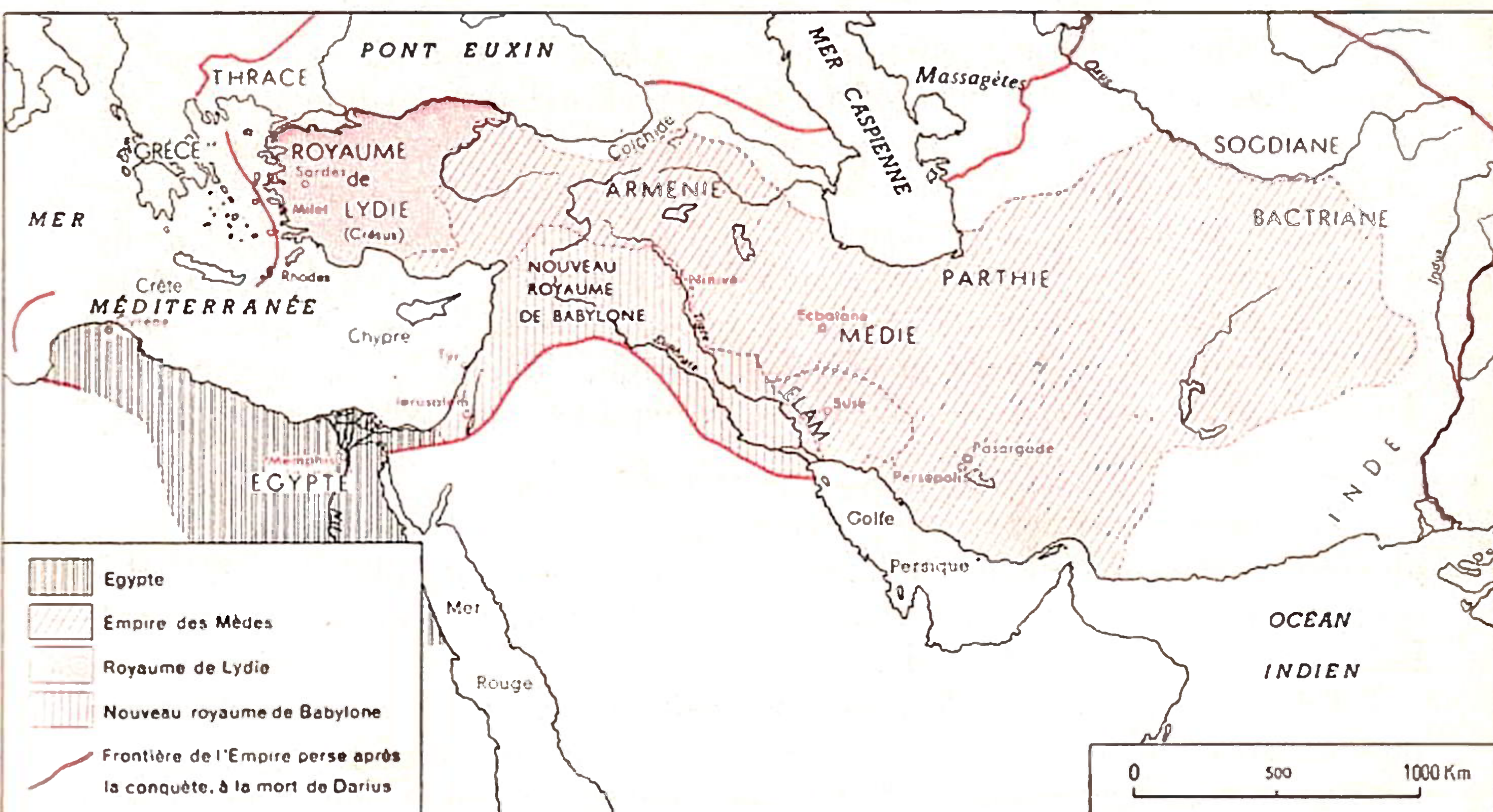
1. La civilisation, peu originale, empruntait beaucoup aux autres peuples.

2. Les palais, imités des palais assyriens, sont les œuvres les plus caractéristiques de l'art perse.

3. La religion des Perses a été réformée par le sage Zoroastre. Elle avait pour dieu suprême Ahoura-Mazda, principe du bien qui combattait le dieu des ténèbres et du mal, Ahriman.

Les Perses pratiquaient une morale élevée qui exaltait la pureté et la droiture.

Dans la deuxième moitié du VIe siècle avant J.-C., les Perses, conquérants aryens, partant du plateau de l'Iran, soumirent à leur domination tous les peuples de l'Orient : pour la première fois un empire durable s'étendit de l'Indus à la mer Egée et de la Caspienne à la Nubie.



Le Monde oriental avant la conquête perse, vers le milieu du VIe siècle avant J.-C.

I. La formation de l'Empire perse

1. Les Mèdes et les Perses avant Cyrus. Les Mèdes et les Perses étaient des peuples indo-européens qui, à une date incertaine, vinrent s'installer sur les confins occidentaux du vaste plateau de l'Iran. Cultivateurs et éleveurs, ils vécurent longtemps en tribus indépendantes sans constituer de véritable état organisé. Mais les fréquentes attaques de leurs redoutables voisins de l'Ouest, les Assyriens, et les incursions de peuples venus de l'actuelle Russie méridionale, les Scythes, les amenèrent à s'unir et à s'organiser. Les Mèdes, les premiers, à partir du VIIIe siècle, constituèrent un royaume qui engloba peu à peu presque tous les peuples du plateau de l'Iran et auquel les Perses se soumirent. Un de leurs rois, *Cyaxare*, avec l'aide du roi de Babylone, se tourna contre l'Assyrie; il s'empara d'Assour, puis de la capitale *Ninive* qui fut détruite de fond en comble (612); sous ses coups l'empire assyrien s'effondra pour toujours.

Le dernier roi mède fut Astyage; il eut pour successeur le chef des Perses, *Cyrus*, qui régna sur les deux peuples de 549 à 529 et fonda la dynastie des *Achéménides*.

Voici comment les auteurs anciens racontent l'histoire de l'avènement de Cyrus. Astyage avait une fille, Mandane. Or, effrayé par des songes, il redoutait d'être un jour détrôné par la descendance de cette fille. Pour détourner le destin, il fit épouser à Mandane, non pas un seigneur mède, mais un Perse, c'est-à-dire un homme de peu d'importance; car un Perse, même de noble famille, n'était jamais aux yeux des Mèdes qu'un inférieur. Par surcroît de précaution, quand Mandane eut un fils, Cyrus, Astyage ordonna de le tuer. Mais Cyrus fut sauvé par un officier qui le fit élever en secret; parvenu à l'âge d'homme, il devint le chef des Perses et détrôna son grand-père; le royaume des Perses remplaça le royaume des Mèdes.

2. Cyrus, conquérant de l'Empire. Cyrus à son avènement héritait un royaume très vaste mais confiné sur les hautes terres du plateau de l'Iran et coupé de la mer Méditerranée par deux grands états, le nouveau royaume de Babylone et le royaume de Lydie.

Le nouveau royaume de Babylone avait profité de la ruine des Assyriens pour occuper leurs anciens territoires et s'étendait jusqu'à la frontière de l'Égypte. Le royaume de Lydie qui avait pour roi *Crésus* comprenait une grande partie de l'Asie mineure; les villes que les Grecs avaient fondées sur la côte, comme Milet, lui étaient soumises. Sa prospérité légendaire reposait sur le commerce et sur l'exploitation des métaux précieux : *c'est en Lydie que la monnaie fut probablement inventée au* VIIe *siècle*. L'opulence de Crésus était célèbre en Grèce; on dit encore aujourd'hui : « Riche comme Crésus ! ».

Cyrus, par ses conquêtes, étendit la domination perse sur toute l'Asie occidentale.

1° En 546 il entra en guerre avec Crésus, le vainquit, prit sa capitale Sardes et annexa son royaume. Les villes grecques de la côte d'Asie mineure passèrent sous la domination perse.

2° De 545 à 539, il agrandit son empire au nord et à l'est du plateau de l'Iran.

3° En 539 il s'empara de Babylone et annexa le royaume de Babylonie. La chute de Babylone réputée imprenable fit sensation. Le vainqueur mit fin à la captivité des Hébreux qui purent rentrer en Palestine. Partout ailleurs il respecta les croyances religieuses des peuples conquis et honora leurs dieux.

On connaît mal la fin du grand conquérant qui fonda l'Empire perse. Peut-être est-il mort en 529 en combattant les Massagètes, peuplade qui vivait au nord de la Perse dans la région de l'actuel Turkestan russe.

3. Cambyse et Darius. *Cambyse*, fils et successeur de Cyrus, compléta l'œuvre de son père par la conquête de l'Égypte en 525. Mais cruel et déséqui-




Deux personnages perses représentés sur les bas-reliefs du palais de Persépolis. — A gauche, un personnage barbu coiffé de la tiare; c'est ainsi qu'étaient représentés les rois sur les bas-reliefs perses qui imitent étonnamment les bas-reliefs assyriens. — A droite, un porteur d'offrande.

libré, il ne sut pas, comme Cyrus, gagner l'estime et l'affection de ses sujets. Par exemple, il scandalisa le puissant clergé égyptien en tuant le bœuf Apis. Plusieurs révoltes éclatèrent dans l'Empire et Cambyse se suicida (522).

Darius (522-486), fils d'un gouverneur probablement apparenté à Cyrus, fut reconnu pour roi par les chefs des grandes familles perses. Il lui fallut d'abord réprimer les révoltes qui s'étaient aggravées et multipliées après la mort de Cambyse, et vaincre neuf rivaux qui lui disputaient le trône. Ayant assuré solidement son pouvoir et rétabli l'unité de l'Empire, il fit la conquête de deux nouveaux territoires placés aux deux extrémités de ses états, les pays de l'Indus à l'Est et la Thrace à l'Ouest. La conquête perse était achevée.

Mais plus qu'un conquérant, Darius fut un grand administrateur; l'essentiel de son œuvre fut d'organiser le gouvernement central, l'administration des provinces et les ressources financières de l'immense empire.

II. L'organisation de l'Empire au temps de Darius

1. Les points forts. Le *Grand Roi* n'était pas considéré comme un dieu, mais il jouissait d'un pouvoir absolu; il était entouré d'une cour nombreuse et luxueuse. On se prosternait en sa présence. Il avait plusieurs capitales : *Pasargades*, la ville de Cyrus; *Persépolis*, la ville de Darius où se trouvaient les tombeaux des rois; *Babylone* et *Suse* qui devint plus tard la résidence préférée des Achéménides.

L'Empire était divisé en trente et une provinces appelées *satrapies*. Chacune avait à sa tête un *satrape*, sorte de vice-roi, qu'assistaient un commandant militaire et un secrétaire royal. Des inspecteurs, appelés « Les yeux et les oreilles du Roi », avaient pour mission de surveiller les satrapes que l'éloignement du roi aurait pu inciter à se rendre indépendants.

Des routes, notamment la grande route royale entre Suse et Sardes, permettaient la circulation relativement rapide des troupes, des marchandises et des courriers. Chaque satrapie payait des impôts réguliers en argent et en nature. Une monnaie d'or facilitait le commerce et venait remplir les trésors du roi. Darius avait en effet fait frapper des pièces d'or, surnommées par les Grecs les *dariques*, qui portaient en effigie l'empreinte d'un archer bandant son arc, genou en terre.

2. Les points faibles. En dépit de sa solide organisation et de sa richesse, l'empire perse avait des points faibles. D'abord il était trop vaste : il fallait trois mois à une armée pour se rendre de Suse à la côte d'Asie mineure. De plus les peuples qui constituaient l'Empire étaient trop différents par la langue, la religion et les mœurs pour former une nation et avoir conscience de leur solidarité. Qu'y avait-il de commun entre un Indien, un Babylonien, un Égyptien, un Phénicien et un Grec de Milet ? Les Perses n'étaient qu'une petite minorité dans le peuplement de l'Empire. Aussi les rébellions étaient-elles fréquentes, les peuples conquis n'ayant jamais perdu l'espoir de retrouver leur indépendance.

L'armée permanente ne comprenait que des garnisons éparpillées dans tout l'Empire et quelques corps d'élite, comme la garde royale des dix mille *Immortels*, ainsi appelés parce que dès que l'un d'eux mourait, il était remplacé par un nouveau, leur nombre restant constant. En cas de guerre, on levait des hommes dans les satrapies; mais la mobilisation et la concentration des troupes ne pouvaient se faire qu'avec lenteur; ces soldats venus de tous les coins de l'Empire, revêtus de leur costume régional et armés à la mode de leur pays, formaient une cohue bariolée d'une médiocre valeur militaire.

Enfin les Perses, peuple de terriens, n'avaient pas de flotte; ils ne pouvaient pas toujours se fier au loyalisme des escadres fournies par leurs sujets des régions côtières, Égyptiens, Phéniciens et Grecs d'Asie.

En haut — Les ruines du palais de Persépolis construit par Darius et par Xerxès et détruit par Alexandre en 331 — Au premier plan le double escalier dont la façade est décorée d'un bas-relief représentant des gardes et des animaux. Au deuxième plan des colonnes, vestiges des 72 colonnes cannelées qui soutenaient la haute salle des réceptions officielles — Au fond les portes des appartements de Darius.

En bas — Escalier de Persépolis : à chaque marche correspond un porteur d'offrande. Remarquer la variété des mouvements; ici, ce n'est plus l'influence assyrienne mais celle des Grecs d'Asie qui l'emporte.

III. La civilisation des Perses

1. Une civilisation peu originale. « Les Perses sont les hommes du monde qui adoptent le plus volontiers les usages étrangers », écrivait Hérodote. Ils ont, en effet, emprunté beaucoup à la civilisation des peuples qu'ils avaient soumis. Par exemple, leur langue n'a été écrite que tardivement à l'aide des cunéiformes empruntés à leurs sujets babyloniens; dans la partie occidentale de leur Empire, ils ont utilisé de plus en plus, pour les actes officiels et administratifs, la langue des Araméens (cf. p. 75).

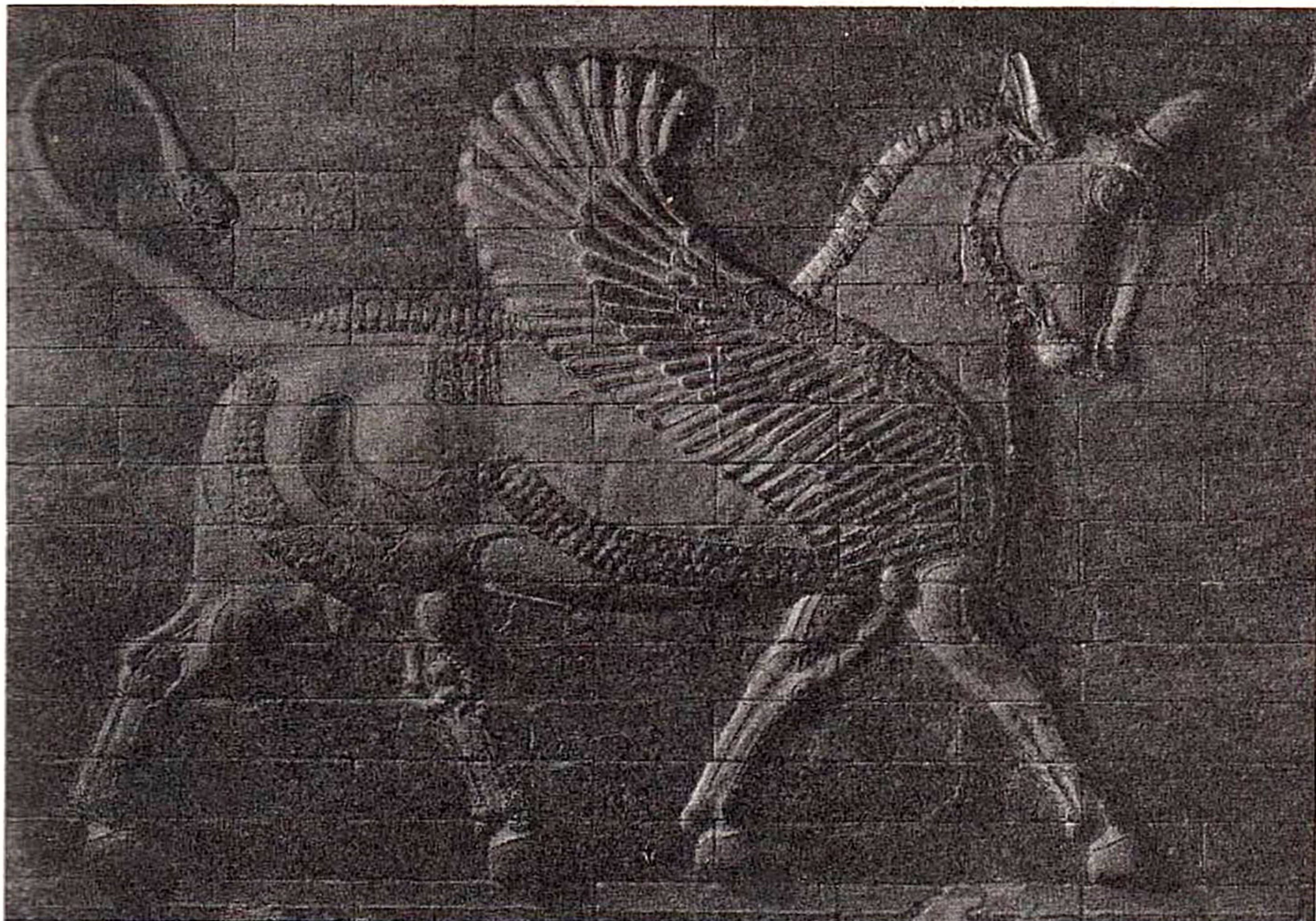
Leur art manque d'originalité. Les tombeaux des grands rois à Persépolis rappellent les hypogées des pharaons, les palais royaux à Suse et à Persépolis, ceux des rois assyriens. Les bas-reliefs de Persépolis ressemblent à ceux de Ninive. « L'art perse est un art composite né de la fantaisie royale, qui a ramené en une unité artificielle et puissante, comme son empire même, toutes les formes artistiques qui l'ont frappée dans les provinces d'Assyrie, d'Égypte et de Grèce d'Asie » (cité par Huart et Delaporte : *L'Iran antique — L'Évolution de l'Humanité*, p. 297).

2. Les palais perses. Ce sont, comme les palais assyriens, de véritables villes royales. On a particulièrement fouillé et étudié ceux de Persépolis et de Suse. Ils étaient construits en pierre et en marbre blanc; ils étaient posés sur des terrasses de hauteur inégale que reliaient entre elles des escaliers immenses de marbre blanc. On remarquait une entrée monumentale et des portes décorées de taureaux ailés à face humaine. Séparées des appartements privés, s'ouvraient les salles officielles de réception, dont la plus magnifique était la salle du trône.

Ce qui frappe, c'est la grandeur des bâtiments, « le goût du colossal ». Dans ces monuments les Perses, contrairement aux Assyriens, ont multiplié les colonnes, qui, elles, sont d'un type original. Les revêtements de briques émaillées complétaient la décoration, constituant de magnifiques tableaux.

3. La religion et la morale. Mais l'idéal moral et les croyances religieuses des Perses ont atteint une réelle grandeur.

Les prêtres ou *Mages* enseignaient une doctrine précisée au VII[e] ou au VI[e] siècle par un sage nommé *Zoroastre* et contenue dans un livre sacré, l'*Avesta* : *Ahoura-Mazda* est le dieu tout-puissant de la lumière et de la vie; au-dessous de lui deux esprits, l'un du mal, l'autre du bien, se livrent un combat sans merci; chaque homme est engagé dans cette lutte; il doit contribuer de toutes ses forces



Décoration en briques émaillées provenant de Suse. La technique de la décoration à l'aide d'argile recouverte d'émail a été empruntée aux Babyloniens; les couleurs en étaient vives et variées. Le sujet, le taureau ailé, ne vous rappelle-t-il pas un thème mésopotamien? (Cf. page 70.)

au triomphe du bien et sera jugé après sa mort. Plus tard, le mauvais esprit, *Ahriman*, fut considéré comme un véritable dieu des ténèbres et de la mort, implacable et puissant adversaire d'*Ahoura-Mazda*, appelé aussi *Ormuzd*.

Une morale élevée découlait de cette croyance en la lutte incessante du Bien et du Mal. Elle faisait du travail une vertu; elle imposait la pureté physique (d'où la propreté corporelle) et avec la pureté morale, l'horreur du mensonge; Hérodote rapporte que le jeune Perse devait savoir trois choses : « monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité ».

Cette noblesse morale explique que les Perses, contrairement aux Assyriens, aient laissé subsister les usages et les croyances des peuples soumis. On a vu que Cyrus avait libéré les Hébreux; les Grands Rois ont respecté le culte de Mardouk à Babylone comme celui d'Amon-Râ en Égypte, et manifesté une tolérance religieuse jusqu'alors inconnue chez les peuples de l'Orient.

Texte : Mœurs et coutumes des Perses.

HÉRODOTE, Histoires, I, 131 sq. Traduction Legrand. Collection des Universités de France.

L'historien grec Hérodote vivait au ve siècle; il avait au cours de ses voyages visité la Perse.

« Ils n'ont pas l'usage d'élever des statues de dieux ni de temples ni d'autels; tout au contraire, ils accusent de folie ceux qui le font; la raison en est, à mon avis, qu'ils n'ont jamais pensé, comme les Grecs, que les dieux soient de même nature que les hommes (= c'est-à-dire qu'ils aient même figure, mêmes besoins, mêmes goûts). Leur coutume est de monter sur les plus hautes montagnes pour offrir des sacrifices... Quand ils se rencontrent sur les chemins, on peut reconnaître à ce signe si ceux qui s'abordent sont du même rang : au lieu de se saluer par des paroles ils s'embrassent sur la bouche. L'un d'eux est-il de condition légèrement inférieure, ils s'embrassent sur les joues. Si l'un est d'une naissance beaucoup plus basse, il se jette à genoux et se prosterne devant l'autre... »

« Ce qui pour eux fait le mérite d'un homme, après la bravoure à la guerre, c'est de pouvoir montrer beaucoup d'enfants; à celui qui peut en montrer le plus, le roi, chaque année, adresse des présents; car ils pensent que le nombre fait la force... »

« Pour une seule faute, le roi lui-même ne met personne à mort, et aucun autre Perse n'inflige à personne de sa maison, à l'occasion d'une seule faute, une peine irréparable... Ce qu'il y a de plus honteux à leur avis, c'est de mentir; en second lieu, de contracter des dettes... surtout parce que, disent-ils, à celui qui a des dettes, il arrive aussi, nécessairement, de mentir... »

« Ils ne crachent pas dans un cours d'eau, ils ne s'y lavent pas les mains, et ne supportent pas que personne d'autre le fasse; mais ils ont pour les cours d'eau la plus grande révérence... »

« Le cadavre d'un Perse ne serait pas enseveli avant d'avoir été déchiré par un oiseau ou un chien... Les Perses enduisent de cire la dépouille mortelle pour l'enfouir dans la terre. »

QUESTIONS

★ 1. *Pourquoi le roi des Mèdes Astyage avait-il donné sa fille en mariage à un Perse?*

★ 2. *Citer les conquêtes de Cyrus.*

★ 3. *Comparer les palais perses et les palais assyriens.*

★ 4. *Citer un exemple de la politique tolérante des Perses.*

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

CE QUE NOUS DEVONS AUX PEUPLES DE L'ORIENT CLASSIQUE

Il serait amusant et instructif d'étudier l'histoire à l'envers, c'est-à-dire de partir de l'étude de la vie contemporaine et de remonter le temps pour retrouver l'origine de nos procédés de travail, de nos outils, de nos jeux, de nos idées morales et religieuses, etc.; nous déterminerions ainsi ce que nous devons aux générations qui nous ont précédés. En procédant ainsi, vous seriez surpris de voir à quel point nous sommes les héritiers d'un passé lointain. Et puisque nous venons d'étudier les peuples de l'Orient, demandons-nous ce que nous leur devons.

1. La mauvaise part de l'héritage. Tout n'est pas le bon dans cet héritage. D'abord ces civilisations sont fondées sur l'*esclavage*. Cette forme abominable d'exploitation de l'homme par l'homme a disparu dans nos pays au Moyen âge grâce au christianisme et à des inventions qui ont permis d'utiliser des énergies autres que la force humaine. Mais elle a survécu jusqu'au XIX[e] siècle par l'esclavage des noirs dans les colonies tropicales et aux États-Unis.

Les peuples de l'Orient nous ont transmis les formes les plus courantes de la *superstition* : la magie et la sorcellerie, diverses pratiques depuis le mauvais sort qu'on jette sur le bétail du voisin jusqu'aux objets et aux bijoux qui portent bonheur. L'*astrologie* était la spécialité des Mésopotamiens : partant du principe que la destinée d'un homme est déterminée par la position des planètes dans le ciel au moment de sa naissance, ils prédisaient son avenir par l'observation des astres. Il y a toujours des tireurs d'horoscopes qui procèdent au XX[e] siècle après J.-C. comme leurs confrères mésopotamiens du XX[e] siècle avant J.-C.

2. La bonne part de l'héritage.

1° Le legs de la préhistoire. Dès la fin des temps préhistoriques, les hommes avaient acquis des moyens d'agir sur la nature qui constituaient déjà les bases essentielles d'une civilisation moderne. Ils connaissaient le feu, l'agriculture, l'élevage, le travail de la pierre, du cuivre, du bronze, du fer, de l'or, la charpenterie, le tissage des étoffes. La campagne française d'aujourd'hui porte

encore les traces de leur œuvre : bien des villages sont situés exactement là où les avaient établis nos arrière-grands-pères du néolithique. A l'aube des temps historiques on pratiquait le culte des morts, il y avait des sculpteurs, des décorateurs de poteries, des peintres.

Les peuples de l'Orient ont reçu ce legs et l'ont enrichi.

2° ***L'héritage matériel.*** Les Égyptiens et les Mésopotamiens ont chacun de leur côté perfectionné l'agriculture en améliorant les outils (la faucille, le fléau à battre le grain, la charrue primitive ou araire) et surtout en mettant au point l'irrigation qui permet la culture en dépit de la sécheresse excessive du climat. Les Babyloniens fabriquaient déjà des *silos* aériens, ces constructions en forme de tour où l'on conserve le grain à l'abri de l'humidité et des animaux nuisibles.

L'industrie s'est aussi transformée. Le bois est toujours employé pour la construction; mais les Mésopotamiens ont élevé d'énormes monuments en briques; les Égyptiens, des temples et des tombeaux en pierre, utilisant le *plan incliné* pour élever des blocs très lourds jusqu'au sommet des édifices. Le travail des métaux, la fabrication des armes et des bijoux, le tissage des étoffes ont progressé. Les Phéniciens étaient les meilleurs teinturiers de leur temps.

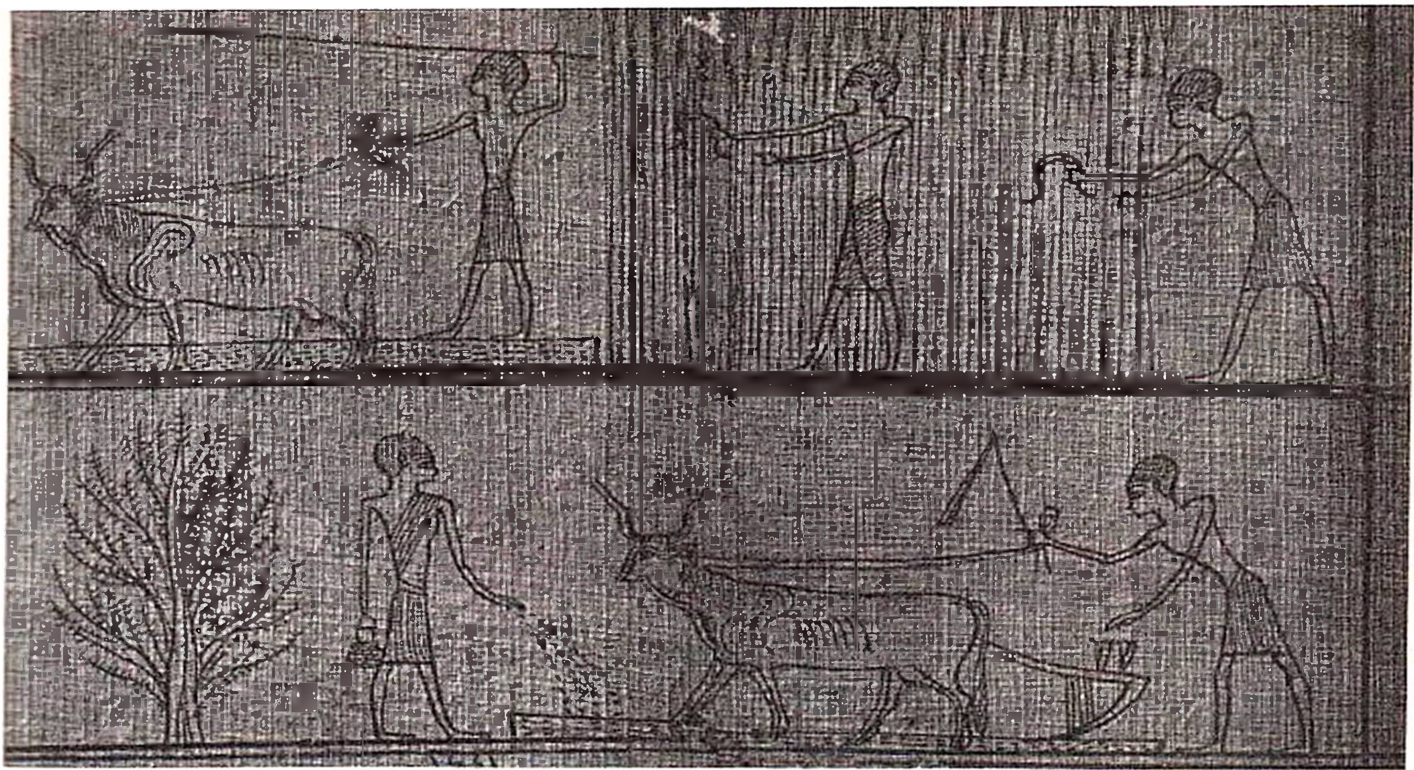
Les constructions navales et l'art de naviguer doivent beaucoup aux Égyptiens, aux Crétois et aux Phéniciens. Sans connaître le gouvernail ni le moyen de déterminer avec exactitude la position d'un navire, les Phéniciens sont allés jusqu'en Angleterre et ont réalisé l'exploit de contourner l'Afrique.

Il faut insister beaucoup sur l'invention de la *monnaie* en Lydie au VIIe siècle, qui a donné au commerce une vigueur et une ampleur nouvelles.

3° ***L'héritage moral.*** Nous devons aux peuples de l'Orient deux inventions capitales, celle de l'*écriture* qui remonte peut-être à la préhistoire mais dont nous devons les premières traces chez les Égyptiens et les Sumériens, et celle de l'*alphabet*, œuvre des Phéniciens.

Les Égyptiens et plus encore les Mésopotamiens ont été les pères de la science. Pour installer leurs canaux d'irrigation et en mesurer le débit, pour établir les plans de leurs monuments, ils ont été amenés à créer l'*arithmétique* et la *géométrie*. Vous avez vu que les Mésopotamiens ont créé le *cadran solaire* qui permettait de connaître l'heure, et qu'ils ont été les précurseurs de l'*astronomie* et de la *médecine*.

Les Grecs et les Romains doivent beaucoup à leur art : la construction sans ciment avec des pierres soigneusement taillées et parfaitement ajustées comme en Égypte, l'utilisation de la *colonne* en pierre surmontée d'un chapiteau orné, la décoration au moyen de bas-reliefs sculptés et peints, la *voûte* et la *coupole*.



(Musée du Louvre)

Travaux des champs en Égypte *(Scènes décorant un papyrus de basse époque : Moisson à la faucille (remarquez qu'on coupe les épis très haut en laissant beaucoup de paille) — Labourage avec l'araire — Semailles à la volée.*

Vous verrez bientôt que les Grecs et les Romains ont emprunté à l'Orient plus d'une divinité et plus d'un culte. Mais dans le domaine moral et religieux, il faut donner une place d'honneur aux Perses dont les hautes vertus, le sens de la *tolérance*, l'idée de la lutte constante entre les deux principes du bien et du mal ont fait progresser la civilisation. Et surtout les Hébreux ont apporté les premiers la croyance en un *Dieu unique*. Leur religion est celle des Israélites d'aujourd'hui, le Christianisme en est issu.

DATES	ÉGYPTE	MÉSOPOTAMIE	HÉBREUX	PHÉNICIENS	MÈDES ET PERSES	HELLÈNES
930			ROYAUME D'ISRAEL / ROYAUME DE JUDA			
900						
875		EMPIRE				
850						
814				Fondation de Carthage		
800						Débuts de Sparte Débuts d'Athènes
750			LES PROPHÈTES			COLONISATION GRECQUE
722		Sargon II	Isaïe			
700		Sennachérib				
668	Conquête assyrienne	ASSYRIEN				
650		Assourbanipal				
626	DYNASTIE				Cyaxare	
612		Destruction de Ninive	Jérémie			
600 605		SECOND ROYAUME				
563	SAÏTE	Nabuchodonosor DE BABYLONE				
550 549					CYRUS	Conquête des cités grecques d'Asie par les Perses
539		Prise de Babylone par Cyrus				
525 529	Conquête perse				Cambyse	

Chronologie de l'histoire des Peuples de l'Orient (détail du tableau de la page suivante).

DATES	ÉGYPTE	PEUPLES DE LA MÉSOPOTAMIE	HÉBREUX	PHÉNICIENS	CRÉTOIS ET HELLÈNES	PERSES
3000						
2950						
2900		Villes sumériennes				
2850	Ménès : Unification de l'Égypte					
2800						
2750						
2700	ANCIEN					
2650						
2600				Période		
2550	Chéops			de		
2500	Chéphren			grande prospérité		
2450	Mykérinos			de		
2400		RIVALITÉ DE SUMMER ET D'AKKAD		Byblos et Ougarit		
2350	EMPIRE					
2300						
2250	Crise féodale					
2200		Sargon d'Agadé			CIVILISATION	
2150						
2100						
2050		Goudéa				
2000						
1950						
1900						
1850	MOYEN EMPIRE		Abraham ?			
1800						
1750		PREMIER ROYAUME				
1700		Hammourabi Le Code				
1650	Invasion des Hyksos				CRÉTOISE	
1600		DE BABYLONE				
1580						
1550						
1500		Invasions des Kassites				
1450	Thouthmès III					
1400	NOUVEL		Moïse - Exode des Hébreux	Prépondérance de SIDON		
1350	Aménophis IV Révolution religieuse				Achéens	
1300	Ramsès II				CIVILISATION	
1250			LES JUGES		MYCÉNIENNE	
1200				Prépondérance de TYR	Invasions doriennes en Grèce	
1150	EMPIRE					
1100						
1050			Samuel			
1000			Saül David LES ROIS		LA GRÈCE	
950			Salomon			
900						
850			ROYAUME D'ISRAEL / ROYAUME DE JUDA			
800		EMPIRE		Fondation de Carthage (814)	ARCHAÏQUE	
750						ROYAUME DES MÈDES
700		ASSYRIEN	Les Prophètes			
663						
650						
600	EPOQUE SAÏTE	NOUVEAU ROYAUME DE BABYLONE				
550						CYRUS
525	Conquête Perse					
500						

Chronologie d'ensemble de l'histoire des peuples de l'Orient (voir détail de la dernière période à la page précédente).

DEUXIÈME PARTIE

LA GRÈCE

CHAPITRE X

LE PAYS ET LE PEUPLE

SOMMAIRE

I. Description de la Grèce.

1. La Grèce est un petit pays. Le morcellement de son relief a été un obstacle à son unification.

2. Le climat méditerranéen, chaud et lumineux, est favorable à la vie rurale quand il n'est pas trop sec.

3. La mer marque tout le pays de son empreinte. L'Égée, grâce à ses îles, est un lien entre la Grèce d'Europe et la Grèce d'Asie.

II. La formation du peuple grec.

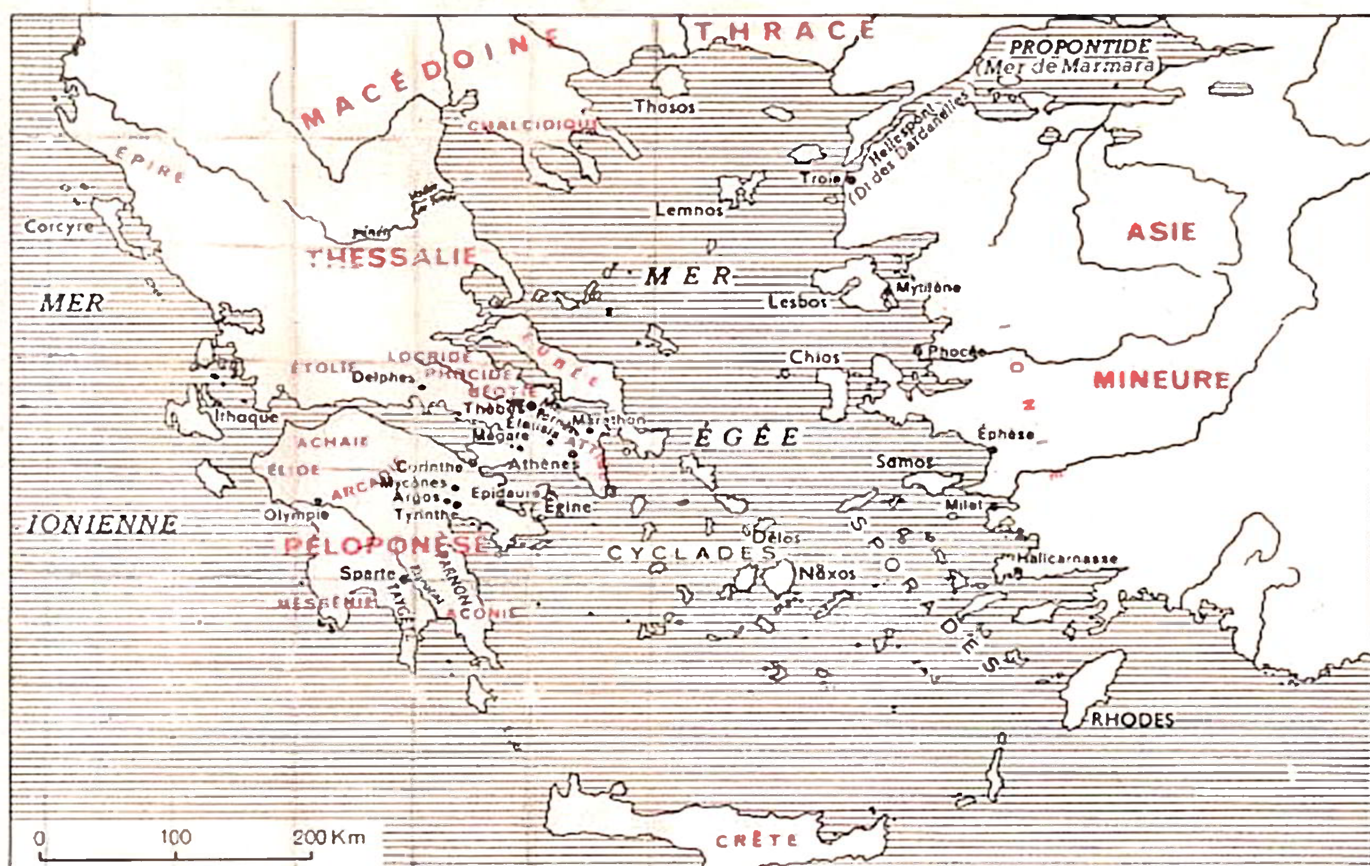
1. Les Grecs croyaient que leurs ancêtres avaient toujours occupé le pays.

2. En réalité les premiers habitants, les Pélages, n'étaient pas des Grecs. Les Grecs, indo-européens, ont envahi le pays en deux temps :
   - 1° Les Achéens après 2000 (av. J.-C.) furent les héritiers de la civilisation crétoise.
   - 2° Les Doriens après 1100 détruisirent cette civilisation.

3. La première colonisation grecque fut la conséquence de l'invasion dorienne : elle a créé la Grèce d'Asie.

III. Chronologie de l'histoire grecque.

On distingue la période archaïque jusqu'au VIe siècle (av. J.-C.), la période classique proprement dite aux Ve et IVe siècles (av. J.-C.) et la période hellénistique aux IIIe et IIe siècles (av. J.-C.).



La Grèce et le monde égéen.

I. Description de la Grèce

La Grèce proprement dite est la partie méridionale de la péninsule balkanique.

1. Le morcellement de la Grèce. Examinez la carte : en vous servant de l'échelle vous constatez d'abord les faibles dimensions du pays : 400 km pour la plus grande longueur, du cap Malée à l'Olympe (la distance de Paris à Lyon), 250 km de largeur (la distance de Paris à Dunkerque).

Or, voyez le grand nombre de noms désignant des contrées; dans la Grèce septentrionale et centrale la *Thessalie*, la seule plaine de quelque étendue, l'*Étolie*, la *Phocide* autour de Delphes, la *Locride*, la *Béotie* autour de Thèbes, l'*Attique* triangulaire, longue au plus de 60 km. Dans le *Péloponèse* séparé du reste du pays par l'isthme étroit de Corinthe, l'*Achaïe*, l'*Élide* avec Olympie, l'*Arcadie*, l'*Argolide*, la *Laconie*, la *Messénie*.

Pourquoi un si petit pays est-il si morcelé? Le relief est très montagneux; les hauteurs peu élevées n'atteignent nulle part 3 000 mètres, mais elles gênent



Photo Boissonnas.

Les Propylées. On aperçoit au fond la rade de Salamine.

le passage d'une contrée à l'autre et divisent le pays en petits compartiments isolés : l'Attique est séparée de la Béotie par les hauteurs du *Cithéron* et du *Parnès;* au Sud, la Laconie est encastrée entre les plateaux d'Arcadie et les hauteurs du *Parnon* et du *Taygète.* Dans chacune de ces contrées minuscules aux horizons bornés, les hommes tendaient à vivre entre eux à l'écart des habitants des contrées voisines. Ils avaient leurs traditions, leurs goûts, leurs genres de vie particuliers. Ainsi la configuration du relief dressait un obstacle à l'unification de la Grèce.

2. Le climat. Le climat est celui des pays de la Méditerranée, chaud et sec en été, rarement très froid l'hiver, sauf sur les hauteurs : il permet de vivre de longues heures au grand air et de flâner sous un ciel pur. Il convient à la culture du blé et de l'orge, de la vigne et de l'olivier; son principal inconvénient est sa sécheresse.

Aussi les belles prairies sont-elles rares, sauf en Thessalie où prospèrent les chevaux; partout ailleurs, on trouve plus de moutons et de chèvres que de bœufs. Les rivières sont pauvres, l'eau est rare, il est difficile d'en approvisionner les villes. Au ve siècle, le port d'Athènes, le Pirée, ne disposait que de citernes. L'eau est si précieuse qu'on lui consacre de belles fontaines qui sont souvent des œuvres d'art; les poètes grecs chantent les sources, les ruisseaux ombragés de platanes et les rares vallées verdoyantes comme celle de Tempé dans le nord du pays.

3. Le rôle de la mer. La mer marque tout le pays de son empreinte; elle le pénètre par des golfes profonds; pas un coin de la Grèce n'en est à plus de 80 km. Elle fournit son poisson, elle permet les relations par cabotage et, bien qu'elle ne soit pas épargnée par les tempêtes, elle attire le marin grec vers la Crète, l'Asie Mineure, la Thrace et même l'Italie.

Voyez sur la carte ces îles nombreuses de la mer Égée qui, par les Cyclades et les Sporades, conduisent par petites étapes de la Grèce vers les îles et le littoral de l'Asie Mineure. Par la presqu'île de Chalcidique et par les îles du Nord on va facilement vers la Thrace et vers les détroits qui font communiquer le Pont-Euxin et la mer Égée (le *Bosphore* entre le Pont-Euxin et la Propontide, l'*Hellespont* entre la Propontide et l'Égée). A une époque où les navires étaient de faible tonnage et où les marins naviguant au juger n'osaient guère perdre la terre de vue, c'était un précieux avantage. On comprend que les Grecs aient considéré l'Égée comme « leur mer » et qu'ils aient peuplé ses deux rives.

De même, des îles Ioniennes à l'Italie méridionale et à la Sicile, la navigation ne rencontrait pas de difficulté insurmontable et les Grecs ont pu s'installer à l'occident dans ces contrées surnommées « la Grande Grèce ».

Le monde grec comprend donc, outre la Grèce proprement dite, la Grèce d'Asie et la Grande Grèce.

Ainsi le relief favorisait l'autonomie des cités plus que l'unité de la Grèce. Le sol et le climat permettaient à une population pas trop nombreuse de vivre des produits de la terre au prix d'un dur labeur. La mer élargissait les horizons; elle apportait les compléments de ressources indispensables grâce au commerce et à l'industrie qui en dérivait; elle animait tout le monde grec.

II. La formation du peuple grec

1. La légende. Les Grecs ou Hellènes expliquaient leurs origines par des récits merveilleux, des *mythes.* Ils croyaient qu'ils descendaient d'Hellen, fils aîné du premier homme, Deucalion (cf. p. 148), et que leurs ancêtres avaient toujours habité leur pays; ils se disaient autochtones (c'est-à-dire du pays lui-même). Ils étaient très fiers de leur civilisation et de leur langue, la seule digne d'un peuple civilisé; ceux qui usaient d'une langue autre que le grec parlaient « charabia »; c'étaient des *barbares.*

2. L'histoire. *a)* **Les Pélasges.** En réalité, la Grèce avait été très anciennement habitée par des peuples non grecs d'origine méditerranéenne, qu'on désigne sous le nom de *Pélasges.*

b) **Les invasions achéennes.** Ce n'est que vers l'an 2000 que les premiers Hellènes, Indo-européens, venus du Nord, envahirent peu à peu le pays. C'étaient des ***Achéens,*** et ce nom très général, comme celui de Pélasges, désignait, avec les Achéens proprement dits, qui s'installèrent au Péloponèse, d'autres peuples comme les Éoliens et les Ioniens qui occupèrent la Grèce centrale. Les Achéens, des terriens, cultivateurs et éleveurs, se fixèrent dans le pays, construisirent des villes comme *Argos, Tirynthe* et *Mycènes* dans le Péloponèse. Ils entrèrent ainsi en contact avec les Crétois des comptoirs égéens et les imitèrent; bientôt, à leur exemple, ils surent construire de bons navires, devinrent marins et même pirates; ils s'installèrent dans les îles de la mer Égée, jusque sur les côtes de l'Asie Mineure, et finalement s'emparèrent de la Crète vers 1400 (cf. p. 86).

Mais les Achéens vainqueurs avaient assimilé les genres de vie et les procédés artistiques des Crétois vaincus. *La brillante civilisation crétoise survécut dans la civilisation mycénienne,* ainsi appelée du nom de Mycènes, la ville la plus célèbre des Achéens.

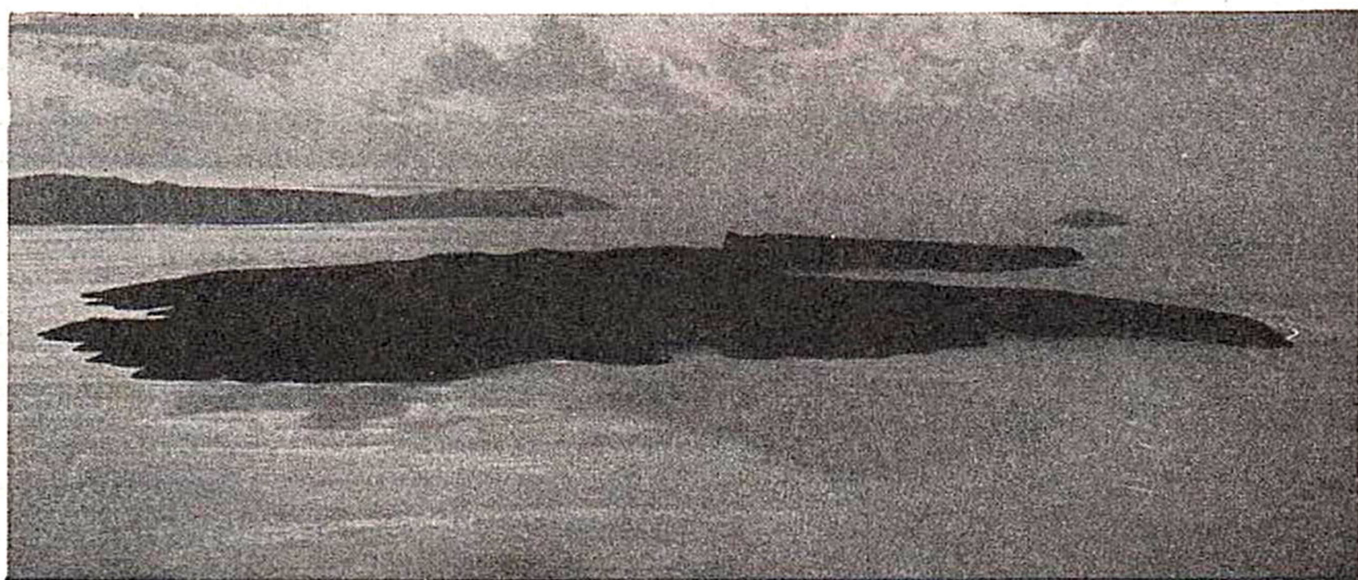
c) **Les invasions doriennes.** Les Achéens furent les maîtres de la Grèce juque vers 1100, date à laquelle de nouveaux Hellènes venus du Nord, les ***Doriens,*** envahirent le pays. C'étaient de rudes guerriers, frustes et bru-

taux; ils s'installèrent dans quelques cantons de la Grèce centrale, et surtout dans le Péloponèse, où ils fondèrent *Lacédémone* ou *Sparte*; partout ils s'emparaient des terres, chassaient les habitants, les massacraient ou les réduisaient en servitude. Ils ruinèrent pour de longs siècles la brillante civilisation crétomycénienne des Achéens.

3. Les débuts de la colonisation grecque. Fuyant les Doriens ou recherchant des terres nouvelles, des populations de la Grèce centrale (Éoliens et Ioniens) et du Péloponèse (Achéens) cherchèrent fortune dans les îles et sur les côtes d'Asie. Ainsi furent fondées les villes de l'***Éolide*** comme Mytilène dans l'île de Lesbos, celles de l'***Ionie*** comme Phocée, Éphèse et Milet. Plus tard, des Doriens traversèrent à leur tour l'Égée et fondèrent au sud d'Halicarnasse les villes de la ***Doride.***

La première colonisation des côtes de l'Asie Mineure est donc une conséquence des invasions doriennes. C'est en cette Grèce d'Asie que la civilisation hellénique a fleuri d'abord : là sont nées les premières grandes œuvres d'art; là ont écrit les premiers grands poètes, les premiers philosophes, les premiers historiens de la littérature grecque.

Conclusion : Le peuple grec. 1° Bien loin d'être autochtone, le peuple grec s'est lentement formé par la fusion d'éléments divers; aux plus anciens habitants méditerranéens ou Pélasges sont venus se joindre des envahisseurs indo-européens, les Achéens, puis les Doriens. La langue grecque, à l'époque classique, témoigne encore de la diversité des Hellènes puisqu'elle comprend plusieurs dialectes● (notamment l'éolien, l'ionien-attique et le dorien).



Théra (Santorin). Une des Cyclades en partie submergée à la suite d'une explosion volcanique (1925-1928).

2° Au début du VIIIe siècle, ce peuple était installé sur les deux rivages de la mer Égée et dans les îles; mais il n'occupait qu'une partie de la péninsule balkanique : la Thrace, la Macédoine, l'Illyrie, l'Épire étaient réputées « barbares ».

III. Chronologie de l'histoire grecque[1].

Période	Siècles	Dates	Événements
PÉRIODE ARCHAÏQUE	Avant le VIIIe Siècle		Les ACHÉENS (Civilisation mycénienne)
		1300	
		1200	
			Guerre de Troie (?)
		1100	Invasions doriennes
			CIVILISATIONS
		1000	
			ARCHAÏQUES
		900	
	VIIIe et VIIe Siècles	800	
		700	2e colonisation grecque
	VIe Siècle	600	Apogée de Sparte Conquête de la Grèce d'Asie par les Perses
PÉRIODE CLASSIQUE	Ve et IVe Siècles	500	
		490	Première guerre médique
			PÉRIODE CLASSIQUE PROPREMENT DITE
		400	
		323	Mort d'Alexandre
	IIIe et IIe Siècles	300	
			PÉRIODE HELLENISTIQUE
		200	
		146	La Macédoine et la Grèce provinces romaines
		100	

Quelles sont les grandes phases chronologiques de l'histoire grecque? Regardez le tableau ci-contre; vous distinguez une longue période archaïque qui se prolonge jusqu'au VIe siècle avant J.-C. et une période classique beaucoup plus courte.

1° ***La période archaïque*** est mal connue.

a) *Avant le* VIIIe *siècle* nous ne connaissons la vie des anciens Grecs que par les résultats des fouilles (objets et vestiges de monuments) et par des poèmes, comme ceux d'Homère, écrits bien plus tard. Il est impossible de donner la date exacte des événements; vous savez d'ailleurs que les Grecs eux-mêmes ne dataient qu'à partir des premiers jeux olympiques, c'est-à-dire de 776 avant J.-C.

b) A partir du VIIIe siècle nous sommes mieux renseignés. *Aux* VIIIe *et* VIIe *siècles*, la vie maritime prend une grande importance; le fait capital est

1. Cf. p. 232 et 233 la chronologie plus détaillée des Ve et IVe siècles.

la deuxième colonisation grecque qui a multiplié les établissements sur les côtes de l'Asie Mineure, de la mer Noire (Pont-Euxin) et de la Grande Grèce (Italie méridionale et Sicile). Pendant ce temps des cités comme Corinthe, Athènes et Sparte se développaient dans la péninsule.

c) *Au* VIe *siècle* la Grèce d'Asie, où la civilisation hellénique connaît son expression la plus brillante, est conquise par les Perses. Ce fait est à l'origine d'un conflit opposant les Grecs et les Perses au début du Ve siècle et qu'on appelle les guerres médiques. Sparte est à son apogée● ; Athènes devient une grande cité. Les œuvres littéraires se multiplient ; la période archaïque s'achève.

2° ***La période classique,*** que nous étudierons plus particulièrement, est celle du plein épanouissement du génie grec.

a) *Aux* V^e^ *et* IVe *siècles*, depuis les guerres médiques jusqu'à l'établissement de la domination des rois de Macédoine sur les cités grecques, s'étend la période classique proprement dite : tour à tour Sparte, Athènes et Thèbes dominent la péninsule sans jamais réussir à l'unifier ; mais les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art naissent à cette époque.

b) A la fin du IVe siècle la Grèce est soumise au roi de Macédoine. Alexandre le Grand conquiert l'Empire perse. *Aux* IIIe *et* IIe *siècles* des dynasties macédoniennes règnent sur l'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure : au contact des orientaux la civilisation de la Grèce classique se transforme et devint la civilisation hellénistisque. Mais au IIe siècle la Macédoine et la Grèce sont à leur tour conquises par les Romains ; désormais l'histoire grecque n'est plus qu'un chapitre de l'histoire romaine.

QUESTIONS

★ **1.** *Les Grecs considéraient les Perses comme des barbares. Comment convient-il d'interpréter ce jugement?*

★ **2.** *Quels sont les pays qui constituent le monde grec au VIIIe siècle?*

n° 1

CHAPITRE XI

LA GRÈCE ARCHAÏQUE

SOMMAIRE

Nous connaissons la Grèce archaïque par les poèmes homériques et par les découvertes des archéologues.

I. La Grèce archaïque d'après les poèmes homériques.

1. L'Iliade et l'Odyssée sont deux épopées attribuées à Homère. L'Iliade raconte un épisode de la guerre de Troie, « le courroux d'Achille ». L'Odyssée narre les aventures d'Ulysse au retour de cette guerre.

2. Les poèmes homériques ont été célèbres pendant toute l'Antiquité classique.

3. Ils présentent un réel intérêt historique.

4. La lecture des poèmes homériques nous renseigne sur la société, les mœurs, les genres de vie et la religion de la Grèce archaïque.

II. Les enseignements de l'archéologie.

1. Après Schliemann, de nombreux archéologues ont fouillé le site de Troie et le sol du Péloponèse.

2. Grâce à eux nous connaissons des villes, des sépultures, des objets d'art et des objets d'usage courant datant de l'époque « homérique ».

III. De la Grèce archaïque à la Grèce classique.

1. La société antérieure au VIIIe siècle se caractérise par la solidarité de la famille (ou genos) et par la domination d'une aristocratie de propriétaires fonciers.

2. A partir du VIIIe siècle la vie économique fut transformée par l'essor de la colonisation, par l'apparition de la monnaie et de la fortune mobilière et par le développement du commerce maritime.

3. Les marchands enrichis et les artisans s'unirent aux paysans pauvres pour abattre la domination des grands propriétaires : ils n'y parvinrent souvent qu'avec l'aide d'un tyran.

4. L'art grec naît pendant cette période. Il atteint déjà un niveau élevé au VIe siècle.

Comment connaissons-nous la Grèce archaïque?

Aucun récit historique n'est antérieur au VIe siècle. Mais nous avons quelques connaissances sur la vie des Achéens grâce aux *poèmes homériques* et grâce aux travaux des *archéologues* qui ont retrouvé des villes, des tombeaux, des œuvres d'art, des trésors.

I. La Grèce archaïque d'après les poèmes homériques

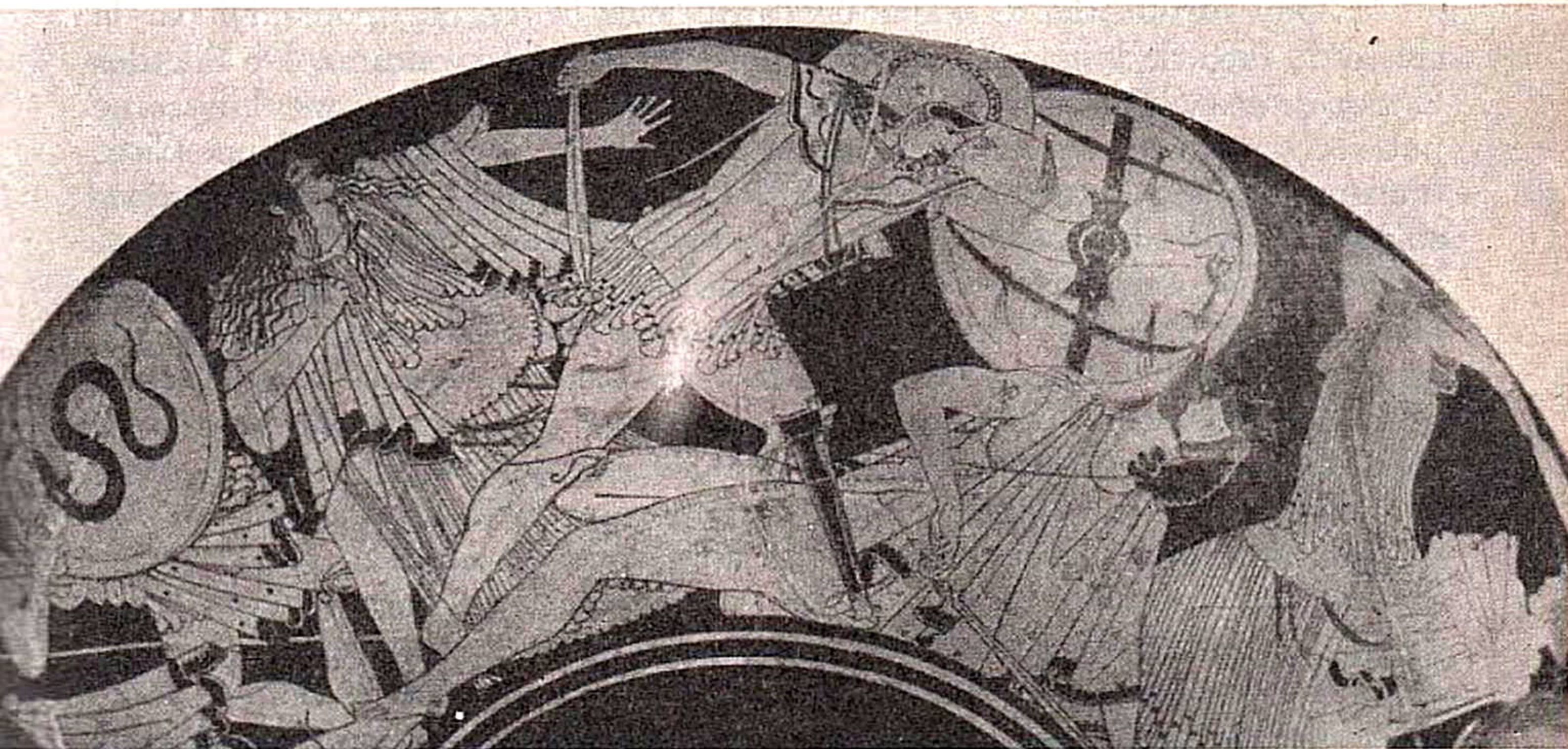
1. Les poèmes homériques. L'Iliade et l'Odyssée sont deux épopées attribuées au poète Homère. L'***Iliade*** raconte « le courroux d'Achille », épisode fameux de la guerre de Troie qui, d'après la tradition, aurait dressé au XIIe siècle avant J.-C., pendant dix ans (1193-1184), les cités achéennes coalisées contre la ville de Troie ou Ilion, située en Asie Mineure au sud de l'Hellespont. L'***Odyssée*** est le récit du retour d'Ulysse (en grec Odysseus) après la guerre.

Ménélas, roi de Sparte, avait épousé Hélène, fille de Zeus et de la mortelle Léda; mais Pâris fils de Priam, roi de Troie, avait enlevé la belle Hélène, avec l'aide d'Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour. A l'appel du mari outragé les rois achéens firent une expédition contre Troie, sous le commandement suprême d'Agamemnon, roi de Mycènes et frère de Ménélas. La flotte achéenne réunie à Aulis ne put obtenir des dieux les vents favorables que par le sacrifice d'Iphigénie, fille du « roi des rois » Agamemnon. La guerre dura dix ans et les exploits des héros des deux camps étaient soutenus par les dieux, Athéna et Héra pour les Grecs, Aphrodite pour les Troyens.

L'épisode chanté par l'Iliade commence avec la dernière année du siège. L'un des plus redoutables des Achéens, *Achille* « aux pieds légers », fils de Pelée et de la déesse de la mer Thétys, humilié par *Agamemnon* qui lui a enlevé une belle captive, se retire sous sa tente et refuse de combattre. Dès lors les Achéens ne connaissent que des échecs. Patrocle, ami intime d'Achille, le persuade de lui prêter les armes merveilleuses que lui avait données sa mère et va provoquer le plus fort des guerriers troyens, *Hector*, l'un des cinquante fils de Priam et mari de la tendre Andromaque. Patrocle est tué. Achille, fou de douleur et de colère, reprend le combat pour venger son ami; il tue Hector dont il profane le cadavre en le traînant derrière son char autour des murailles de Troie. L'Iliade se termine avec les funérailles d'Hector.

Par la suite Achille périt à son tour et Troie ne fut prise que grâce à la ruse d'Ulysse, roi d'Ithaque, qui réussit à faire introduire dans la ville, par les Troyens eux-mêmes, un grand cheval de bois, dans les flancs duquel étaient cachés des guerriers achéens. La ville fut rasée, les habitants massacrés ou emmenés en captivité. Ménélas retrouva la belle Hélène.

Le combat d'Achille et d'Hector. Auprès d'Achille, Athéna sa protectrice.



La prise de Troie (coupe de Brygos, Musée du Louvre). Scènes de l'Iliade décorant des vases en céramique.



Le Retour d'Ulysse. Le héros est reconnu par une vieille servante qui lui lave les pieds selon les lois de l'hospitalité.

L'Odyssée raconte le retour de l'artificieux *Ulysse* qui, poursuivi par la colère du dieu de la mer, Poséidon, subit bien des mésaventures. De l'île des Cyclopes, géants redoutables n'ayant qu'un œil au milieu du front, Ulysse ne put s'échapper qu'en aveuglant le cyclope Polyphème; puis la magicienne Circé transforma en pourceaux plusieurs de ses compagnons. Il lui fallut échapper aux gouffres de Charybde et de Scylla●, aux tempêtes, au charme des Sirènes●, à l'hospitalité généreuse mais tyrannique de la nymphe Calypso. Après un dernier naufrage il échoua dans l'île des Phéaciens (peut-être Corcyre, l'actuelle Corfou). Réconforté par l'hospitalité du roi Alkinoos et en dépit de l'attrait qu'exerçait sur lui la fille du roi, la belle Nausicaa, il rejoignit enfin Ithaque. Il y retrouva son vieux père, son épouse Pénélope, et son fils Télémaque. Mais il lui fallut d'abord abattre à coups de flèches les seigneurs d'Ithaque qui, le croyant mort, prétendaient à la main de la fidèle Pénélope.

2. Célébrité des poèmes homériques. Des poètes inspirés, les *aèdes*, comme les trouvères du moyen âge, allaient de maison noble en maison noble chanter, en s'accompagnant sur la cithare●, les exploits des héros de la guerre de Troie. L'ensemble de ces œuvres forme le « cycle »● troyen. L'Iliade et l'Odyssée sont les plus belles de ces « chansons de geste ». Les poètes tragiques, les

artistes, les décorateurs de céramique s'en sont inspirés. Tout Grec cultivé en connaissait par cœur des tirades entières. Le grand conquérant Alexandre, roi de Macédoine, avait toujours une Iliade dans ses bagages et rêvait d'être un nouvel Achille. Le poète latin Virgile s'est inspiré des poèmes homériques pour composer son Enéide.

3. Intérêt historique des poèmes homériques. On ne connaît pas la date de leur composition ; on ne sait pas s'ils sont l'œuvre d'un seul ou de plusieurs poètes, ni si Homère a réellement existé; il se peut d'ailleurs que la guerre de Troie n'ait jamais eu lieu.

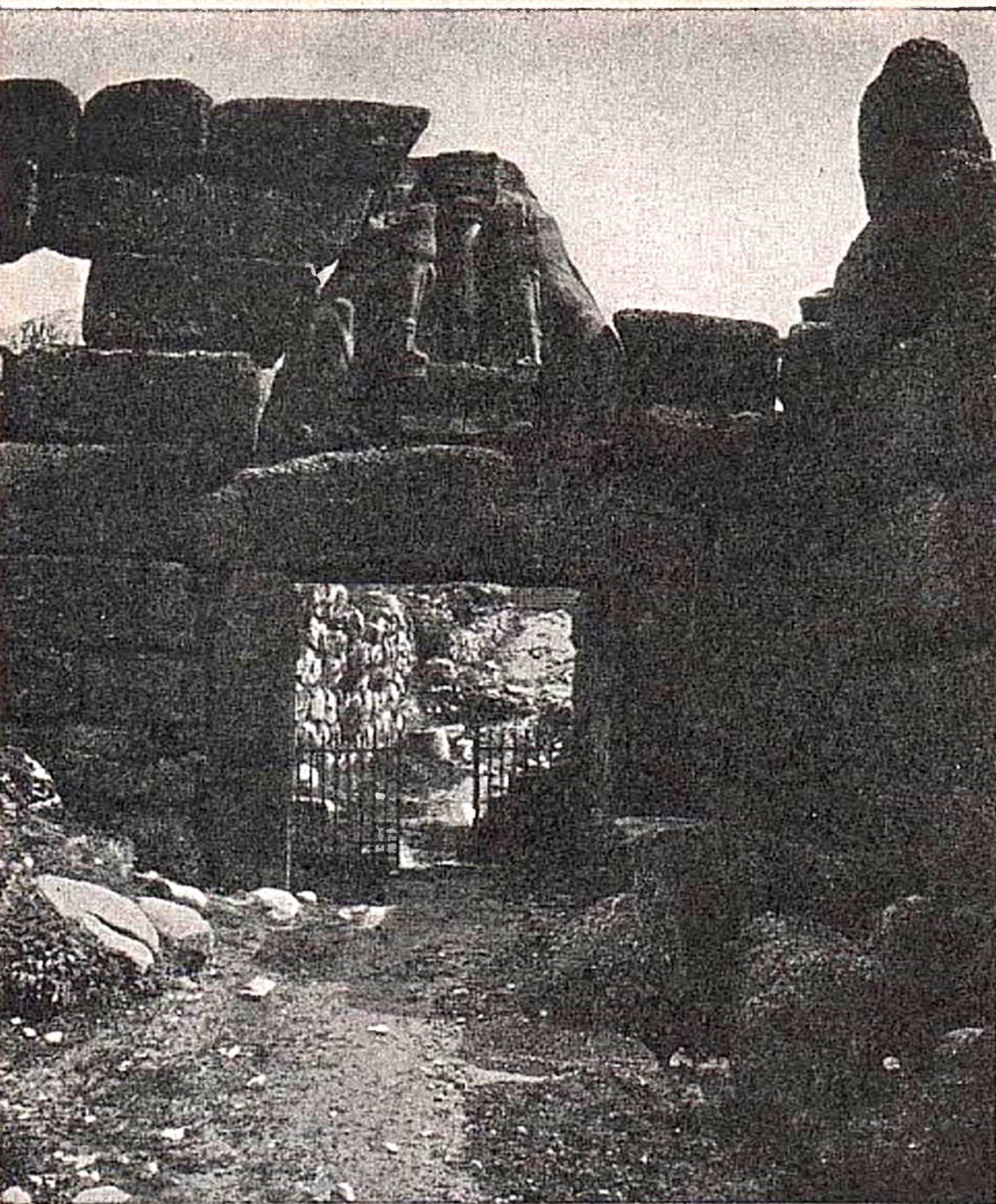
Vous vous demandez peut-être, dans ces conditions, en quoi ces merveilleux poèmes peuvent intéresser l'histoire? C'est que l'Iliade et l'Odyssée sont des témoignages précieux sur la civilisation, la société, la religion et la façon de vivre des Achéens, et plus généralement des Grecs avant le VIIe siècle. En effet, s'ils ont été rédigés tardivement, ces poèmes sont l'écho de très vieux récits transmis oralement de siècle en siècle par les aèdes. Il est donc naturel d'y retrouver la description d'objets, de genres de vie et de croyances d'âge différent, les uns très anciens remontant aux Achéens, les autres plus récents et même contemporains de l'auteur.

4. Ce qu'on apprend en lisant les poèmes homériques. Les rois achéens des poèmes homériques sont nombreux; ils règnent sur des territoires exigus ne comprenant généralement qu'une ville fortifiée et la campagne environnante. Ce sont des guerriers et des propriétaires fonciers, qui ne s'entendent guère entre eux; la Grèce au temps des Achéens et plus encore après l'invasion dorienne est morcelée et divisée. Le roi gouverne en prenant l'avis des chefs des grandes familles du pays qui portent aussi parfois le titre de roi. Ainsi Alkinoos reçoit Ulysse au milieu de son conseil. Seuls les chefs comptent, le peuple doit obéir. Quand Thersite, un simple guerrier, tient des propos acerbes contre les grands, il est rudement châtié par Ulysse. D'ailleurs les poèmes homériques, destinés à un public aristocratique, ne parlent que peu des humbles.

La grande affaire de ces nobles est la guerre; pesamment armés, munis d'un casque, d'une cuirasse, de jambières, d'une épée et d'une lance de bronze, ils combattent, montés sur des chars; ils cherchent dans la mêlée un adversaire à leur taille et les combats ne sont qu'une série de duels.

La chasse, les sports, les festins riches en viandes, l'audition des aèdes sont leurs distractions favorites. Querelleurs et pillards, ils ont toutefois le culte de l'hospitalité et l'amour de leur petite patrie.

Leur morgue n'exclut pas la simplicité; le vieux roi Laërte, qui s'est déchargé du pouvoir sur son fils Ulysse, bêche son champ, revêtu d'oripeaux



Porte des Lionnes à Mycènes (XIVe s. av. J.-C.). Mur « cyclopéen »; au-dessus du linteau d'une seule pierre, un bloc plus mince dans lequel ont été sculptées deux lionnes.

crasseux. Nausicaa, fille de roi, lave à la rivière le linge de sa famille (cf. Texte I). Ulysse se vante de savoir conduire droit sa charrue comme un bon paysan. La reine veille sur les provisions, file et tisse de ses propres mains au milieu des servantes. La terre et les troupeaux sont les vraies richesses; seuls les rois possèdent des objets en métal précieux. C'est que le commerce est encore bien réduit; la monnaie n'existe pas, les échanges se font en nature; c'est le système du troc. Les navires d'un faible tonnage ne sont que de grosses barques. D'ailleurs le commerce maritime est rendu dangereux par la piraterie, considérée comme une activité honorable.

II. Les enseignements de l'archéologie

1. Les fouilles. Le premier, l'Allemand Schliemann, passionné par les poèmes homériques, découvrit les vestiges d'une ville de l'époque mycénienne ruinée par l'incendie et la prit, probablement à tort, pour la *Troie* de l'Iliade. Mais dans le Péloponèse il retrouva les ruines de *Mycènes*, la ville d'Agamemnon. Après lui d'autres archéologues fouillèrent le sol à Argos, à Tirynthe, etc...; leurs découvertes ont éclairé et enrichi le tableau de la Grèce « homérique ». Elles ont permis de préciser les points suivants.

2. Ce que nous ont appris les fouilles.

1° Les villes des guerriers achéens étaient des citadelles perchées sur la hauteur. Elles étaient entourées de hautes murailles formées d'énormes blocs



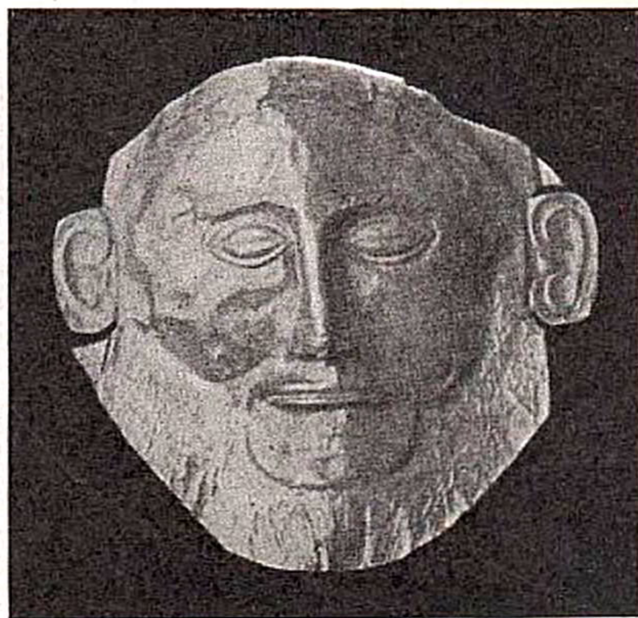
Cimetière à Mycènes (antérieur à 1500 avant J.-C.). Tombes dites « à puits » groupées dans des cercles de pierres.

habilement posés les uns sur les autres sans ciment. Les maisons, de dimensions modestes, s'ordonnaient autour d'une pièce principale de forme rectangulaire appelée *mégaron*, à la fois salle du foyer, centre du culte domestique, et lieu de réception ; le toit était à double pente comme dans les pays du Nord.

2° On a retrouvé à Mycènes, sur l'acropole, une vaste sépulture circulaire : là gisaient les chefs défunts auxquels était rendu un véritable culte ; masqués d'or, ils étaient environnés d'armes d'apparat et d'objets en métal précieux.

3° Les artistes achéens sculptèrent habilement le métal et surent rendre parfois avec précision les attitudes des animaux, mais ils ne faisaient qu'imiter les modèles crétois. Le déclin de la Crète entraîna le déclin de leur art. Ils ornaient leurs vases de céramique de dessins géométriques.

4° Les objets usuels étaient en bronze. Même après l'invasion des Doriens qui connaissaient l'usage du fer, ce métal n'a que lentement remplacé le bronze pour la fabrication des outils et des armes.



Masque d'or trouvé dans une tombe de Mycènes.

Les découvertes archéologiques

ont confirmé sur bien des points les renseignements tirés des poèmes homériques; par exemple la salle du conseil d'Alkinoos décrite par Homère est semblable au mégaron d'un palais mycénien dégagé par les fouilles.



Vase mycénien. Remarquer la gaucherie du dessin. Décrire l'armement des guerriers.



Gobelets d'or découverts à Vaphio en Laconie (Musée d'Athènes).



Les fouilles de l'Allemand Schliemann où l'on voit les soubassements des remparts de Troie.

III. De la Grèce archaïque à la Grèce classique

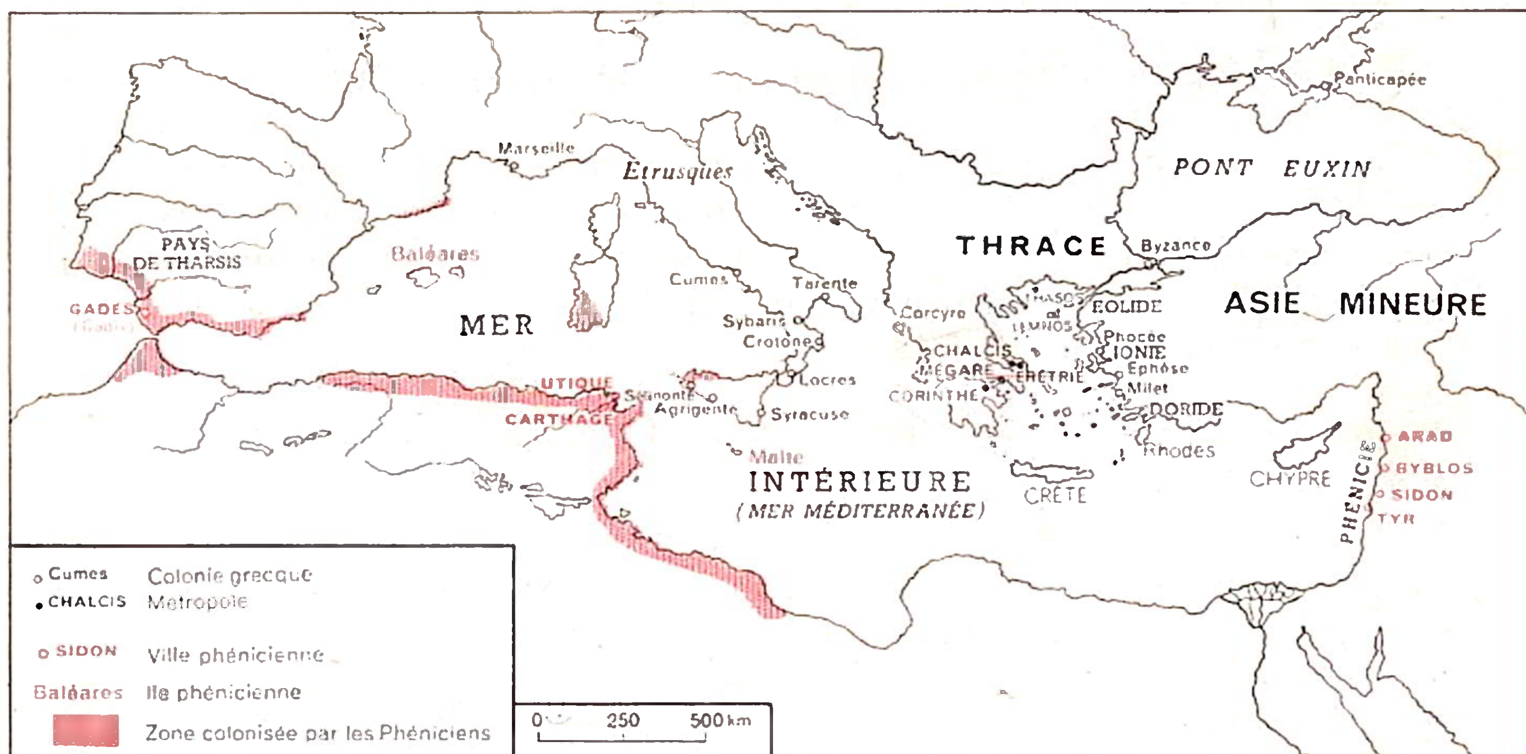
Nous avons vu qu'après les invasions doriennes la première grande civilisation hellénique a rapidement périclité. Les poètes du VIIe siècle, comme Hésiode, opposent au brillant passé de l'âge d'or les misères du présent « âge de fer » (cf. Texte II). Mais nous savons peu de chose sur la longue période qui s'étend du Xe au VIIIe siècle.

1. La vieille société. L'agriculture et l'élevage sont toujours les occupations dominantes.

a) **Le génos.** La cellule sociale est la famille au sens large du terme, le *génos* (au pluriel *génè*) (prononcer guénos et guénè), un véritable clan● qui groupe, vivant en communauté, tous ceux qui descendent du même ancêtre. Sur le génos règne le plus ancien ; il juge les membres du génos, dirige l'exploitation des terres, distribue les tâches. Prêtre de la famille, il préside au culte domestique devant l'autel du foyer, où brûle le feu sacré, et il veille au culte des morts ensevelis dans le tombeau commun. Cette solidarité sacrée du sang est si forte que toute offense faite à un membre du génos en atteint tous les membres et que ces derniers ont le devoir de tirer vengeance du génos de l'offenseur. C'est le régime de la « vendetta ». De même, celui qui a été chassé du génos ou s'en est exclu lui-même n'est plus qu'un hors-la-loi sans ancêtres et sans foyer méprisé de tous.

b) **La cité.** Ces génè étaient groupés en associations de caractère religieux, les phratries et les tribus. Plusieurs tribus s'unissaient pour former une *cité* qui comprenait la ville proprement dite avec son acropole● et sa place publique ou *agora*, et le territoire rural. Seuls les membres des génè comptaient dans la cité et réunis sur l'agora pouvaient donner leur avis ; seuls les chefs des génè gouvernaient. A la domination des rois achéens avait succédé celle d'une aristocratie●, d'une noblesse de propriétaires fonciers. Les autres habitants, petits propriétaires laboureurs, fermiers, artisans, commerçants, marins ne participaient pas à la vie politique.

2. Les transformations économiques : la colonisation. A partir du VIIIe siècle les conditions de la vie économique se sont transformées. Les VIIIe et VIIe siècles sont la grande époque de la colonisation grecque qui fut l'œuvre parfois de groupes isolés, le plus souvent d'expéditions officiellement organisées. Les causes en sont multiples : le goût de l'aventure, l'accroissement



de la population devenue trop nombreuse pour le territoire de la cité, les troubles politiques provoquant l'exil des partis vaincus, la recherche de débouchés commerciaux

Après avoir pris l'avis de l'oracle de *Delphes*, emportant avec eux le feu sacré et sous la conduite d'un chef religieux, les émigrants partaient fonder une cité nouvelle. La colonie était indépendante et se gouvernait elle-même, mais elle gardait avec la cité-mère, la *métropole*, des relations commerciales et surtout des liens religieux très étroits. Les principales métropoles furent les villes d'Ionie en Asie Mineure, notamment Milet, et en Grèce proprement dite, Chalcis et Érétrie, Corinthe et Mégare.

Les principales colonies furent établies sur les rives du *Pont-Euxin* (Panticapée); sur les *détroits* qui font communiquer le Pont-Euxin et la mer Égée (Byzance); en *Thrace*, dans les *îles Ioniennes* (Corcyre); en *Sicile* (Syracuse, Agrigente, Sélinonte); en *Italie méridionale* ou Grande Grèce (Cumes, Locres, Crotone, Sybaris, Tarente); à l'Occident, *Massalia* (Marseille), fille de Phocée, était le bastion de l'hellénisme face aux Étrusques et aux Phéniciens. Les premières colonies ont essaimé à leur tour.

La Grèce d'Asie et la Grande Grèce connurent aux VIIe et VIe siècles une prospérité plus grande et une civilisation plus brillante que les cités de la péninsule. Là vécurent les plus grands penseurs et les plus grands poètes; là travail-

lèrent les meilleurs sculpteurs; là s'élevèrent les plus beaux monuments, comme le temple d'Éphèse en Ionie et les temples de Sélinonte en Sicile, dont les vastes proportions paraissaient colossales aux Grecs de la péninsule. Dans ces pays neufs on voyait grand ! L'opulence devint même pour les colonies ioniennes une cause d'affaiblissement : à Milet, à Phocée, à Éphèse le goût du luxe, la recherche de tous les raffinements firent oublier aux citoyens la nécessité du travail et de l'effort. « Autrefois, les Milésiens furent valeureux ! » disait un proverbe. Incapables de sacrifices pour défendre leur liberté, ces villes tombèrent sous la domination de Crésus, puis des Perses.

La colonisation a eu pour effet d'intensifier les échanges, le trafic maritime et la production des artisans. Cet essor commercial a été favorisé par un fait capital, l'*invention de la monnaie*, au VIIe siècle, dans le royaume de Lydie. Les cités grecques frappèrent des pièces de monnaie, notamment les grands ports, Corinthe, Mégare, Egine, Milet.

Au lieu d'échanger des produits par le système du troc, on pouvait désormais acheter et vendre les marchandises. On disposait d'un nouveau moyen d'apprécier la fortune : la richesse appartenait jusqu'alors aux nobles, aux propriétaires fonciers qui possédaient la terre et les troupeaux; depuis, il y eut une nouvelle catégorie de riches, ceux qui gagnant de l'argent dans les affaires disposaient d'une certaine quantité de pièces de monnaie.

3. Les transformations sociales et politiques : les tyrans. Il y avait dans les cités un nombre toujours croissant de marins, d'artisans travaillant pour l'exportation, de négociants enrichis, de changeurs, voire de banquiers. Forts de leur importance, ils n'acceptaient plus la domination de l'aristocratie foncière, contre laquelle ils s'alliaient avec les paysans et les fermiers misérables. Une agitation allant parfois jusqu'à la guerre civile troubla les cités.

Souvent pour abattre le régime de l'aristocratie● les autres classes soutenaient un *tyran*; ce n'était pas nécessairement un despote cruel, mais une sorte de dictateur qui s'emparait du pouvoir par la force. Corinthe, Mégare, les villes grecques d'Asie au VIIe siècle, plus tard Athènes au VIe siècle et Syracuse au Ve ont connu la tyrannie.

Les tyrans qui se succédaient de père en fils ont limité les privilèges de la noblesse foncière, amélioré le sort des petits cultivateurs, développé le commerce. Ils ont entrepris des grands travaux afin d'embellir leur ville et, en même temps, de procurer du travail aux ouvriers : par exemple Polycrate, tyran de Samos, fit construire le plus grand aqueduc du monde grec. Ils ont protégé et attiré à leur cour les écrivains et les artistes. Leur rôle a donc été bienfaisant et

Héra de Samos (Musée du Louvre). — Cette statue ionienne en marbre qui date de 560 environ montre à la fois la persistance de l'archaïsme (rigidité de la partie inférieure du corps semblable à une colonne et rappelant les vieilles idoles en bois) et la délicatesse ionienne (finesse des draperies et notamment du châle drapé sur la poitrine).



cependant le régime de la tyrannie n'a pas duré : les Grecs acceptaient difficilement d'obéir à un seul homme, d'autant plus qu'au fondateur de la tyrannie succédait parfois un fils médiocre. Chassés par des révolutions, les tyrans laissèrent généralement la place à un régime démocratique.

4. L'art archaïque. On assiste à la naissance de l'art grec qui s'épanouit surtout à partir du VIIe siècle.

Le temple devient le monument par excellence dont s'enorgueillissent les cités; on ne construit plus de palais ni de vastes tombeaux comme au temps des Achéens, mais des demeures pour les dieux. Au VIe siècle le plan du temple, les procédés de construction, la disposition des colonnes, la décoration sculptée sont au point; ils ne changeront plus beaucoup par la suite.

Les premières idoles de bois ont été remplacées par des statues en pierre longtemps gauches et rigides, les bras collés au corps; les plis des vêtements étaient maladroitement figurés par de grosses cannelures toutes droites. Peu à peu ces idoles figées s'animèrent. Au VIe siècle on sait représenter un jeune homme en mouvement : une jambe s'avance, le bras esquisse un geste, la musculature est figurée avec exactitude. En Ionie abondent les statues de jeunes filles souriantes, revêtues d'étoffes fines et luxueuses dont les plis tombent harmonieusement.

Fuyant la conquête perse, de nombreux artistes ioniens se sont établis dans les cités de la péninsule où régnait un art plus viril et plus sévère qu'on appelle l'art dorien. Du mariage de la rigueur dorienne avec l'élégance ionienne allait naître l'art classique.

DOCUMENTS

Textes : La vie des nobles dans la Grèce archaïque d'après Homère.

I. *Nausicaa, fille du roi des Phéaciens, s'affaire au lavoir* (Odyssée VI, 57-59 : traduction Victor Bérard, Collection des Universités de France).

— « Mon cher papa, ne veux-tu pas me faire armer la voiture à roues hautes? Je voudrais emporter notre linge là-bas pour le laver au fleuve : j'en ai tant sali! Toi d'abord tu ne veux, pour aller au conseil avec les autres rois, que vêtements sans tache, et, près de toi, cinq fils vivent en ce manoir, deux qui sont mariés et trois encore garçons, mais de belle venue! Sans linge frais lavé, jamais ils ne voudraient s'en aller à la danse. C'est à moi que revient le soin de tout cela ».... Alors Nausicaa monta sur la voiture... La vierge prit le fouet et les rênes luisantes. Un coup pour démarrer et mules s'ébrouant, de s'allonger à plein effort et d'emporter le linge et la princesse; à pied, sans la quitter, ses femmes la suivirent.

On atteignit le fleuve aux belles eaux courantes. Les lavoirs étaient là, pleins en toute saison... Les mules dételées, on les tira du char et, les lâchant au long des cascades du fleuve, on les mit à paître l'herbe à la douceur de miel. Les femmes avaient pris le linge sur le char et, le portant à bras dans les trous de l'eau sombre, rivalisaient à qui mieux mieux pour le fouler. On lava, on rinça tout ce linge sale; on l'étendit en ligne aux endroits de la grève où le flot quelquefois venait battre le bord et lavait le gravier. On prit le bain et l'on se frotta d'huile fine, puis, tandis que le linge au clair soleil séchait, on se mit au repas sur les berges du fleuve et s'étant régalées, servantes et maîtresse dénouèrent leurs voiles pour jouer au ballon. »

II. *Les jeux sportifs, distraction des nobles Phéaciens* (*ibid.*, VIII, 120 sq.).

Après un festin en l'honneur d'Ulysse et l'audition d'un aède, les jeunes nobles vont disputer des épreuves sportives.

« Pour disputer d'abord l'épreuve de la course, on se mit à la borne où la piste s'ouvrait : tous ensemble, en un vol, ils filèrent dans un nuage de poussière... Puis ce fut la (lutte) à main plate et ses halètements. Au saut Doublemer en dernier l'emporta. Au disque Laviron l'emporta mieux encore. A la boxe, ce fut le brave fils d'Alkinoos Laodamas. »

Ulysse est prié à son tour de montrer ses talents; comme il se récuse, il s'attire les railleries d'Euryale !

« Ah! non! je ne vois rien, mais rien en toi, notre hôte, d'un connaisseur des jeux, même en prenant tous ceux dont usent les humains! Si jamais sur les bancs d'un vaisseau tu montas, ce fut pour commander des marins au commerce, noter la cargaison ou surveiller le fret et vos gains de voleurs. Mais un athlète, toi! »

Texte II : L'âge d'or et l'âge de fer.

(Hésiode[1] : *Les travaux et les jours*, passim). Le poète HÉSIODE oppose à la vie heureuse des premiers hommes l'existence de ses contemporains.

« D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les immortels habitants de l'Olympe. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas; mais bras et jarret toujours jeunes, ils s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu des biens sans nombre ».

L'âge d'argent succéda à cet âge d'or, puis l'âge de bronze et enfin l'âge de fer.

« C'est maintenant la race du fer. Les hommes ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables... Alors l'hôte ne sera plus cher à son hôte, l'ami à son ami, le père à son père. A leurs parents, sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris... Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien...; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus... De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal il ne sera point de secours. »

1. Hésiode, poète grec né en Béotie. On ne connaît pas exactement les dates de sa vie (deuxième moitié du VIIIe ou VIIe siècle).

EXERCICES

★ — *Comparer l'art des Achéens à celui des Crétois.*

★ — *Comparer la carte de la colonisation grecque à celle de la colonisation phénicienne à partir du VIIIe siècle. Dresser une carte du monde méditerranéen et délimiter les zones d'activité des commerçants grecs et phéniciens. Ces zones coïncident-elles?*

QUESTIONS

★ **1.** *Qu'est-ce qu'une chanson de geste? N'existe-t-il pas quelque ressemblance entre l'épopée homérique et les chansons de geste du Moyen Age?*

★ **2.** *Quel est l'idéal de la vie noble aux temps homériques? Que vous enseigne sur ce point le Texte I ?*

★ **3.** *Pourquoi y a-t-il eu des troubles dans les cités aux VIIIe et VIIe siècles? Quels étaient les mécontents?*

CHAPITRE XII

LES CITÉS GRECQUES : SPARTE ET ATHÈNES

SOMMAIRE

I. Les cités grecques.

1. La cité était un véritable état; c'était le seul type d'état que connût le monde grec.

2. Le particularisme des cités entraînait une profonde division du monde grec.

II. Sparte.

Sparte était une cité de soldats.

1. Sparte établit sa domination sur le Péloponèse par la conquête de la Messénie et après le VIIe siècle par la formation de la Ligue du Péloponèse.

2. Après la conquête de la Messénie, Sparte s'est figée dans des institutions attribuées à Lycurgue.

3. Futur citoyen, l'enfant recevait de l'État une éducation très rude. Soldats de vingt à soixante ans, les citoyens ou Égaux participaient aux repas en commun et recevaient pour vivre un lot de terre, le cléros.

4. Les non-citoyens étaient des périèques ou des hilotes. Le sort des hilotes était misérable.

5. Le gouvernement de Sparte était oligarchique : les deux rois et l'assemblée des citoyens avaient moins de pouvoir que les éphores et la gérousia.

6. Sparte a peu contribué à l'essor de la civilisation.

III. Athènes.

1. Athènes a fait pacifiquement l'unité de l'Attique.

2. La domination des Eupatrides a été ébranlée par les transformations économiques et sociales du VIIe siècle.

3. Dracon publia les lois pour la première fois. Solon par des réformes modérées essaya d'empêcher la guerre civile : il créa la Boulé et l'Héliée.

4. Le tyran Pisistrate et ses fils embellirent Athènes et achevèrent la ruine du régime des Eupatrides.

5. Clisthène donna aux Athéniens des institutions démocratiques : il créa les dèmes et les tribus, réorganisa la boulé, les magistratures (stratégie) et institua l'ostracisme.

I. Les cités grecques

1. Qu'est-ce qu'une cité? Aujourd'hui cité est synonyme de ville. Dans la Grèce ancienne, le terme de cité (en grec : *polis*) désignait un véritable petit état indépendant comprenant, outre la ville proprement dite, un certain nombre de bourgs campagnards. Par exemple, le nom d'Athènes désignait à la fois la ville d'Athènes et l'état athénien. Un cultivateur de la plaine de Marathon, un marin du Pirée étaient des Athéniens au même titre qu'un habitant de la ville.

Les Grecs n'ont jamais conçu l'état autrement que sous la forme d'une cité. La Grèce antique, qui n'a jamais été unifiée, était un ensemble de cités autonomes.

2. Particularisme et désunion des cités. Les cités étaient nombreuses. Vous en voyez beaucoup sur la carte et pourtant elles n'y figurent pas toutes ! Chacune était jalouse de son indépendance, fière de ses institutions, de ses temples, de ses artistes, de ses athlètes, de tout ce qui la différenciait des autres. Pour un Grec, le patriotisme était l'amour exclusif de sa propre cité.

Les cités s'entendaient mal, surtout quand elles étaient voisines : Athènes était l'ennemie d'Égine et de Mégare, Platées résistait à Thèbes, Corinthe détestait Argos qui haïssait Sparte.

En dépit d'un certain nombre de ressemblances dues à une civilisation commune, chaque ville avait sa physionomie propre, chaque cité avait ses institutions particulières. C'est ce que montre bien l'étude successive de Sparte et d'Athènes.

II. Sparte

Sparte était une cité de soldats : ses citoyens n'avaient d'autre métier que celui des armes, ses enfants étaient éduqués militairement, son poète Tyrtée n'a chanté que la guerre.

1. Comment fut établie la domination de Sparte. Les Doriens à partir du XIe siècle (cf. p. 114) se sont infiltrés dans le Péloponèse, combattant et détruisant les cités achéennes. Ils fondèrent des cités nouvelles : la plus importante, Sparte ou Lacédémone, était située dans l'étroite plaine de l'Eurotas, la *Laconie*, que dominaient les flancs escarpés du Parnon et du Taygète; Homère l'appelait « la creuse Lacédémone ».

A l'est du Parnon les Spartiates disputèrent victorieusement à Argos, son



Photo Goldner.

Vallée de l'Eurotas, près de Sparte.

éternelle ennemie, le district côtier qui va du cap Malée au golfe argolique. A l'ouest du Taygète, ils s'emparèrent de la *Messénie* à la fin du VIIIe siècle; mais les Messéniens se révoltèrent dans le dernier tiers du VIIe siècle; il fallut une guerre longue et difficile pour venir à bout de leur héroïque résistance : c'est à cette occasion que Tyrtée composa ses poèmes pour enflammer le courage des guerriers lacédémoniens (cf. Texte I, p. 140). La conquête définitive de la Messénie, dont les habitants asservis travaillèrent le sol pour le compte des vainqueurs, assura la prospérité de Sparte.

Désormais Sparte ne fit plus de conquête et domina le Péloponèse par deux moyens : 1° en intervenant dans les affaires intérieures des autres cités, comme Tégée et Corinthe, afin d'y maintenir des gouvernements amis; 2° par une politique d'alliance qui lui permit de constituer une Ligue du Péloponèse, dont elle dirigeait la politique extérieure et qui groupait à la fin du VIe siècle le tiers de la péninsule.

2. Les institutions de Lycurgue. Jusqu'au VIIIe siècle l'activité économique et le gouvernement de Sparte devaient ressembler à ceux des autres cités; elle avait ses commerçants, ses artisans et ses artistes. Mais les dures guerres de Messénie la contraignirent à de profondes transformations. Dès la fin du VIIe siècle elle avait acquis une organisation sociale et politique capable de lui conserver le fruit de ses conquêtes. On en attribuait la création à un sage légendaire du nom de Lycurgue. Par la suite ces institutions ne subirent plus aucun changement.

Les habitants étaient rangés dans des classes sociales bien distinctes : les *citoyens* ou « *Égaux* », voués exclusivement au métier des armes, formaient la classe privilégiée, l'aristocratie. Il y avait deux classes inférieures, les *périèques* et les *hilotes*.

3. La vie des citoyens. Les citoyens restaient toute leur vie soumis au service et au contrôle de l'État.

L'enfant n'était autorisé à vivre que si un « conseil de vieillards » le jugeait bien conformé, sinon, il était précipité dans un gouffre. A l'âge de sept ans il était enlevé à sa mère et vivait jusqu'à vingt ans avec des camarades de son âge sous l'autorité de moniteurs; il franchissait une série d'échelons de plus en plus rudes. On s'attachait à développer son corps et à former son caractère plus qu'à orner son esprit. Pour l'endurcir, dès l'âge de douze ans on lui donnait de méchants vêtements et une couche dure; il était insuffisamment nourri et devait compléter sa ration en maraudant; mais comme il était puni s'il était pris sur le fait, il lui fallait autant de ruse et d'adresse que d'audace. Il subissait sans murmurer les railleries des anciens et les coups des instructeurs. Plutarque se fait l'écho d'une tradition tardive suivant laquelle, à l'occasion d'une fête, devant l'autel d'Artémis, les enfants rivalisaient à qui supporterait sans se plaindre le plus grand nombre de coups de fouet : certains en mouraient.

On rapporte qu'un jeune garçon ayant dérobé un renard l'avait caché sous sa robe. Pour dissimuler son larcin, il laissa le renard lui déchirer le ventre et mourut sans une plainte.

Guerrier spartiate, dit « Léonidas » (vers 470 avant J.-C.)



A vingt ans ils étaient admis dans l'armée après une dernière épreuve, « *la cryptie* », sorte de retraite au cours de laquelle ils se cachaient dans la campagne, dérobant leur nourriture et tuant les hilotes qu'ils surprenaient la nuit hors de chez eux.

Le citoyen était soldat de vingt à soixante ans. Pendant tout ce temps il était astreint à participer aux repas en commun : chaque jour il prenait le repas principal assis à la même table que les hommes de son unité, ses camarades de combat. Jusqu'à l'âge de trente ans, même marié, il devait coucher à la caserne. Comme toute profession lui était interdite, il recevait de l'état un lot de terre héréditaire, le *cléros*,

que cultivaient pour lui des hilotes; les produits du cléros nourrissaient sa famille et lui permettaient de payer son écot aux repas en commun. Pourtant la propriété privée existait, toute la terre n'appartenait pas à l'état. Certains citoyens possédaient des domaines; leur femme en dirigeait l'exploitation. L'égalité n'était que théorique : parmi les « Égaux » il y avait des riches et des pauvres.

4. Les non-citoyens : périèques et hilotes. Les *périèques* étaient des hommes libres; ils vivaient généralement dans des bourgades situées aux frontières de la Laconie (leur nom veut dire « ceux qui habitent autour »). Ils pouvaient être cultivateurs, artisans ou commerçants; ils s'administraient à leur guise dans leurs bourgs respectifs; mais à Sparte ils n'avaient d'autre droit que de payer l'impôt et de servir en temps de guerre.

Les *hilotes* appartenaient à l'état et cultivaient la terre à laquelle ils étaient attachés. Ils devaient au titulaire du cléros une quantité fixe de produits d'ailleurs assez minime, le reste était pour eux. Ils étaient méprisés : lors des fêtes on les contraignait à exécuter des danses grotesques; on les obligeait à s'enivrer pour que les enfants puissent contempler les effets dégradants de la boisson. On a vu qu'ils étaient le gibier misérable des crypties. Pourquoi les Spartiates traitaient-ils durement ceux dont le travail les faisait vivre? Comme il y avait peu de citoyens et beaucoup d'hilotes, on pensait que seule la terreur pouvait les maintenir dans le servage. Sparte n'aimait pas envoyer son armée hors du Péloponèse parce qu'elle redoutait toujours une révolte des hilotes et plus particulièrement des hilotes de Messénie, les plus misérables.

5. Le gouvernement de Sparte. Le citoyen prenait dès son plus jeune âge l'habitude d'obéir et de respecter les traditions; aussi n'est-il pas surprenant que Sparte ait été gouvernée par un petit nombre d'hommes pris surtout parmi les anciens.

A la tête de l'état étaient ***deux rois*** égaux; ils appartenaient à deux familles rivales, les Agides et les Eurypontides, et se succédaient de père en fils. On leur rendait de grands honneurs mais ils n'avaient qu'un faible pouvoir, réduit encore par leur traditionnelle mésentente. Ils étaient les grands prêtres de la religion de la cité et commandaient l'armée en campagne.

Ils étaient surveillés par les cinq ***éphores***, gardiens de la tradition et de la discipline, élus chaque année par l'ensemble des citoyens. Leur pouvoir était d'autant plus redoutable qu'il était mal défini. En fait, rien ni personne n'échappait à leur contrôle : censeurs des mœurs, policiers, juges, inspecteurs de l'administration, ils étaient les magistrats● les plus importants de la cité.

Le principal conseil était la ***gérousia*** (prononcer: guéroussia) où siégeaient,

avec les deux rois, vingt-huit citoyens âgés de plus de soixante ans, élus à vie. Elle préparait les projets de loi, dirigeait la politique extérieure et formait une haute cour de justice. Quand les membres de la gérousia et les éphores étaient d'accord, et c'était généralement le cas, ils étaient les maîtres de la cité.

Il y avait bien une assemblée du peuple, ouverte à tous les citoyens âgés de plus de trente ans, qui votait les lois et élisait les éphores et les membres de la gérousia. Mais elle se bornait à approuver les projets de la gérousia et ne votait que par acclamation : les candidats se présentaient les uns après les autres devant les citoyens qui acclamaient leur favori; un jury enfermé à quelque distance appréciait le volume des « hourras ! » et déclarait élu le candidat le plus applaudi.

Non seulement une minorité d'habitants, les citoyens ou égaux, participaient à la vie publique, mais encore parmi ces « égaux », seuls quelques hommes gouvernaient. Le régime de Sparte était l'*oligarchie* (en grec : gouvernement exercé par un petit nombre de personnes).

6. La civilisation lacédémonienne. On a vu (p. 134) comment Sparte, abandonnant ses anciens modes de vie, s'était figée dans une vie exclusivement militaire. La richesse mobilière y était méprisée et seule avait cours une pesante et encombrante monnaie de fer. A partir du VIIe siècle, sa contribution aux lettres et aux arts fut presque insignifiante.

Les Spartiates étaient durs, orgueilleux et méprisants. Leur culture intellectuelle était sommaire : les vers de Tyrtée et d'Homère, quelques chants choraux, un peu de musique, c'était là tout leur bagage ! Mais ils avaient des qualités viriles : une extrême sobriété de langage qui s'exprimait par des formules brèves mais frappantes, les *laconismes*; une grande simplicité de mœurs (cf. Texte II) qui les faisait se contenter aux repas en commun du « brouet noir » (ragoût de porc au vinaigre); et surtout un ardent amour de leur cité à laquelle ils sacrifiaient volontiers leur vie.

Les femmes, élevées en sportives auxquelles les autres Grecs reprochaient leurs allures garçonnières et leurs « jupes » trop courtes, rivalisaient avec les hommes en énergie et en patriotisme.

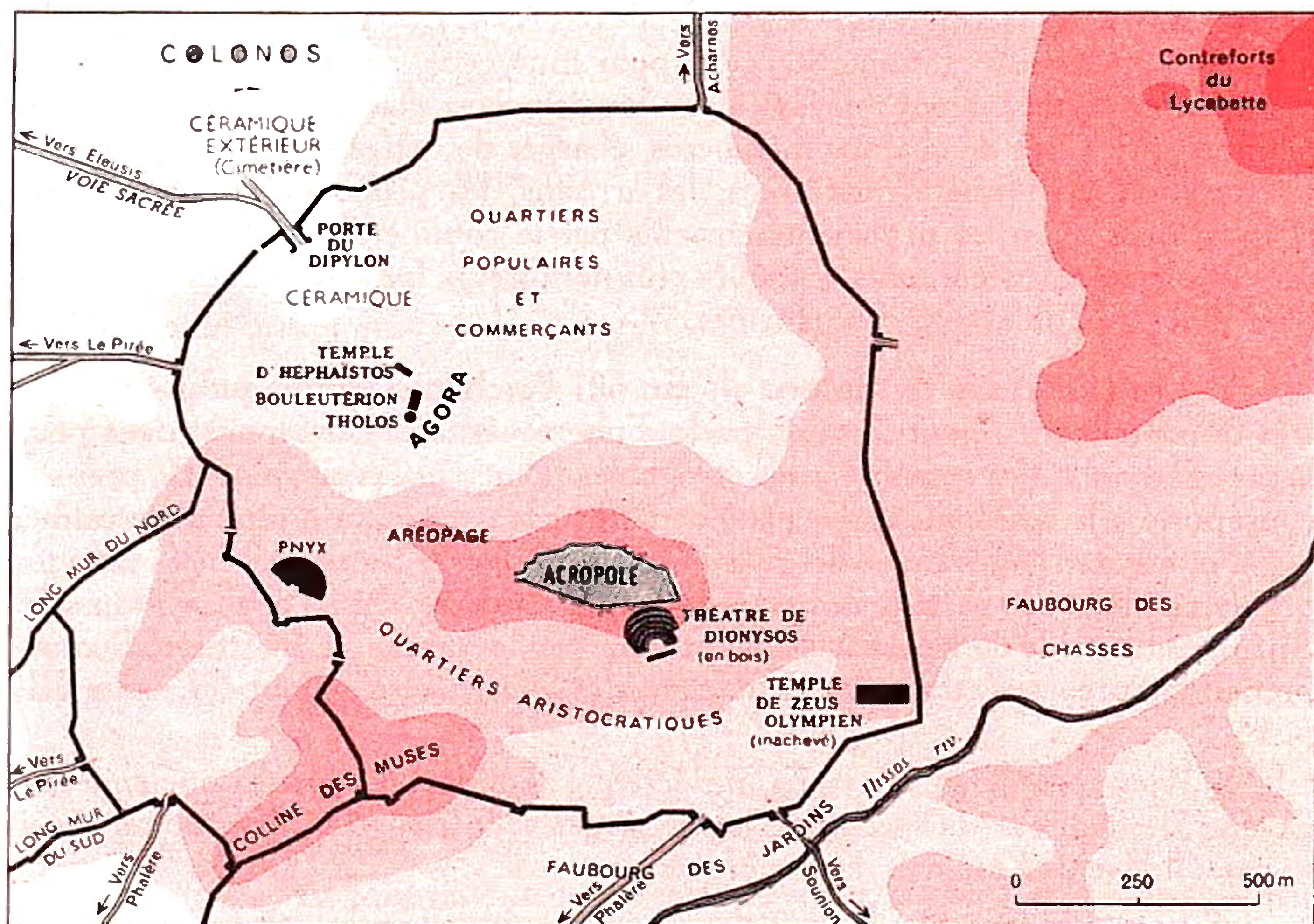
> Une femme voyant revenir son fils (du combat) lui demanda : « Quelles nouvelles ? » et comme il répondait : « Ils sont tous morts », elle prit une tuile, l'en frappa et le tua en disant : « Et ils t'ont renvoyé pour nous apporter la mauvaise nouvelle » (Plutarque).

A la fin du VIe siècle Sparte était la première puissance militaire de la Grèce. Mais la civilisation lacédémonienne a péri avec Sparte. Elle n'a rien légué à la postérité en dehors d'un certain nombre de laconismes et de quelques exemples de vertu patriotique.

III. Athènes

Si le cas de Sparte est unique en Grèce, l'histoire d'Athènes est plus conforme à l'évolution habituelle des cités (voir p. 127).

1. Les débuts d'Athènes. Le territoire de la cité des Athéniens, c'est l'Attique, modeste péninsule triangulaire plus petite qu'un département français. Les montagnes et les collines occupent près de la moitié de sa superficie : au Nord le *Parnès* et le *Cithéron* qui la sépare de la Béotie, au centre le *Pentélique* riche en marbre et l'*Hymette* célèbre par le miel de ses abeilles, au Sud le *Laurion* dont les mines d'argent fournissaient le métal utilisé pour la fabrication des pièces de monnaie. Le nord du pays était pauvre, mais entre les hauteurs s'étendaient de petites plaines fertiles dont les plus importantes étaient celle d'Athènes et celle d'Eleusis.



en entier

Plan sommaire d'Athènes au commencement du Ve siècle.

L'Attique fut peuplée très anciennement et échappa à l'invasion dorienne; de nombreuses bourgades y apparurent comme Éleusis, Marathon, Colonos, et Athènes elle-même. Cette dernière bénéficiait à proximité de la mer d'un site admirable formé de petites collines dont la plus importante, appelée l'Acropole, dominait la plaine fertile arrosée par le Céphise. Très tôt elle parvint à réunir tous les habitants de l'Attique en une seule cité. Les Athéniens, qui aimaient expliquer leur lointain passé par de belles légendes, attribuaient le mérite de cette unification à un héros, Thésée, qui aurait été leur premier roi.

2. La domination de l'aristocratie. Effectivement Athènes fut primitivement gouvernée par des rois, mais le pouvoir passa rapidement aux chefs des génè, les *Eupatrides* (c'est-à-dire les bien nés, les nobles), propriétaires des meilleures terres de la plaine. C'est dans leurs rangs que se recrutaient des magistrats● annuels, les ***archontes*** (le roi n'était plus que l'un deux) et les membres de l'***Aréopage,*** conseil politique et tribunal qui siégeait sur la colline d'Arès; seuls ils connaissaient les lois dont le texte n'était pas écrit.

Ce régime aristocratique était dur pour tous ceux qui n'appartenaient pas aux génè et se trouvaient relégués dans les dernières classes de la société : les petits propriétaires de champs médiocres, chargés de dettes et réduits souvent à la condition de fermiers misérables, les artisans, les pêcheurs, les petits marchands, mais aussi les négociants enrichis par le commerce maritime. A partir du VIIe siècle ces mécontents, toujours plus nombreux, fomentèrent de tels troubles qu'il fallut bien faire des réformes.

3. Les réformes de Solon. En 621 l'archonte *Dracon* publia des lois très dures (encore aujourd'hui on parle d'une sévérité draconienne); mais pour la première fois elles étaient écrites et valables pour tous les citoyens. Ce premier coup porté à la domination des génè ne suffit pas cependant à rétablir le calme.

Pour éviter la guerre civile qui menaçait d'opposer les nobles et les pauvres qui demandaient le partage des terres, on s'en remit en 594 à l'arbitrage du sage ***Solon;*** eupatride de naissance mais enrichi par le commerce maritime, il comprenait les préoccupations des deux camps et agit en modérateur (cf. texte III, p. 141).

1° Pour soulager les paysans, il décréta l'abolition des dettes anciennes; à l'avenir, le débiteur incapable de payer sa dette ne pourrait plus, comme par le passé, devenir l'esclave de son créancier.

2° Il facilita le morcellement des grandes propriétés des génè.

3° Il encouragea les métiers et facilita le commerce par une habile réforme des poids et de la monnaie.

4° Il fixa les cadres de la société : déjà avant lui existaient quatre classes; Solon y répartit les Athéniens d'après leurs revenus et précisa les avantages et les devoirs de chaque classe. Ainsi, ceux des deux premières classes conservaient le privilège de devenir magistrats mais supportaient les charges les plus lourdes; ceux de la dernière classe, les *thètes*, ne payaient pas d'impôts.

5° Il réforma la constitution : tous les citoyens eurent accès à *l'assemblée du peuple* et à une cour populaire de justice instituée sous le nom de *tribunal de l'Héliée*. La création d'un conseil de 400 membres, la *Boulé*, réduisit l'aristocratique aréopage à ses attributions religieuses et judiciaires.

Jugée trop révolutionnaire par les uns et trop timorée par les autres, l'œuvre de Solon ne rétablit pas la paix pour longtemps.

4. La tyrannie de Pisistrate. A l'occasion des troubles l'ambitieux ***Pisistrate,*** soutenu par les cultivateurs pauvres et les bûcherons de l'intérieur, s'empara du pouvoir (561); chassé deux fois il revint une troisième et fut tyran d'Athènes jusqu'à sa mort (528). Il s'employa à assurer l'ordre, l'égalité sociale, la prospérité économique et le rayonnement d'Athènes (cf. Texte IV) :

1° Il favorisa le développement de la petite propriété paysanne au détriment des grands domaines.

2° Il encouragea les agriculteurs de l'Attique et facilita le commerce par la création de comptoirs● sur les routes maritimes de la Thrace et du Pont-Euxin.

3° Il embellit la ville qui fut entourée de murailles et pourvue de fontaines. Sur l'Acropole il fit élever un grand temple en l'honneur d'Athèna. Il donna à la célébration de la grande fête religieuse des *Panathénées* un éclat incomparable. Il fit établir et publier le texte des poèmes homériques.

Ses fils Hipparque et Hippias lui succédèrent et continuèrent son œuvre. Mais Hipparque ayant été assassiné, Hippias devint si cruel que les nobles, ennemis du régime, profitèrent de son impopularité pour le renverser avec l'appui de Sparte (510). Chassé d'Athènes, Hippias se réfugia en Perse.

5. Les réformes de Clisthène. Ce succès des nobles fut sans lendemain : en 507 les réformes de ***Clisthène*** établirent le régime démocratique.

1° Il divisa l'Attique en une centaine de circonscriptions, les ***dèmes:*** quelle que fût sa naissance ou sa fortune, tout Athénien appartenait au dème où était situé son domicile. Ainsi les génè, dont les membres se trouvaient dispersés dans des dèmes différents, perdirent leur cohésion.

2° Il groupa les dèmes en ***10 tribus;*** chaque tribu était formée de dèmes pris dans des régions différentes de l'Attique, et ne pouvait, par conséquent, devenir le cadre d'une politique d'intérêt local.

3° Il adapta tous les organismes de la cité à la nouvelle division en tribus. La Boulé fut portée de 400 à 500 membres (50 par tribu); il y eut désormais ***10 archontes*** (1 par tribu), 10 unités d'infanterie, 10 escadrons de cavalerie et pour les commander, ***10 stratèges.***

4° Il créa ***l'ostracisme :*** un homme politique jugé indésirable pouvait être exilé par un vote de l'assemblée du peuple pour une période de dix ans : après ce temps il retrouvait ses biens et ses droits.

Le terme d'ostracisme vient d'un mot grec *ostrakon* qui veut dire coquille, parce que, lors du vote, chaque citoyen inscrivait le nom de celui qu'il voulait bannir sur un tesson de poterie qui ressemblait à une coquille.

Par la suite les Athéniens ne firent que peu de retouches aux institutions de Clisthène et restèrent fidèles au régime démocratique qu'il avait établi.

Conclusion. A la fin du VIe siècle, Athènes est très loin d'avoir la puissance militaire de Sparte; sa marine et son commerce n'ont pas plus d'importance que ceux de Corinthe, de Mégare ou d'Égine; mais elle a trouvé son équilibre politique; son prestige moral est déjà grand, grâce à l'œuvre de Pisistrate. Ce sont les guerres médiques qui lui ont permis de parvenir au premier rang.

DOCUMENTS

Texte I : le Poète Tyrtée chante l'idéal guerrier de Sparte.

Citations extraites de P. Roussel : *Sparte* (éd. de Boccard, p. 47-59).

« Que chacun reste ferme sur ses jambes écartées, qu'il fixe ses pieds au sol, morde sa lèvre de ses dents, qu'il couvre ses cuisses et ses jambes, sa poitrine et ses épaules, sous le ventre de son vaste bouclier. Que sa droite brandisse la forte lance qu'il agite sur sa tête l'aigrette redoutable. »

« Il est beau de mourir, tombant au premier rang, en homme de cœur qui combat pour sa patrie. Quitter sa ville, ses champs fertiles, mendier en traînant avec soi sa mère, son vieux père, ses petits enfants, sa jeune femme, c'est le sort le plus abominable... Combattons donc avec courage pour cette terre, mourons pour nos enfants sans plus épargner nos vies. »

Texte II : Quelques exemples de laconisme.

Dans Plutarque : *Vie de Lycurgue* (XXX, passim).

« Ils formaient les enfants à une manière de parler vive et piquante, assaisonnée de grâce et qui renfermât beaucoup de sens en peu de paroles... on accoutumait les enfants, par une longue habitude du silence, à être sentencieux et serrés dans leurs reparties...

Un Athénien se moquait un jour devant Agis, roi de Sparte, des courtes épées des Lacédémoniens et disait que les bateleurs les avalaient facilement au théâtre : « C'est cependant avec ces épées si courtes, lui répondit Agis, que nous atteignons nos ennemis... »

Un homme disait un jour à contre-temps de fort bonnes choses : « Mon ami, lui dit le roi Léonidas, tu tiens hors de propos de fort bons propos. » On demandait à un neveu de Lycurgue, pourquoi ce législateur avait fait si peu de lois : « C'est, répondit-il, qu'il faut peu de lois à ceux qui parlent peu... »

Un étranger, qui voulait prouver son affection pour les Spartiates, disait que dans son pays on l'appelait l'ami des Lacédémoniens. « Il vaudrait mieux, lui dit-on, qu'on t'appelât l'ami de tes concitoyens. »

Un orateur athénien traitait les Spartiates d'ignorants : « Tu as raison, lui dit un Spartiate, nous sommes les seuls qui n'ayons appris de toi rien de mal. »

On demandait à Archidamidas combien ils étaient de Spartiates : « Assez, répondit-il, pour chasser les méchants... »

Un jeune homme voyant des hommes qui allaient en litière à la campagne : « Aux dieux ne plaise, dit-il, que je m'asseye jamais dans une place d'où je ne pourrais me lever devant un vieillard. »

Texte III : Le poète Athénien Solon chante la justice de ses réformes politiques.

Dans ARISTOTE : *La constitution d'Athènes*, traduction G. Mathieu et B. Haussoullier, collection des Universités de France.

« J'ai ramené à Athènes, dans leur patrie fondée par les dieux, bien des gens vendus plus ou moins justement, les uns réduits à l'exil par la nécessité terrible, ne parlant plus la langue attique, tant ils avaient erré en tous lieux; les autres ici même subissant une servitude indigne et tremblant devant l'humeur de leurs maîtres, je les ai rendus libres. Cela, je l'ai fait par la force de la loi, unissant la contrainte et la justice... J'ai rédigé des lois égales pour le bon et pour le méchant, fixant pour chacun une justice droite. Si un autre que moi avait pris l'aiguillon, un homme pervers et avide, il n'aurait pu retenir le peuple. Car, si j'avais voulu ce qui plaisait alors aux ennemis du peuple ou encore ce que leurs adversaires leur souhaitaient, la cité fût devenue veuve de bien des citoyens. C'est pourquoi, déployant toute ma vigueur, je me suis tourné de tous côtés, comme un loup au milieu d'une meute de chiens. »

Texte IV : Un tyran, Pisistrate (même source).

«Pisistrate gouvernait la ville avec modération et plutôt en bon citoyen qu'en tyran. En général il était humain, doux et indulgent pour les délinquants, et en particulier il avançait de l'argent aux pauvres pour leurs travaux, si bien qu'ils gagnaient leur vie en cultivant la terre. Il agissait ainsi pour deux raisons : afin qu'au lieu de passer leur temps à la ville ils restassent dispersés à la campagne et afin que, pourvus d'une honnête aisance et tout entiers à leurs affaires personnelles, ils n'eussent ni le loisir ni le désir de s'occuper de celles de l'État. En même temps ses revenus augmentaient quand la campagne était cultivée, car il prélevait la dixième partie des produits...

Pisistrate, voyant quelqu'un qui défonçait et travaillait (dans Hymette) un endroit qui n'était que pierres, s'étonna et ordonna à son esclave de demander ce que produisait le champ. Et le paysan : « Rien que des souffrances et des gémissements; et c'est sur ces souffrances et ces gémissements qu'il faut que Pisistrate prélève sa dîme. » Cet homme répondait ainsi parce qu'il ne le connaissait pas. Mais Pisistrate, amusé de sa franchise et de son amour du travail, l'exempta de tout impôt. D'ailleurs dans son gouvernement, il ne gênait en rien le peuple : il lui assurait toujours la paix et veillait à sa tranquillité. Aussi répétait-on souvent avec éloge que la tyrannie de Pisistrate, c'était la vie sous Cronos [1], car c'est seulement plus tard, quand ses fils lui eurent succédé, que le gouvernement devint bien plus dur. »

1. Locution proverbiale synonyme de « l'âge d'or », c'est-à-dire du temps où les premiers hommes, parfaitement heureux, ne connaissaient ni la souffrance ni le travail. (Cf. Texte II, p. 129.)

Jeune homme accordant sa lyre. Décoration d'un lécythe (vase funéraire) à fond blanc. Milieu du Ve siècle (Musée du Louvre).

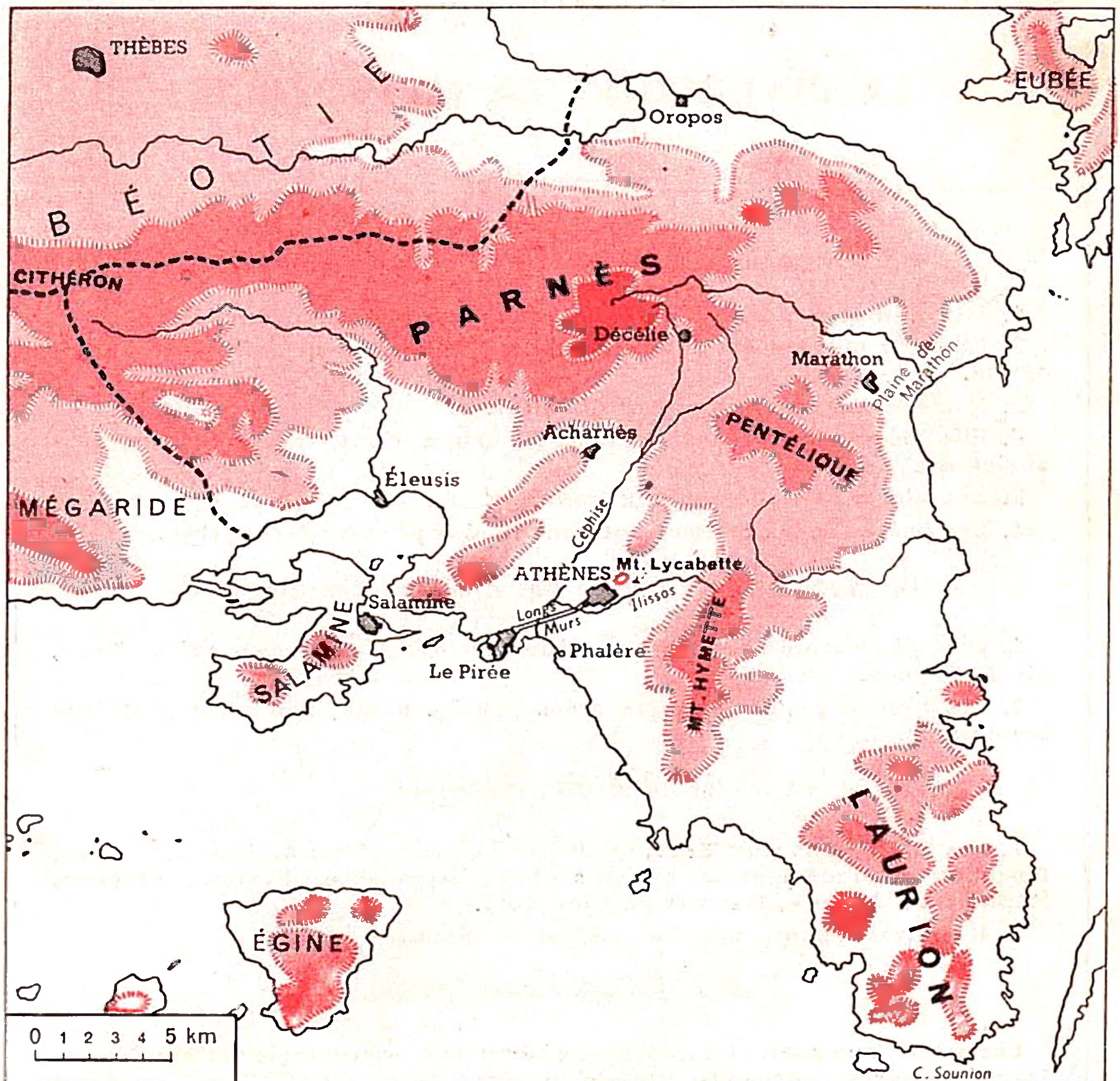


QUESTIONS

★ **1.** *Pourquoi Sparte attachait-elle tant d'importance à la possession de la Messénie?*

★ **2.** *Expliquer à l'aide du Texte III la difficulté de la tâche de Solon.*

★ **3.** *Expliquer à l'aide de l'exemple de Pisistrate ce qu'était un tyran.*



L'Attique.

CHAPITRE XIII

LA RELIGION ET LA MYTHOLOGIE

SOMMAIRE

I. Caractères généraux de la religion grecque.

1. Elle n'impose pas au fidèle des croyances bien déterminées.
2. Elle fait plus de place aux pratiques collectives qu'à la piété individuelle.
3. Elle honore de nombreuses divinités.
4. Elle porte la trace d'influences variées dont certaines sont très anciennes.
5. Les dieux ressemblent aux hommes.
6. Les poètes et les artistes ont contribué à préciser les mythes.

II. Mythes sur l'origine des dieux et des hommes.

1. A la génération des Titans succède celle des dieux dont le roi est Zeus, fils de Cronos.
2. Les hommes n'ont pas été créés par les dieux; Prométhée fut leur bienfaiteur.

III. Mythologie des dieux.

1. Les Olympiens sont Zeus, ses frères et sœurs (Hestia, Démèter, Hèra, Poseidon et Hadès) et ses enfants (Arès, Aphrodite, Apollon, Artémis, Héphaistos, Athèna, Hermès et Dionysos).
2. Il existait encore une foule d'autres dieux.

IV. Mythologie des héros.

Les principaux parmi les nombreux héros de la mythologie étaient Persée, Jason, le héros d'Athènes Thésée, le héros de Thèbes Œdipe, et surtout Héraclès, cher aux Doriens, auteur de douze travaux célèbres.



VASE GREC A FIGURES NOIRES
(Musée du Louvre)

Ce vase, du milieu du VIe siècle, est orné d'une scène représentant la naissance d'Athéna, fille de Zeus. On voit la déesse sortant, tout armée, du cerveau de son père. On remarque à gauche, sur le siège où Zeus est assis, une chouette, oiseau consacré à Athéna. Derrière Zeus, Poseidon, dieu de la mer, tenant son trident.

PHOTO GIRAUDON

I. Caractères généraux de la religion grecque

1. C'est une religion sans dogmes•. Elle ne comporte pas de croyances que les fidèles doivent accepter obligatoirement. La conception de l'au-delà varie d'un poète à un autre, chacun pouvant sans impiété imaginer à sa manière la vie d'outre-tombe.

2. Elle est moins personnelle que collective. Ce n'est que rarement et tardivement que les croyants ont cherché à assurer leur propre salut par la pratique de la religion. La religion est collective; son but est d'obtenir la protection du dieu aux divers groupes qui constituent la société : la famille, la tribu, la cité. Par exemple, chaque cité avait sa divinité protectrice, Athèna à Athènes, Hèra à Argos, Artémis à Éphèse : ne pas les honorer était le fait d'un mauvais citoyen.

3. Les dieux sont très nombreux. La religion est polythéiste (du grec *polys* : nombreux -*théos* : dieu). Hésiode, en plus des grands dieux qui habitent l'Olympe, parle des « trente mille Immortels » qui hantent la terre. Encore faut-il leur ajouter les nombreux *héros*, hommes extraordinaires que leurs exploits ont égalés aux dieux. Des récits légendaires, les mythes, racontaient les aventures des dieux et des héros : leur ensemble forme la ***mythologie.***

4. La religion est formée d'éléments très variés. Au cours des siècles elle s'est transformée et s'est enrichie de nombreux apports. Les premiers envahisseurs hellènes ont amené avec eux leurs divinités comme *Zeus*, le grand dieu des Indo-Européens. Ils ont trouvé en Grèce, outre la Grande déesse des Crétois, la Terre-Mère, une foule de divinités locales personnifiant les forces de la nature; ils les ont adoptées ou assimilées à leurs propres dieux. Plus tard les colons, notamment ceux d'Asie et de Thrace, ont subi l'influence religieuse des peuples de leur voisinage. Enfin quand le commerce maritime et les échanges prirent plus d'ampleur, les étrangers, voyageurs, marchands ou esclaves apportèrent en Grèce leurs croyances et leurs cultes. Ainsi la religion grecque de l'époque classique comprend des divinités, des croyances et des pratiques très variées, dont les unes sont récentes et les autres remontent au plus lointain passé préhellénique.

5. Les dieux ressemblent aux hommes. La religion est *anthropomorphique* (du grec *anthropos* : homme, *morphè* : forme) : cela veut dire que les

Grecs attribuaient aux dieux la forme humaine. Certes, ils sont Immortels, plus grands et plus forts que les hommes ! Arès ou Poseidon dans l'Iliade crient « comme neuf ou dix mille hommes ensemble ». Mais ils se mêlent à la vie des humains : ainsi dans l'Iliade on les voit intervenir dans les combats au profit de leurs protégés. Ils sont bienfaisants comme Démèter qui fait pousser les moissons ou Asclépios, le dieu qui guérit. Mais des hommes ils ont les passions et même les défauts ! Arès est brutal et querelleur, Hermès astucieux mais fourbe, Hèra est vindicative, Zeus volage. La religion grecque n'est pas une école de morale !

6. La mythologie a été fixée par les poètes et les artistes. Les mythes ont inspiré les poètes qui ont donné des dieux une image qui s'est imposée à tous. Ainsi pour un Grec de l'époque classique les dieux sont tels qu'Homère les a dépeints, leurs liens de parenté sont ceux qu'Hésiode a établis. De même les sculpteurs par leurs statues de divinités, les céramistes● par leurs décorations empruntées à la mythologie ont contribué à fixer pour leurs contemporains les traits, le caractère et les aventures des dieux et des héros.

II. Mythes sur l'origine des dieux et des hommes

C'est par des mythes, nombreux et pas toujours concordants, que les Grecs expliquaient la création du monde. Voici les principaux :

1. Origine des dieux. Au commencement était le Néant d'où sont sortis le ciel Ouranos et la terre Gaïa. Leur union donna naissance aux *Titans*, aux Cyclopes et aux Géants. Le plus jeune des Titans, *Cronos*, détrôna son père et, pour ne pas subir à son tour la même mésaventure, dévora ses enfants, les *dieux*, à mesure qu'ils naissaient. Mais Rhéa son épouse, pour sauver son dernier-né *Zeus*, lui substitua une pierre bien langée qu'engloutit le vorace Cronos. Le jeune Zeus fut élevé secrètement dans une caverne de Crète, nourri du lait de la chèvre Amalthée. Devenu grand, Zeus obligea son père à restituer les enfants qu'il avait dévorés et avec leur aide enchaîna aux Enfers Cronos et ses alliés, les autres Titans. Il livra aux Géants une longue guerre, la *Gigantomachie* (du grec *gigas* : géant et *machos* : combat). Zeus vainqueur put désormais régner sur les dieux maîtres du monde.

2. Origine des hommes. Les hommes n'ont pas été créés par les dieux, mais plutôt malgré eux ! *Prométhée*, fils d'un Titan, aurait créé les hommes ; il déroba pour eux le feu du ciel ; Zeus pour le punir l'enchaîna sur le Caucase où

Rhéa apporte à Cronos la pierre emmaillotée qu'elle substitue au bébé Zeus.

Combat des Dieux et des Géants. Détail de la décoration d'une amphore trouvée à Milo (milieu du IVe siècle; Musée du Louvre). Ce thème a très souvent inspiré les sculpteurs; par exemple, on en retrouve des épisodes sur les métopes du Parthénon; cf. aussi p. 229.



Prométhée exposé au vautour (coupe en céramique. Louvre). Style « orientalisant » représenté en Cyrénaïque et en Laconie.

un aigle dévorait son foie sans cesse renaissant (cf. Texte I). La première femme, *Pandore*, fit le malheur de l'humanité : ne pouvant refréner sa curiosité elle ouvrit une jarre où étaient enfermés tous les maux qui se répandirent partout : seule au fond de la jarre resta l'espérance consolatrice (cf. Texte II). Puis Zeus pour détruire les hommes déchaîna sur la Terre le *Déluge* : tous périrent sauf *Deucalion*, fils de Prométhée, et sa femme qui recréèrent une nouvelle humanité en jetant pardessus leur épaule des pierres qui devenaient des hommes et des femmes.

Ainsi les dieux s'accommodent des hommes qui ne sont pas leurs créatures et les hommes subissent les dieux. Ils ne sont pas d'une nature tellement différente. Les uns et les autres sont soumis au *Destin* que Zeus lui-même n'a pas le pouvoir de modifier.

III. Mythologie des dieux

1. Les Olympiens. Les grands dieux, Poseidon et Hadès exceptés, habitaient le sommet du mont Olympe, on les appelait « les Olympiens »; ils se nourrissaient d'un breuvage merveilleux, « l'ambroisie ». Les plus anciens sont les enfants de Cronos : Hestia, Démèter, Hèra, Poseidon, Hadès et Zeus. ***Hestia*** est la déesse du foyer; ***Démèter,*** la terre féconde qui fait pousser les moisons; ***Hèra,*** épouse de Zeus, est la divinité du mariage. ***Poseidon*** règne sur les mers : de son trident il ébranle la terre et les flots. ***Hadès*** aux Enfers est le maître du royaume des morts. ***Zeus*** qui brandit la foudre règne sur le ciel; c'est le maître des dieux, le modérateur, le garant de la justice. On lui attribue bien des aventures amoureuses tant avec des déesses qu'avec des mortelles qu'il approchait ingénieusement travesti : taureau pour Europe, pluie d'or pour Danaé, il était cygne pour Léda.

Les autres Olympiens sont les enfants de Zeus : ***Arès*** est le dieu de la guerre. ***Aphrodite,*** qu'une autre légende fait naître de l'écume de la mer, est la déesse de

Poseidon (tenant le trident), Zeus (tenant la foudre), et Héra (vase attique. Musée du Louvre).

la beauté, de la fécondité et de l'amour; elle a aimé le bel Adonis et Arès; elle a pour fils *Éros* (l'Amour) et *Énée*, l'ancêtre du peuple romain. Les jumeaux de Lèto, Apollon et Artémis, ont vu le jour dans l'île de Délos. ***Apollon,*** le soleil, le plus beau des dieux, est le maître de la divination, de la musique et de la poésie : il dirige le chœur des Muses. Malheur aux hommes quand il quitte sa lyre d'or pour son arc qui sème la mort ! Il est vrai qu'il peut aussi arrêter les épidémies. ***Artémis,*** la lune, est la vierge pure, la chasse-



Hadès (ou Pluton) portant la corne d'abondance (amphore du Musée du Louvre).



Aphrodite et Artémis. Aphrodite (à gauche) dite « Vénus Génitrix », réplique d'une œuvre de la IIe moitié du Ve siècle, et Artémis dite « Diane de Gabies », réplique d'une œuvre du IVe siècle (Musée du Louvre).

resse, « la dame des fauves » qui parcourt les halliers; son temple d'Éphèse était célèbre. ***Héphaistos,*** boiteux depuis que Zeus l'avait précipité du haut de l'Olympe, est le divin ouvrier : maître du feu, aidé des Cyclopes il fabrique les armes des dieux (les Siciliens croyaient que le volcan l'Etna était la cheminée de sa forge); il est l'époux mal-aimé d'Aphrodite. ***Athèna,*** sortie tout armée du cerveau de Zeus, est la protectrice d'Athènes qu'elle a dotée de l'olivier. Elle est la guerrière casquée portant la lance, le bouclier et l'égide•. Elle est aussi la déesse de la paix, la bonne ouvrière qui protège fileuses et tisserands. Elle est enfin l'intelligence et la raison. ***Hermès,*** aux sandales ailées, est le subtil messager des dieux; il a pour attribut le *caducée* (baguette autour de laquelle s'enroulent deux serpents). Il protège les bergers, les commerçants, les voyageurs mais aussi les larrons; il accompagne aux Enfers l'âme des morts. ***Dionysos,*** cher aux campagnards de l'Attique, est le dieu de la vigne et du vin. Monté sur un léopard, le *thyrse* à la main (bâton orné de guirlandes de lierre se terminant par une pomme de pin), il parcourt le monde en conquérant; le vieux Silène sur son âne, les Satyres mi-hommes mi-boucs et les *Bacchantes* lui font une escorte sauvage.

2. Les autres dieux. Il existe en outre une foule d'autres dieux : *Amphitrite*, l'épouse de Poseidon, *Asclépios*, le guérisseur qui faisait des miracles à Épidaure, *Korè* ou *Perséphone*, fille de Démèter, symbole de la végétation, qui passait six mois sur terre avec sa mère et six mois sous terre avec Hadès son mari; *Hébé* qui versait aux dieux le nectar et l'ambroisie; et aussi les *trois Grâces*, les *neuf Muses* qui animent les lettres et les arts, les *trois Parques*, « les fileuses » qui fixent la durée de la vie, les *Nymphes* des sources et les Dryades qui hantent les forêts.

IV. Mythologie des héros

Les héros se sont égalés aux dieux par des exploits surhumains; les principaux étaient Persée, Bellérophon, Jason, Œdipe et Héraclès.

Persée, fils de Zeus et de la mortelle Danaé, poursuivit les Gorgones, monstres effrayants, aux cheveux enlacés de serpents, aux dents longues comme des défenses de sanglier; leur regard changeait en pierre ceux qui avaient le malheur de lever les yeux sur elles. Les trouvant endormies, Persée, avec l'aide d'Athéna, coupe la tête de l'une d'elles, *Méduse*. Puis se déplaçant dans les airs grâce à ses sandales ailées, il arrive en Éthiopie à temps pour délivrer la belle princesse Andromède enchaînée sur un rocher et exposée à la voracité d'un monstre marin.

Bellérophon, monté sur son merveilleux cheval ailé, *Pégase*, tua la *Chimère*, un monstre à tête de lion, corps de chèvre et queue de serpent, qui vomissait des flammes.

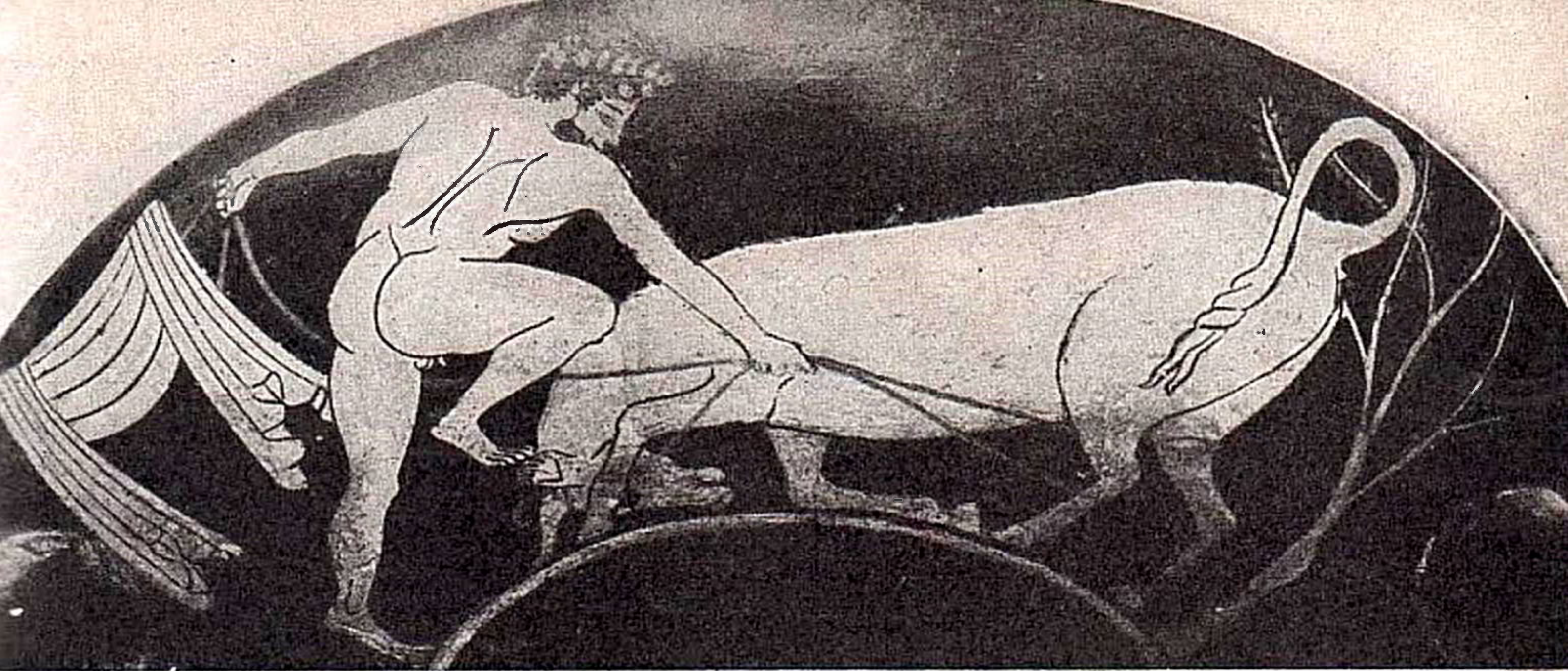
Persée et Andromède. *Bas-relief hellénistique d'époque romaine. Persée, qui vient de tuer le monstre, aide Andromède à descendre du rocher où elle était enchaînée — Remarquer la maîtrise avec laquelle l'artiste représente les corps et les voiles, l'habileté de la composition, la grâce des gestes et des attitudes. La scène, un peu maniérée, a plus d'élégance que de force. (Musée du Capitole.)*

Persée coupe la tête de Méduse. Métope de Sélinonte (Sicile), VI[e] siècle avant J.-C. Remarquer la différence de style entre cette œuvre archaïque et la précédente.



Jason parti sur le navire Argo, avec ses compagnons les *Argonautes*, pour conquérir sur les barbares la Toison d'or. Il fut aidé par la magicienne *Médée*, fille du roi du pays, qui le rendit invulnérable et endormit le dragon gardien du trésor. Mais Jason et ses amis ne purent rentrer chez eux qu'au prix d'une longue et périlleuse navigation.

Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes, pourchassait avec sa redoutable massue les brigands qui infestaient le pays. Son plus bel exploit le conduisit en Crète. Là, un monstre mi-homme mi-taureau, le Minotaure, logé dans



Héraclès capture le taureau qui ravageait la Crète (coupe — Musée du Louvre).

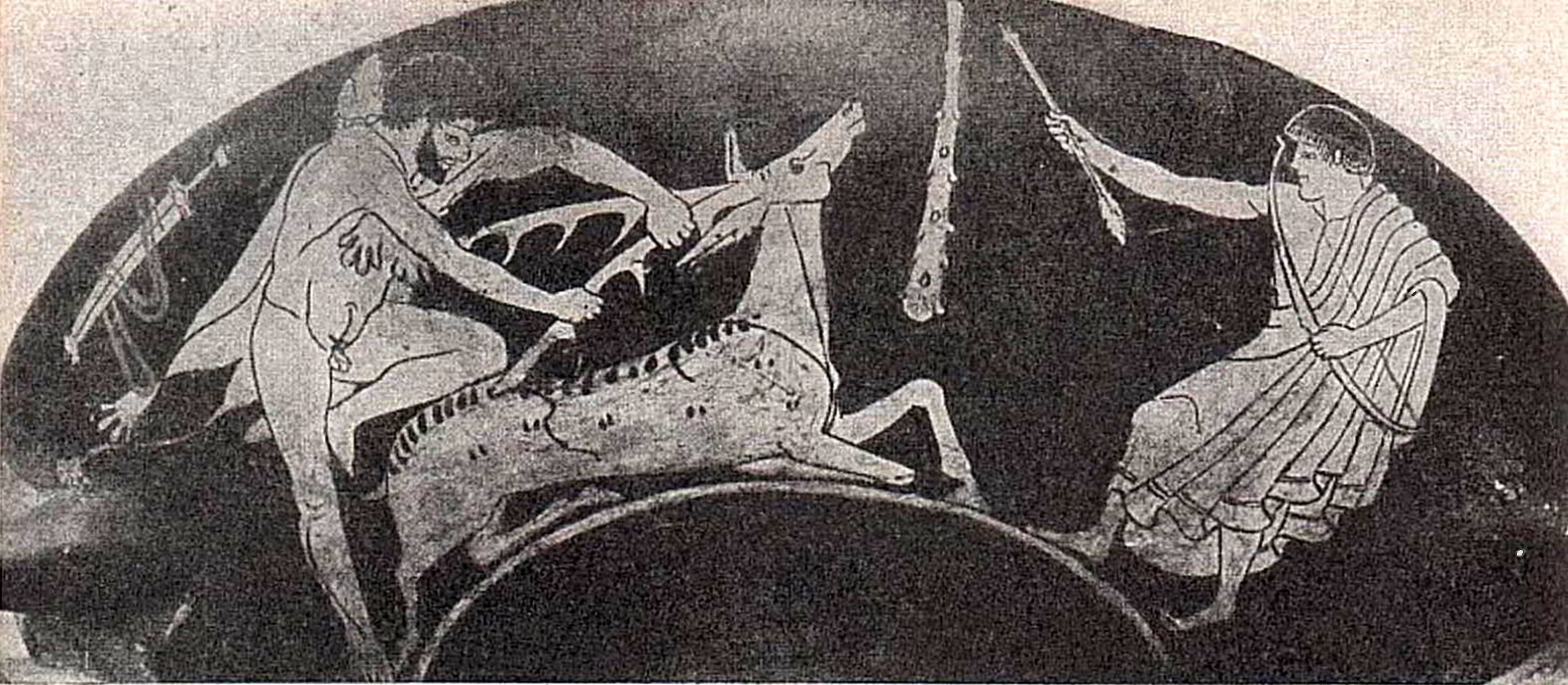
le labyrinthe aux mille couloirs, exigeait un tribut annuel de jeunes gens d'Athènes qu'il dévorait. Thésée pénétra dans le labyrinthe d'où nul ne pouvait ressortir et traça son chemin en déroulant une pelote de fil que lui avait donnée la princesse Ariane; il tua le Minotaure et revint facilement sur ses pas.

Mais il abandonna la pauvre Ariane. Le vieil Egée surveillait la mer pour guetter le retour de son fils : le navire était parti avec une voile noire, il devait revenir avec une voile blanche si l'expédition avait réussi. Thésée oublia de changer la voile; Egée, croyant son fils mort, se jeta de désespoir dans la mer qui porte son nom.

Œdipe, fils du roi de Thèbes Laïos et de Jocaste, délivre Thèbes d'un monstre femelle, le *Sphinx*, qui posait des énigmes aux passants et dévorait ceux qui ne savaient pas répondre; mais élevé loin de ses parents qu'il ne connaissait pas, il tua son père au cours d'une querelle, et devenu roi de Thèbes, il épousa sa mère. Quand il eut la révélation de ces deux crimes involontaires, Œdipe se creva les yeux et vécut errant et misérable sous la conduite de sa fille, la noble et pure Antigone; il vint finir sa triste existence en Attique dans le bois sacré de Colonos. Ses fils Étéocle et Polynice se disputèrent sa succession et s'entretuèrent au cours d'une terrible guerre. Cette histoire a inspiré les grands poètes tragiques (cf. p. 199).

Héraclès, particulièrement cher aux Doriens, est le plus grand des héros tant par le nombre et la valeur de ses exploits que par ses infortunes : fils de Zeus et de la mortelle Alcmène, il fut poursuivi par la haine d'Hèra : dès le berceau, il étouffa deux énormes serpents envoyés contre lui. Sa force extraordinaire lui permit de réaliser douze exploits bienfaisants, « les douze travaux d'Héraklès ».

Il tua le lion de Némée, puis l'hydre de Lerne; il captura le sanglier d'Éry-



Héraclès rattrape la biche sacrée « aux pieds d'airain », après un an d'efforts.

manthe, puis la biche « aux pieds d'airain »; il abattit les oiseaux innombrables du lac Stymphale; il nettoya les étables gigantesques d'Augias : il captura le taureau de Crète; il punit Diomède qui nourrissait ses juments de chair humaine; pour obéir au caprice d'une princesse il enleva la ceinture de la reine des Amazones; il s'empara des bœufs de Géryon; il ramena Cerbère, le chien monstrueux à trois têtes, qui gardait les Enfers; enfin il cueillit les pommes du jardin des Hespérides.

Après bien d'autres exploits, comme l'ouverture du détroit de Gibraltar, « les colonnes d'Héraklès », il mourut sur le mont Œta; ayant revêtu une tunique trempée dans le sang magique d'une de ses victimes, le centaure● Nessus, il subit de telles tortures qu'il se jeta sur un bûcher ! Alors seulement il fut admis parmi les dieux.

DOCUMENTS **Texte I : Le mythe de Prométhée.**

Prométhée enchaîné rappelle tous les bienfaits dont les hommes lui sont redevables. ESCHYLE : *Prométhée enchaîné*, v. 441 sq. Traduction P. Mazon. Collection des Universités de France.

« Écoutez... les misères des mortels, et comment des enfants qu'ils étaient j'ai fait des êtres de raison, doués de pensée... Au début ils voyaient sans voir, ils écoutaient sans entendre, et pareils aux formes des songes, ils vivaient leur longue existence dans le désordre et la confusion. Ils ignoraient les maisons de briques ensoleillées, ils ignoraient le travail du bois; ils vivaient sous la terre, comme des fourmis agiles, au fond de grottes closes au soleil. Pour eux, il n'était point de signe sûr ni de l'hiver ni du printemps fleuri, ni de l'été fertile; ils faisaient tout sans recourir à la raison, jusqu'au



Héraclès (couvert de la peau du lion de Némée) ramène Cerbère qui gardait les Enfers (Musée Étrusque du Vatican).

moment où je leur appris la science ardue des levers et des couchers des astres. Puis ce fut le tour de celle (la science) du nombre que j'inventai pour eux, ainsi que celle des lettres assemblées, mémoire de toute chose, labeur qui enfante les arts. Le premier aussi, je liai sous le joug des bêtes soumises soit au harnais, soit à un cavalier pour prendre aux gros travaux la place des mortels... Nul autre que moi non plus n'inventa ces véhicules aux ailes de toile, qui permettent au marin de courir les mers... Ceux qui tombaient malades n'avaient point de remède ni à manger, ni à s'appliquer, ni à boire, et, privés de médicaments, ils dépérissaient, jusqu'au jour où je leur montrai à mélanger les baumes cléments qui écartent toute maladie. Je classai pour eux les mille formes de l'art divinatoire. Le premier je distinguai les songes que la veille doit réaliser... et je leur expliquai les rencontres de la route. Je déterminai fermement ce que signifie le vol des rapaces... et aussi le poli des viscères... les divers aspects propices de la vésicule biliaire et du lobe du foie... et je leur rendis clairs les signes de la flamme... Et de même les trésors que la terre cache aux humains, bronze, fer, or et argent; quel autre les leur a donc révélés avant moi? Personne. D'un mot tu sauras tout à la fois : tous les arts aux mortels viennent de Prométhée. »

Texte II : Le mythe de Pandore.

HÉSIODE, *Les travaux et les jours*, d'après la traduction de P. Mazon.)

Furieux parce que Prométhée avait dérobé le feu pour en révéler aux hommes les bienfaisants usages, Zeus décide d'envoyer aux humains des maux nouveaux par l'intermédiaire d'une femme, Pandore.

« Le père des dieux et des hommes (= Zeus) commande à l'illustre Héphaïstos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de jeune fille; Athéna lui apprendra ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs. Aphrodite aux cheveux d'or répandra sur son front la grâce, tandis qu'un esprit imprudent, un cœur artificieux seront, sur l'ordre de Zeus, mis en elle par Hermès le Messager.

Il dit, et tous obéissent au seigneur Zeus, fils de Cronos. En hâte l'illustre boiteux (= Héphaïstos) modèle dans la terre la forme d'une pure jeune fille. La déesse aux yeux pers (= bleu tirant sur le vert), Athéna, la pare et lui noue sa ceinture... Et en elle le Messager (= Hermès) crée mensonges, mots trompeurs et cœur artificieux; puis héraut des dieux, il met en elle la parole et à cette femme, il donne le nom de Pandore. »

Hermès apporte au fils de Prométhée cette ravissante épouse comme un présent des dieux. Mais cette dernière débouche la jarre où étaient enfermés tous les maux et fait le malheur de l'humanité.

« La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses qui apportent le trépas aux hommes. Mais Pandore, enlevant de ses mains le large couvercle de la jarre, les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. Seul l'Espoir restait là et ne s'envola pas au dehors. Mais les tristesses, en revanche, errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine!... Ainsi donc il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus. »

QUESTIONS

★ **1.** *Quels sont les caractères originaux de la religion grecque?*

★ **2.** *Pourquoi l'idée que les Grecs se faisaient de leurs dieux dépendait-elle des œuvres des poètes et des artistes?*

★ **3.** *D'après les dernières lignes du texte, exposer les principales formes de la divination grecque.*

★ **4.** *Qu'est-ce qu'un mythe? Connaissez-vous des mythes dans la religion des Babyloniens? dans celle des Égyptiens?*

★ **5.** *Dans le texte II les dieux témoignent-ils beaucoup d'affection pour les hommes? Retrouvez dans le texte les attributions d'Athéna, d'Aphrodite, d'Héphaïstos et d'Hermès.*

CHAPITRE XIV

LA RELIGION : LE CULTE, LES SANCTUAIRES ET LES GRANDS JEUX

SOMMAIRE

I. Le culte privé et la religion de la cité.

La religion en Grèce était mêlée à tous les actes de la vie.

1. Le culte était célébré au moyen de prières, de libations et de sacrifices.

2. Le père était le prêtre de la religion familiale. La naissance, le mariage et les funérailles étaient l'occasion de cérémonies religieuses.

3. Chaque cité avait ses dieux protecteurs et ses grandes fêtes. A Athènes on célébrait avec éclat les grandes Dionysies et les grandes Panathénées, immortalisées par la frise du Parthénon.

II. Les cultes panhelléniques.

La religion contribuait à l'unité du peuple grec grâce à ses grands sanctuaires, à ses oracles et à ses jeux.

1. Les sanctuaires les plus fréquentés par tous les Grecs étaient ceux de Zeus à Olympie et d'Apollon à Delphes.

2. L'oracle le plus célèbre était celui de Delphes : on y interrogeait la Pythie sur les sujets les plus divers, tant publics que privés.

3. Des quatre grands jeux panhelléniques, les plus importants étaient les Jeux Olympiques célébrés tous les quatre ans en l'honneur de Zeus.

III. La religion des mystères.

Les âmes inquiètes cherchaient leur salut dans des religions plus mystiques, telles que l'Orphisme et les mystères d'Éleusis.

I. Le culte privé et la religion de la cité

Aux yeux des Grecs les choses de la religion avaient une importance primordiale. C'était un culte célébré en commun qui établissait entre les membres d'une même famille, ou d'une même cité, un lien sacré et indissoluble. La religion jouait son rôle dans toutes les manifestations de la vie privée et de la vie publique; elle inspirait les arts et le théâtre.

1. Le culte. Le culte était célébré devant l'autel de la famille, le tombeau des héros ou le temple, demeure des dieux; les cérémonies avaient lieu à l'extérieur des temples, généralement trop petits pour contenir la foule des fidèles (ils n'avaient de grandes dimensions qu'en Asie et en Grande-Grèce). Les principales manifestations du culte étaient des *prières*, des *libations* et des *sacrifices*. Faire une libation, c'était laisser tomber d'une coupe quelques gouttes de vin, d'huile ou de lait. Le sacrifice non sanglant était une offrande de fruits ou de gâteaux; le sacrifice sanglant était l'offrande d'un ou de plusieurs animaux : le sacrificateur égorgeait la victime selon les rites; on brûlait en l'honneur du dieu une partie des chairs et le reste était distribué entre les fidèles (cf. Texte I, p. 167).

2. La religion de la famille. Le père était le prêtre de la religion de la famille. On honorait la divinité du foyer, *Hestia*, représentée par le feu qui brûlait en permanence sur l'autel domestique, *Zeus*, protecteur de l'enceinte de la maison et enfin l'esprit des *ancêtres* qui, sans cela, privés du repos risquaient de troubler celui des vivants. Tous les grands actes de la vie familiale étaient des actes religieux.

Dès sa naissance, si le père l'acceptait (sinon on le déposait dans la rue sur un tas de décombres, sort souvent réservé aux petites filles), l'enfant athénien était présenté devant l'autel domestique; puis on lui donnait un nom; enfin le père le faisait inscrire au groupe religieux auquel appartenait la famille, la *phratrie*. Le *mariage* avait pour but d'assurer la descendance et, par elle, la pérennité du culte domestique. Partout en Grèce les célibataires et les ménages sans enfants étaient méprisés.

A Sparte il y avait chaque année une cérémonie officielle pour flétrir les hommes non mariés. A Athènes, le citoyen sans enfants, considéré comme atteint par la défaveur des dieux, ne pouvait accéder aux magistratures les plus élevées.

Lors des fiançailles les deux jeunes gens étaient purifiés par un bain d'eau sacrée. Le jour du mariage la mariée quittait le foyer de son père; vêtue de blanc et voilée elle était conduite à son nouveau foyer dont on allumait la flamme;



Cortège nuptial. Cratère (vase servant à mélanger l'eau et le vin) du IVe siècle (Musée d'Athènes).

le mari, simulant un enlèvement, lui faisait franchir le seuil en la soulevant dans ses bras. Suivaient le banquet traditionnel et les actions de grâce aux divinités du mariage et de la cité.

La cérémonie des *funérailles* était réglée par les prescriptions religieuses. Le cadavre lavé et paré par les femmes était exposé sur un lit de parade; on avait pris soin de placer entre ses dents une pièce d'une obole, prix du passage aux Enfers dans la barque de Charon●. Puis s'élevaient les lamentations et les chants funèbres improvisés par les assistants. Le jour des obsèques, avant l'aube, les

Funérailles : les porteurs conduisent la dépouille au tombeau. Vase attique. Bibliothèque Nationale. Paris.





Funérailles : transport du corps sur un char léger; vase attique.
Bibliothèque Nationale, Paris.

membres de la famille, accompagnés par des pleureuses et des joueurs de flûte, transportaient le défunt, à bras ou sur un chariot, jusqu'au cimetière où se trouvait la sépulture familiale. On faisait des libations sur la tombe, on y déposait des vases funéraires appelés *lécythes.*

Dans toutes les cités il y avait chaque année une ou plusieurs fêtes pour honorer les morts.

3. La religion de la cité. La piété envers les dieux de la cité se manifestait dans tous les actes de la vie publique. A Athènes chaque dème, chaque tribu avait son sanctuaire. Une prière et un sacrifice ouvraient les séances des assemblées et des tribunaux. Les magistrats entrant en charge se couronnaient de myrte pour offrir un sacrifice sur l'Acropole. Chaque cité avait ses grandes fêtes religieuses. Athènes célébrait, outre les *Dionysies champêtres,* occasions de grasses réjouissances pour les paysans de l'Attique, une série de fêtes auxquelles participait la cité entière. Les plus importantes étaient les ***Grandes Dionysies*** ou Dionysies urbaines, et les Panathénées. Lors des Grandes Dionysies avaient lieu de célèbres concours scéniques à l'occasion desquels furent créés les chefs-d'œuvre du théâtre grec (voir p. 199). Les ***Grandes Panathénées*** en l'honneur d'Athéna étaient célébrées tous les quatre ans au mois de juillet. Pendant une semaine avaient lieu des concours de musique et de chant, des courses de chevaux, des épreuves sportives, une course aux flambeaux disputée par les champions des dix tribus. Le clou de la fête était la procession finale. Elle se déroulait à travers la cité, et par la voie sacrée et les Propylées montait à l'Acropole pour



La procession des Panathénées. Les Ergastines (jeunes filles qui ont brodé le péplos offert à Athéna). Frise du Parthénon (Musée du Louvre). La frise couvrait 160 m^2 et comportait 400 figures humaines.

La procession des Panathénées. Les cavaliers. Frise du Parthénon (British Museum of Art).

offrir à la déesse une robe luxueuse (ou péplos) que quatre jeunes filles nobles avaient pieusement brodée pendant quatre ans. La frise du Parthénon l'a immortalisée : on y voyait se succéder les magistrats, les sacrificateurs, les porteuses du péplos et les jeunes filles, les vieillards, les citoyens et leur famille, les métèques portant leurs cadeaux, les représentants des alliés et, fermant la marche, les brillants cavaliers athéniens. C'était l'apothéose d'Athènes autant que celle d'Athéna.

II. Les cultes panhelléniques

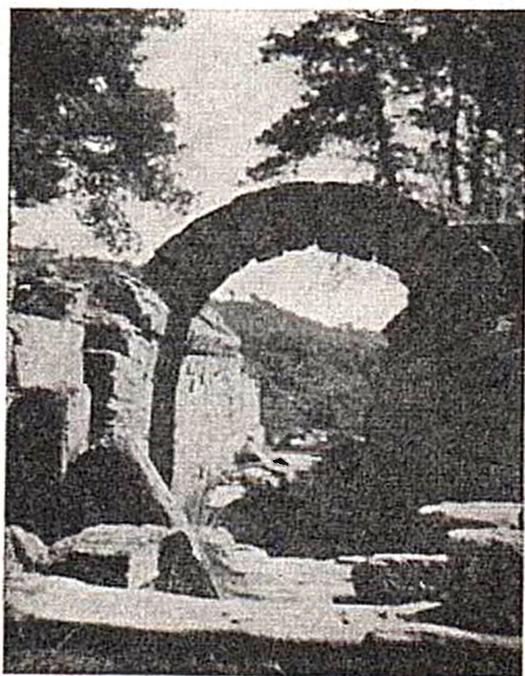
Il y avait ainsi des cultes divers propres à chaque famille, à chaque cité. Pourtant la religion contribuait puissamment à donner au monde grec, si divisé par ailleurs, la conscience de son unité. Les Grecs honoraient les mêmes grands dieux. Et certains sanctuaires avaient une telle renommée qu'ils étaient fréquentés comme des lieux saints par des pèlerins venus de tout le monde grec; ils étaient *panhelléniques* (c'est-à-dire communs à tous les Grecs). Les oracles et les grands jeux rapprochaient tous les Grecs dans une commune ferveur.

1. Les grands sanctuaires. Les plus grands sanctuaires étaient ceux d'*Épidaure*, de *Délos* et surtout d'*Olympie* et de *Delphes*.

Dans l'île sainte de Délos tous les Ioniens se réunissaient pour fêter Apollon et sa sœur Artémis.

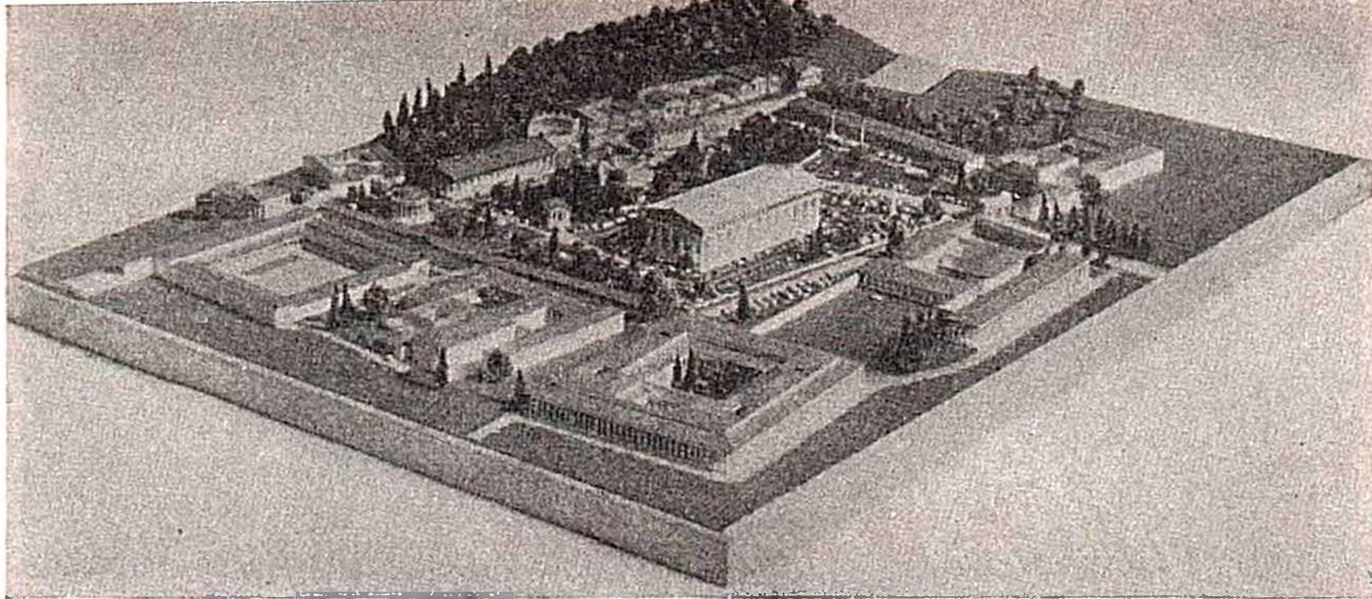
Olympie en Élide n'était pas une véritable ville mais un sanctuaire de Zeus. Dans l'enceinte sacrée, l'*Altis*, se dressaient au milieu de monuments divers le vieux temple d'Héra et surtout le grand temple de Zeus.

Porte du stade d'Olympie.



Ruines de l'Altis d'Olympie.

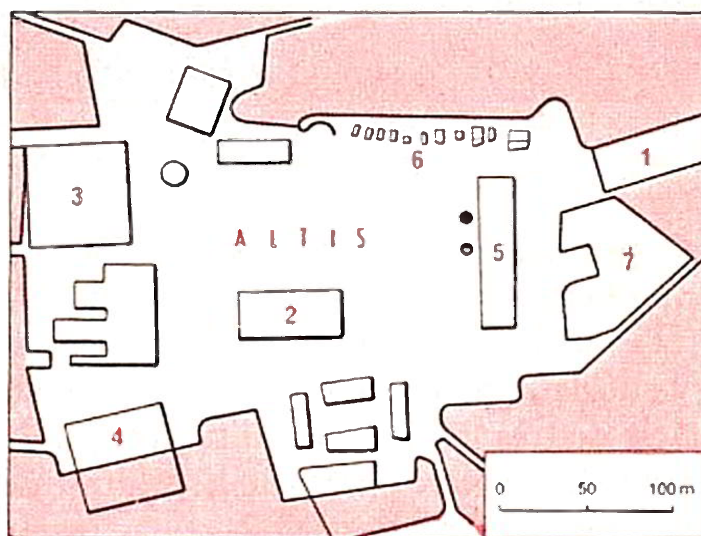




Olympie au IIe siècle avant Jésus-Christ. Reconstitution (Metropolitan Museum of Art).

Le stade et l'hippodrome se trouvaient en contre-bas au pied de l'Altis.

Delphes en Phocide était le principal sanctuaire d'Apollon : dans un site âpre et grandiose, au pied des rochers des Phèdriades s'étendait l'enceinte du lieu saint. La voie sacrée conduisait les pèlerins jusqu'au temple; elle était bordée de statues et de petites chapelles votives (les trésors), élevées par les cités reconnaissantes. Delphes, où s'accumulaient les offrandes les plus précieuses, était sous la sauvegarde de toutes les cités; en réalité quelques-unes seulement assumaient ce rôle protecteur; leurs délégués se réunissaient en une sorte de conseil d'administration appelé l'*amphictionie* delphique.



Plan d'Olympie. — 1. Stade. — 2. Temple de Zeus. — 3. Palestre. — 4. Léonidéion. — 5. Portique d'Echo. — 6. Les trésors. — 7. Hippodrome.

La célébrité de Delphes tenait à son oracle, celle d'Olympie à ses jeux.

2. Les oracles. Les Grecs désireux de consulter les dieux sur leurs affaires privées et publiques interrogeaient les oracles. A *Dodone* Zeus s'exprimait par le bruissement des chênes sacrés. A *Épidaure* Asclépios donnait en songe des consultations aux malades endormis sous le péristyle de son temple rond.

A *Delphes*, en son temple, Apollon parlait par la bouche d'une jeune fille, la *Pythie* : assise sur un trépied, mâchant la feuille du laurier sacré, enivrée par les vapeurs naturelles qui sortaient de la fissure d'un rocher, elle entrait en transes



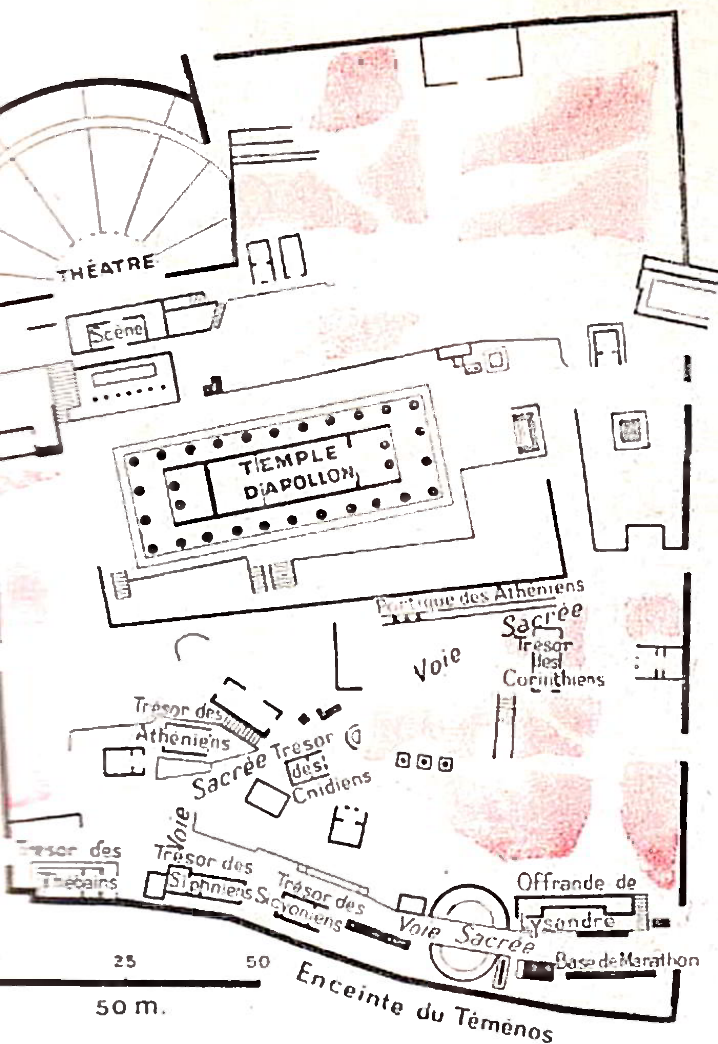
Delphes, vue prise du théâtre.

et secouée de mouvements nerveux prononçait des sons inarticulés : les prêtres traduisaient son délire prophétique en de courts poèmes prudemment obscurs (cf. Texte II). On l'interrogeait sur tout, sur l'opportunité d'un mariage comme sur la déclaration d'une guerre ou la fondation d'une colonie. On venait consulter l'oracle de très loin, d'Asie, d'Égypte ou de Sicile, et sa renommée était telle que le droit de l'interroger avant les autres, par priorité, était un privilège envié et jalousement défendu.

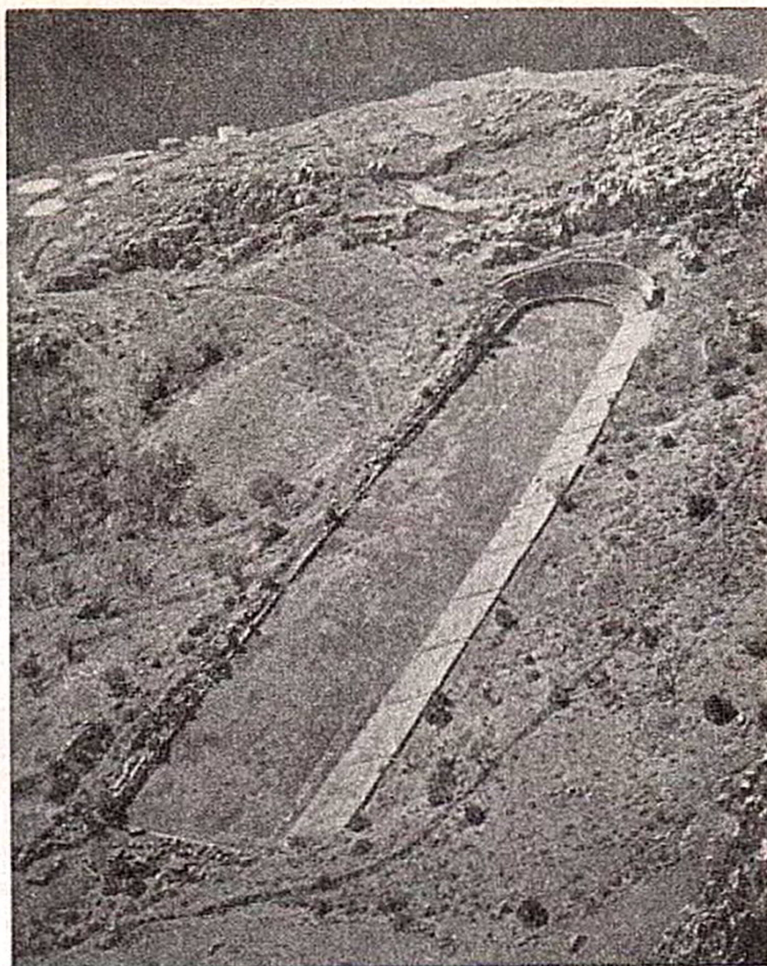
3. Les jeux. Les jeux panhelléniques étaient des compétitions sportives qui, à l'ombre de quelques sanctuaires, opposaient les champions de toutes les cités. Ils avaient un sens religieux : l'effort des athlètes était un hommage au dieu; la victoire était le signe de la préférence divine.

Delphes, le Trésor des Athéniens (style dorique) commémorant la victoire de Marathon.





Plan de Delphes.



Le stade de Delphes, long de 199 m, pouvait recevoir 7 000 spectateurs. Construit au Ve siècle, il fut plusieurs fois restauré.

Les jeux panhelléniques étaient au nombre de quatre : les *Jeux Isthmiques* à l'isthme de Corinthe, les *Jeux Néméens* au vallon de Némée dans le Péloponèse, les *Jeux Pythiques* à Delphes et les *Jeux Olympiques*.

Les ***Jeux Olympiques*** étaient célébrés tous les quatre ans (depuis l'année 776). Tous les Grecs de naissance libre et eux seuls pouvaient y participer. A cette occasion les hérauts proclamaient la trêve sacrée : les conflits entre Grecs devaient cesser et les pèlerins se rendaient à Olympie sous la protection de Zeus; les attaquer était un sacrilège. En quelques semaines une foule considérable se réunissait; elle campait à la belle étoile ou sous la tente, tandis que les athlètes s'entraînaient sous l'œil des arbitres. Les jeux, qui duraient une semaine, s'ouvraient par un sacrifice et par le serment de loyauté que prêtaient solennellement concurrents et arbitres. Primitivement il y avait six épreuves : la course à pied, la lutte, le pugilat (une sorte de boxe; les adversaires portaient des gants de cuir garnis de plomb), le lancement du javelot, le lancement du disque et la course de chars. Par la suite on ajouta des courses diverses (notamment une course en armes), le pancrace qui tenait de la lutte et du pugilat, et le pentathlon, ensemble de cinq épreuves (saut, disque,




Orphée et Eurydice. A gauche, Hermès; au centre, Eurydice; à droite, Orphée (Musée de Naples). Orphée avait obtenu des dieux de ramener sur la terre sa femme Eurydice, morte le jour de ses noces; mais il ne devait pas la regarder avant d'avoir quitté les Enfers. Il ne put résister à la joie de la revoir et la perdit pour toujours.

javelot, course et lutte). Le stade pouvait contenir quarante mille spectateurs.

Les vainqueurs recevaient pour récompense une simple couronne d'olivier. Mais, célèbres dans toute la Grèce, ils étaient comblés d'honneurs dans leur cité : de grands poètes comme *Simonide* et *Pindare* chantaient leur gloire.

« Heureux et digne d'être chanté par les poètes celui qui, l'emportant par la vigueur des bras ou l'agilité des jambes, a conquis dans les jeux, par son courage et sa force, la plus haute récompense », écrivait Pindare.

A partir du v[e] siècle les divisions entre les cités s'aggravèrent et le rôle panhellénique de la religion déclina. Delphes fut l'occasion de guerres violentes entre Grecs, *les guerres sacrées*. Les jeux gardèrent leur vogue, mais leur aspect sportif l'emporta sur leur aspect religieux.

III. La religion des mystères

Les cérémonies courantes ne satisfaisaient pas entièrement certains fidèles qui demandaient à la religion une règle de vie et l'assurance du bonheur outre-

L'aurige (conducteur de char), statue de bronze (Delphes). Début du Ve siècle.

tombe. C'est ce qui explique le succès de l'Orphisme et des Mystères.

L'Orphisme. L'***Orphisme*** tire son nom de son fondateur légendaire, *Orphée*, un poète merveilleux dont les accents charmaient jusqu'aux animaux sauvages. Il enseignait que l'âme, prisonnière du corps, serait libérée par la mort et jugée par les dieux; elle n'atteindrait le bonheur suprême qu'en se purifiant par une série de réincarnations●.



Démèter (à gauche) tenant le sceptre, et Coré (à droite) tenant une longue torche, révèlent les secrets de l'agriculture au jeune Triptolème (Relief d'Éleusis-Musée d'Athènes).

Les Mystères. Les ***Mystères*** étaient des cérémonies qui permettaient d'entrer en contact avec la divinité et d'obtenir la félicité éternelle. Ils étaient réservés à quelques privilégiés qui avaient reçu une initiation préalable et qui étaient tenus de garder le secret. Les plus célèbres étaient les *mystères d'Éleusis* en Attique. Démèter et sa fille Coré ou Perséphone en étaient les grandes divinités. Au ve siècle le nombre des initiés fut très élevé et Athènes, qui protégeait le culte d'Éleusis, lui donna un éclat incomparable. La procession des pèlerins vers Éleusis, escortée par les cavaliers d'Athènes, fut l'occasion d'une des plus grandes fêtes religieuses de la cité.

DOCUMENTS **Texte I : Un sacrifice à la cour de Nestor, roi de Pylos.**

HOMÈRE : *Odyssée*, III, 436 sq., traduction V. Bérard. Collection des Universités de France.

« Nestor, le vieux meneur de chevaux, donna l'or. L'ouvrier en plaqua les cornes de la vache, à petits coups soigneux, pour que ce bel ouvrage trouvât grâce devant les yeux de la déesse. Le divin Echéphron et Stratios, menant la bête par les cornes, la faisaient avancer. Dans un bassin à fleurs, Arétos apportait du cellier l'eau lustrale●;

son autre main tenait la corbeille des orges. Debout près de la vache et prêt à la frapper, Thrasymède, à l'ardeur batailleuse, tenait une hache affilée et Perseus avait pris le vase pour le sang. Nestor, le vieux meneur de chevaux, répandit l'eau lustrale et les orges, puis il fit à Pallas (= Athèna) une longue prière et, comme il prélevait quelques poils de la tête qu'il lançait dans le feu, l'assistance en priant jeta les pincées d'orge.

Déjà, faisant un pas, le bouillant Nestoride[1] Thrasymède a frappé, et la hache a tranché les tendons cervicaux : la bête tombe inerte, sous les clameurs sacrées des filles et des brus et de la vieille reine, Eurydice, l'aînée des filles de Clymène. Fils et gendres alors saisissent la victime, qu'on soulève au-dessus du sol aux larges voies; le meneur des guerriers, Pisistrate, l'égorge : dans le flot de sang noir, l'âme quitte les os. On dépèce à la hâte en détachant tous les cuisseaux, selon le rite; sur l'une et l'autre face, on les couvre de graisse; on empile, dessus, d'autres morceaux saignants et, pendant que Nestor, les brûlant sur les bûches, fait sa libation d'un vin aux sombres feux, la jeunesse, tenant les quintuples brochettes, entoure le vieillard. Puis, les cuisses brûlées, on goûte des grillades et, découpant menu le reste de la bête, on le met à rôtir au bout de longues broches que l'on tient à deux mains.

1. Fils de Nestor. Le suffixe « ide » signifie « fils de ».

Texte II : Obscurité des réponses de l'Oracle de Delphes. Crésus l'apprend à ses dépens.

HÉRODOTE. *Histoires* I, passim, d'après la traduction Legrand (collection des Universités de France).

Avant d'entreprendre la guerre contre Cyrus, roi des Perses, Crésus, le riche roi de Lydie, en Asie Mineure, fait consulter l'oracle de Delphes :

« Crésus tâcha de se concilier par de grands sacrifices le dieu de Delphes. Il sacrifia trois mille têtes de chacune des espèces de bétail qui s'offrent en sacrifice; il amoncela un grand bûcher et y brûla des lits dorés et argentés, des coupes d'or, des vêtements de pourpre, des tuniques dans l'espoir que, par ses offrandes, il réussirait mieux à gagner la faveur du dieu; et il enjoignit à tous les Lydiens par une proclamation que chacun sacrifiât ce qu'il pourrait. Quand il en eut fini avec ce sacrifice, il fit fondre une énorme quantité d'or et en fit façonner au marteau des demi-briques... au nombre de cent dix-sept. Crésus fit faire de plus en or épuré une statue de lion du poids de dix talents (= environ 370 kg). Lorsque ces objets furent achevés, Crésus les expédia à Delphes.

« Après avoir remis ces offrandes les envoyés de Crésus posèrent cette question à l'oracle : « Crésus, roi des Lydiens et d'autres peuples, vous a fait don de présents dignes des marques de votre sagacité et il vous demande maintenant s'il doit faire la guerre aux Perses et s'adjoindre des troupes alliées »... L'oracle prédit à Crésus que s'il faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire, et ils lui conseillèrent de s'adjoindre comme alliés ceux des Grecs qu'il aurait reconnus les plus puissants. »

Cresus plein de joie remercia les Delphiens par de nouveaux dons et consulta encore l'oracle.

R. V. N. B

« Cette consultation fut pour demander si sa monarchie serait de longue durée. La Pythie répondit : « Quand un mulet sera roi des Mèdes, alors, Lydien aux pieds délicats, fuis le long de l'Hermos (= fleuve du royaume de Lydie) caillouteux, ne reste pas en place et n'aie pas honte d'être lâche... » Lorsque cette réponse fut parvenue à Crésus, il s'en réjouit encore bien plus... pensant qu'il était impossible à un mulet [1] de régner sur les Mèdes à la place d'un homme... »

Crésus fit donc la guerre, il fut écrasé et réduit en captivité; il se plaignit amèrement à l'oracle de Delphes de l'avoir trompé et reçut cette réponse :

« Crésus récrimine sans raison. Apollon lui prédisait que s'il entrait en guerre contre les Perses, il détruirait un grand empire... Il aurait dû envoyer demander au dieu de quel empire il parlait, du sien ou de celui de Cyrus. Il n'a pas compris ce qu'on lui avait dit... Quant à ce qu'Apollon lui a dit d'un mulet lorsqu'il le consultait pour la dernière fois, cela non plus il ne l'a pas compris. C'est Cyrus qui était ce mulet; car il était né de deux parents de races différentes, d'une mère (Mède) plus noble, d'un père (Perse) de condition plus modeste... »

1. Le mulet est un animal de race hybride né d'un âne et d'une jument.

QUESTIONS

★ **1.** *A l'aide du texte I, décrire les rites minutieux du sacrifice d'un animal.*

★ **2.** *Décrire la procession des Grandes Panathénées.*

★ **3.** *Pourquoi les grands jeux avaient-ils un caractère religieux? N'avez-vous pas remarqué l'existence de jeux analogues chez les Crétois? dans la Grèce homérique?*



La course (amphore panathénaïque; fin du VI[e] siècle. Musée du Vatican).

CHAPITRE XV

LES GUERRES MÉDIQUES

SOMMAIRE

I. Les deux guerres médiques.

Les guerres médiques ont opposé les Grecs aux Perses (ou Mèdes).

1. Les guerres médiques ont eu des causes multiples; les plus importantes furent l'occupation de la Thrace par les Perses et la révolte de l'Ionie.

2. La première guerre médique fut illustrée par la victoire des Athéniens à Marathon (490).

3. Entre les deux guerres Athènes renforça sa marine grâce à Thémistocle.

4. La deuxième guerre médique commença pour les Grecs par la défaite des Thermopyles et le combat naval indécis de l'Artémision. Les victoires de Salamine, sur mer, (480) et de Platées, sur terre, (479) délivrèrent la Grèce de l'invasion.

5. Ces victoires ont renforcé la confiance des Grecs en leurs institutions et en leur civilisation. Elles ont placé Athènes au niveau de Sparte.

II. « La troisième guerre médique ».

1. Tandis que Sparte abandonnait la lutte, Athènes groupa les ennemis de la Perse en une Confédération maritime; Aristide l'organisa et Cimon l'étendit.

2. Les guerres entre cités et la nouvelle politique d'Athènes, oppressive pour les alliés de la confédération maritime, mirent fin à l'idéal des guerres médiques (Paix de Callias 449).

I. Les deux guerres médiques

Les guerres médiques racontées par *Hérodote* ont opposé victorieusement les Grecs à l'immense empire des Perses (ou des Mèdes). La première eut lieu en 490, la deuxième de 480 à 478.

1. Les origines des guerres médiques. Après le flux de la colonisation qui avait amené les Grecs sur la côte d'Asie, le reflux de la conquête avait conduit les Perses des plateaux de l'intérieur jusque sur les bords de la mer

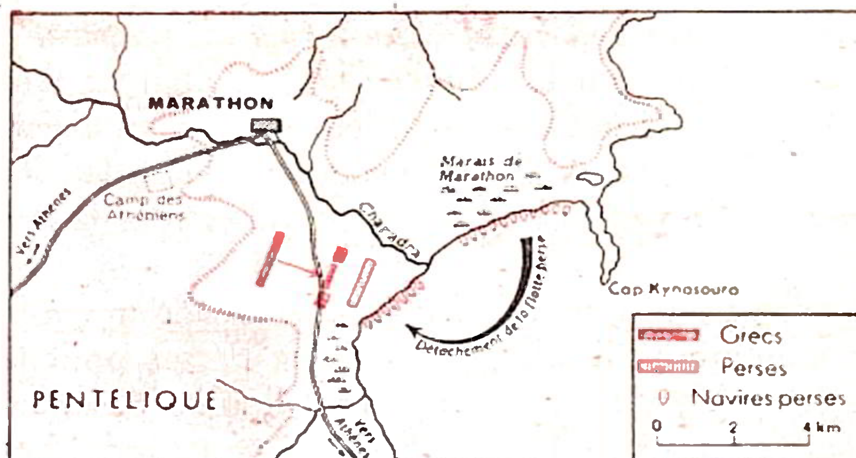
Égée : les villes grecques d'Asie Mineure avaient été soumises et, passant les détroits, Darius avait établi sa domination sur la Thrace (512). C'était un dangereux voisinage pour les cités grecques de la péninsule : leur commerce avec la Thrace et le Pont-Euxin était menacé et surtout elles pouvaient redouter de subir le sort de leurs sœurs d'Asie : perdre leur chère liberté pour tomber sous le joug des « Barbares ».

Or en 499 les villes d'*Ionie*, à l'appel du tyran de Milet, se soulevèrent contre le grand roi : en dépit de leur mésentente il fallut six ans aux Perses pour les réduire. En 494 Milet fut prise et rasée : cette catastrophe fut douloureusement ressentie dans toute la Grèce; elle inspira à un poète athénien une tragédie intitulée « la Prise de Milet » : à la première représentation les spectateurs fondirent en larmes et furent si bouleversés que le gouvernement interdit la pièce.

Sparte qui redoutait les expéditions lointaines avait refusé son aide, mais Athènes, aidée d'Érétrie, avait envoyé quelques navires et deux mille hommes qui avaient participé à un raid contre Sardes. Darius voulait tirer vengeance de cet affront : *Hippias*, le tyran chassé qui avait conservé des amis à Athènes, l'encourageait à intervenir avec l'espoir de rétablir son autorité.

La Thrace avait profité de la révolte de l'Ionie pour secouer le joug : une première expédition pour la soumettre ayant échoué en 492, Darius prépara une deuxième campagne d'Europe et pour plus de sécurité demanda aux Grecs « la terre et l'eau », c'est-à-dire l'aveu de leur soumission. Les îles, les peuples du nord de la péninsule, Égine acceptèrent mais Sparte et Athènes, en guise de réponse, exécutèrent les messagers du roi : c'était la guerre.

2. La première guerre médique. Une armée de 50 000 hommes traversa la mer Égée, soumit Naxos et, atteignant l'Eubée, détruisit Érétrie; puis passant le détroit de l'Euripe elle débarqua dans la petite plaine de ***Marathon,*** à quelques kilomètres au nord d'Athènes. Les Athéniens demandèrent le secours de Sparte pendant que leur armée forte de 10 000 hoplites, auxquels se joignirent 1 000 Platéens, prenait une position défensive sur les flancs du Pentélique et observait les mouvements de l'ennemi. Après quelques jours d'hésitation une partie de l'armée perse se rembarqua en direction d'Athènes tandis que le reste se mettait en marche par la route côtière. Les stratèges voulaient courir à la défense d'Athènes; mais l'un d'eux, *Miltiade*, les persuada d'attaquer. Sous son commandement les hoplites dévalèrent la pente, traversant au pas de course la grêle de flèches tirées par les archers perses; le combat corps à corps qui suivit tourna à la débandade de l'ennemi acculé à la mer et finit par un carnage (13 septembre 490). Sans perdre un instant l'armée victorieuse se rabattit à marche forcée sur Athènes. Les Perses, qui avaient attendu en vain l'action des



La bataille de Marathon. — *Le littoral de cette plaine longue, étroite et marécageuse, a été modifié depuis l'Antiquité. Les Perses ont occupé une première position à l'est du ruisseau. Après le rembarquement du gros de leurs effectifs, ils se déplacèrent vers le sud, suivis par un détachement de leur flotte. C'est là qu'ils furent attaqués par les Athéniens qui surveillaient les deux routes conduisant à leur cité.*

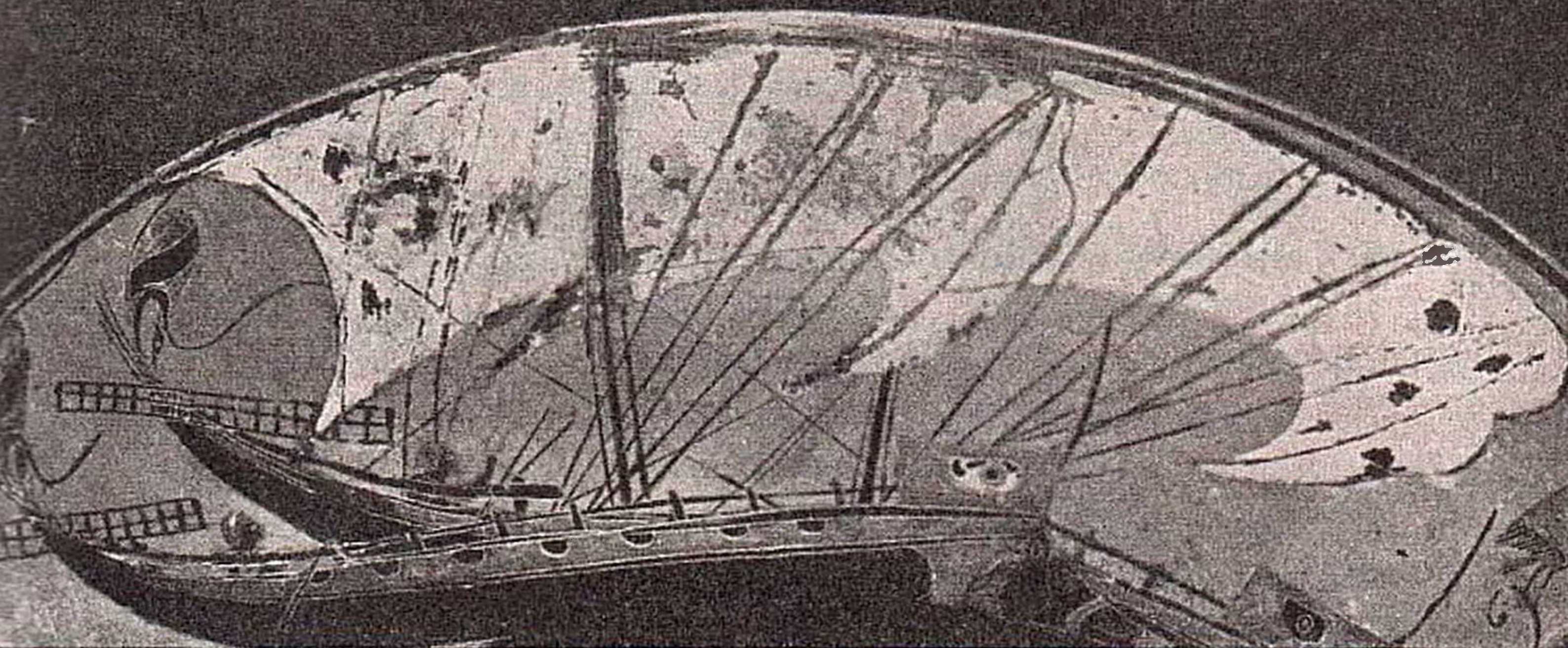
partisans d'Hippias, n'insistèrent pas, et leur flotte cingla vers l'Asie. Pour n'être pas un grand combat (les Athéniens n'y perdirent que 200 hommes), Marathon n'en fut pas moins une grande victoire : les Athéniens tout seuls (les Spartiates n'arrivèrent qu'après la bataille) avaient sauvé leur ville et la liberté de la Grèce.

3. Entre deux guerres. Ce n'était qu'une trêve. Darius mourut en 486/5 laissant à son fils *Xerxès* le soin de la revanche : le nouveau roi s'y prépara avec soin, traita avec Carthage, s'assura des concours en Grèce même et réunit une armée considérable qu'Hérodote évalue, non sans exagération, à plus de cinq millions d'hommes. Pendant ce temps les cités grecques restaient désunies. Toutefois à Athènes le régime établi par Clisthène s'affermissait : les ennemis de la démocratie subissaient l'ostracisme. Un nouvel homme d'État, ***Thémistocle,*** malgré *Aristide* qui fut ostracisé, orienta la cité vers une politique maritime : il fit commencer les travaux du port du *Pirée* et construire une flotte de trières● avec le produit d'un nouveau gisement d'argent découvert dans les mines du Laurion (cf. Texte I, p. 177).

4. La deuxième guerre médique. *a*) **Les revers grecs.** Au printemps, l'armée perse, formée des unités les plus diverses venues de toutes les régions de l'Empire, traversa les détroits par deux ponts de bateaux et longea les côtes de Thrace et de Macédoine escortée par la flotte.

L'imminence du péril força les Grecs à s'unir! Un premier, puis un second congrès réunis à l'isthme de Corinthe, permirent non sans peine l'établissement d'un plan de campagne : on tenterait d'arrêter l'ennemi, la flotte au nord de l'Eubée, l'armée au défilé des Thermopyles qui ne laissait entre la mer et la montagne qu'un étroit passage : ainsi les Perses ne pourraient pas tirer parti de leur énorme supériorité numérique.

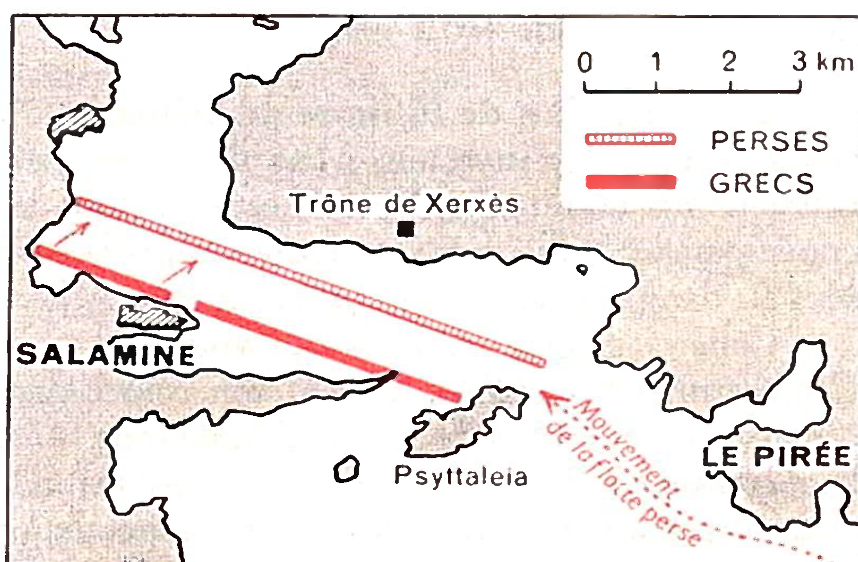
La guerre commença mal pour les Grecs : les ***Thermopyles*** furent tournées par un chemin de montagne indiqué par un traître; le roi Léonidas se fit



Régates. Deux navires, voiles gonflées, flottent en pleine mer (coupe du potier Nicosthènes, fin du VIe siècle) (Louvre).

tuer sur place avec ses 300 Spartiates pour permettre la retraite de l'armée. La flotte livra à l'***Artémision*** un combat indécis et se replia vers le Sud. C'était l'invasion pour la Grèce centrale et l'Attique. Les Athéniens furent évacués grâce à la précieuse flotte de Thémistocle; les Perses entrèrent dans la ville qui fut incendiée.

b) **Les victoires.** La flotte grecque concentrée dans la rade de Salamine s'apprêtait à appareiller vers le Péloponèse : Thémistocle, par un stratagème ingénieux, l'amena à livrer bataille à ***Salamine*** (29 septembre 480). Xerxès, de la côte, assis sur un trône d'argent, assista à la déroute des siens; sa flotte mutilée dut reprendre le chemin de l'Hellespont. L'année suivante les Grecs sous le commandement du Spartiate Pausanias écrasaient à *Platées*, en Béotie, l'armée des Perses et de leurs alliés de Thèbes (août 479). Tout en refoulant l'ennemi, ils prirent l'offensive; se portant par mer en Asie Mineure ils



La bataille de Salamine (d'après le texte d'Hérodote).

y remportèrent la victoire du cap *Mycale* (août 479), qui eut pour conséquence la libération des îles côtières comme Samos. Enfin en 478 les Athéniens en occupant *Sestos* s'assurèrent le contrôle des détroits.

5. Caractères et conséquences des guerres médiques.

1° La Thrace, toutes les îles étaient libérées; seules les villes de la côte asiatique restaient sous le joug des Perses.

2° Les Spartiates, honorés du commandement en chef sur terre et sur mer, avaient prouvé par leur bravoure que leur armée était bien la première.

3° Mais les Athéniens, dont le rôle à Salamine avait été décisif, s'étaient montrés leurs égaux. Devant l'invasion l'union sacrée s'était faite, Aristide rappelé d'exil combattit aux côtés de Thémistocle. Ensuite on se remit courageusement à la reconstruction de la ville. Désormais la politique maritime préconisée par Thémistocle fut suivie sans discussion : Athènes se tournait vers la mer.

4° Les victoires remportées sur l'immense empire perse renforcèrent la confiance qu'avaient les Grecs en leurs institutions, leur civilisation et leurs dieux. La gloire des héros de Marathon, de Salamine et de Platées fut le thème favori des écrivains et des artistes d'Athènes (cf. Texte II, p. 177).

5° Mais l'entente entre les cités ne survécut pas à la guerre. Entre Sparte et Athènes s'ouvrait une longue période de rivalité.

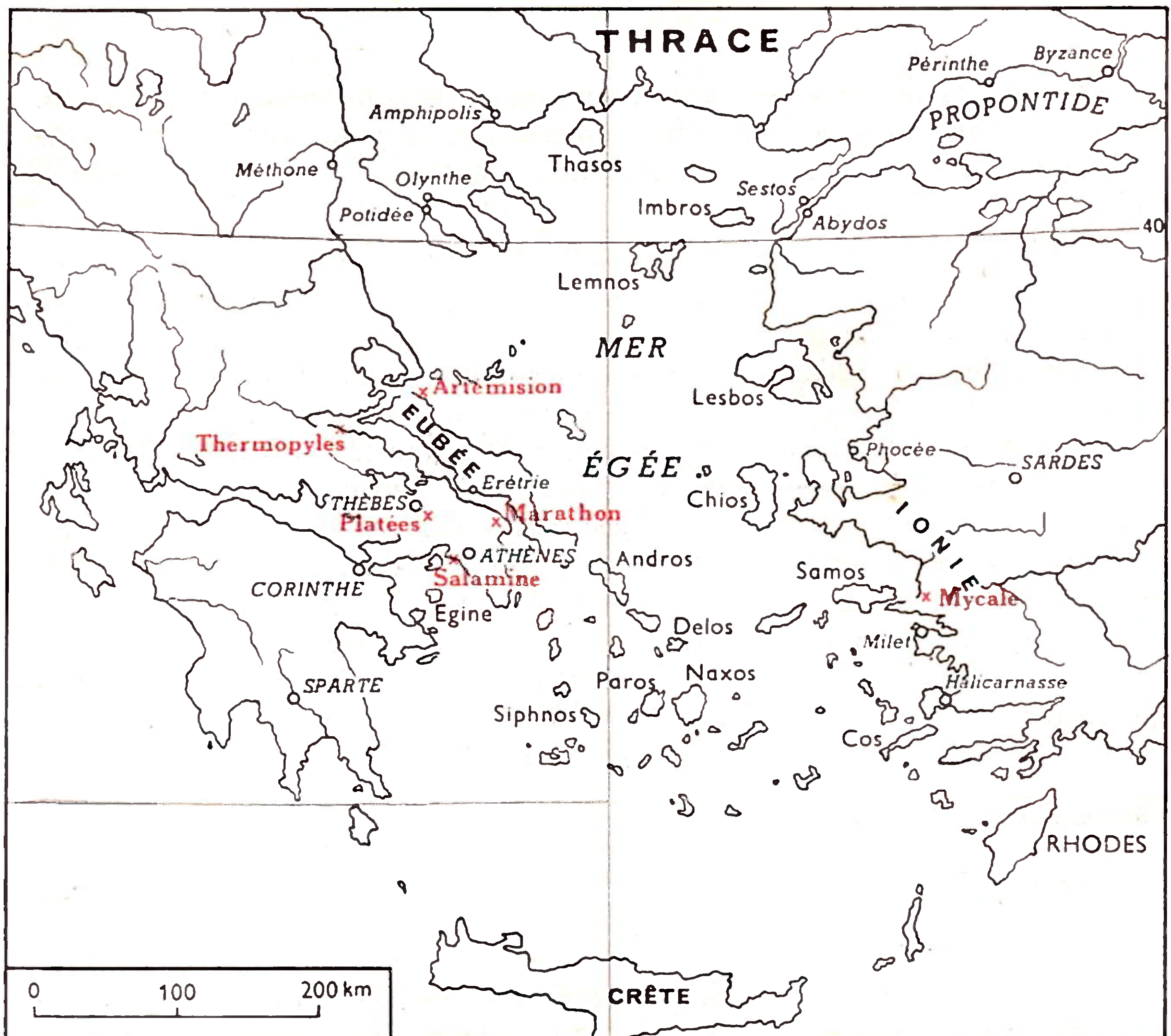
II. « La troisième guerre médique ».

On appelle parfois « troisième guerre médique » les luttes qui opposent les Grecs aux Perses de 478 à 449.

1. Formation de la ligue de Délos. Les Perses ne firent pas de nouvelles tentatives d'invasion. Mais il n'y eut pas de traité de paix et les Grecs restaient sur le qui-vive. Sparte, estimant que la guerre était terminée et préoccupée par des difficultés intérieures, rappela ses troupes. Les îles les plus exposées au danger perse se retournèrent vers Athènes demeurée vigilante.

Celle-ci groupa les cités qui voulaient continuer la lutte en une ligue ou *Confédération*[1] *maritime*, qui eut son centre dans l'île sainte de *Délos*; *Aristide* « le juste » l'organisa à la satisfaction de tous (476). Les grandes îles fournissaient leur contingent de navires; les autres payaient une cotisation au trésor de Délos et avec cet argent Athènes construisait et équipait des trières. La flotte était

1. Une confédération est un groupement de cités ou d'états autonomes.



Les guerres médiques et l'Empire maritime d'Athènes.

placée sous le commandement des stratèges athéniens, mais tous les alliés étaient égaux et libres.

Désormais toute une série d'expéditions parcourut l'Égée. *Cimon*, le fils de Miltiade, célèbre par sa richesse et sa générosité, s'y distingua particulièrement et remporta la victoire de l'Eurymédon (468). Les villes grecques de la côte d'Asie furent libérées. La Ligue prospérait sous la direction d'Athènes.

2. La fin des guerres médiques. Il y avait pourtant des ombres à ce glorieux tableau !

1° Le succès d'Athènes lui valait la jalousie des autres cités. Il lui fallut se battre contre Corinthe et Égine, puis contre Sparte ; les guerres entre les cités nuisaient à la lutte contre les Barbares.

2° Les Athéniens n'étaient plus unanimes sur la politique à suivre : Cimon, partisan de l'entente avec Sparte, fut ostracisé. Les chefs du parti démocratique poussèrent à une politique conquérante qui aboutit à une désastreuse campagne en Égypte.

3° L'esprit de la Ligue n'était pas celui de ses origines ! L'autorité d'Athènes s'appesantissait lourdement. Les cités qui voulaient quitter la Ligue (comme Naxos et Thasos) étaient maintenues par la force. Sur le territoire des alliés on institua des *clérouchies*, sorte de colonies dont les habitants, les *clérouques*, citoyens d'Athènes, munis d'un lot de terre, étaient les gardiens vigilants des intérêts d'Athènes. Le trésor de Délos fut, en 450, transféré à Athènes. La cotisation volontaire des membres de la Ligue se transformait en un tribut imposé. Les alliés devenaient des sujets. *A la Ligue se substituait un Empire.* Aussi Athènes, pour avoir les mains libres en Grèce et renforcer sa domination, traita avec le grand roi. Ce fut la *paix de Callias* en 449 : Athènes n'interviendrait plus contre le territoire de l'Empire perse mais le grand roi n'enverrait plus de flotte en Égée; il reconnaissait l'existence de la confédération maritime d'Athènes. L'époque glorieuse des guerres médiques était définitivement close.

DOCUMENTS

Texte I : Thémistocle, fondateur de la puissance maritime d'Athènes.

PLUTARQUE : *Vie de Thémistocle IV et V, passim*, trad. Ricard (Lib. Garnier).

« Possédé d'un vif désir de gloire, qui dès son entrée dans la carrière le fit aspirer au premier rang, il osa heurter de front les citoyens les plus distingués et les plus puissants et braver leur haine; il se montra surtout le rival d'Aristide, fils de Lysimaque, qui fut constamment son plus grand adversaire... Aristide était d'un caractère doux et d'une vie irréprochable; il ne se proposait pour but de sa politique ni la faveur du peuple ni même sa propre gloire! Toujours porté à ce qu'il croyait le meilleur et à ce qui se conciliait le plus avec la sûreté et la justice, il était souvent obligé de résister à Thémistocle et de s'opposer au crédit grandissant d'un homme, qui, voulant introduire dans la cité de grands changements, excitait sans cesse le peuple à de nouvelles entreprises...

Les Athéniens regardaient la défaite des Barbares à Marathon comme la fin de la guerre; mais Thémistocle pensait au contraire qu'elle n'était que le prélude de plus grands combats; prévoyant de loin ces événements, il se préparait à cet avenir pour assurer dès lors le salut de la Grèce, et il y disposait ses concitoyens.

Sa première démarche fut d'oser seul proposer aux Athéniens d'affecter à la construction de navires à trois rangs de rames le produit des mines d'argent du Laurion, au lieu, selon l'usage, de s'en partager le revenu. Cette nouvelle destination devait

leur fournir le moyen (disait-il) de résister aux habitants d'Égine... Ce fut par ce motif qu'il détermina facilement les Athéniens à ce sacrifice et non par crainte de Darius et des Perses, alors trop éloignés et dont on appréhendait peu le retour... On construisit, avec l'argent des mines, cent trières qui combattirent par la suite contre Xerxès. Dès ce moment il attira l'attention des Athéniens du côté de la mer et sut les amener à constituer une marine considérable, en leur montrant que sur terre ils n'étaient pas en état de résister même à leurs voisins, au lieu qu'avec des forces navales ils pourraient repousser les Barbares et commander au reste de la Grèce. Mais par là, suivant Platon, il changea d'excellents soldats en matelots et en gens de mer; il mérita le reproche d'avoir arraché aux Athéniens la pique et le bouclier pour les assujettir au banc et à la rame. »

Texte II : La bataille de Salamine d'après le poète Eschyle.

« *Les Perses* », v. 385 sq., traduction Paul Mazon. Collection des Universités de France.

« Mais, quand le jour aux blancs coursiers épand sa clarté sur la terre, voici que, sonore, une clameur s'élève du côté des Grecs... Et la terreur alors saisit tous les barbares, déçus dans leur attente; car ce n'était pas pour fuir que les Grecs entonnaient ce péan solennel, mais bien pour marcher au combat, pleins de valeureuse assurance; et les appels de la trompette embrasaient toute leur ligne. Aussitôt les rames bruyantes, tombant avec ensemble, frappent l'eau profonde en cadence, et tous bientôt apparaissent en pleine vue. L'aile droite, alignée, marchait la première, en bon ordre. Puis la flotte entière se dégage et s'avance, et l'on pouvait alors entendre, tout proche, un immense appel : « Allez, enfants des Grecs, délivrez la patrie, délivrez vos enfants et vos femmes, les sanctuaires des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux : c'est la lutte suprême! » Et voici que de notre côté un bourdonnement en langue perse leur répond : ce n'est plus le moment de tarder. Vaisseaux contre vaisseaux heurtent déjà leurs étraves de bronze. Un navire grec a donné le signal de l'abordage : il tranche l'aplustre [1] d'un bâtiment phénicien. Les autres mettent chacun le cap sur un autre adversaire. L'afflux des vaisseaux perses d'abord résistait; mais leur multitude s'amassant dans une passe étroite, où ils ne peuvent se prêter secours et s'abordent les uns les autres en choquant leurs faces de bronze, ils voient se briser l'appareil de leurs rames et, alors, les trières grecques adroitement les enveloppent, les frappent; les coques se renversent; la mer disparaît sous un amas d'épaves, de cadavres sanglants; rivages, écueils sont chargés de morts, et une fuite désordonnée emporte à toutes rames ce qui reste des vaisseaux barbares — tandis que les Grecs, comme s'il s'agissait de thons, de poissons vidés du filet, frappent, assomment, avec des débris de rames, des fragments d'épaves! Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la mer au large, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage vient tout arrêter!... Jamais, sache-le, jamais en un seul jour n'a péri pareil nombre d'hommes. »

1. **Aplustre** : pièce de bois en forme de palme ou de queue de poisson, qui ornait la poupe des navires (Cf. fig. p. 173).

QUESTIONS

★ 1. *Comparer les rôles joués respectivement par Sparte et par Athènes dans les guerres médiques.*

★ 2. *Pourquoi peut-on dire que Marathon fut à la fois un modeste combat et une grande victoire? Connaissez-vous des exemples analogues dans l'histoire de notre pays?*

★ 3. *Expliquer pourquoi Thémistocle a été clairvoyant en poussant les Athéniens à construire une grande flotte.*

★ 4. *Dans le texte I, l'éloge de Thémistocle est-il sans réserves? Qu'est-ce que Plutarque semble lui reprocher?*

★ 5. *En quoi l'Empire maritime différait-il de la Confédération maritime d'Athènes?*

Hoplites. Détail d'un bas-relief attique du Ve siècle. (Musée d'Athènes.)



Photo R. Zuber.

CHAPITRE XVI

ATHÈNES AU TEMPS DE PÉRICLÈS : LA SOCIÉTÉ ET LE GOUVERNEMENT

SOMMAIRE

I. Périclès.

1. « Le siècle de Périclès » marque l'apogée de la puissance et du rayonnement d'Athènes.

2. Périclès a gouverné Athènes pendant quinze ans sans pouvoirs exceptionnels grâce à son seul prestige.

3. Il a affermi le régime démocratique, développé la marine et l'Empire maritime et doté l'Acropole de ses plus beaux monuments.

II. Les classes sociales.

1. Les citoyens étaient égaux. Leurs charges étaient réparties suivant la fortune de chacun.

2. Les métèques ont contribué à la prospérité d'Athènes.

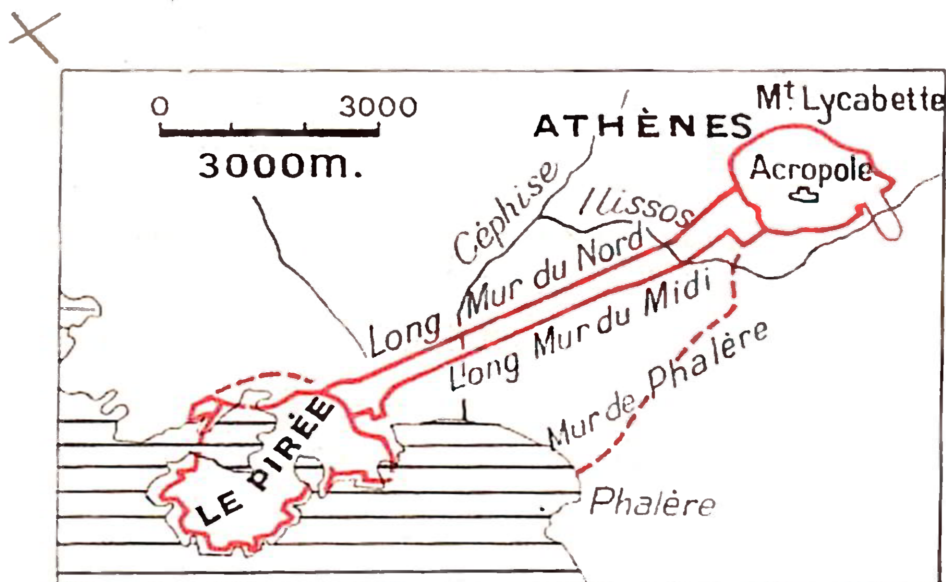
3. Les esclaves étaient des outils animés; leur sort était très variable. On distinguait les esclaves de l'État et ceux des particuliers.

III. Le gouvernement de la cité.

1. Les principales assemblées politiques étaient l'Ecclésia et la Boulè des cinq cents.

2. La justice était rendue par le tribunal de l'Héliée et par l'Aréopage.

3. Les principaux magistrats étaient les archontes et les stratèges; ils étaient soumis à un contrôle constant.



Athènes et les longs murs. — *Le mur du Nord et le mur de Phalère furent les premiers « longs murs ». Pour mieux assurer la défense, on construisit au temps de Périclès le long mur du Sud parallèle au mur du Nord.*

I. Périclès

1. Le siècle de Périclès. C'est entre la paix de Callias (449) et le début de la guerre du Péloponèse (432) que se place la phase la plus brillante de l'histoire d'Athènes : ses institutions démocratiques fonctionnent harmonieusement, sa marine est la première de la Grèce, son empire est à son apogée● ; partout on apprécie la production de ses artisans, et son port du Pirée connaît une extraordinaire animation ; son Acropole se pare de monuments de marbre ; ses écrivains et ses artistes sont les plus grands du monde grec. Cette période est souvent appelée *le siècle de Périclès*, du nom de l'homme d'État qui exerçait alors le pouvoir.

2. Périclès. Périclès, fils de Xanthippe, un des créateurs de la confédération maritime, appartenait par sa mère à la grande famille des Alcméonides (il était le neveu de Clisthène). Il avait commencé sa carrière politique en attaquant Cimon alors à l'apogée de sa gloire et il avait été le second d'*Ephialte*, qui, complétant l'œuvre de Clisthène, avait consolidé le régime démocratique. Sans aucun pouvoir exceptionnel, en qualité de stratège constamment réélu, il dirigea pendant quinze ans (444-429) le gouvernement d'Athènes. Il ne tenait son autorité que de son prestige, de sa force de persuasion et de la confiance de ses concitoyens.

C'était un homme distingué, cultivé et réfléchi. Il dédaignait la popularité obtenue par des moyens faciles et ne voulait convaincre les Athéniens que par la valeur de ses arguments. Orateur éloquent, il parlait clairement mais sans recherche et sans concession à la vulgarité. Sa maîtrise de lui-même était proverbiale, on l'avait surnommé « l'Olympien » (cf. Texte I, p. 185).

3. L'œuvre de Périclès.

1° Grâce à lui les plus pauvres purent devenir archontes et l'attribution d'une indemnité leur permit de remplir effectivement leur fonction à la Boulè et au tribunal de l'Héliée.



Périclès (British Museum Londres). Cf. Texte I, p. 185.

2° Les grands travaux qu'il fit entreprendre, notamment sur l'Acropole, eurent le double avantage d'embellir la ville et de donner du travail à de nombreux Athéniens.

3° Il développa la marine et accentua l'autorité d'Athènes sur son empire. Samos qui voulait faire sécession fut durement châtiée. On puisa dans le trésor commun pour les besoins d'Athènes. Les clérouchies se multiplièrent malgré le mécontentement des « alliés ».

4° Il fonda en Grande Grèce la colonie de Thourioi où, sous la direction des Athéniens, les colons des autres cités étaient admis.

5° Il attira auprès de lui les plus grands esprits du temps, le sculpteur *Phidias*, le poète tragique *Sophocle*, l'historien *Hérodote*, le philosophe *Anaxagore*. Jamais la célébration des grandes fêtes religieuses et les représentations théâtrales n'eurent autant d'éclat.

Bref, Périclès voulait que la supériorité d'Athènes fût telle que les autres cités l'acceptassent pour modèle et pour guide et qu'elle devînt « l'école de la Grèce ».

II. Les classes sociales

Parmi les 400 000 habitants qui peuplaient la ville et l'Attique, il n'y avait que 40 000 citoyens (130 000 en comptant leurs femmes et leurs enfants); les autres étaient des métèques (70 000) ou des esclaves (200 000).

1. Les citoyens. Pour être un véritable Athénien, un citoyen participant au gouvernement de la cité, il fallait, depuis une loi de Périclès, être né d'un père et d'une mère athéniens. Riches ou pauvres, les citoyens étaient tous égaux devant la loi et jouissaient des mêmes droits politiques. Par contre, les charges étaient inégalement réparties entre les quatre classes qui groupaient les citoyens d'après leur fortune. L'impôt direct, qui n'était voté qu'à titre

exceptionnel en temps de guerre, ne pesait que sur les trois premières classes. Les plus riches équipaient et armaient une trière; ils étaient alors *triérarques* (ils exerçaient la *triérarchie*). Ils fournissaient également aux auteurs dramatiques les chœurs nécessaires aux représentations théâtrales; ils étaient alors *chorèges* (ils exerçaient la *chorégie*). Les citoyens de la deuxième et de la troisième classe servaient dans l'armée comme cavaliers ou comme *hoplites*● et s'équipaient à leurs frais. Les *thètes* de la dernière classe étaient embarqués comme rameurs. Ainsi chacun selon ses moyens contribuait à assurer la défense et la grandeur d'Athènes.

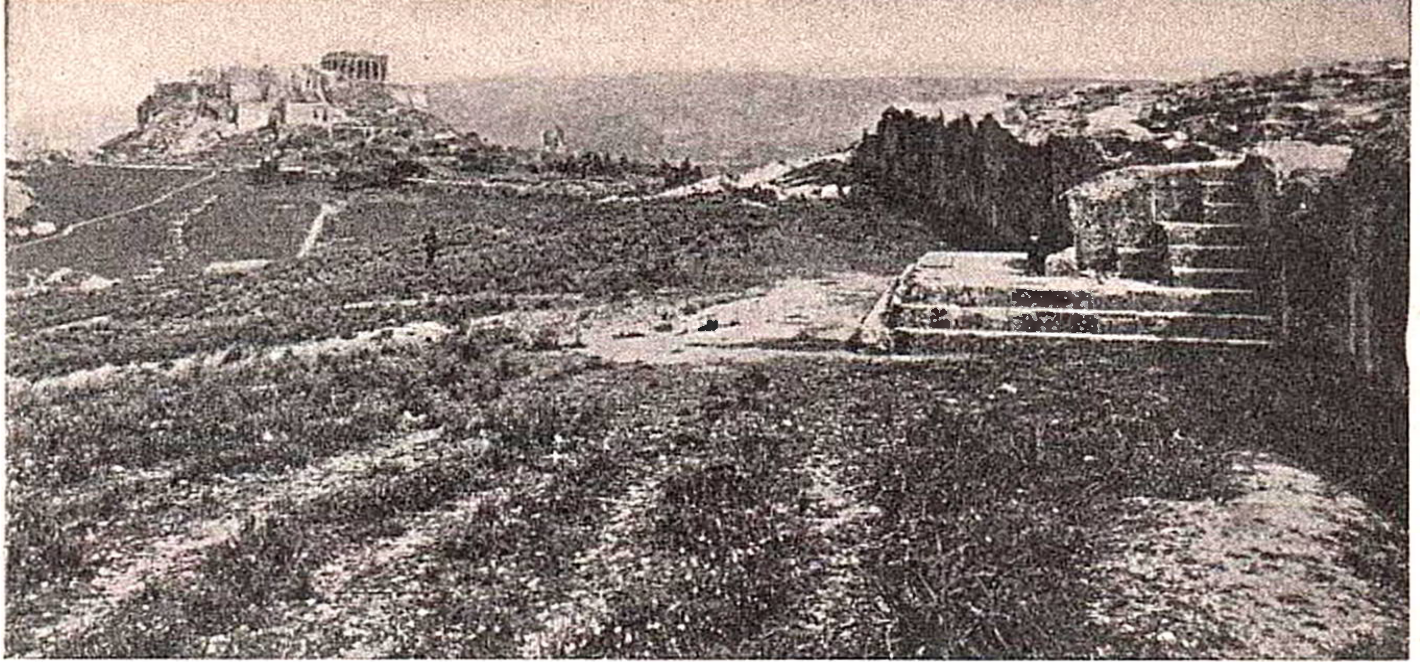
2. Les métèques. On appelait métèques (= ceux qui habitaient avec) des étrangers libres domiciliés à Athènes. Ce terme n'avait rien de péjoratif et l'hospitalité athénienne était proverbiale. Certes, ils payaient en plus de l'impôt de guerre une taxe spéciale, ils étaient exclus du vote et des magistratures et ne pouvaient acquérir des terres. Mais ils étaient admis dans l'armée et surtout dans la flotte et tous les métiers leur étaient ouverts. Il y avait parmi eux des artisans, des commerçants, des artistes : la prospérité du Pirée était en partie leur œuvre.

3. Les esclaves. Comme dans tout le monde antique les travaux pénibles étaient réservés aux esclaves, simples « outils animés ». Il fallait être bien pauvre pour ne pas en posséder un ou deux ! C'étaient des enfants d'esclaves ou des prisonniers de guerre ou le plus souvent des malheureux enlevés par des pirates, que des trafiquants vendaient ensuite comme du bétail sur les marchés de la mer Égée. Il en venait de toutes les régions du monde méditerranéen.

Les esclaves publics appartenaient à l'État qui les traitait bien : ils étaient agents de police, gardiens de prison, balayeurs, cantonniers, ouvriers des arsenaux, employés de bureau, petits fonctionnaires.

C'étaient en effet des esclaves, *les archers scythes*, qui revêtus de leur costume national (tunique à longues manches, pantalon bouffant, bonnet pointu) assuraient le maintien de l'ordre dans les rues et les lieux publics. Leur zèle impitoyable excitait les railleries, mais on les craignait.

Le plus grand nombre appartenaient aux particuliers : ils travaillaient aux champs ou à la maison comme domestiques; les nourrices et les pédagogues qui s'occupaient des enfants étaient souvent traités comme des membres de la famille. D'autres exerçaient en ville un métier salarié et vivaient à leur guise moyennant le versement au maître d'une partie de leur gain. Les plus misérables étaient loués pour travailler dans les carrières et dans les mines : les mineurs du Laurion étaient de véritables forçats.



La Pnyx où se réunissait l'Ecclésia.
A droite, la tribune aux harangues. Au fond, à gauche, l'Acropole.

Leur sort variait donc avec leur profession et l'humeur de leur maître (cf. Texte II). La loi leur assurait un minimum de protection : le maître avait le droit de les châtier mais non de les tuer. La peine fixée par les tribunaux ne pouvait excéder cinquante coups de fouet. L'esclave fugitif réfugié dans un temple obtenait d'être revendu à un maître moins méchant.

Ainsi l'égalité était loin de régner entre tous les habitants de la cité : seule une minorité, les citoyens, formait le peuple d'Athènes.

III. Le gouvernement de la cité

Le peuple d'Athènes se gouvernait lui-même. Il réglait les affaires locales dans les assemblées des dèmes; réuni en assemblée du peuple ou *Ecclésia*, il décidait des affaires de la cité; il rendait lui-même la justice au tribunal de l'*Héliée*. Pour préparer les débats de l'Ecclésia et assurer la continuité du gouvernement il avait recours à la *Boulè*; pour assurer l'exécution des lois et les fonctions d'administration et de commandement, il lui fallait bien s'en remettre à des *magistrats*. Mais toutes sortes de précautions étaient prises pour que le peuple eût toujours le dernier mot.

1. La Boulè et l'Ecclésia. ***La Boulè.*** La boulè était formée de 500 bouleutes tirés au sort, pour un an seulement, parmi les citoyens âgés de trente ans au moins, à raison de 50 par tribu. Pendant un dixième de l'année (ou prytanie), les 50 bouleutes d'une même tribu présidaient la boulè et l'ecclésia; c'étaient les *prytanes*. La boulè étudiait et rédigeait les projets de loi émanant de l'ecclésia; elle contrôlait les magistrats, dirigeait toutes les affaires publiques

et plus particulièrement celles qui avaient trait à la marine et à l'Empire. Mais elle ne pouvait agir qu'avec la confiance de l'ecclésia.

L'Ecclésia. L'ecclésia se réunissait quatre fois par prytanie, généralement sur la Pnyx. Tous les citoyens y avaient accès leur vie durant, mais beaucoup n'assistaient pas aux séances : aristocrates dédaigneux de la multitude, clérouques, paysans des dèmes éloignés, artisans craignant de perdre une journée de travail (au IVe siècle seulement une indemnité permit aux plus pauvres de venir); il n'y eut jamais plus de 6 000 présents.

Après une cérémonie religieuse les prytanes faisaient lire le programme de la séance. On votait les projets de loi revenus de la boulè, on élisait certains magistrats, on se prononçait sur la politique extérieure; le cas échéant, une fois par an, on votait l'ostracisme. Chacun pouvait prendre la parole; mais on laissait généralement ce soin aux orateurs, hommes expérimentés, instruits et de bonne famille comme Périclès. Car celui qui faisait une proposition contraire aux lois était passible des tribunaux. On votait le plus souvent à main levée.

2. L'Héliée. Chaque année 6 000 citoyens tirés au sort, les *héliastes*, siégeaient au tribunal de l'Héliée; ils étaient répartis en dix sections qui formaient autant de tribunaux. La présidence revenait aux magistrats compétents; il n'y avait ni procureur ni avocat. Le plaignant et l'accusé tour à tour exposaient leur thèse, en un temps limité, devant les juges silencieux. Puis les héliastes allaient déposer dans une urne l'un des deux jetons dont ils étaient munis : l'un signifiait l'acquittement et l'autre la condamnation. On comptait ensuite les votes et la majorité emportait la sentence. Il ne restait plus aux héliastes qu'à aller toucher leur indemnité.

A côté de ce tribunal du peuple subsistaient quelques tribunaux antiques de caractère religieux; le plus important était l'*Aréopage* formé des anciens archontes, qui jugeait les criminels ayant donné volontairement la mort.

3. Les magistrats. Les magistrats (c'est-à-dire ceux qui étaient chargés d'une fonction publique) n'étaient désignés que pour un an et formaient généralement des collèges● de dix membres. Les plus importants étaient les ***archontes*** et surtout les ***stratèges***.

Les dix archontes tirés au sort, jadis au premier rang, avaient conservé plus d'honneurs que de pouvoir. Ils présidaient les cérémonies religieuses et les tribunaux, tel l'archonte-roi qui présidait l'aréopage. L'archonte dit « éponyme » donnait son nom à l'année; on disait par exemple que tel événement s'était passé « sous l'archontat d'Euclide ». Les dix stratèges *élus* et *rééligibles*, chefs de

l'armée et de la marine, étaient devenus les premiers magistrats de la cité.

Mais les magistrats subissaient le contrôle constant de la boulè et de l'ecclésia : le peuple pouvait les suspendre avant la fin de l'année; ils devaient rendre des comptes en sortant de charge, avec le risque d'être traduits devant l'héliée. Ce régime n'était pas propre à faciliter les initiatives. Comprenez-vous ce qu'il a fallu de talent et d'habileté à Périclès pour être stratège pendant quinze ans?

DOCUMENTS

Texte I : Portrait de Périclès.

PLUTARQUE : *Vie de Périclès, passim*, d'après la traduction Ricard (Librairie Garnier)

« Périclès, bien conformé dans le reste de son corps, avait la tête d'une longueur disproportionnée. Aussi toutes ses statues ont-elles le casque en tête; les sculpteurs ont voulu, sans doute, cacher un défaut que les poètes athéniens, au contraire, lui ont publiquement reproché en l'appelant « Tête d'oignon »... Périclès puisa dans le commerce de son ami le philosophe Anaxagore non seulement une élévation d'esprit, une éloquence sublime éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur grave et sévère, que le rire ne tempérait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une modestie dans son port, dans son geste et dans son habillement, que l'action la plus véhémente, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer... Il ne parut plus dans les rues que pour aller à l'agora ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées et à tous les amusements de cette espèce... Périclès, de peur qu'une trop fréquente communication avec le peuple ne finît par inspirer du dégoût pour sa personne, paraissait rarement et par intervalles dans les assemblées! Il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt et se réservait pour les grandes occasions comme on faisait de la trière Salaminienne (navire officiel de l'État qui ne sortait que rarement pour des missions solennelles)... Son éloquence, en l'élevant au-dessus de tous les autres orateurs, lui mérita le surnom d'Olympien. »

Texte II : Comment un grand propriétaire foncier d'Athènes traite ses esclaves.

XÉNOPHON : *Economique*, trad. P. Chantraine. Coll. des Universités de France.

« Pour les esclaves, la méthode d'éducation qui semble particulièrement convenir pour les bêtes est un très bon moyen pour leur apprendre à obéir. Si en flattant leurs appétits tu satisfais leur estomac, tu pourras en tirer beaucoup. Mais les natures qui ont de l'amour-propre sont aiguillonnées par les compliments : certaines natures ont soif de compliments, tout comme d'autres ont envie de nourriture ou de boisson. Tous ces procédés que j'emploie moi-même dans la pensée de rendre les gens plus dociles, je les enseigne à ceux dont je veux faire des régisseurs[1]... ; je dois fournir à mes (esclaves) des vêtements et des chaussures et je ne les fais pas faire tous pareils;

les uns sont moins bons, les autres meilleurs; je puis ainsi récompenser les ouvriers les plus capables avec les meilleurs et donner les moins bons aux moins capables (XIII, 9 et 10).

« Quant à ceux dont j'apprends qu'ils sont honnêtes, non seulement parce qu'ils y sont incités par les avantages que leur procure l'honnêteté, mais parce qu'ils désirent recevoir des compliments de moi, ceux-là je les traite désormais en hommes libres; je ne me contente pas de les enrichir mais je les honore comme des hommes de bien (XIV, 9).

1. Des esclaves qui dirigeaient les autres esclaves travaillent sur le domaine.

Texte III : La vie simple des paysans de l'Attique.

ARISTOPHANE. *La Paix* d'après la traduction H. Van Daele. Collection des Universités de France (*passim*).

Dans cette pièce écrite en 421 à la fin de la première phase de la guerre du Péloponèse, le paysan Trygée se réjouit de la paix retrouvée :

« Oui, par Zeus; car la houe décidément est une chose splendide quand elle est bien fourbie, et les fourches à trois dents reluisent au soleil... Aussi moi-même brûlé-je de retourner aux champs et de remuer avec mon béchard (= bêche à deux dents) ma petite pièce de terre, après un si long temps. Allons, rappelez-vous, hommes, l'ancienne vie que la déesse (= la Paix) nous dispensait jadis, ces briques de figues sèches et les figues fraîches, et les myrtes, et le vin doux et la bande de violettes près du puits, et les olives que nous regrettons tant. En retour de tous ces biens, maintenant saluez la déesse. »

Puis, Trygée évoque le retour sur le marché de l'Agora des marchandises étrangères qui n'arrivaient plus pendant la guerre.

« Fais que notre marché soit bondé de bonnes choses! de Mégare, aulx, concombres précoces, coings, grenades, petits mantelets pour esclaves; de chez les Béotiens que l'on voie affluer des gens portant oies, canards, ramiers, pluviers; que les anguilles du lac Copaïs arrivent par paniers, et que, pour faire nos provisions, nous bousculions (les plus célèbres gourmets de la ville!) »

QUESTIONS

★ **1.** *Que signifie l'expression « le siècle de Périclès »? Citer des exemples analogues.*
★ **2.** *En quoi peut-on dire que le régime d'Athènes était démocratique?*
★ **3.** *Qu'est-ce que la triérarchie? la chorégie?*



Monnaie d'Athènes (Avers et revers).

Effigie d'Athéna *casquée. L'œil de face, le sourire figé ont un caractère archaïque qui a été conservé sur les monnaies jusqu'au IVe siècle.*
La chouette d'Athéna. *Depuis Marathon on la représente les ailes éployées en signe de victoire.*



CHAPITRE XVII

LA VIE QUOTIDIENNE EN GRÈCE AU Ve SIÈCLE

SOMMAIRE

I. La vie matérielle.

1. La vie matérielle des Grecs était ordinairement très simple en ce qui concernait l'habitation, la nourriture et l'habillement.

2. Mais les riches connaissaient le luxe de la maison, de la table et de la parure.

II. La vie quotidienne à Athènes.

1. Après l'âge des jeux, l'enfant à Athènes recevait dans des écoles privées une éducation intellectuelle et physique soignée.

2. La vie des femmes, au gynécée, était fort active.

3. L'homme d'Athènes partageait son temps entre son métier, les flâneries sur l'Agora et la gestion des affaires de la cité.

Bien que chaque cité eût ses mœurs et ses façons particulières de vivre, il y avait une civilisation commune aux Grecs : la vie d'Athènes, la plus brillante et la mieux connue, peut nous en donner une idée.

I. La vie matérielle

1. Simplicité de la vie matérielle. Les Grecs du ve siècle se contentaient de peu tant pour le logement que pour la nourriture et l'habillement.

a) **La maison.** On se préoccupait peu de l'habitation : sous ce beau ciel on vivait surtout dehors. La maison du paysan n'était guère qu'une cabane où bêtes et gens vivaient sous le même toit. « Cela sentait le moisi; le balai n'y touchait pas; il y avait de tout partout », raillait Aristophane. A la ville, dans les quartiers populeux, les taudis ne manquaient pas, tassés le long de malodorantes ruelles. Même les maisons des gens aisés, de dimensions modestes, n'avaient au plus qu'un étage; elles étaient construites de matériaux légers, si légers que les voleurs perçaient facilement les murailles; les pièces s'ordonnaient

autour d'une cour intérieure ornée d'un péristyle par où entrait la lumière. Le mobilier ne comprenait que peu de pièces : des lits, des nattes, quelques coffres. On s'éclairait mal avec des torches ou de nauséabondes lampes à huile. Il n'y avait pas toujours de latrines et on jetait les eaux sales par la fenêtre.

b) **La nourriture.** Le Grec était sobre : quelques galettes, de l'huile, des olives, des figues, un peu de poisson formaient l'ordinaire; la viande, surtout celle de bœuf, était un luxe rare. On mangeait avec les doigts; on buvait de l'eau pure ou un mélange d'eau et de miel ou un peu de vin, à la régalade, d'une outre qu'on se passait de main en main.

c) **L'habillement.** La nature et la forme des vêtements ne changeaient guère. Les femmes portaient une chemise de lin ou de soie, le *chiton*, et par-dessus une grande pièce d'étoffe carrée non cousue, le *péplos*, qu'elles agrafaient aux épaules et dont elles se drapaient adroitement jusqu'aux pieds. Pour sortir elles avaient pour manteau l'*himation*, une pièce de laine rectangulaire; elles se pro-

A gauche : Femme tenant une boîte à bijoux; au centre : Femme vêtue du péplos; à droite : Femme drapée dans l'himation et coiffée du chapeau à la mode syracusaine (statuette de Tanagra, cf. p. 194).







tégeaient du soleil par un grand chapeau de paille à calotte pointue. Les hommes portaient le chiton et l'himation; les soldats avaient un vaste manteau attaché à l'épaule droite, la *chlamyde*. Ils allaient la tête nue ceinte d'un bandeau de cuir ou de métal et ne portaient qu'en voyage le *pétase* à larges bords. Les vêtements des élégants et des élégantes se distinguaient plus par la qualité de leur tissu et la coquetterie de leur ajustement que par l'originalité de leur coupe.



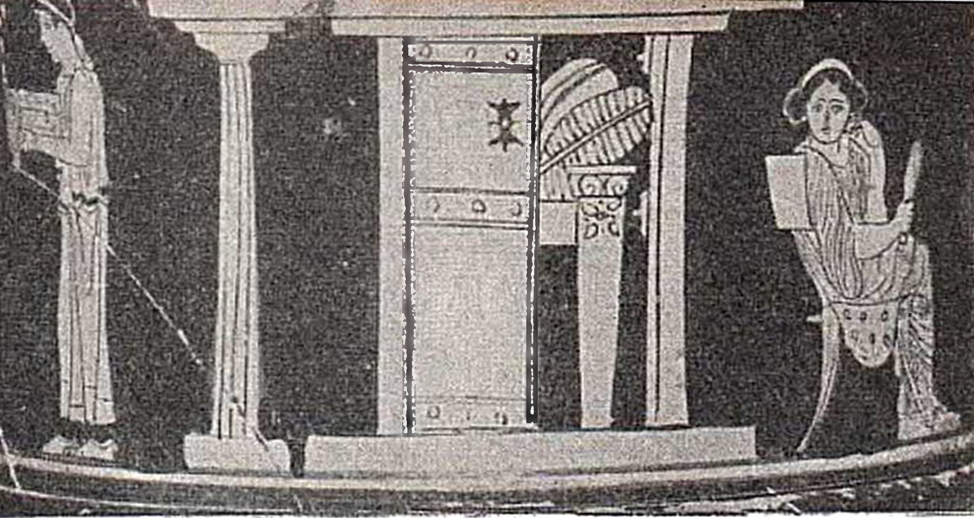
Fragment de la frise du Parthénon (Cf. p. 135). Jeunes hommes portant des hydries (vases à eau).

2. Le luxe. Pourtant les gens riches n'ignoraient pas le luxe. Leur maison s'ornait de belles tapisseries et parfois de fresques; leurs meubles étaient faits de beaux bois et décorés de bronze.

Les gourmets étaient friands d'anguilles, de lièvres, de grives et de cochons de lait. Les festins étaient servis aux hommes seuls, couchés sur des lits autour

Scène de beuverie (symposion) après un banquet. Coupe (Musée du Louvre).





Scène de gynécée (= partie de la maison réservée aux femmes).

d'une table à trois pieds qui portait les mets; chacun disposait d'une cuiller et d'un couteau; quand exceptionnellement les femmes étaient admises, elles mangeaient assises. Le banquet se prolongeait par une beuverie : chaque convive, couronné de fleurs, vidait sa large coupe d'un mélange de vins aux aromates préparé à l'avance dans un grand récipient nommé *cratère*. Pendant ce temps paraissaient des danseuses et des joueuses de flûte; ou plus simplement on se contentait des plaisirs de la conversation.

Les élégantes se fardaient avec art et se paraient de bijoux, boucles d'oreilles, colliers et bracelets. Les élégants portaient des bagues et des anneaux de cheville.

Mais la masse se contentait d'une vie simple et sans confort qui réservait le luxe aux dieux de la cité : les monuments de marbre de l'acropole, les grandes représentations théâtrales, les fêtes religieuses étaient le bien et le luxe de tous.

II. La vie quotidienne à Athènes

1. La vie des enfants. Au contraire du jeune Spartiate, l'enfant athénien restait sous le contrôle de la famille. Les filles étaient élevées en futures

École grecque. A gauche la leçon de musique, à droite la leçon de lecture; remarquer la forme du livre que déroule le maître (Coupe. Musée de Berlin).



maîtresses de maison dans le *gynécée* (appartement réservé aux femmes). Il n'y avait pas d'école pour elles; elles grapillaient leur instruction. Les garçons grandissaient sous la surveillance de leur mère, de leur nourrice et de leur pédagogue. Ils jouaient au tambour, au ballon, au cerceau, à la toupie, aux osselets; ils s'amusaient avec les animaux de la maison, chiens et chats, cailles apprivoisées, sauterelles même. Avant treize ans, ils ne fréquentaient pas toujours l'école élémentaire du quartier; mais après cet âge on les conduisait chez le *grammatiste* et au gymnase. On leur enseignait à lire, à compter, à écrire sur une ardoise ou une tablette enduite de cire, à jouer d'un instrument de musique, lyre ou cithare, et à chanter des chœurs; ils apprenaient par cœur les vers des grands poètes et surtout ceux du « divin » Homère. Ils pratiquaient la culture physique et la natation. Les adolescents fréquentaient les grands *gymnases* et la *palestre*● où s'entraînaient les adultes : après le saut, la course, le lancement du disque ou du javelot, baignés, frottés d'huile et massés, ils se reposaient sous les frais portiques en devisant ou en écoutant la leçon d'un philosophe.

Il n'y avait pas d'enseignement public, toutes les écoles étaient privées. L'État ne s'occupait même pas du programme de l'éducation. Les grands gymnases, celui de l'*Académie*, où enseigna Platon, et celui du *Lycée* ne furent ouverts qu'au IVe siècle.

A dix-huit ans le jeune homme devenait *éphèbe* et pendant deux ans faisait son service militaire : la première année passée au Pirée était une sorte de préparation militaire consacrée surtout à l'entraînement physique; la deuxième année, après une revue solennelle et la prestation du serment, il recevait ses armes et tenait garnison dans un bourg fortifié de l'Attique. Libéré à vingt ans, il était citoyen.

2. La vie des femmes d'Athènes. Les femmes vivaient à la maison placées sous l'autorité (plus ou moins efficace) du père, du mari ou du fils aîné (en cas de veuvage). Sans être recluses, elles étaient confinées dans le *gynécée*; elles ne paraissaient pas aux banquets et ne sortaient pas sans chaperon. Mais elles n'étaient pas oisives : elles édu-

Scène de gynécée : une femme tient un métier à broder.





Femmes jouant de la cithare (cratère attique, Syracuse).

quaient les enfants, dirigeaient les esclaves, s'occupaient des repas, de l'entretien de la maison et des vêtements : en outre elles devaient présider à la fabrication de bien des objets qu'on se procure aujourd'hui dans les magasins. Ainsi avec l'aide des servantes elles apprêtaient la laine achetée brute, la filaient, la tissaient et fabriquaient les manteaux de toute la maisonnée. (Cf. Texte II, p. 195.) Leur principale distraction était de recevoir d'autres dames et de bavarder en mangeant des gâteaux et sucreries. Toutefois les femmes pauvres pouvaient pratiquer les petits commerces. Au IVe siècle le nombre des commerçantes s'accrut avec les progrès du féminisme.

3. La vie des Athéniens. Les paysans de l'Attique travaillaient avec leurs fils et quelques esclaves à faire pousser le blé ou l'orge, à soigner la vigne, l'olivier et le figuier; ils ne se rendaient que rarement à Athènes pour vendre quelques produits de leur jardin et de leur élevage ou à l'occasion d'un procès ou d'une fête.

A la ville ou au Pirée, dans leur échoppe ou leur atelier ouvert sur la rue, les artisans, aidés de quelques ouvriers esclaves, travaillaient aux yeux des chalands; ils se groupaient volontiers par profession. Ainsi le quartier du Céramique était celui des fabricants de poteries.

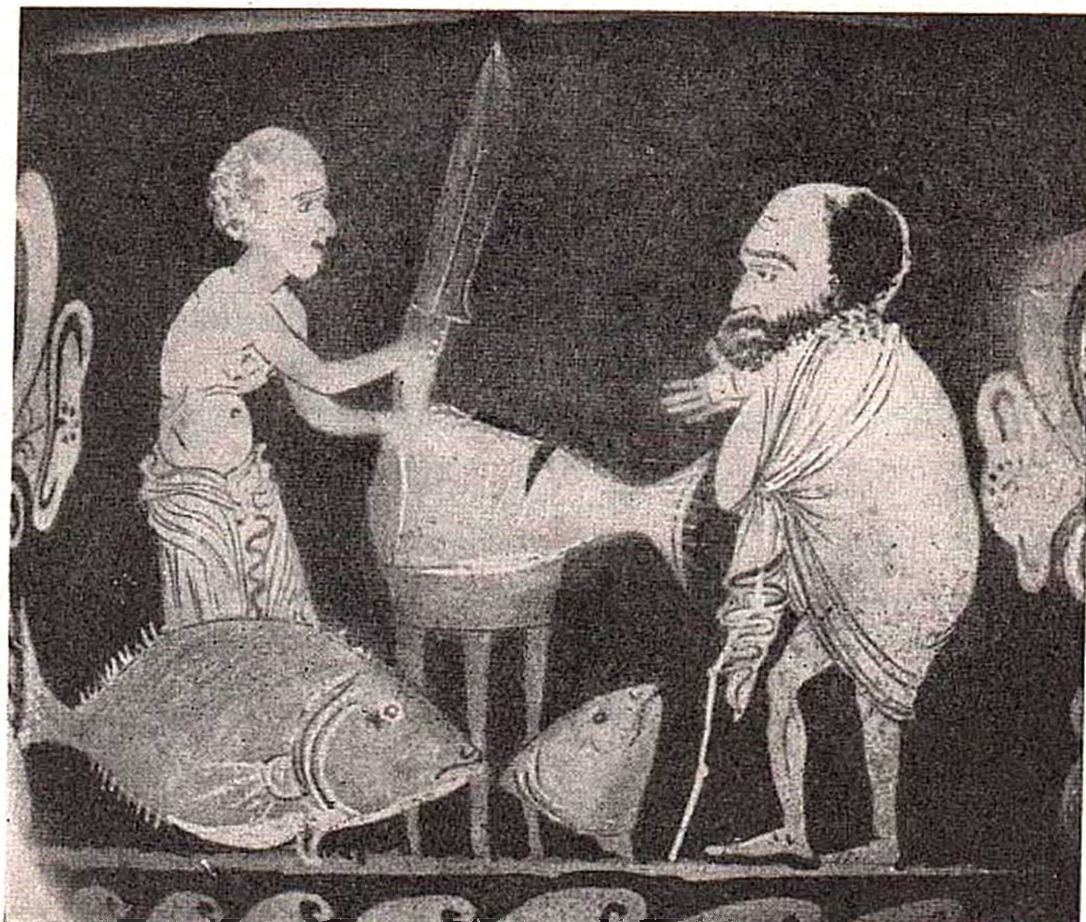
Le marchands s'installaient sur l'*Agora* dans de petites baraques de bois ou de roseau et criaient leurs poissons, leurs légumes ou leurs saucisses; près de leur balance, des changeurs se livraient à des calculs subtils, car les monnaies étaient variées, chaque cité ayant la sienne; par exemple les gens de Mégare ou de Platées qui venaient acheter des marchandises sur l'Agora devaient, pour les payer, échanger leurs pièces de monnaie contre des pièces athéniennes. La foule bruyante des acheteurs et des badauds ondoyait sous le regard vigilant des archers scythes et des contrôleurs du marché.

Au *Pirée* où s'affairait tout un peuple de marins et de dockers, c'était un mouvement incessant de navires. Sur les quais et dans les docks s'entassaient les marchandises : le bois, les peaux de moutons, les amphores d'huile ou de vin, les poissons secs, les poteries, etc. A l'arsenal les triérarques surveillaient l'équipement de leur trière.

Quand siégeait l'Héliée ou l'Ecclésia les citoyens devaient se lever tôt. Mais souvent ils s'attardaient à bavarder sur l'Agora, avides de nouvelles jusqu'au moment où les archers tendant une corde passée au minium les rabattaient vers l'assemblée : gare au retardataire marqué de rouge ! il ne touchait pas son indemnité.

Le temps libre laissé par le travail professionnel, les devoirs civiques et les

Le marchand de poissons se dispute avec un client (Céfalu, Musée Mandralisca). Le client montre la pièce qu'il tient dans le creux de la main; le marchand qui voulait davantage s'arrête de couper le poisson.



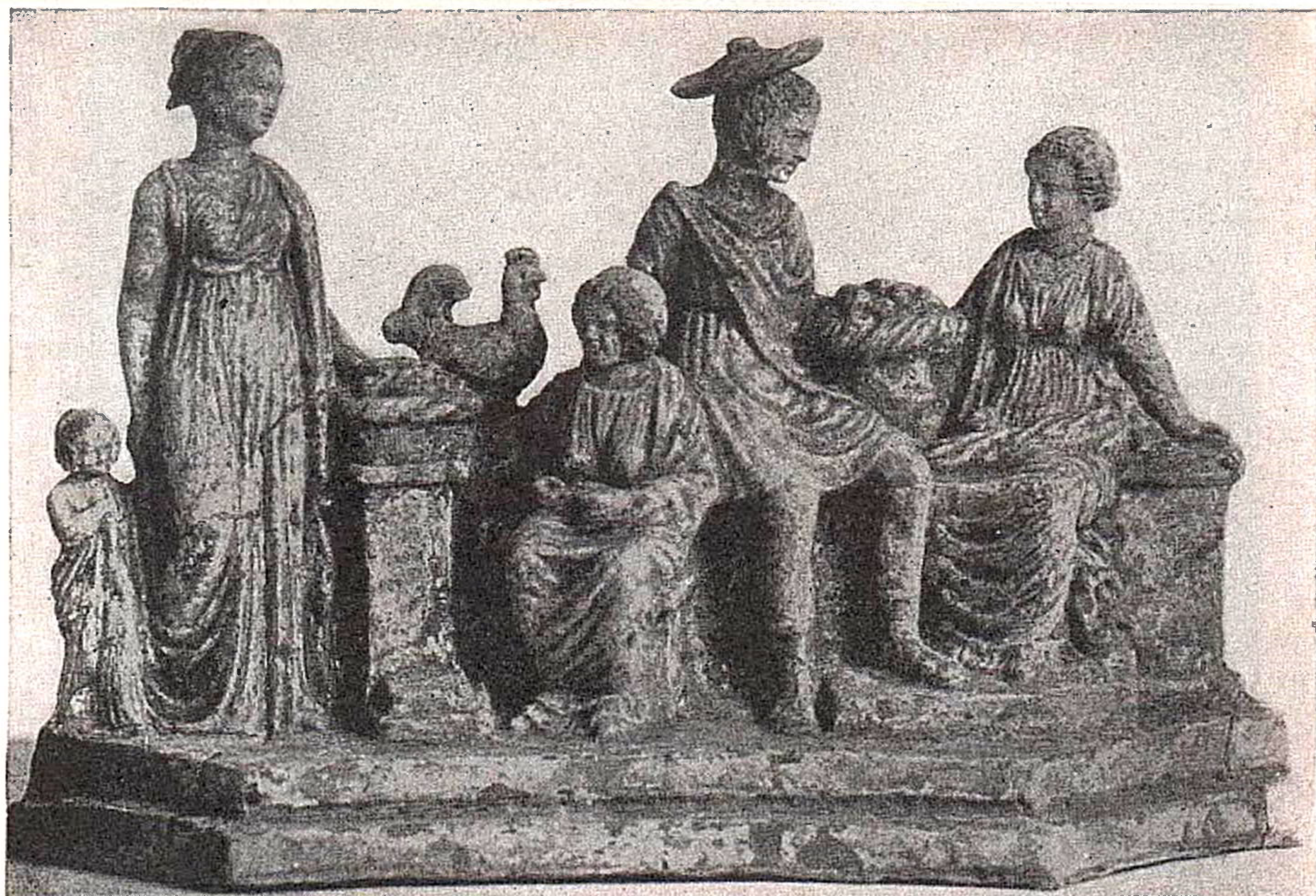


Photo Giraudon.

Marché grec, groupe de terre cuite trouvé dans un tombeau de Tanagra, bourg de Béotie.

fêtes religieuses était réservé aux exercices de la palestre, à quelques distractions comme les combats de coqs, à la flânerie et, à un moindre degré, à la vie de famille.

Ainsi vivaient les Grecs du Ve siècle. Ce tableau est valable pour toute la période classique, car il n'y eut pas au IVe siècle de changement notable.

DOCUMENTS

Texte I : L'éducation des jeunes Athéniens.

Aristophane oppose l'éducation du temps des guerres médiques à celle de la jeune génération.

ARISTOPHANE : *Les Nuées*, v. 961 sq., traduction H. Van Daele. Collection des Universités de France.

« Je dirai donc en quoi consistait l'ancienne éducation... D'abord il ne fallait pas qu'on entendît un enfant souffler le moindre mot ; ensuite on voyait marcher dans la rue en bon ordre, pour se rendre chez le maître de musique, tous ceux d'un même quartier, sans manteau et en rangs serrés, neigeât-il comme farine. Là on leur apprenait avant tout un chant... soutenant le mode transmis par leurs pères (le mode dorien,

le plus viril de tous). Si l'un d'eux faisait le bouffon ou se permettait quelque inflexion dans le genre de celles aujourd'hui à la mode... il était roué de coups pour vouloir abolir les Muses... Jamais il n'eût été permis au dîner de se servir la tête du raifort... ni d'être gourmet, ni de rire en gloussant, ni de croiser ses jambes... » Il donne ensuite ces conseils à un adolescent :

« Tu apprendras à détester l'Agora, à t'abstenir d'aller aux bains publics, à rougir de tout ce qui est honteux, et si l'on te raille, à prendre feu et flamme ; à te lever de ton siège devant les vieillards... à ne pas être grossier envers tes parents... à ne point répliquer à ton père, à te garder, en l'appelant vieux Japet [1], de lui reprocher son âge et le temps où tu fus élevé comme un petit poussin... Tu passeras ton temps dans les gymnases, au lieu de débiter sur l'Agora des bavardages épineux sans queue ni tête, comme on fait aujourd'hui, et de te démener à propos d'une petite affaire toute de chicane, contestation, rouerie. Tu descendras à l'Académie où, sous les oliviers sacrés, tu prendras ta course, couronné de léger roseau, avec un ami de ton âge, fleurant... l'insouciance et le peuplier blanc... jouissant de la saison printanière quand le platane chuchote avec l'orme. Si tu fais ce que je te dis... tu auras toujours la poitrine robuste, le teint clair, les épaules larges, la langue courte... Mais si tu pratiques les mœurs du jour, tu auras le teint pâle, les épaules étroites, la poitrine resserrée, la langue longue. »

1. **Japet** (nom propre) : père de Prométhée. Synonyme de vieux radoteur.

Texte II : L'Athénienne, femme d'intérieur.

XÉNOPHON. *L'Économique, VII, passim*, d'après la traduction de P. Chantraine. (Collection des Universités de France).

Un Athénien vante à Socrate les mérites de sa femme et dit quelles doivent être les occupations d'une bonne maîtresse de maison.

« Que pouvait-elle bien savoir, Socrate, quand je l'ai prise à la maison ? Elle n'avait pas encore quinze ans quand elle est venue chez moi ; jusque-là elle vivait sous une stricte surveillance, elle devait voir le moins de choses possibles, en entendre le moins possible, poser le moins de questions possible. N'est-ce pas, à ton avis, déjà bien beau qu'elle ait su en venant chez moi faire un manteau de la laine qu'on lui remettait et qu'elle ait vu comment on distribue aux servantes leur tâche de fileuse ? Pour la sobriété, on l'avait tout à fait bien éduquée... »

Le mari enseigne à sa jeune épouse ce qu'elle devra faire :

« Oui, ai-je répondu, tu devras rester à la maison, faire partir ensemble ceux des serviteurs dont le travail est au dehors ; il faudra surveiller ceux qui doivent travailler à la maison, recevoir ce que l'on apportera, distribuer ce que l'on devra dépenser, penser d'avance à ce qui devra être mis de côté, et veiller à ne pas faire pour un mois la dépense prévue pour une année. Quand on t'apportera de la laine, il faudra veiller à ce qu'on en fasse des vêtements pour ceux qui en ont besoin, veiller aussi à ce que le grain de la provision reste bon à manger. Parmi les tâches qui t'incombent, lui dis-je,

il en est toutefois une qui te paraîtra peut-être assez désagréable : lorsqu'un serviteur est malade, il te faut veiller toujours à ce qu'il reçoive les soins nécessaires. »

Il lui déconseille les artifices de la coquetterie.

« Un jour, Socrate, je l'ai vue toute fardée de céruse (= fard blanc) pour avoir le teint encore plus clair que nature, toute fardée de rouge pour paraître plus rose qu'elle n'était en réalité, avec de hauts souliers pour avoir l'air plus grande qu'elle n'était naturellement... (je lui dis) Crois-le femme, je ne préfère pas la céruse et le rouge à ton teint naturel... Dès lors elle a renoncé complètement à ces pratiques et elle s'appliquait à se montrer toujours sans artifice et dans la tenue qui convenait. »

La récompense de la bonne maîtresse de maison :

« Voici enfin le plaisir le plus doux! te montrer supérieure à moi, faire de moi ton serviteur, n'avoir pas ainsi à craindre que, l'âge venant, tu sois moins considérée dans la maison, et être assurée au contraire qu'en vieillissant, plus tu deviendras pour moi une bonne associée, et pour nos enfants une bonne gardienne de notre maison, plus tu seras considérée à ton foyer. Car ce n'est pas la grâce et la beauté, mais les vertus utiles à la vie qui font croître le bien et le bonheur parmi les hommes. »

QUESTIONS

★ 1. *Comparer l'éducation du jeune Athénien et celle du jeune Spartiate.*

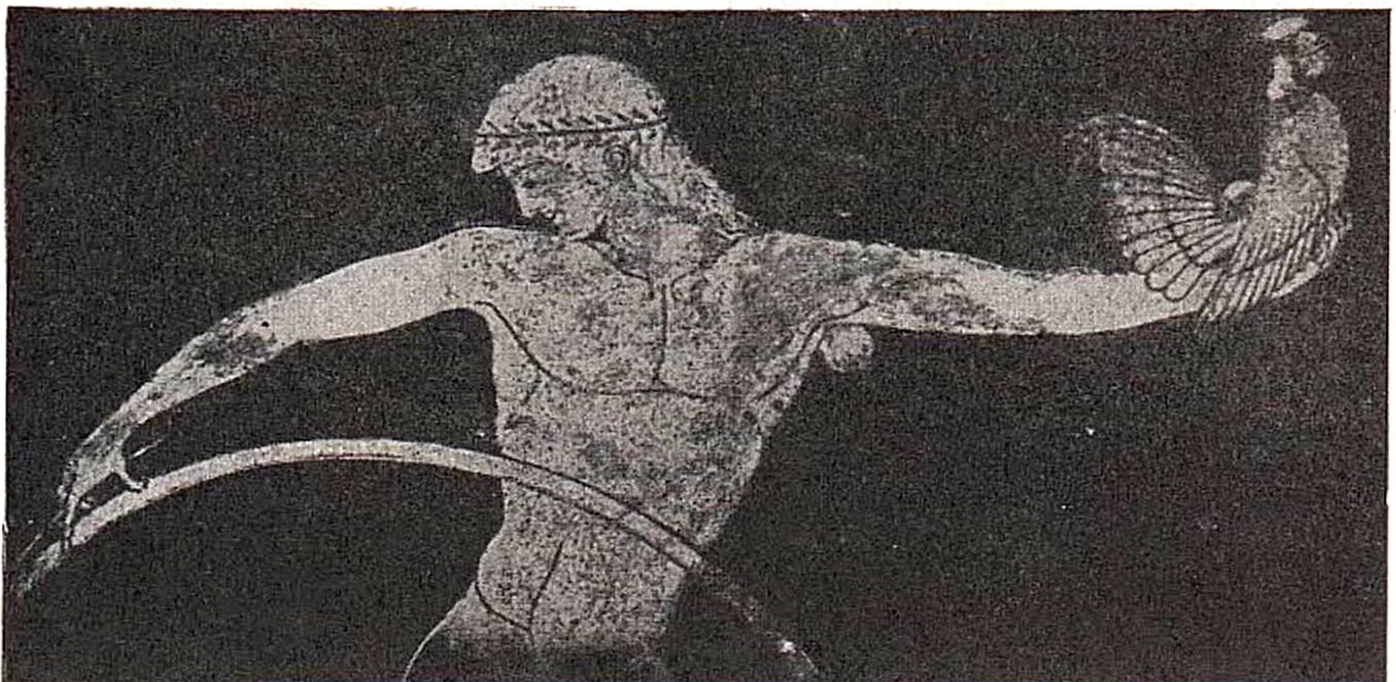
★ 2. *Qu'est-ce que le gynécée?*

★ 3. *Raconter la journée d'un citoyen d'Athènes.*

★ 4. *D'après le texte d'Aristophane montrer en quoi les mœurs athéniennes ont changé entre le commencement et la fin du Ve siècle.*

★ 5. *Quelles étaient les occupations des Athéniennes?*

Coq de combat. Détail d'une peinture de vase attique (début du Ve siècle). Un jeune homme pousse un cerceau; il tient à la main un coq de combat.



CHAPITRE XVII

LE GÉNIE GREC AU Ve SIÈCLE : LES LETTRES ET LES ARTS

SOMMAIRE

I. Le théâtre.

1. De grands concours de théâtre avaient lieu à Athènes à l'occasion des Grandes Dionysies. Tout le peuple s'y empressait.

2. Les grands auteurs tragiques du Ve siècle furent Eschyle, Sophocle et Euripide. A la fin du Ve siècle et au début du IVe les comédies d'Aristophane étaient les plus appréciées.

II. Les autres genres littéraires.

1. Pindare a chanté les vainqueurs des Jeux.

2. Hérodote est l'historien des guerres médiques, Thucydide celui de la guerre du Péloponèse.

3. La philosophie, surtout représentée avant le milieu du Ve siècle en Asie et en Grande Grèce (Pythagore), est illustrée à Athènes par Socrate.

III. Les arts.

1. L'art grec est un art religieux. Lentement formé pendant la période archaïque, il connaît son apogée au « siècle de Périclès ».

2. Les temples, de forme variée, sont souvent rectangulaires et entourés d'un péristyle. Leurs frontons sont sculptés.

3. On distingue l'ordre dorique, plus sévère, et l'ordre ionique, plus gracieux.

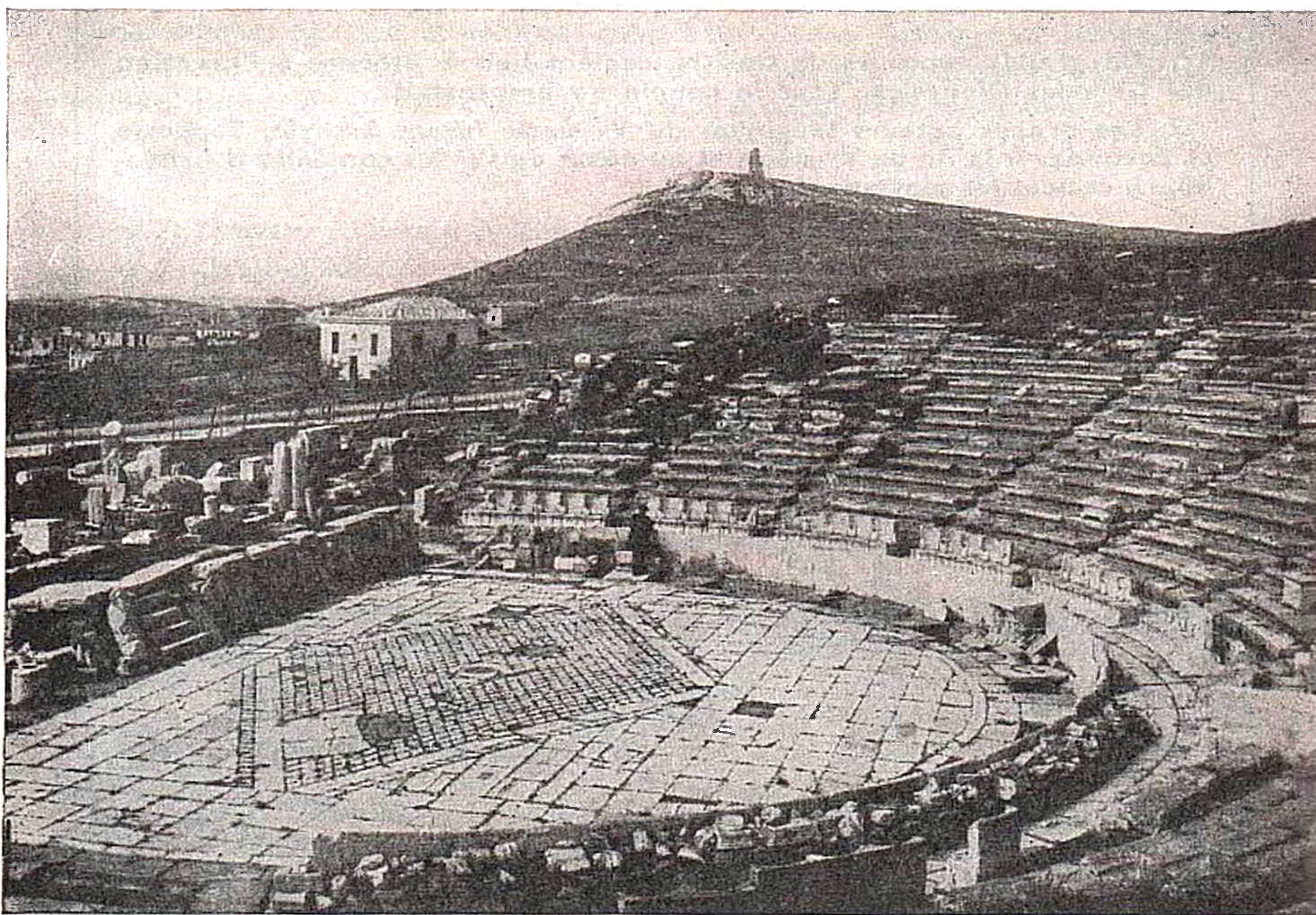
4. Les principaux monuments de l'Acropole sont le temple de la Victoire Aptère, les Propylées, la statue d'Athéna Promachos, le Parthénon et l'Erechthéion.

5. Myron et Polyclète et surtout Phidias ont été les plus grands sculpteurs du Ve siècle. La céramique est le seul témoignage de l'habileté des peintres grecs.

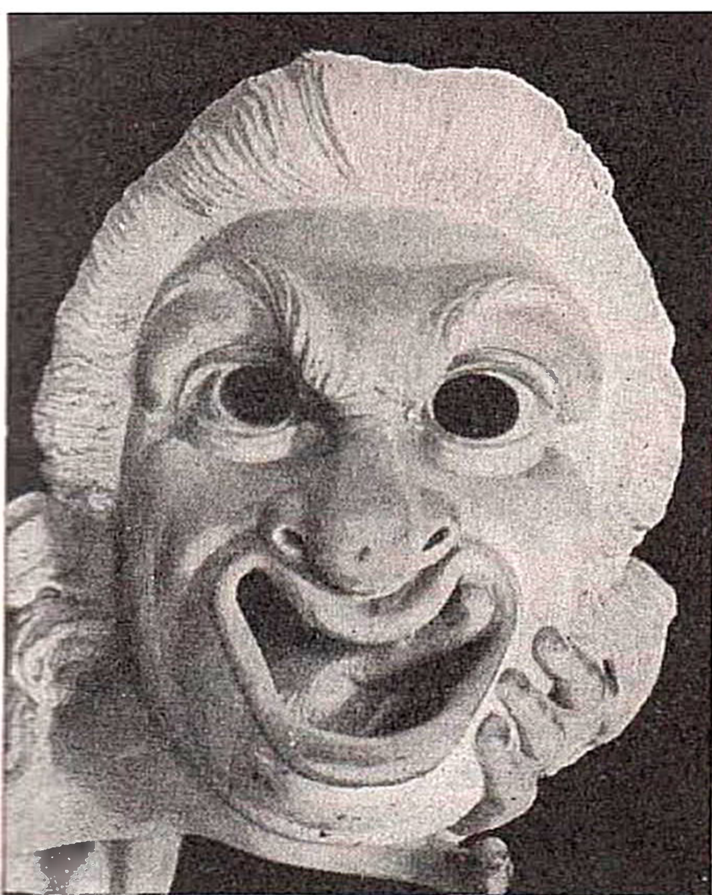
Le génie de la Grèce antique tient moins à ses conceptions politiques et à ses genres de vie qu'aux chefs-d'œuvre de ses penseurs, de ses écrivains et de ses artistes. Dans ce domaine Athènes est sans rivale.

I. Le théâtre

1. Les représentations. Le théâtre était établi en plein air au flanc d'une colline taillée en hémicycle où s'étageaient des gradins; à leur pied s'étendait une plate-forme appelée *orchestre* où évoluaient les acteurs et le chœur. Au fond du théâtre s'élevait la *scène* qui servait de coulisses; elle était séparée de l'orchestre par un portique à colonnes qui formait le décor d'un palais ou d'un temple. On ne construisit des théâtres en pierre qu'à partir du IVe siècle; auparavant les installations étaient en bois.



Le théâtre de Dionysos à Athènes (IVe siècle). Les gradins sont taillés dans le roc. Au centre l'orchestre où évoluait le chœur, à gauche la scène. Au Ve siècle il était encore en bois. Au IVe siècle, il servait souvent de lieu de réunion à l'Ecclésia,



Masque tenu par Démèter (Louvre).



Masque de terre cuite.

Les acteurs, trois au plus, portaient des masques; les rôles féminins étaient tenus par des hommes. Le chœur chantait et dansait, conduit par un *coryphée* qui en exprimait les sentiments et dialoguait avec les acteurs.

A Athènes, lors des Grandes Dionysies, un grand concours de tragédie avait lieu au théâtre de Dionysos, sur un sujet donné. Chacun des trois concurrents disposait d'une journée et faisait jouer un ensemble de trois pièces, une trilogie. Un jury couronnait le vainqueur. L'entrée était payante; mais à la fin du ve siècle une caisse spéciale appelée *théorique* avait été instituée pour fournir aux citoyens pauvres une indemnité égale au prix de leur place. Une foule vibrante se pressait sur les gradins.

2. Les poètes tragiques. Au ve siècle trois grands auteurs athéniens ont eu successivement la faveur du public.

Eschyle (525-456) exalte la gloire d'Athènes et la puissance des dieux justiciers. Il raconte dans « *Les Perses* » la punition de l'orgueil insensé de Xerxès, dans « *Les Sept contre Thèbes* » le sort misérable des fils d'Œdipe, et dans « l'*Orestie* », la seule trilogie qu'on ait conservée complète, les malheurs de la famille d'Agamemnon (Agamemnon, les Choéphores, les Euménides).

Sophocle (496-405) montre des héros hors de pair aux prises avec la force aveugle du destin : ainsi dans « *Ajax* », dans « *Les Trachiniennes* » dont le sujet est la mort d'Héraclès, dans « *Antigone* », dont l'héroïne au nom des lois divines

donne à son frère une sépulture interdite par les lois de la cité, dans « *Œdipe Roi* » et dans « *Œdipe à Colone* » où l'on voit le vieux héros aveugle trouver l'apaisement et la mort dans un bosquet sacré de l'Attique.

Euripide (485?-406), esprit critique beaucoup moins religieux que ses prédécesseurs et pessimiste, est un novateur qui aime exposer ses idées. Dans « *Alceste* », « *Médée* », « *Iphigénie en Tauride* » et « *Iphigénie à Aulis* », il s'intéresse moins aux dieux qu'aux hommes, à leurs passions, à leur grandeur et à leur misère.

3. Les auteurs comiques. Les Athéniens étaient aussi amateurs de comédies : c'étaient en réalité des sortes de revues assez gaillardes, riches d'allusions à l'actualité et de charges contre les personnages en vue. L'auteur favori à la fin du Vᵉ et au début du IVᵉ siècle était ***Aristophane***. Ami de la vie rustique et de la tradition, il s'en prenait avec verve aux partisans de la guerre *(« La Paix »)*, aux excès des juges populaires *(« Les Guêpes »)*, aux novateurs hardis *(« Les Nuées »)*. L'orateur Cléon, le philosophe Socrate et Euripide étaient ses cibles favorites.

II. Les autres genres littéraires

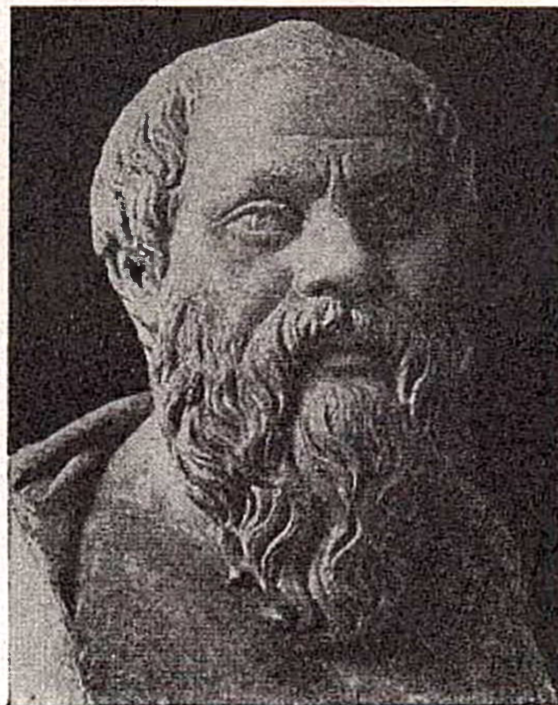
1. La poésie. En dehors du théâtre la poésie a été illustrée par le Béotien *Pindare* (518-448), grand voyageur qui célébrait par ses odes triomphales les vainqueurs des grands jeux.

2. L'histoire. Parmi les prosateurs, *Hérodote* d'Halicarnasse est l'historien des guerres médiques. Il a visité bien des pays, de l'Égypte à l'Italie méridionale, et, curieux de tout, il a réuni une foule de renseignements qu'il a contrôlés de son mieux. Ses récits, agréables à lire, témoignent d'un souci d'impartialité rare à cette époque.

L'Athénien *Thucydide* est l'historien de la guerre du Péloponèse. Il y manifeste un ardent amour pour la civilisation d'Athènes, mais relate les événements avec objectivité. Il s'attache à expliquer les causes et l'enchaînement des faits et son texte abonde en réflexions. C'est aussi un écrivain de talent : ses tableaux et les discours qu'il prête à ses personnages (tel Périclès) sont d'un art consommé.

3. La philosophie. Après l'Ionie qui donna *Thalès* de Milet et la Grande Grèce où enseigna *Pythagore*, Athènes fut, depuis le milieu du Vᵉ siècle, le rendez-vous des philosophes. Les *Sophistes* se flattaient de démontrer n'im-

porte quelle thèse par l'habileté de leur argumentation. Mais *Socrate* a orienté la pensée vers des voies nouvelles, cherchant avant tout une méthode de réflexion. Pour lui, ce qui importe est de se connaître soi-même et de penser juste, moyen infaillible de se bien conduire. Il n'a pas laissé d'œuvre écrite, mais les plus grands esprits du IVe siècle, comme *Platon*, ont été ses disciples. Son ironie, son habileté à confondre les sots, les extravagances de certains de ses élèves comme Alcibiade lui firent beaucoup d'ennemis. Accusé de renier les dieux de la cité et de corrompre la jeunesse, il fut condamné à mort et mourut avec sérénité en buvant de la ciguë (399).



Socrate (Musée de Naples).

III. Les Arts

1. Caractères généraux. 1° L'art grec était un art religieux : le temple était le monument par excellence. Les statues représentaient surtout l'effigie des dieux (ou des fidèles).

Moschophore (porteur de veau). Groupe archaïque du VIe siècle (Musée de l'Acropole).



Type de Coré (jeune fille) archaïque. VIe siècle avant J.-C. (Musée de l'Acropole).





Athéna d'un groupe de Myron (Athéna et le Satyre Marsyas) (Musée de Francfort).



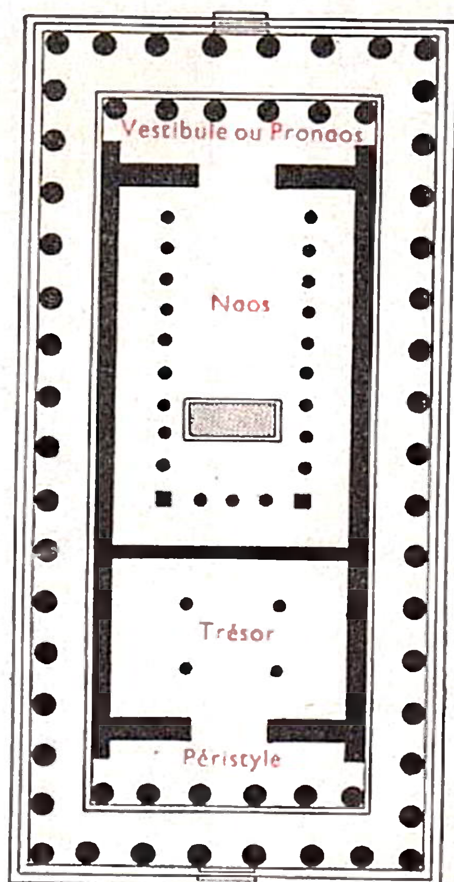
Aphrodite dite la Vénus d'Arles, réplique d'un type de Praxitèle (IVe siècle).

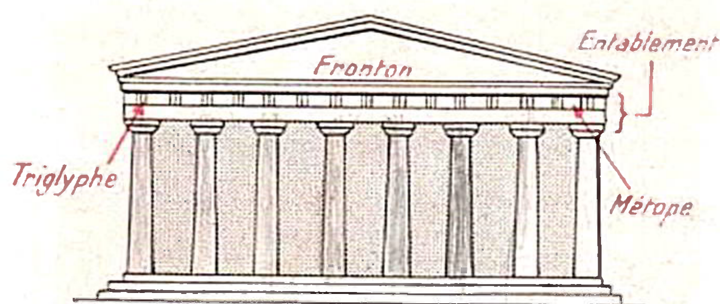
2° Il a été longtemps un art collectif; les artistes travaillant en atelier étaient fidèles aux traditions et aux procédés locaux. Aussi connaît-on rarement le nom des auteurs des œuvres antérieures au Ve siècle.

3° Il est caractérisé par le goût de l'harmonie, de la simplicité, de l'équilibre et une décoration parfaitement adaptée à l'ensemble.

4° Avec les monuments de l'Acropole d'Athènes et les œuvres du sculpteur Phidias, le siècle de Périclès est l'apogée de l'art grec; mais il a été précédé par une longue période d'activité artistique dont Athènes n'était pas le foyer unique. Les grandes œuvres du VIe siècle ont vu le jour en Ionie et en Grande Grèce (cf. p. 127 et 128).

L'art grec s'est lentement formé pendant la période archaïque. Au début du Ve siècle tous ses éléments étaient constitués :





Temple grec : plan et façade.

Les céramistes savent décorer leurs vases et leurs coupes d'animaux et de personnages groupés en des scènes expressives.

Les sculpteurs sont maîtres de leur technique : leurs statues n'ont plus la raideur et la gaucherie des œuvres archaïques.

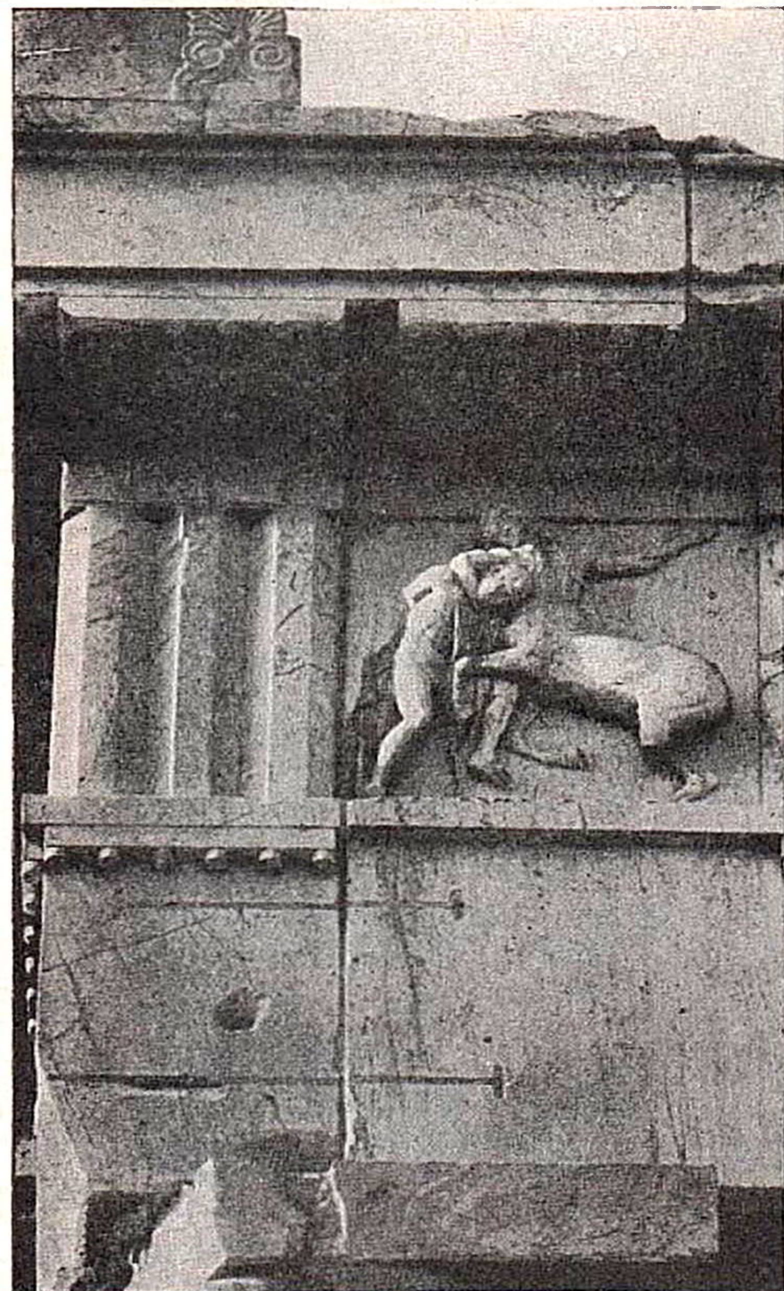
Le plan du temple grec est définitivement constitué. Les ordres classiques : l'ordre dorique et l'ordre ionique, sont nés.

2. Le temple grec. Les temples étaient construits avec des blocs de pierre (ou de marbre) si bien taillés qu'ils s'ajustaient parfaitement sans qu'il fût besoin de ciment pour les lier. Le plan n'était pas toujours le même, mais celui qui est représenté ici était le plus fréquent. Ce temple comprend trois parties, un vestibule ou pronaos, la salle du dieu ou *naos*, et le trésor ; il se dresse sur une plate-forme à laquelle on accède sur les quatre côtés par de hautes marches. Il est entouré par un *péristyle* sur lequel s'appuie le toit par l'intermédiaire d'un entablement. Le toit, à double pente, dessine sur les deux petits côtés un *fronton* triangulaire sculpté.

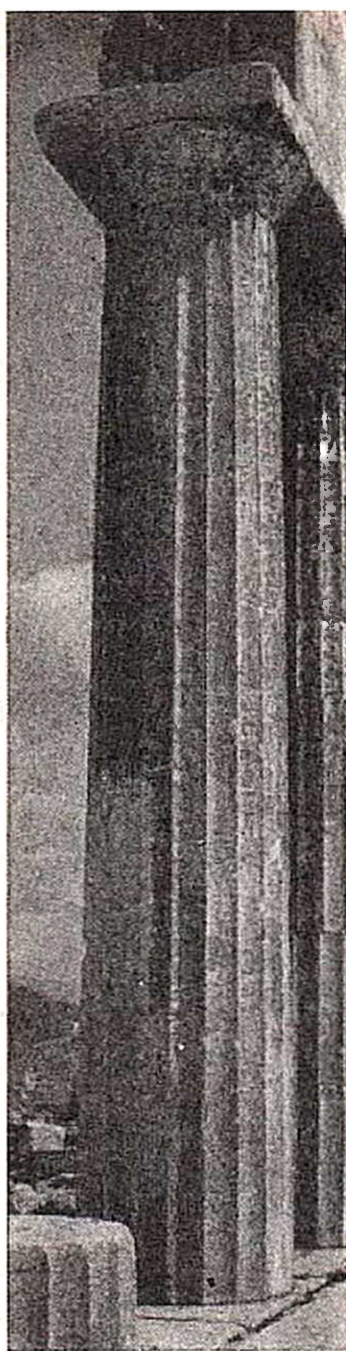
3. Les ordres. La comparaison des deux dessins de la page 204 permet de relever les caractères distinctifs de l'ordre dorique et de l'ordre ionique.

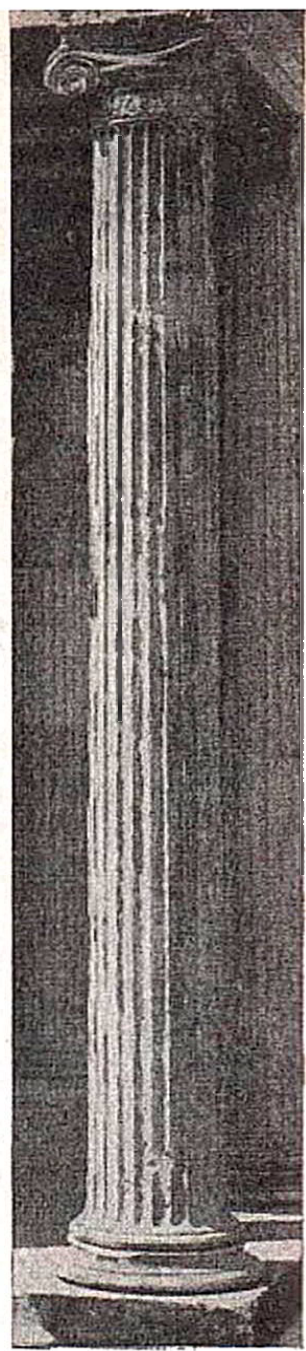
Dans l'*ordre dorique* plus sévère, la colonne est trapue ; elle repose directement sur la plate-forme et se termine par un chapiteau● sans décoration. Sur l'entablement, la frise est formée par une succession de pierres saillantes creusées de cannelures, les *triglyphes*, et de surfaces planes ou décorées, les *métopes*. Les temples de la Sicile et de l'Italie méridionale, le temple de Zeus à Olympie étaient doriques.

Dans l'*ordre ionique* plus gracieux, la colonne est plus haute et plus élancée ; elle repose sur une base et son chapiteau s'orne de deux volutes. La *frise* continue



Un triglyphe et une métope du Parthénon; la métope sculptée en haut relief représente le combat d'un Lapithe contre un Centaure.•





Comparez la colonne dorique à gauche et la colonne ionique à droite.

peut recevoir une importante décoration sculptée. Les temples d'Asie Mineure étaient ioniques.

Plus tard on vit apparaître un troisième ordre, l'ordre corinthien, caractérisé par un chapiteau orné de feuilles d'acanthe.

4. Les monuments de l'Acropole. Pour donner à l'Acropole dévastée par les Perses une parure de monuments dignes de leur déesse et de leur cité, les Athéniens travaillèrent pendant tout le Ve siècle. C'est Périclès, aidé du grand sculpteur ***Phidias,*** qui fit élever les plus importants, notamment le Parthénon.

Par la voie sacrée, on passait d'abord devant le petit temple ionique dit

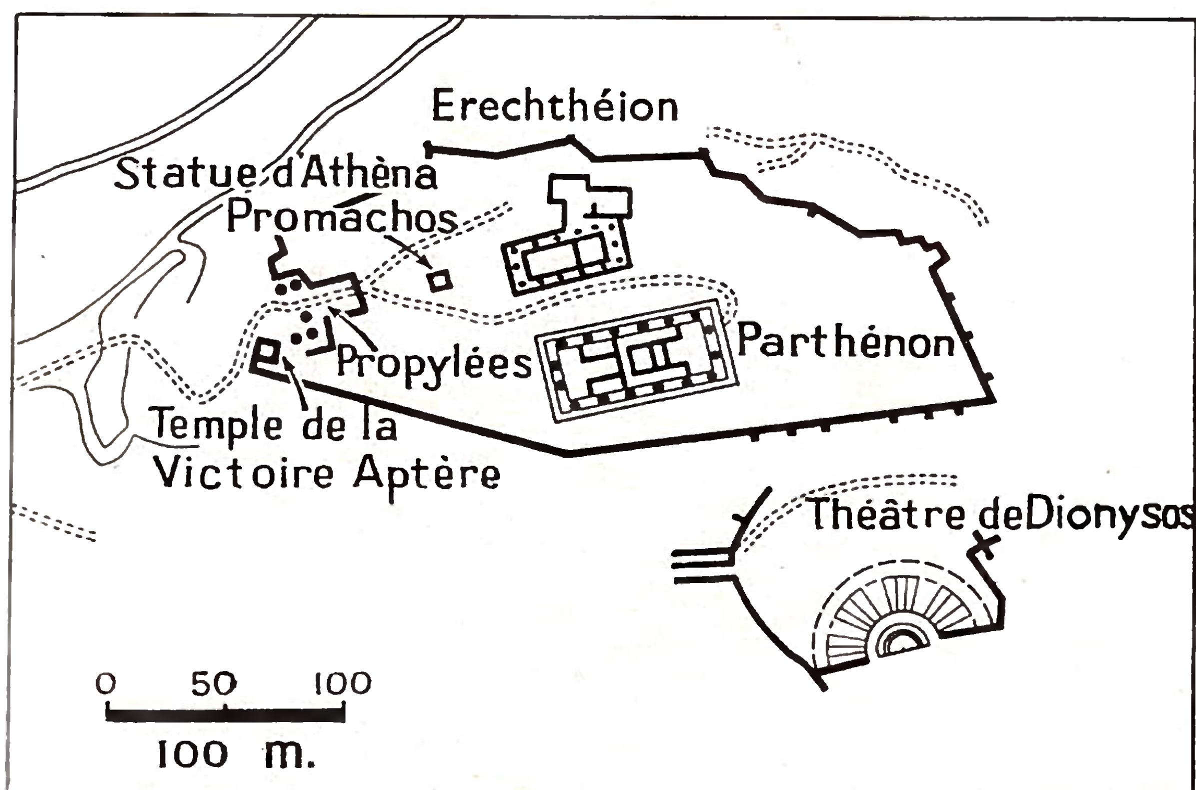


L'Acropole d'Athènes (vue du Sud-Ouest). De gauche à droite les Propylées et le temple d'Athéna Niké, puis l'Erechthéion et le Parthénon.

d'Athéna « la Victorieuse » ou de la *Victoire Aptère* (sans ailes). Puis le vestibule monumental des *Propylées* construit par Mnésiclès conduisait à la terrasse de l'Acropole. Là s'élevait la haute statue d'*Athéna Promachos* (= la Combattante), œuvre de Phidias, qui tout armée semblait veiller sur la ville, puis le *Parthénon* construit en marbre du Pentélique et l'*Erechthéion*● qui abritait une antique idole en bois d'olivier représentant la déesse.

Le ***Parthénon,*** de dimensions modestes, unit la grâce ionique à la sévérité dorique. L'ensemble est dorique, mais plus large que les temples doriques habituels, il a huit colonnes de façade : aussi les frontons plus vastes ont-ils pu recevoir une décoration importante, représentant sur l'un la naissance d'Athé-

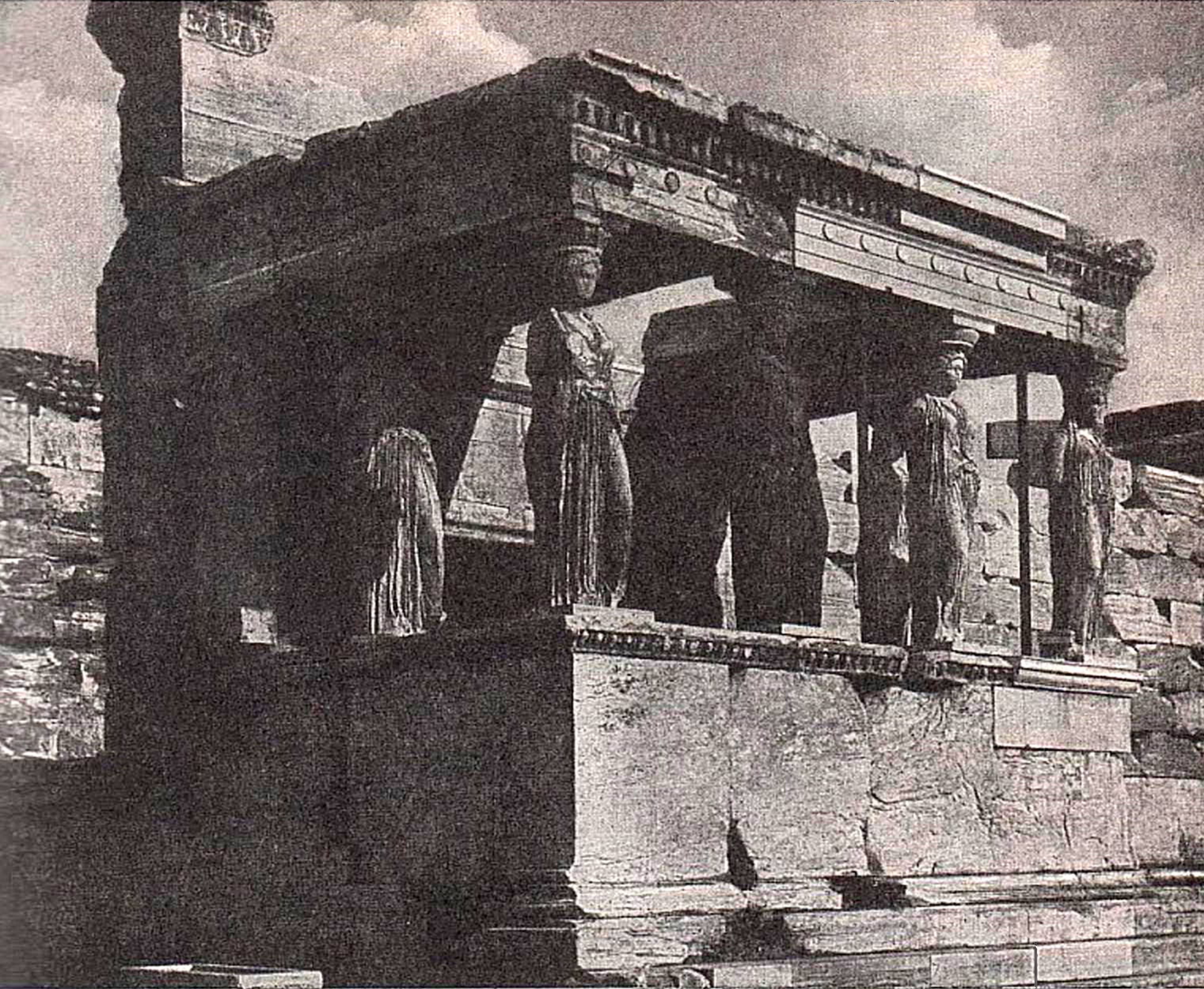
Plan de l'Acropole d'Athènes.



Temple d'Athéna Niké ou de la Victoire Aptère, sur l'Acropole. Construit en pur style ionique après la mort de Périclès; la cella en marbre du Pentélique a 4 m de côté. L'état actuel est dû à une restauration.

na, sur l'autre sa dispute avec Poseidon. Les quatre-vingt-douze métopes étaient sculptées. Une frise à la mode ionique couronnait la partie supérieure des quatre murs : c'était la fameuse frise des Panathénées (cf. p. 161).

Le Parthénon, vu du côté Ouest.

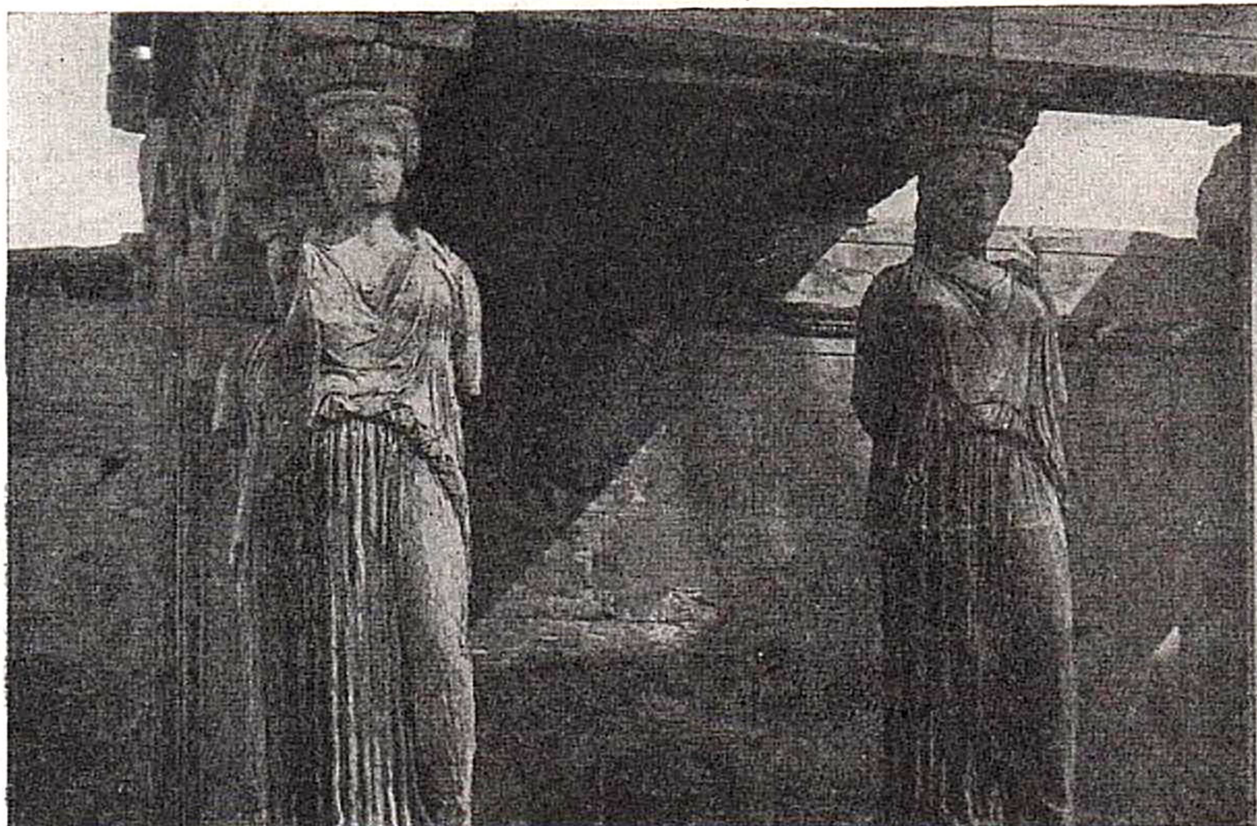


L'Erechthéion. Portique des Caryatides (mises en place vers 420).

L'*Erechthéion* achevé à la fin du siècle comprenait le portique des *Caryatides*; l'entablement n'était pas supporté par des colonnes, mais, comme dans certains trésors de Delphes, par six statues de jeunes filles au visage noble et grave.

5. La sculpture. Avant l'époque de Phidias, les grands sculpteurs du v[e] siècle furent *Myron*, le maître du mouvement, auteur du Discobole (= lanceur de disque) et *Polyclète* d'Argos qui a donné à son Doryphore (= porteur de lance) les proportions idéales du corps humain.

Outre l'Athéna Promachos et la décoration du Parthénon, l'œuvre de Phidias comprenait une énorme statue d'Athéna en or et en ivoire, qui brillait dans le naos du Parthénon, et la statue de *Zeus à Olympie* qui passait pour être son chef-d'œuvre.



L'Erechthéion : deux caryatides. Décrivez leur attitude, leur expression, leur vêtement.

Le Discobole de Myron (Musée du Vatican).



Athéna, statuette d'époque romaine reproduisant peut-être en réduction l'Athéna du Parthénon de Phidias.



La peinture. Il y avait des peintres célèbres comme *Polygnote*, mais aucune de leurs œuvres n'a pu être conservée. Par contre, de nombreux vases de céramique témoignent de la maîtrise des décorateurs du Ve siècle. Ils peignaient en rouge sur un fond noir des scènes aussi bien dessinées que composées.

QUESTIONS

★ **1.** *Est-ce que le terme d'orchestre avait dans le théâtre antique le même sens qu'aujourd'hui?*

★ **2.** *Qu'est-ce qu'un péristyle? un fronton? une frise?*

★ **3.** *Comparer l'ordre dorique et l'ordre ionique. A quoi reconnaissez-vous qu'un temple est dorique? A quoi reconnaissez-vous qu'un temple est ionique?*

★ **4.** *Quelles sont les œuvres principales de Phidias?*

Amphore à large panse inférieure ou « péliké ».
La décoration représente Achille enfant, confié au centaure • Chiron.



CHAPITRE XIX

LES GUERRES ENTRE LES CITÉS :

De la guerre du Péloponèse à la conquête macédonienne.

SOMMAIRE

I. La guerre du Péloponèse.

1. Elle a opposé Athènes à une coalition dirigée par Sparte. Sa première phase a duré dix ans (431-421).

2. La guerre reprit avec l'expédition de Sicile conseillée par Alcibiade (415). Elle se termina par un désastre pour les Athéniens.

3. En dépit de quelques succès comme la victoire navale des Arginuses, les Athéniens, battus à Aigos-Potamos (404) par Lysandre, durent capituler.

II. A la recherche de l'équilibre.

1. L'hégémonie de Sparte ne put s'établir que par la force et grâce à l'entente avec le grand roi. Athènes réussit à constituer une deuxième confédération maritime.

2. Grâce à Pélopidas et à Épaminondas, Thèbes connut à son tour une domination éphémère (371-362).

III. La vie des cités au IVe siècle.

1. Sparte est en pleine décadence.

2. Thèbes n'a pas réussi à faire de la Béotie un état unifié.

3. A Athènes le régime démocratique s'accentue, l'activité économique est brillante, mais l'esprit civique s'altère.

4. Le déclin des cités n'a pas entraîné le déclin de la civilisation. Les philosophes Platon et Aristote, l'orateur Démosthène, les sculpteurs Scopas, Praxitèle et Lysippe sont dignes de leurs devanciers.

Suite page 211

SOMMAIRE (*suite*)

IV. Philippe et la conquête macédonienne.

1. La Macédoine n'était pas considérée comme un pays grec. Avant Philippe, ses rois avaient commencé une œuvre civilisatrice.

2. Philippe II, régent puis roi, assura la sécurité de la Macédoine, organisa son état et son armée dotée de la phalange. Il était aussi rusé que brave.

3. Les Athéniens ne le combattirent que mollement malgré les exhortations de Démosthène et firent la paix en 346 après la chute d'Olynthe. Quand ils reprirent la guerre contre Philippe, ils furent vaincus à Chéronée en 338. Philippe organisa la Ligue de Corinthe.

4. Philippe préparait une expédition contre la Perse quand il fut assassiné en 336.

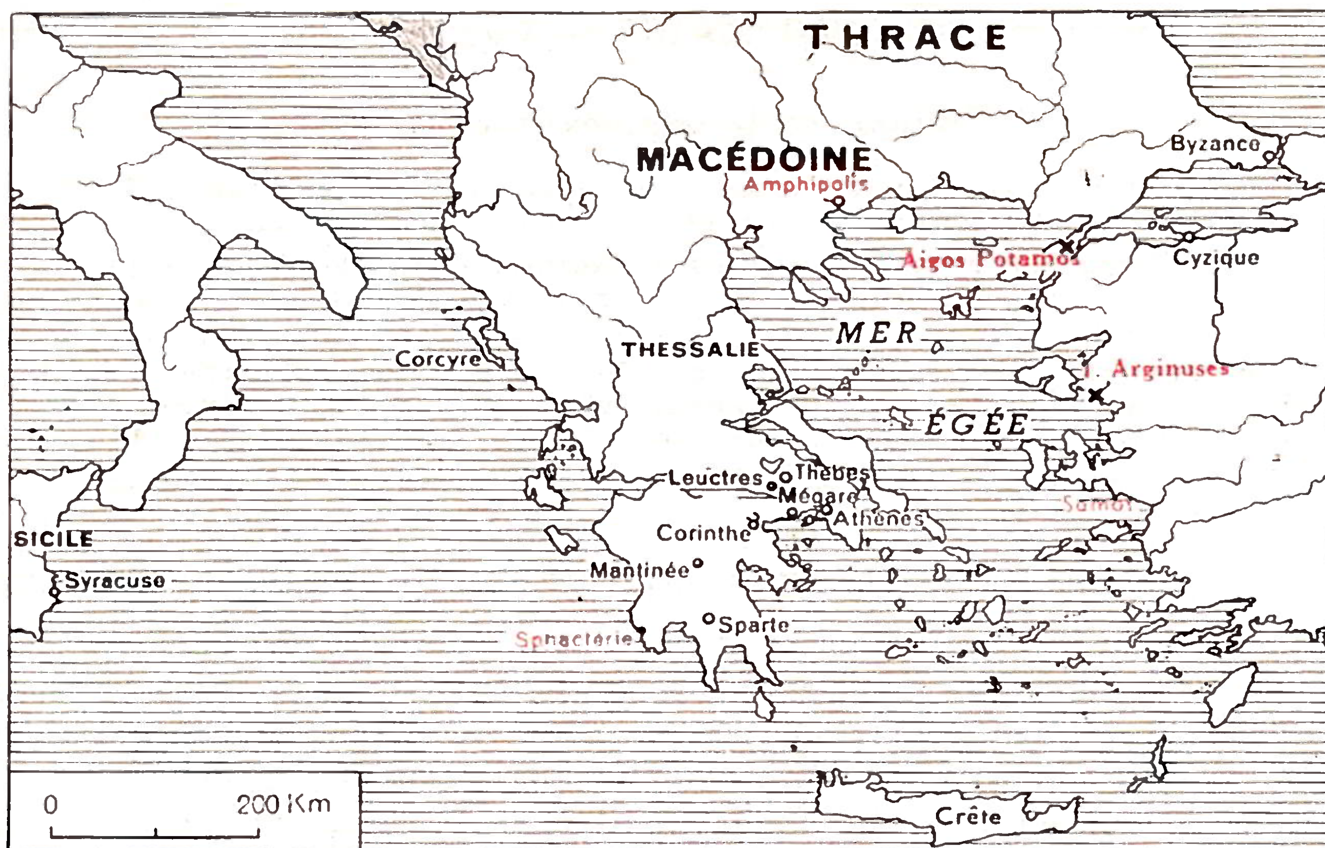
Fières de leur civilisation commune, mais jalouses de leur indépendance les cités grecques, passé le danger perse, ne parvinrent jamais à s'entendre. A la fin du ve siècle et dans la première moitié du IVe elles s'affrontaient en des luttes stériles qu'encourageait le Grand Roi. Tour à tour Athènes, Sparte et Thèbes dominèrent sans autre résultat que de laisser la Grèce, épuisée et désunie, ouverte à la conquête macédonienne.

I. La guerre du Péloponèse

L'Athènes de Périclès, grâce à sa civilisation incomparable et à son Empire maritime, semblait être en passe d'imposer son hégémonie à la Grèce entière. La guerre du Péloponèse ruina cette prétention. On appelle ainsi la guerre qui, de 431 à 404, opposa Athènes à une coalition dirigée par Sparte et groupant avec les cités du Péloponèse Corinthe, Mégare et Thèbes.

1. La guerre de Dix Ans. Cette guerre fut provoquée tant par la politique envahissante d'Athènes que par la jalousie de ses rivales : *Mégare* ne se résignait pas à son déclin; *Corinthe*, pour qui le trafic avec l'occident était vital, déjà mécontente de la fondation de Thourioi, se résolut à la guerre quand sa colonie infidèle de Corcyre reçut l'appui d'Athènes; *Sparte*, surtout, était résolue à arrêter les progrès de la puissance athénienne. « La cause la plus réelle, quoique la moins avouée, celle qui rendit la guerre inévitable, fut, selon moi, la crainte qu'inspirait aux Lacédémoniens l'accroissement de la puissance d'Athènes »; ainsi s'exprimait un contemporain, Thucydide, qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponèse.

La première phase de la guerre traîna pendant dix ans. L'Attique fut



La guerre du Péloponèse.

envahie par l'armée spartiate; sur les conseils de Périclès, ses habitants se réfugièrent à l'abri des murs de la ville tandis que la flotte athénienne, maîtresse de la mer, assurait le ravitaillement et harcelait les côtes du Péloponèse. Une épidémie de peste (ou de fièvre dengue), rendue plus meurtrière par l'entassement des réfugiés, fit à Athènes de nombreuses victimes, dont Périclès (429). D'abord fidèle aux conseils du tanneur Cléon, chef du parti de la guerre à outrance, le peuple athénien se lassa de campagnes renouvelées chaque année sans résultat décisif; il se résigna à la paix, qui fut signée en 421 par le chef du parti modéré, le pieux *Nicias*.

2. L'expédition de Sicile. La guerre reprit en 415. *Alcibiade*, brillant et fantasque, idole de la jeune génération, proposa aux Athéniens un programme grandiose d'expansion vers l'Ouest. Ambitieux pour lui-même et pour sa patrie, il persuada ses concitoyens, malgré l'avis de Nicias, d'envoyer en Sicile une expédition contre Syracuse, l'amie de Corinthe. Commencée dans l'enthousiasme, l'entreprise tourna au désastre. Alcibiade, rappelé à Athènes dès le début

de la campagne pour se justifier d'une accusation de sacrilège, refusa d'obéir et se réfugia à Sparte. Nicias, resté malgré lui à la tête de l'expédition, ne put s'emparer de Syracuse, bien défendue par un général spartiate; il fut battu, fait prisonnier et mis à mort (413); les Athéniens survivants furent enfermés dans les carrières des *Latomies* où presque tous périrent de soif, de faim ou de misère. C'était un désastre pour Athènes, qui avait perdu quarante mille hommes et sa meilleure flotte.

3. La fin de la guerre. Suivant les conseils d'Alcibiade les Spartiates installèrent en permanence une armée en Attique tandis que leur flotte, rapidement accrue, libérait les membres de la confédération maritime impatients du joug athénien. Ces revers d'Athènes, encore aggravés par l'agitation des partis, furent un moment enrayés par les exploits d'Alcibiade (411-407), qui brouillé avec Sparte et rentré au service de sa patrie retrouva sa popularité d'antan... avant de repartir pour un dernier exil. La victoire navale des *Arginuses* fut le dernier succès athénien (406). Les Spartiates, aidés par l'or perse et commandés par un homme de guerre remarquable, *Lysandre*, remportèrent la victoire de l'*Aigos-Potamos* (404). Athènes capitula devant Lysandre; elle renonçait à son empire, livrait sa flotte, rasait ses Longs-murs et, « alliée » de Sparte, devenait son humble satellite.

II. A la recherche de l'équilibre

1. L'hégémonie● de Sparte. Sparte victorieuse essaya d'imposer sa domination; la « libération » promise ne fut qu'un leurre. « On servit à la Grèce, au lieu du vin généreux de la liberté, la piquette lacédémonienne. » A l'Empire athénien, *Lysandre* substitua un empire spartiate non sans inquiéter ses anciens alliés, notamment Thèbes. En même temps Sparte envoyait le roi *Agésilas* guerroyer en Asie Mineure contre les barbares. Mais voyant qu'elle ne pouvait à la fois surveiller la Grèce et vaincre en Asie, elle fit la paix avec la Perse. Par le traité d'*Antalcidas* (387) le Grand Roi reprenait les villes de la côte d'Asie et devenait l'arbitre de la Grèce : il interdisait aux cités de former des coalitions et même des confédérations.

La domination de Sparte se maintint encore pendant une quinzaine d'années et dans un climat de guerre. Elle n'empêcha pas le redressement d'Athènes qui releva ses murs, restaura son commerce et se constitua une *nouvelle confédération maritime*. Thèbes devenue son alliée chassa une garnison

lacédémonienne qu'on lui avait traîtreusement imposée et refit l'unité de la Béotie.

2. L'hégémonie de Thèbes. Une victoire des Thébains à *Leuctres* en 371 ruina d'un seul coup l'hégémonie de Sparte et lui substitua celle de Thèbes. Deux hommes sont à l'origine des succès thébains, *Pélopidas* et *Épaminondas* :

1° Réformateurs de l'armée, ils inventèrent la tactique qui triompha à Leuctres.

2° Ils brisèrent définitivement la puissance de Sparte en libérant la Messénie.

3° Ils surveillèrent attentivement la Thessalie, la Macédoine et la Thrace.

4° Créant une marine, ils voulurent faire de Thèbes la terrienne une rivale d'Athènes.

Contre Sparte et Athènes réconciliées Épaminondas remporta la victoire de *Mantinée* (362); mais il y fut tué et l'hégémonie thébaine ne lui survécut pas.

Au milieu du IVe siècle, la Grèce est impuissante et plus désunie que jamais face au péril macédonien.

III. La vie des cités au IVe siècle

1. Sparte. Les avatars de Sparte vont de pair avec ses difficultés intérieures. Il fallait écarter les novateurs de talent comme Lysandre, dangereux pour les institutions de Lycurgue. L'exploitation de l'Empire amena à Sparte un afflux de richesses peu compatibles avec l'austérité traditionnelle et qui accentua l'inégalité sociale.

Et surtout le nombre des citoyens ne fit que décroître pour se réduire à quelques centaines à la fin du siècle. Sparte, privée des champs de la Messénie et vide d'hommes, chut au rang d'une simple bourgade.

2. Thèbes. Thèbes a voulu réaliser un programme trop ambitieux avant d'avoir réussi l'unification de toute la Béotie en un véritable état. Novatrice dans le domaine militaire, elle était moins fermée aux arts que le prétendaient les malicieux Athéniens. Les statuettes de Tanagra ont bien du charme. (cf. p. 194).

3. Athènes. A Athènes la défaite de 404 entraîna la chute du régime rendu responsable des malheurs de la cité. Une minorité aristocratique soutenue par Sparte imposa le gouvernement tyrannique des « *Trente* ». Mais dès 403

Thrasybule rétablit l'ancienne constitution; au cours du IVe siècle le régime démocratique fut même renforcé :

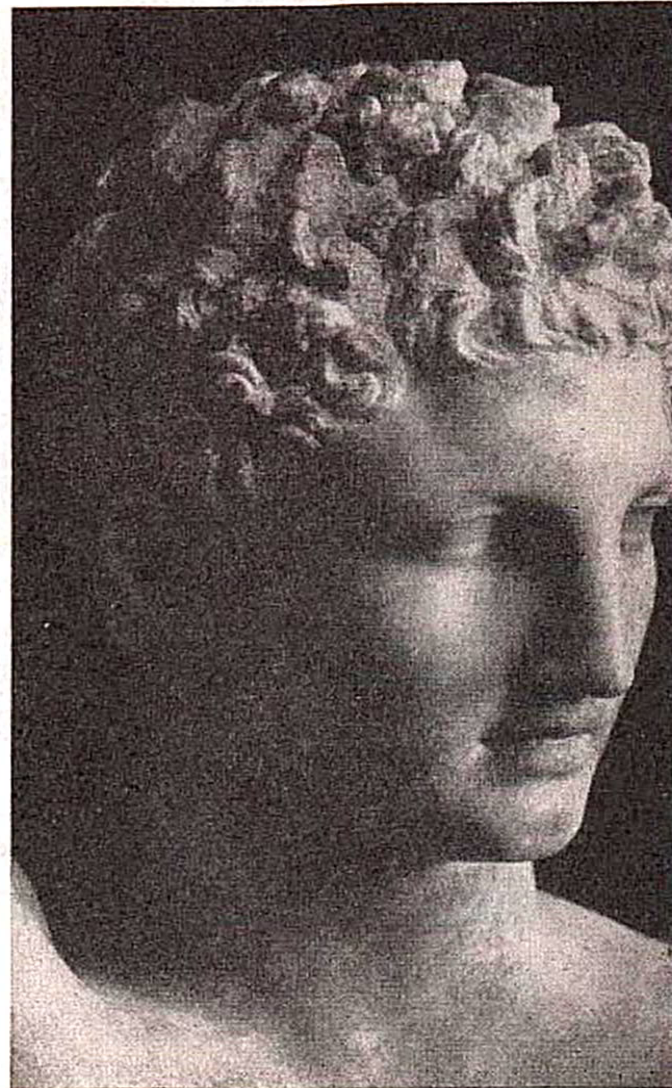
Désormais les citoyens touchèrent une indemnité de présence à l'ecclésia. Le théorique devint une véritable caisse d'assistance publique au bénéfice des indigents; l'état contrôla de plus près l'importation des grains. Les chefs du parti populaire ne se recrutèrent plus dans les grandes familles (comme au Ve siècle), mais dans les classes moyennes, ou chez les petites gens.

L'activité économique fut encore plus brillante qu'au Ve siècle : mais entre une plèbe misérable et une minorité de gens très riches la différence des conditions s'accusa. L'esprit civique s'affaiblit et les intérêts particuliers prirent le pas sur l'intérêt général. Démosthène dénonce les riches qui ne veulent plus payer et les pauvres qui ne veulent plus servir. (Cf. Texte II).

4. La civilisation grecque. Cette décadence politique n'entraîne pas un déclin de la civilisation. Si l'âge des grands auteurs dramatiques est révolu, la pensée philosophique triomphe avec *Platon* et *Aristote*. *Xénophon*, historien,



Hermès au repos. Bronze dans le style de Lysippe (Musée d'Olympie).



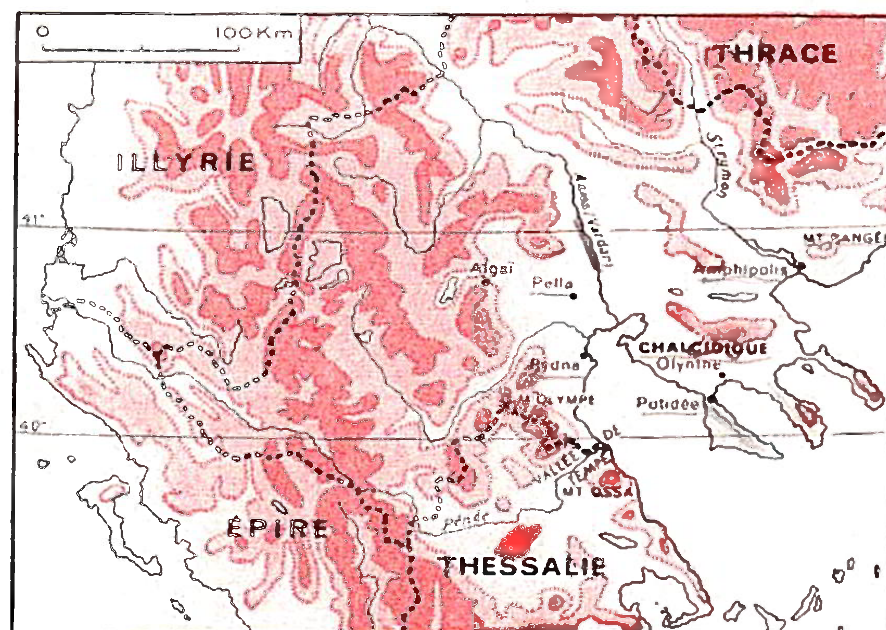
L'Hermès de Praxitèle (détail) (Musée de Naples).

continue avec moins de talent l'œuvre de Thucydide. Athènes abonde en grands orateurs, *Lysias*, *Isocrate*, *Démosthène*.

En plus des temples, les architectes construisirent des théâtres en pierre. Il y a encore de grands sculpteurs comme *Scopas*, le maître du pathétique, et *Praxitèle* et *Lysippe*. Certes les artistes sont moins sensibles à la grandeur que ceux du ve siecle : ils s'intéressent davantage au mouvement et à l'expression, mais leur art n'est pas décadent.

IV. Philippe II et la conquête macédonienne

1. La Macédoine avant Philippe. A la lisière nord de la Grèce, la Macédoine au climat rude n'avait jusqu'alors participé que faiblement à la vie hellénique. Sa population rurale et féodale était tenue pour barbare, bien que ses rois réputés grecs participassent aux jeux d'Olympie. Le morcellement féodal peu favorable à l'autorité du roi, les incursions toujours renouvelées des voisins turbulents d'Illyrie, de Thrace ou d'Épire, la faiblesse des ressources financières, l'absence de débouchés sur la mer qui livrait tout le commerce aux villes grecques de la *Chalcidique* (Olynthe) condamnaient la Macédoine à l'effacement.



La Macédoine entre ses voisins : l'Épire, l'Illyrie, la Thrace et la Thessalie.

Depuis le milieu du ve siècle plusieurs souverains avaient eu une œuvre féconde, tel *Achélaos*, organisateur de l'armée, fondateur de la capitale *Pella* et hôte d'Euripide. Mais le vrai créateur de la puissance macédonienne fut ***Philippe II***.

2. Philippe, organisateur de la Macédoine. Tuteur d'un roi mineur en 359, roi lui-même en 356, il commença par chasser les bandes illy-

riennes qui assaillaient le pays, puis il mit la main sur les mines d'or du mont *Pangée*, source d'une abondante monnaie de bon aloi, et s'empara de trois villes chères à Athènes, Amphipolis, Pydna et Potidée.

Cavalier infatigable, il avait du Macédonien la bravoure, mais aussi l'intempérance; grand admirateur de la culture hellénique, jugeant bien les hommes, tenace dans ses desseins, il était un diplomate habile, mais sans scrupule et corrupteur.

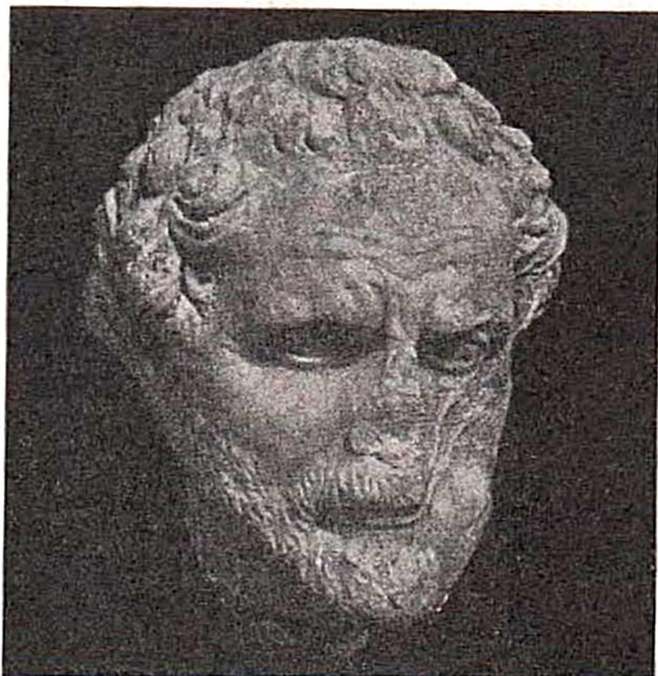
Philippe organisa l'État : les nobles furent réduits à l'obéissance, l'unification du pays fut facilitée par des transferts de population.

Il mit sur pied une armée nationale puissante et bien entraînée : les nobles formaient la cavalerie lourde des *hétaires* (= les compagnons du roi), tandis que les paysans servaient dans l'infanterie des *pézetaires* (= les compagnons à pied), armés d'une longue lance, la *sarisse*. Au combat ces hoplites formaient la *phalange;* alignés sur plusieurs rangs en profondeur, ils laissaient passer leur sarisse jusqu'en avant de la première ligne, présentant ainsi à l'ennemi un hérissement de pointes. Philippe disposait aussi de troupes légères et de matériel de siège.

Seul à commander, avec son or et son armée, Philippe pouvait agir : les Grecs mirent du temps à comprendre qu'il y avait quelque chose de changé dans le royaume de Macédoine.

3. Philippe conquérant la Grèce. Philippe soumit à son autorité la Thessalie riche en chevaux et introduisit son armée en Grèce centrale à l'occasion d'une guerre sacrée, déclarée par l'amphictionie de Delphes contre les Phocidiens; il battit les sacrilèges Phocidiens, amis d'Athènes. Il s'empara enfin de la perle de la Chalcidique, *Olynthe*, mal secourue par les Athéniens. En 346, Athènes fit la paix avec Philippe : elle reconnaissait la ruine d'Olynthe, le châtiment des Phocidiens et la prépondérance de Philippe à Delphes.

Un seul homme avait vu clair, ***Démosthène***. Fils d'un industriel, orphelin ruiné par ses tuteurs, Démosthène, naturellement bègue et timide, était devenu à force de volonté et de travail le plus grand orateur de la cité. Conscient du péril, il dénonça les manœuvres de Philippe et proposa un programme de défense dans des discours appelés les « *Philippiques* » et les « *Olynthiennes* ». Il fut d'abord peu écouté; les uns croyaient pouvoir maintenir sans effort la paix et la prospérité, d'autres comme *Isocrate* poussaient à la croisade contre les Perses, d'autres enfin comme *Eschine* étaient gagnés au Macédonien. Mais après 346 Démosthène prit un grand ascendant sur ses citoyens qui écoutèrent ses critiques et appliquèrent son plan d'action; leur courage tardif fut malheureux. En 340 la guerre reprit : sur le champ de bataille de *Chéronée* en Béotie (338), les Athéniens et leurs alliés


Démosthène.

thébains furent écrasés par Philippe. Le roi de Macédoine n'annexa pas la Grèce conquise : les cités conservèrent leur liberté et leurs institutions; mais elles devaient s'unir en une Ligue, dite *Ligue de Corinthe*, dont Philippe était le chef.

4. Le dernier dessein de Philippe. Philippe entreprit enfin une expédition contre la Perse : était-il poussé par l'esprit de conquête? Voulait-il s'assurer la maîtrise du détroit? ajouter une province asiatique à la Macédoine? Ou bien, fidèle à l'esprit hellénique, voulait-il cimenter l'union récente des cités grecques par une croisade faite en commun? Quoi qu'il en fût, un corps expéditionnaire commandé par *Parménion* tenait déjà une tête de pont en Asie Mineure quand Philippe mourut assassiné (336). Il n'avait que quarante-six ans.

Il léguait à son fils Alexandre une monarchie bien organisée, une armée forte, la direction de la Grèce et l'ébauche d'un grand dessein.

DOCUMENTS

Texte I : Un homme politique de la fin du Vᵉ siècle, Alcibiade.

PLUTARQUE : *Vie d'Alcibiade*. Traduction Ricard (Librairie Garnier), *passim*.

« De cette foule de passions vives et ardentes auxquelles il était sujet, celle qui domina le plus en lui fut une ambition démesurée, un amour de la supériorité qui s'annonça dès l'enfance, comme le prouvent les traits qu'on en rapporte. Un jour qu'il s'exerçait à la lutte, vivement pressé par son adversaire, et sur le point d'être renversé, il le mordit à la main et lui fit lâcher prise. « Tu mords comme une femme, lui dit celui-ci. — Non, repartit Alcibiade, mais comme un lion. » Une autre fois étant encore fort jeune, il jouait aux osselets dans une rue étroite. Comme il était en tour de les jeter, il voit venir une charrette chargée. D'abord il crie au conducteur d'arrêter, parce qu'il allait passer à l'endroit même où il devait jouer. Cet homme grossier ne l'écoutant pas et avançant toujours, les autres enfants se retirèrent; mais Alcibiade se jetant par terre en face des chevaux : « Passe maintenant si tu veux », dit-il au charretier. Cet homme épouvanté fit reculer sa voiture, et les spectateurs coururent à Alcibiade en jetant de

grands cris. Quand il commença à fréquenter les écoles, il prit volontiers les leçons de divers maîtres; mais il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte parce que ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'un homme libre. Il disait que l'usage de l'archet et de la lyre n'altère pas les traits du visage, et ne lui fait rien perdre de sa noblesse; mais que la flûte déforme tellement la bouche et même la figure entière, qu'on est à peine reconnu de ses meilleurs amis.

..... Il alla un jour chez Périclès; et ayant frappé à sa porte, on lui dit qu'il était occupé, qu'il travaillait à rendre ses comptes : « Ne ferait-il pas mieux, dit Alcibiade en s'en allant, de travailler à ne pas les rendre ? »

..... Alcibiade avait un chien remarquable par sa taille et par sa beauté, et qui lui avait coûté soixante-dix mines; il lui fit couper la queue, qui était son plus bel ornement; des amis lui en firent des reproches, et lui rapportèrent que cette action était généralement blâmée, et faisait mal parler de lui. « Voilà précisément ce que je demandais, leur dit Alcibiade en riant. Tant que les Athéniens s'entretiendront de cela, ils ne diront rien de pis sur mon compte. »

Texte II : Affaiblissement de l'esprit civique des Athéniens.

DÉMOSTHÈNE : Troisième Olynthienne, XXI sq. Traduction M. Croiset (P. U. F.).

« J'estime que le devoir d'un bon citoyen est de préférer le salut de l'État à la faveur qu'on peut gagner en vous flattant. Car on m'a dit, et à vous aussi sans doute, qu'au temps de nos pères les hommes politiques, ceux que tous nos orateurs louent à l'envi, bien qu'ils ne les imitent guère, s'en étaient fait une habitude et une règle; tels ce fameux Aristide et Nicias... et Périclès. Par contre, depuis qu'on a vu paraître à cette tribune des gens qui vous demandent : « Que désirez-vous ? Que dois-je vous proposer ? Comment puis-je vous être agréable ? » qu'arrive-t-il ? Pour vous complaire sur le moment, on sacrifie, en manière de présent, les intérêts publics et il en résulte ce que nous voyons; mais ces gens-là font leurs affaires, et les vôtres sont piteuses...

Oui, les Athéniens d'alors, que leurs orateurs ne flattaient pas... ont exercé pendant quarante-cinq ans sur les Grecs un empire qu'on acceptait; ils ont amassé plus de dix mille talents dans l'Acropole, et le roi qui possédait en ce temps le pays de Philippe leur obéissait comme il convient qu'un barbare obéisse à des Grecs; victorieux sur terre et sur mer, ils ont pu dresser quantité de glorieux trophées dans des campagnes qu'ils faisaient eux-mêmes...

Cette situation, c'était celle de nos pères, au temps où ils avaient pour chefs les hommes que je viens de nommer. A présent, avec les honnêtes gens que vous savez, où en sommes-nous ? Nos affaires sont-elles dans le même état ou à peu près ? Nous à qui... mais j'aime mieux taire bien des choses, j'aurais trop à dire. »

QUESTIONS

★ 1. *A l'aide du texte faire le portrait d'Alcibiade. Comparer Alcibiade et Périclès.*

★ 2. *Quelles sont les causes de la décadence de Sparte au IVe siècle?*

★ 3. *Quelles sont les circonstances qui ont favorisé la conquête de la Grèce par Philippe ?*

CHAPITRE XX

L'EMPIRE D'ALEXANDRE ET LA CIVILISATION HELLÉNISTIQUE

SOMMAIRE

I. Les conquêtes d'Alexandre.

1. Alexandre a mis ses dons exceptionnels au service d'une entreprise surhumaine.

2. Champion de l'hellénisme, il a conquis l'Asie Mineure et vaincu Darius III à Issos (333).

3. Devenu maître de l'Égypte, il se lança après la victoire d'Arbèles à la conquête de l'empire des Achéménides.

4. Ses ambitions grandirent encore et il rêva d'un Empire universel. Mais l'opposition de l'armée l'obligea à se contenter d'une conquête partielle des pays de l'Indus.

Il mourut en pleine gloire à 33 ans (323).

II. L'œuvre d'Alexandre.

Alexandre a préparé la fusion du monde grec et du monde barbare. Il a favorisé l'expansion de la civilisation grecque dans tout l'Orient. Il a fondé de nombreuses Alexandries, dont la plus célèbre est Alexandrie d'Égypte.

III. Les monarchies hellénistiques.

1. Plusieurs royaumes sont issus du démembrement de l'Empire d'Alexandre : les principaux furent ceux de Macédoine, d'Égypte, d'Asie et de Pergame.

2. Dans ces royaumes apparut un type nouveau de gouvernement : la monarchie de droit divin. Les Grecs y bénéficièrent d'une situation privilégiée.

3. Au contact de l'Orient la civilisation grecque est devenue la civilisation hellénistique : c'est sous cette forme que les Romains l'ont connue.

I. Les conquêtes d'Alexandre

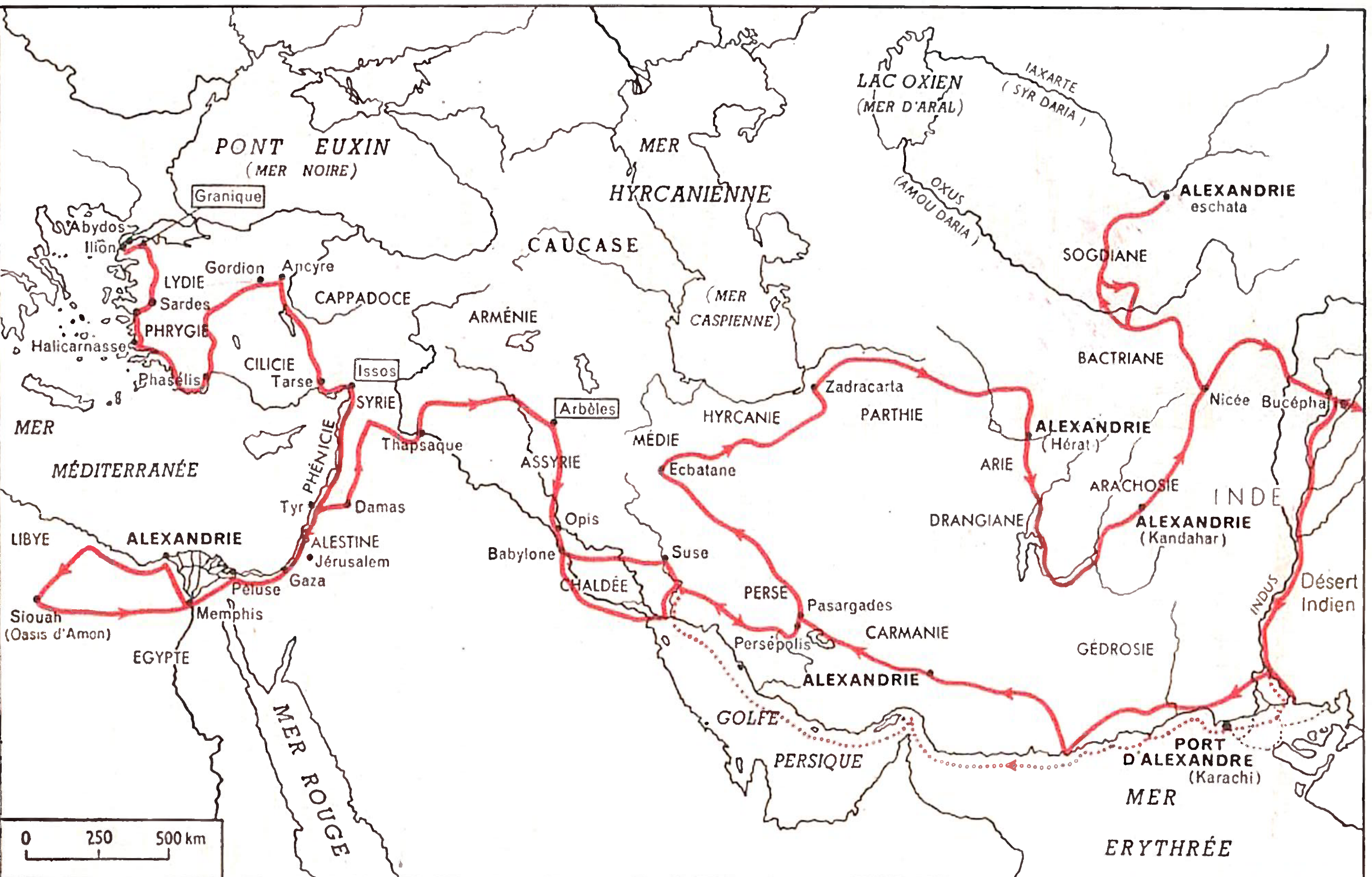


Alexandre le Grand. Réplique d'une œuvre de Lysippe (Musée du Louvre).

1. Alexandre. Fils de Philippe et d'*Olympias*, une princesse d'Épire exaltée et fantasque, Alexandre avait vingt ans en 336. Beau, résistant, entraîné à tous les exercices physiques, il avait prouvé à Chéronée ses qualités de soldat. Grâce à sa vive intelligence et aux leçons de son maître Aristote dont le savoir était universel, il avait acquis une vaste culture. Il avait le goût de la raison, une nature franche, généreuse et chevaleresque, encore qu'il fût capable de terribles emportements après boire. Mais il était attiré par l'inconnu et le mystère : persuadé qu'il était le fils d'un dieu, il vivait confiant en son étoile. Une sorte de rêve surhumain l'entraînait toujours plus loin jusqu'aux limites du monde. Dès son avènement, « le petit jeune homme », comme l'appelait dédaigneusement Démosthène, donna la preuve de sa maîtrise : il frappa ceux des nobles macédoniens qui, Philippe mort, croyaient pouvoir braver l'autorité royale. Une révolte des cités grecques fut rapidement réprimée : impitoyable pour *Thèbes* qui fut rasée, à l'exception de la maison de Pindare, Alexandre fut clément pour Athènes.

2. Alexandre champion de l'hellénisme. Confiant alors le gouvernement du royaume à Antipater, Alexandre, à la tête d'une armée de moins de 40 000 hommes, Macédoniens et Grecs, rejoignit en Asie Mineure l'avant-garde de *Parménion* (334). Plein des souvenirs de l'épopée homérique, il était le nouvel Achille d'une nouvelle Iliade; champion de l'hellénisme, il délivrait les cités d'Asie et conduisait les Grecs à la revanche des guerres médiques.

Culbutant une première armée perse sur les bords du *Granique*, il libéra toutes les villes côtières et, du Sud au Nord, traversa l'Asie Mineure jusqu'en Phrygie, où l'oracle de *Gordion* lui promit la possession de l'Asie : celle-ci devait revenir, d'après l'oracle, à qui dénouerait un nœud inextricable; nul n'avait jamais pu le défaire; Alexandre trancha le nœud gordien d'un coup d'épée. Puis redescendant vers le Sud, il écrasa à *Issos* (333) une immense armée commandée par le grand roi Darius III. Le vaincu put s'enfuir; sa mère, sa femme et ses filles prisonnières furent traitées par Alexandre avec de grands égards.



Les conquêtes d'Alexandre. Remarquer les nombreuses villes qui, fondées par Alexandre, ont reçu le nom d'Alexandrie.

3. Alexandre conquérant de l'Empire perse. Désormais Alexandre nourrit un plus vaste dessein : la conquête de l'Empire des Achéménides. Il commença par priver la flotte ennemie de ses bases en occupant le littoral et prit Tyr après un siège de sept mois. Il n'eut aucune difficulté à se rendre maître de l'Égypte, où les prêtres d'Amon-Râ l'accueillirent en libérateur. Il fonda Alexandrie, puis se rendit à travers le désert jusqu'à l'oasis de Siouah, où l'oracle d'Amon le proclama fils du dieu.

Repoussant les offres de paix du grand roi (cf. Texte I), il s'enfonça vers l'Iran. La victoire d'*Arbèles* (ou de Gaugamèle) (331) lui ouvrit le chemin des grandes capitales; il prit *Babylone*, puis *Suse* et *Persépolis* dont le palais fut incendié. Alors commença une folle équipée à la poursuite de Darius qui se réfugiait dans le Nord-Est du pays : quand après une ultime chevauchée Alexandre atteignit le grand roi, celui-ci était mort, trahi et assassiné par les siens (330).

Alexandre fit rendre les honneurs royaux à la dépouille de son rival; il poursuivit jusqu'en Sogdiane (actuel Turkestan russe) et fit exécuter le meurtrier de Darius. Il prit la succession des Achéménides et, grand roi lui-même, coiffé de la tiare, il fut honoré par ses sujets comme un dieu. Il voulait obliger les Grecs et les Macédoniens eux-mêmes à se prosterner devant lui comme les Perses. Il y eut des résistances; mais Alexandre n'hésita pas à faire exécuter les opposants, même Parménion, le vieux compagnon de son père.

4. Alexandre à la conquête de l'Empire universel. Déjà l'Empire des Perses ne lui suffisait plus. Il lui fallait atteindre à l'Est le grand océan qui, croyait-on, bornait la terre, puis revenir à l'extrême Occident jusqu'aux colonnes d'Héraclès.

En 327 il partait pour l'Inde dont la richesse était légendaire; il combattit victorieusement le roi Porus (326) et parcourut les pays du Haut-Indus et de ses affluents (l'actuel Pendjab); mais quand il voulut pousser jusqu'au Gange les soldats refusèrent d'aller plus loin. Douze autels furent élevés pour marquer la limite extrême de son avance et l'armée descendit la vallée de l'Indus, une partie par la route, une partie par le fleuve. Du delta, Alexandre ramena l'armée par les régions côtières de l'Océan Indien, traversant au prix de terribles souffrances les déserts de Gédrosie, tandis que sous le commandement de *Néarque* la flotte rentrait en explorant pour la première fois les côtes de l'Océan Indien et du golfe Persique. De Suse où il épousa une fille de Darius (324), Alexandre regagna Babylone : il y préparait probablement une campagne d'Occident quand la mort le saisit en pleine gloire, à trente-trois ans (323).

Onze ans et quelques milliers d'hommes lui avaient suffi pour construire un Empire plus vaste que tous ceux du passé.

II. L'œuvre d'Alexandre

Alexandre attacha à l'organisation et au gouvernement de son Empire autant de soin qu'à sa conquête.

Il eut l'habileté de respecter partout les institutions, les usages et les traditions : roi en Macédoine, simple guide de la Grèce respectueux de l'autonomie des cités, il fut en Orient un roi-dieu, pharaon en Égypte, Grand Roi en Perse. Il sut s'attacher tous les clergés, les prêtres d'Amon en Égypte comme ceux de Mardouk à Babylone.

Pourtant Alexandre fut un hardi novateur : il aurait bien voulu amener Grecs et Macédoniens à se prosterner devant lui comme devant un dieu. S'il a conservé la vieille division de l'Empire en satrapies, confiant leur gouvernement tantôt à un Macédonien tantôt à un Perse, il s'est prémuni contre leurs velléités d'autonomie, en doublant le satrape d'un stratège et parfois d'un trésorier. Passionné d'hellénisme, il a fondé partout sur son passage, de l'Égypte au Turkestan et au delta de l'Indus, des *Alexandries*, citadelles et foyers de civilisation grecque en pays barbare.

Dominant les préjugés de son temps, il a placé au même rang les Grecs et les Barbares, souhaitant leur fusion en un seul peuple. Quand il épousa une princesse perse aux *noces de Suse*, 10 000 Macédoniens prirent pour femmes des Asiatiques dotées par le roi. (Cf. Texte II).

Peu à peu les Perses prirent place dans l'armée, dans la garde et jusque dans les hauts grades à côté des « grognards » macédoniens. Trente mille jeunes nobles perses exercés à la macédonienne et instruits en grec formèrent le corps des *épigones*.

Ainsi, grâce à Alexandre, la culture hellénique s'est répandue à travers tout l'Orient. De plus, ses lieutenants, tel *Néarque*, ont ramené une foule d'observations et de renseignements scientifiques, et préparé l'ouverture de voies commerciales nouvelles, notamment entre l'Inde et la Méditerranée orientale.

III. Les monarchies hellénistiques

1. Les royaumes hellénistiques. A la mort d'Alexandre ses généraux se disputèrent sa succession, les armes à la main. Pendant plus de quarante ans (jusqu'en 281), ils se livrèrent une lutte impitoyable sans qu'aucun d'eux réussît à s'assurer la totalité de l'héritage d'Alexandre. L'Empire demeura divisé en trois grands royaumes dont les frontières varièrent souvent :

1° Le ***royaume de Macédoine*** sous la dynastie des *Antigonides* (descendants d'Antigone, général d'Alexandre).

2° Le ***royaume d'Égypte*** sous la dynastie des *Lagides* (descendants de Ptolémée Ier, fils de Lagos) qui avait pour capitale Alexandrie.

3° L'***Asie*** sous la dynastie des *Séleucides* (descendants de Séleucus) dont les deux capitales étaient Antioche en Syrie et Séleucie en Mésopotamie. Ce dernier état très vaste, réunissant des peuples divers par la langue, les mœurs et la religion, ne put conserver longtemps l'ensemble de ses territoires. Il perdit l'Asie Mineure où se constituèrent les royaumes de ***Pergame***, de Galatie (au profit d'envahisseurs celtes), de Cappadoce, de Bithynie et de Pont. Tout le plateau de l'Iran lui échappa à partir du milieu du IIIe siècle au profit de l'Empire des Parthes. Très tôt les Séleucides durent se contenter de la Syrie et de la Mésopotamie.

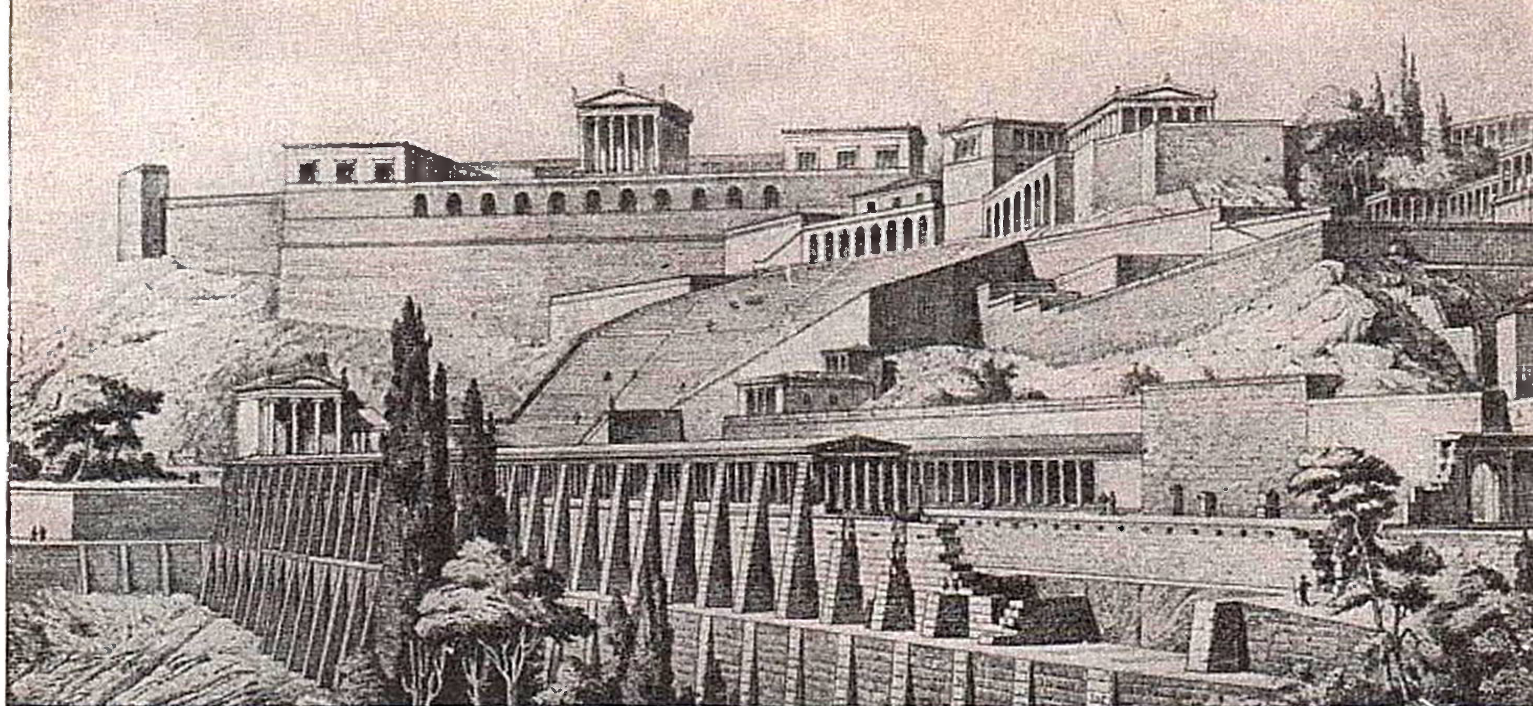
A partir du IIe siècle avant Jésus-Christ, ces royaumes hellénistiques, grands et petits, furent progressivement absorbés par la conquête romaine.

2. La monarchie hellénistique. Le régime de ces royaumes fut la monarchie absolue de droit divin : les Orientaux continuèrent comme par le passé à rendre un culte à leur roi; pour les Égyptiens le Lagide était un Pharaon, fils de Râ et dieu lui-même. Même les sujets grecs en vinrent à considérer le roi comme un héros providentiel, un favori des dieux dont la vertu bienfaisante était la source de la victoire, de la fortune et de la prospérité et dont le pouvoir avait par conséquent un caractère divin. Partout sauf en Macédoine apparut, spontanément, ou par ordre, le *culte dynastique* qui s'adressait au souverain régnant, à sa famille et à ses prédécesseurs.

Les rois, maîtres de l'armée et de la justice, étaient la loi vivante. Ils possédaient d'immenses domaines et contrôlaient la vie économique du pays, notamment en Égypte et à Pergame; dans leur trésor s'accumulaient de fabuleuses richesses. Ils gouvernaient avec l'aide de leurs « amis », de leurs courtisans, à la fois serviteurs du prince et de l'État, grands officiers de la couronne et ministres.

Le régime faisait aux Grecs une place privilégiée : les souverains grecs régnant sur des peuples étrangers favorisaient leurs compatriotes auxquels allaient toutes les hautes fonctions. Ils appelaient le plus possible de soldats grecs dans leur armée; ils accordaient des franchises aux villes grecques du royaume. La fondation de *cités nouvelles* favorisait la diffusion de l'hellénisme; dans leurs états les Séleucides en créèrent une soixantaine.

L'équilibre traditionnel du monde grec était rompu : la vieille Hellade s'appauvrissait et se dépeuplait tandis que les royaumes d'Orient connaissaient un



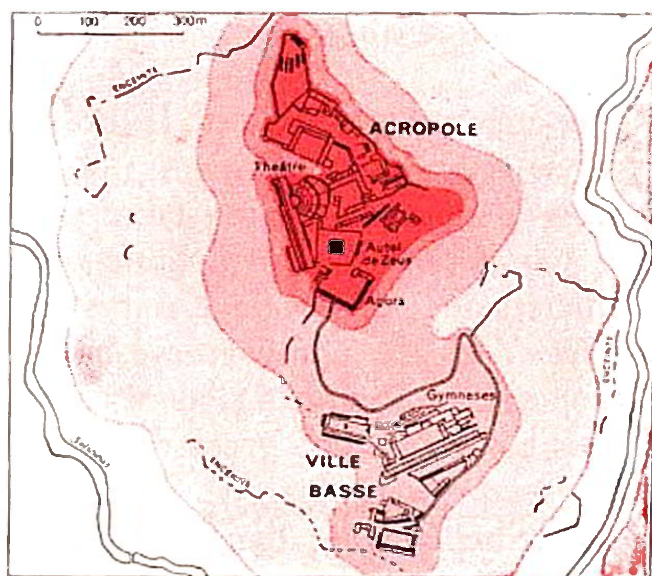
L'Acropole de Pergame (reconstitution).
Elle est formée de terrasses étagées sur la pente d'une colline.

magnifique essor économique. Au IIIe siècle Sparte agonise, Athènes périclite; les grands foyers de l'hellénisme sont *Alexandrie*, *Antioche* et *Pergame*.

3. La civilisation hellénistique. Au contact avec l'Orient la civilisation grecque a pris une forme nouvelle.

1° ***La religion.*** La religion de la Grèce classique avait été surtout la religion de la cité. Le déclin des cités, absorbées par les royaumes ou étroitement surveillées par les souverains, s'est accompagné d'une diminution de la piété envers des dieux qui les avaient si mal protégées. Nombreux sont les sceptiques qui ne croient plus aux dieux et pour qui la mythologie est un ensemble charmant de contes puérils.

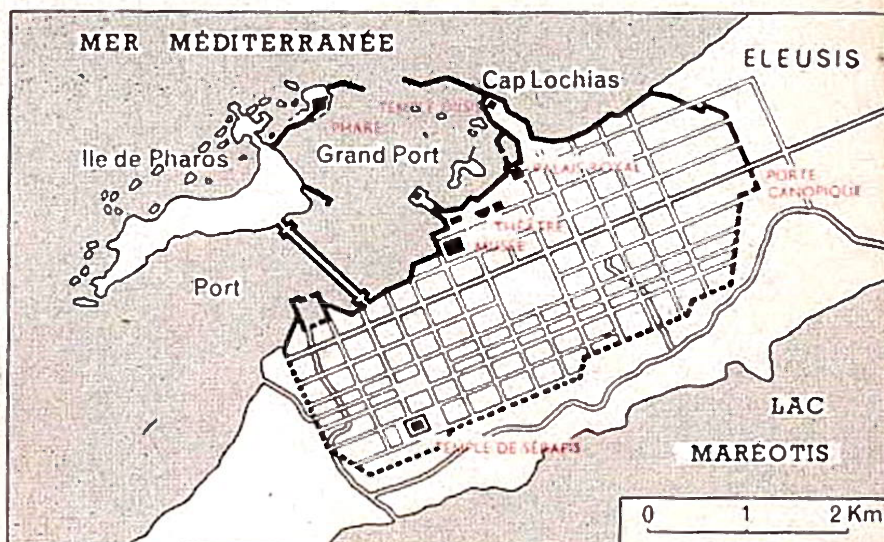
La ferveur religieuse a pris chez les croyants deux autres aspects : d'abord la foi en la personne du souverain, du héros, du surhomme qui apporte aux hommes des bienfaits quotidiens et tangibles; ensuite un élan vers les cultes qui promettaient aux fidèles la purification sur la terre et le salut pour l'au-delà. Les mystères attirent les initiés de plus en plus nombreux. Les cultes de *Cybèle*, la grande



Plan de Pergame. Les parties grisées correspondent au relief.

déesse d'Asie Mineure, d'Isis, de *Sérapis*, créé par les Lagides d'Égypte, connurent une grande faveur, même en dehors de leur pays d'origine.

2° ***La civilisation matérielle.*** L'époque hellénistique a vu naître l'*urbanisme;* la ville ne se développa plus au hasard mais suivant un plan d'ensemble. On utilisa au mieux le site. *Pergame* bâtie sur la pente d'une colline s'étageait sur trois plans dont le plus élevé portait le théâtre et le temple. Les architectes traçaient des rues larges se coupant à angle droit, aménageaient de vastes places entourées de portiques et fixaient l'emplacement des monuments.



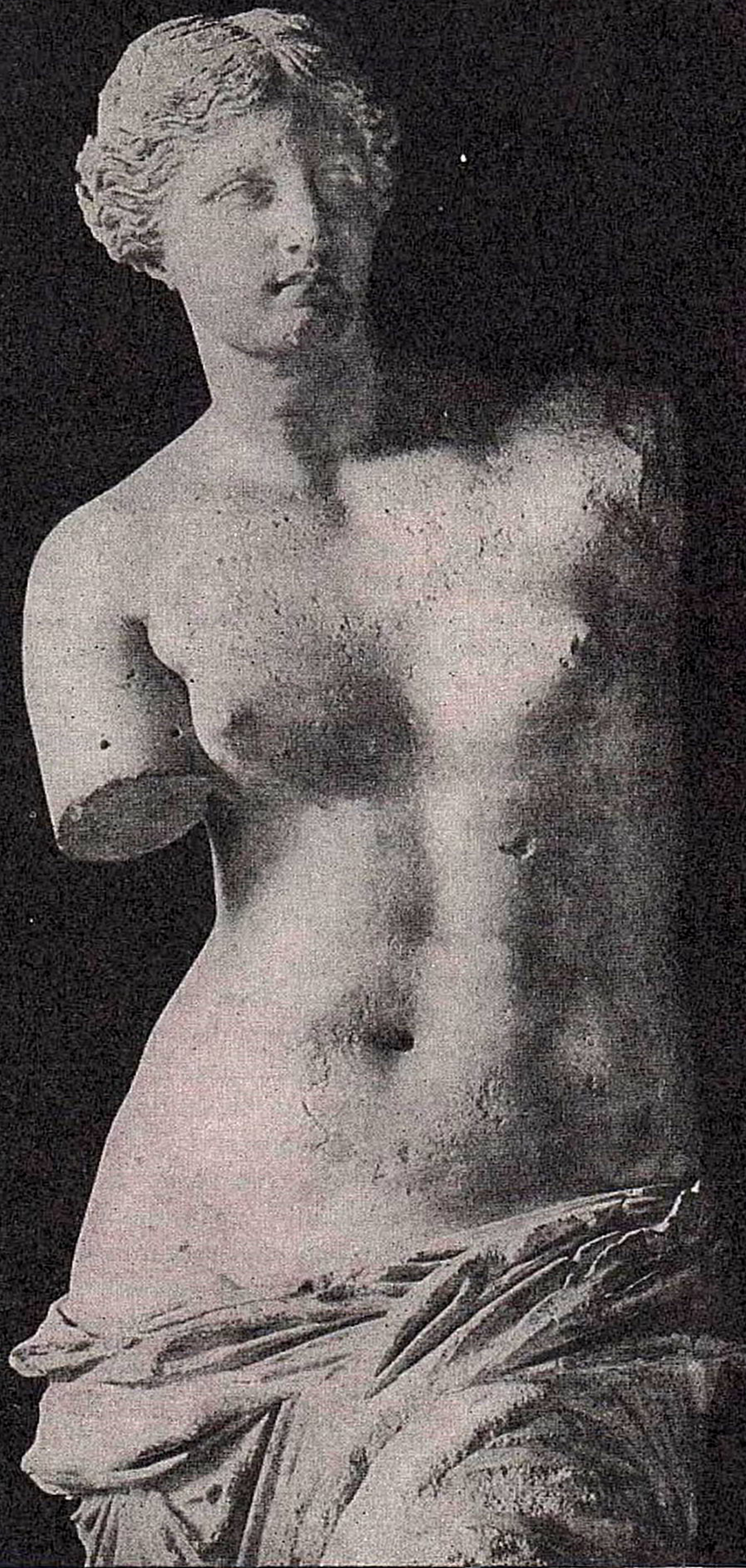
Plan d'Alexandrie.

Alexandrie était célèbre par sa longue jetée, sa haute tour lumineuse, le *Phare*, et ses ports grouillant d'activité; le Palais royal au bord de la mer prit les proportions d'un véritable quartier; le *Musée* (temple des Muses) était une université richement dotée où travaillaient des savants de toutes les spécialités; ils avaient à leur disposition la plus belle *Bibliothèque* du monde, renfermant 400 000 volumes. D'autres monuments (le tombeau d'Alexandre, le temple de Sérapis), des parcs et des jardins fleuris ajoutaient au charme de la ville. Une énorme population cosmopolite se répartissait entre les différents quartiers d'Alexandrie; seuls les Grecs étaient citoyens; les juifs très nombreux avaient leur quartier et formaient une communauté organisée.

Génie à la guirlande. Cette œuvre montre l'influence de l'art grec sur l'art hindou.



La présence dans ces grandes métropoles d'une haute société riche et raffinée a favorisé le commerce de luxe qui allait chercher des produits jusqu'en Arabie et



Vénus de Milo. Chef-d'œuvre d'un auteur inconnu, probablement du IVᵉ siècle av. J.-C. (Musée du Louvre).

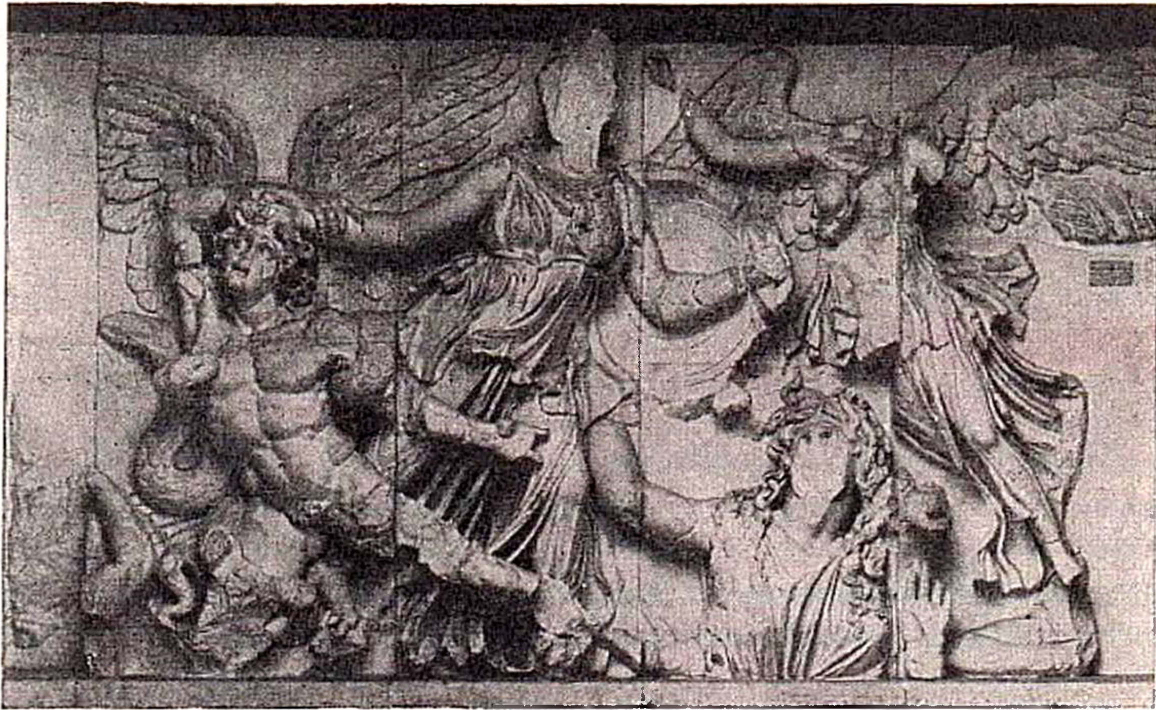


Photo Giraudon.

Fragment de la frise ornant le soubassement de l'autel de Zeus à Pergame (combat des dieux et des géants).

dans l'Inde (perles, pierres précieuses, soie, parfums, épices). Pergame est devenue le grand centre du commerce de *parchemin* qui fait concurrence au papyrus d'Égypte

3° ***La vie intellectuelle et artistique.*** La vie intellectuelle était intense. Les savants d'Alexandrie ont fait progresser les mathématiques (*Euclide*, le Syracusain *Archimède*), l'astronomie (Ératosthène), la géographie, les sciences naturelles et la médecine. La pensée philosophique, outre la continuation à Athènes des écoles issues de Platon et d'Aristote, s'enrichit de nouvelles doctrines : celle des *Stoïciens* qui enseignaient la toute-puissance de la raison, la soumission à l'ordre naturel des choses, le perfectionnement moral et la libération de l'esprit par le détachement de tous les biens; celle d'*Épicure* qui conseillait un idéal de vie paisible, recherchant des plaisirs durables. L'érudition se tourna vers l'étude critique des chefs-d'œuvre du passé. Les savants et les grammairiens d'Alexandrie et de Pergame collectionnèrent et commentèrent les manuscrits. Mais il y eut peu de grandes œuvres originales en dehors des poèmes de *Callimaque* et des « Idylles » du Syracusain *Théocrite*, qui chanta la nature et la vie des champs.

L'architecture s'est attachée à la construction d'édifices vastes et grandioses comme l'autel monumental de Zeus à Pergame. Les sculpteurs et les peintres ont abandonné les règles de l'art classique pour exprimer l'émotion, la passion, le pathétique ou encore des scènes de genre, gracieuses, réalistes ou raffinées (cf. p. 152).

Conclusion. L'œuvre politique d'Alexandre, la constitution d'un empire universel, a été sans lendemain; par contre, son œuvre civilisatrice a été poursuivie par ses successeurs. La civilisation grecque s'est répandue dans tout le monde antique et s'est transformée au contact de l'Orient pour prendre cette forme hellénistique sous laquelle les Romains l'ont connue et adoptée.

DOCUMENTS

Texte I : Quelques traits de la personnalité d'Alexandre,

d'après Plutarque : *Vie d'Alexandre*, traduction B. Latzarus (classiques Garnier), *passim*.

« L'aspect véritable du corps d'Alexandre est surtout rendu par les statues dues à Lysippe; aussi bien est-ce le seul sculpteur par lequel lui-même voulait être représenté.

..... Il n'aimait pas la gloire d'où qu'elle vînt, ni toute espèce de gloire à l'instar de Philippe, qui se piquait, comme un sophiste, de facilité oratoire, et faisait graver sur ses monnaies les victoires de ses chars à Olympie. Et même, une fois que les gens de son entourage lui demandaient s'il voudrait concourir pour l'épreuve du stade aux jeux olympiques, car il était rapide à la course, il répondit : « Oui, si je devais avoir des Rois pour concurrents! »

..... En tout cas, chaque fois que l'on annonçait que Philippe avait pris une ville célèbre ou remporté une victoire éclatante, il ne montrait aucune joie de l'apprendre et disait au contraire aux jeunes gens de son âge : « Enfants, mon père prendra tout d'avance; et il ne me laissera rien de brillant à faire avec vous. » Car, ne cherchant ni le plaisir, ni la richesse, mais le mérite et la gloire, il pensait que, plus il hériterait de son père, moins il aurait de succès par lui-même.

..... Dans ces jours de relâche il commençait, dès son lever, par sacrifier aux dieux; puis il déjeunait assis; il passait le reste du jour à chasser, à prendre diverses mesures, à juger une contestation entre soldats ou à lire. S'il faisait un voyage qui ne fût pas trop pressant, il s'exerçait pendant le trajet à tirer de l'arc, ou bien à monter sur un char en marche et à en descendre. Souvent aussi il s'amusait à prendre des renards ou des oiseaux.

..... Comme on lui avait apporté une cassette, l'objet le plus splendide qu'on eût trouvé dans les bagages et le mobilier de Darius, il demanda à ses amis ce qui méritait le mieux d'y être déposé. Ils différèrent d'avis; mais lui-même déclara qu'il y garderait l'*Iliade*.

..... Darius lui envoya une lettre où il lui demandait d'accepter dix mille talents pour la rançon des prisonniers, de garder tout le pays en deçà de l'Euphrate, et d'épouser une de ses filles, conditions auxquelles ils seraient amis et alliés. Alexandre communiqua cette lettre à ses amis intimes; et comme Parménion disait : « Si j'étais Alexandre j'aurais accepté ces propositions », il répliqua : « Moi aussi, si j'étais Parménion! »

Texte II : Alexandre veut fusionner les Grecs et les Barbares.

QUINTE-CURCE[1] : *Histoires*, X, 3, d'après la traduction de H. Bardon. Collection des Universités de France.

Alexandre s'adresse aux anciens sujets du roi des Perses incorporés dans son armée.

« J'ai fait parmi vous une levée de jeunes hommes et je vous ai incorporés parmi mes soldats. Vous avez la même tenue, les mêmes armes. Mais votre obéissance et votre sens de la hiérarchie dépassent de beaucoup ceux des autres... J'ai pris pour épouse la fille de Darius et j'ai incité les plus proches de mes amis à épouser des captives (perses) : j'ai voulu par cette alliance sainte abolir toute différence entre vaincu et vainqueur. Persuadez-vous donc que vous êtes mes soldats par la naissance, non par l'enrôlement. Asie et Europe ne forment qu'un seul et même royaume. Je vous octroie les mêmes armes qu'aux Macédoniens...; vous êtes mes concitoyens, mes soldats... Il n'est inconvenant ni pour les Perses de copier les coutumes des Macédoniens, ni pour les Macédoniens d'imiter les Perses. Il faut que la loi soit la même pour ceux qui ont à vivre sous le même roi. »

1. Quinte-Curce : écrivain latin du Ier siècle après J.-C.

Texte III : Un jugement sur Alexandre — *ibid.*, X, 5.

« Une incroyable force d'âme, une endurance presque excessive à la peine, un courage qui le distingue non seulement entre les rois, mais entre ceux même dont ce fut la seule vertu, une libéralité qui souvent l'amenait à octroyer plus qu'on ne demande aux dieux, la clémence envers les vaincus : tant de royaumes ou rendus à ceux qui les avaient perdus sous ses coups, ou accordés en dons!... un désir de gloire et de louange, qui dépassait la mesure, mais admissible vu sa jeunesse et un si haut destin; en outre, sa piété envers père et mère : car il avait décidé de placer Olympias au nombre des Immortels, et il avait vengé Philippe; puis sa bienveillance pour presque tous ses amis, ses bons sentiments envers ses soldats, une lucidité égale à sa grandeur d'âme : c'étaient là assurément ses qualités personnelles.

Voici la part du destin : s'égaler aux dieux et revendiquer les honneurs du ciel, croire aux oracles qui l'y incitaient et s'irriter avec une violence injustifiable contre ceux qui refusaient de l'adorer, changer son costume pour la tenue étrangère, emprunter aux peuples soumis leurs mœurs... Tel est le roi, le général à qui l'on cherchait un successeur; mais la charge était trop forte pour les épaules d'un seul! »

QUESTIONS

★ 1. *Montrer en quoi Alexandre peut être considéré comme un champion de l'Hellénisme.*

★ 2. *En quoi les conceptions religieuses et politiques d'Alexandre pouvaient-elles choquer les Grecs et les Macédoniens?*

★ 3. *Pourquoi peut-on parler d'une civilisation alexandrine?*

★ 4. *Quels sont les grands centres de l'activité économique du monde grec au IIIe siècle? Sont-ils les mêmes qu'aux Ve et IVe siècles?*

★ 5. *Comprenez-vous pourquoi l'exemple d'Alexandre a fasciné ses successeurs et les grands conquérants romains?*

LE Vᵉ SIÈCLE		PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS	VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE
499		Révolte de l'Ionie	
490	ÉPOQUE DES GUERRES MÉDIQUES	Marathon	
483		Ostracisme d'Aristide	
480		Les Thermopyles - Salamine	
479		Platées - Mycale	
478			
477		Formation de la 1ᵉ Ligue maritime d'Athènes	
472			*Les Perses*
468	PRÉPONDÉRANCE D'ATHÈNES	Victoire de Cimon à l'Eurymédon	
462		Réforme démocratique d'Ephialte	
454		Transfert à Athènes du trésor de Délos	
450			Naissance d'Aristophane
449		Paix de Callias	
448			Statue de Zeus à Olympie par Phidias
447			CONSTRUCTION DU PARTHÉNON
443	GOUVERNEMENT DE PÉRICLÈS	Fondation de Thourioi	
442			*Antigone*
438			*Alceste*
		Début de la Guerre du Péloponèse	
430	GUERRE DU PÉLOPONÈSE	La Peste d'Athènes	
429		Mort de Périclès	
425			Mort d'Hérodote
421		Paix de Nicias : Fin de la 1ᵉ période de la guerre	
420			Temple de la Victoire Aptère
415		Expédition de Sicile reprise de la guerre	
406		Bataille navale des Arginuses	
404		Aigos-Potamos : Prise d'Athènes	

VIE D'ESCHYLE

VIE DE SOPHOCLE

VIE D'EURIPIDE

GRECQUE AUX Ve ET IVe SIÈCLES

LE IVe SIÈCLE		PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS	VIE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE
404	PRÉPONDÉRANCE DE SPARTE	Prise d'Athènes. Fin de la Guerre du Péloponèse	
403		Rétablissement de la démocratie à Athènes	
399			Mort de Socrate
387		Traité d'Antalcidas	Platon fonde l'Académie
385			
384			
377		Formation de la 2e Confédération maritime d'Athènes	
371	PRÉPONDÉRANCE DE THÈBES	Bataille de Leuctres	
366			
362		Bataille de Mantinée	
359	RÈGNE DE PHILIPPE DE MACÉDOINE	Philippe Régent de Macédoine	
356		Philippe Roi de Macédoine	
348		Chute d'Olynthe	
347			
346		Paix entre Athènes et Philippe	
340		Reprise de la Guerre entre Athènes et Philippe	
338		Bataille de Chéronée. Ligue de Corinthe	
336		Mort de Philippe. Avènement d'Alexandre	
334	RÈGNE D'ALEXANDRE	Bataille du Granique	
333		Bataille d'Issos	
331		Bataille d'Arbèles. Fondation d'Alexandrie	
327		Alexandre dans l'Inde	
324		Les Noces de Suse	
323		Mort d'Alexandre	

VIE DE PLATON

VIE D'ARISTOTE

CARRIÈRE DU SCULPTEUR SCOPAS

CARRIÈRE DU SCULPTEUR PRAXITÈLE

Début de la carrière de LYSIPPE

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

QUE DEVONS-NOUS AUX GRECS?

La civilisation des Grecs est en partie passée dans la nôtre par l'intermédiaire des Romains qui, l'ayant assimilée, nous l'ont transmise. Elle s'exerce encore directement sur nous quand nous étudions les poèmes d'Homère, les tragédies de Sophocle, la philosophie de Platon, quand nous admirons au musée du Louvre un fragment de la frise du Parthénon, la Vénus de Milo, la victoire de Samothrace et la céramique athénienne.

1. Les apports matériels. A vrai dire, sur le plan matériel la contribution des Grecs est faible. On ne leur attribue aucune invention importante; car on ne peut qualifier ainsi l'invention du jeu de l'oie, des dés, des osselets, du cerceau ou des combats de coqs.

En agriculture, ils ont simplement pratiqué un système parfaitement adapté au relief et au climat de leur pays; partout où ils ont essaimé autour de la Méditerranée, notamment en Sicile ou sur nos côtes de Provence, ils ont établi sur les pentes des champs étagés en *terrasses* et introduit, à côté du blé, l'*olivier* et la *vigne*. Leurs artisans habiles, qui travaillaient dans des ateliers modestes, ont moins innové qu'amélioré les procédés de fabrication. La construction des rapides *trières* est un perfectionnement de l'art de la navigation plutôt qu'une création.

Cela n'est pas surprenant, car dans leurs cités au territoire exigu, les Grecs aimaient la vie simple; ils étaient peu attirés par le colossal et le luxe somptueux chers aux Orientaux. Ils nous ont légué le goût de la mesure.

2. Les apports moraux. Mais pour tout ce qui touche au développement de la personnalité et à la vie de l'esprit, on peut parler d'un « miracle grec ».

a) ***L'idéal sportif.*** Leur système d'éducation s'intéressait au corps autant qu'à l'esprit. La beauté du corps et l'harmonie des gestes étaient recherchées par des exercices quotidiens. Les épreuves sportives de la Grèce antique sont toujours pratiquées : le lancement du disque et du javelot, le pugilat qui est

devenu la boxe, le pancrace qui est devenu le catch, la course (notre Marathon rappelle l'exploit du guerrier qui courut du champ de bataille jusqu'à Athènes pour annoncer la victoire). Les *Jeux Olympiques* ont ressuscité à la fin du siècle dernier : l'esprit religieux qui les animait jadis à disparu, mais on retrouve l'ardeur des concurrents à faire triompher leurs couleurs et l'émulation loyale qui étaient de règle à Olympie.

b) ***L'idéal civique.*** S'ils n'ont jamais su s'élever jusqu'à la notion d'une patrie grecque unifiée, ils ont aimé ardemment leur cité : les Athéniens à Marathon, les Spartiates aux Thermopyles, les Thébains à Mantinée n'ont pas hésité à mourir pour elle. Ils nous ont légué leur *amour de la liberté.*

c) ***Le régime démocratique.*** Les Grecs n'aimaient pas obéir à un seul homme et méprisaient les barbares parce qu'ils étaient soumis à un roi. Les Athéniens ont conçu et transmis à la postérité un régime politique, qu'on appelle la *démocratie*, et qui est caractérisé par les traits suivants : le gouvernement du peuple par lui-même ou par ses représentants — l'accès de tous aux magistratures — le contrôle sévère des magistrats par les assemblées — l'exercice de la justice par un tribunal populaire — l'octroi d'une indemnité à tous ceux qui participaient aux affaires publiques — l'attribution par l'État d'un secours aux citoyens les plus pauvres.

d) ***Le développement des sciences.*** Les Grecs ont surtout développé les sciences pures comme les mathématiques : on enseigne toujours la *géométrie d'Euclide*, le théorème de Thalès et le principe d'Archimède. Mais ils ont fait progresser aussi les sciences expérimentales comme la médecine : le nom d'Hippocrate est encore familier aux médecins d'aujourd'hui. Ils n'ont pas négligé les sciences appliquées, surtout à l'époque hellénistique : Archimède au IIe siècle mettait tout son talent à construire des machines de guerre pour défendre sa ville de Syracuse assiégée par les Romains. A Alexandrie fut construit le *Phare*, une tour portant des feux destinés à signaler pendant la nuit aux navigateurs l'entrée du port; depuis tous les ouvrages analogues s'appellent des phares.

e) ***La pensée grecque.*** Les penseurs ont exercé leur réflexion sur la nature et, surtout, depuis *Socrate*, sur l'homme lui-même. Ils ont créé la *philosophie* qui cherche à savoir comment l'esprit humain fonctionne, sent et raisonne, quels sont les devoirs de l'homme, quel est le but de son existence. Les œuvres de *Platon* et d'*Aristote* sont toujours étudiées et commentées dans nos lycées et nos facultés.

f) ***L'influence littéraire.*** Les Grecs ont créé le *théâtre*, la tragédie et la comédie. Ils ont créé l'*histoire* qui n'était avant eux qu'une liste de noms et de

dates approximatives. Ils ont créé l'*art oratoire* : leurs grands orateurs comme *Démosthène* ont laissé des discours qui sont des modèles de composition et d'éloquence. Leurs chefs-d'œuvre littéraires sont immortels : tout homme cultivé connaît Homère et les grands tragiques grecs. Nos poètes se disent encore inspirés par les Muses.

g) ***L'influence artistique.*** L'art grec a produit des monuments dont la beauté nous émeut, même quand ils sont quelque peu ruinés comme le Parthénon sur l'Acropole d'Athènes. Les musées du monde entier se disputent les chefs-d'œuvre de la sculpture.

A certaines époques, comme au temps de la *Renaissance*, l'exemple grec a été décisif. Quand vous visitez un musée de peinture, voyez le nombre de tableaux dont le sujet est emprunté à la mythologie !

Latins, nous devons beaucoup à Rome, mais nous sommes aussi les fils spirituels de l'Hellade.



Combat des Amazones. Bas-relief ornant le tombeau de Mausole de Carie, ou « Mausolée », œuvre du IVe siècle. Remarquer l'art du mouvement, la recherche de l'expression et la légèreté des draperies.

POIDS, MESURES ET MONNAIES A ATHENES

Mesures de longueur :

Doigt = 0 m 019 environ.
Pied = 0 m 30 environ.
Stade = 180 m (= 600 pieds) environ.
Le stade à Olympie était l'équivalent de 192 m 27.

Mesures de capacité :

Pour les liquides : Métrète = 39 l 39.
Pour les solides : Médimne = 52 l 50.

Mesures de poids :

Obole = 0 gr 73.
Mine = 436 gr (= 600 oboles).
Talent = 26 kg (= 60 mines).

Monnaies d'argent :

Obole = pièce pesant 0 gr 73.
Drachme = 6 oboles = 4 gr 3.
Didrachme = 2 Drachmes.
Tétradrachme (ou Statère d'argent) = 4 drachmes.

Tous les chiffres sont arrondis et non rigoureusement exacts.

VOCABULAIRE

Acropole : Partie d'une ville grecque perchée sur une butte et servant le plus souvent de citadelle.

Anarchie : Absence de gouvernement. Désordre qui résulte de l'impuissance de l'Etat.

Apogée : Le plus haut degré d'élévation, de puissance ou de gloire.

Archéologue : Savant qui étudie les monuments et les œuvres d'art de l'antiquité.

Archives : 1° Ensemble des papiers intéressant le passé d'une famille (archives privées), d'une ville ou d'un Etat (archives publiques) ; 2° Lieu où sont conservés ces papiers.

Aristocratie (étym. = gouvernement des meilleurs) : 1° Régime politique qui réserve le pouvoir aux nobles; 2° L'ensemble des nobles.

Autonome : Qui se gouverne par ses propres lois.

Bas-relief : Surface sculptée de motifs faisant saillie sur le fond. Quand le relief est très accusé et que les motifs semblent presque se détacher du fond, l'œuvre s'appelle un haut-relief.

Cabotage : Navigation qui ne s'éloigne jamais beaucoup des côtes (contraire : navigation au long cours).

Chadouf (masc.) : Appareil à balancier permettant de puiser l'eau. Il est constitué d'une perche suspendue en son milieu, portant un contrepoids à une extrémité et une corde retenant le récipient de puisage à l'autre extrémité.

Chapiteau : Élément supérieur de la colonne; il surmonte le fût et est généralement orné d'une décoration sculptée.

Charon (nom propre) : Batelier des Enfers qui pour une obole faisait passer aux défunts le fleuve Styx.

Charybde et Scylla (noms propres) : Monstres féminins du détroit de Messine qui étaient la terreur des navigateurs.

Centaures : Monstres fabuleux mi-hommes, mi-chevaux.

Céramiste : Celui qui fabrique et décore des céramiques, c'est-à-dire des vases de terre cuite.

Cithare : Sorte de lyre ancienne.

Civilisation : 1° Ensemble des genres de vie, des procédés de travail, des croyances, des activités intellectuelles et artistiques qui constituent l'originalité d'un peuple. On distingue la civilisation matérielle (outillage, habitation, vêtement, nourriture) et la civilisation morale (religion, pensée, littérature, arts) ; 2° Etat d'un peuple policé (contraire : barbarie).

Clan : Groupe d'individus que réunissent une parenté et une vénération communes vis-à-vis d'un ancêtre ou d'un totem.

Code : Recueil de lois.

Collège : 1° Groupe de personnes exerçant collectivement un sacerdoce ou une magistrature; 2° Association groupant les membres d'une même profession ou les fidèles d'un même culte.

Comptoir : Place de commerce établie dans un pays étranger.

Contrat de mariage : Acte officiel qui précise ce qui appartient à chacun des deux époux.

Cycle (d'un mot grec signifiant cercle) : Groupe de poèmes constituant une sorte de cercle autour d'une légende principale : ex., le cycle de la guerre de Troie.

Démocratie : Régime politique fondé sur la souveraineté du peuple.

Dialecte : Variété régionale d'une langue.

Dogme : Point d'une doctrine religieuse auquel le fidèle est tenu nécessairement de croire.

Drachme : 1° Unité de poids valant à Athènes 4 gr. 32; 2° Monnaie d'argent pesant à Athènes 4 gr. 32.

Eau lustrale : Eau qui servait à la purification des fidèles et des victimes.

Egide : Arme de Zeus hérissée de serpents, ayant en son milieu la tête de Gorgone. Il la prête à Athéna qui la porte sur la poitrine.

Ephémère (qui ne dure qu'un jour) : De faible durée.

Erechthéion (nom propre) : Temple d'Erechthée, roi légendaire d'Athènes.

Erinnyes (nom propre) : Déesses impitoyables chargées de punir les crimes des hommes. Leur chevelure était hérissée de serpents; l'une d'elles s'appelait Mégère.

Etiquette : Ensemble de prescriptions et d'usages qui règlent la vie d'une Cour et qui fixent la place et le rang de chacun.

Gorgone ou Méduse (nom propre) : Monstre féminin dont la chevelure était hérissée de serpents et dont le regard pétrifiait les mortels.

Hégémonie (du grec hégèmôn = chef) : Suprématie.

Hiérarchie : Série de fonctions ou de grades étroitement subordonnés les uns aux autres; par exemple, la hiérarchie militaire va du soldat au général.

Holocauste : Sacrifice dans lequel la victime était entièrement consumée.

Hoplite : Fantassin grec muni de l'armement offensif et défensif complet.

Inscription : Texte gravé sur la pierre, le marbre ou le bronze, pour commémorer un personnage ou un événement, par exemple les inscriptions funéraires gravées sur un tombeau indiquant le nom, les titres et la carrière du défunt.

Magistrat : Celui qui exerce une charge publique au nom du peuple.

Mausolée : Nom du tombeau élevé au roi de Carie Mausole par sa veuve Artémise au IVe siècle avant J.-C. Par extension, riche monument funéraire.

Métropole (= ville mère) : Cité fondatrice d'une colonie.

Mosaïque : 1° Adjectif, de Moïse (ex. : loi Mosaïque) ; 2° Œuvre décorative formée par la juxtaposition de petits éléments généralement multicolores. Par suite, au figuré, ensemble constitué par des éléments très différents les uns des autres.

Nomades : Gens qui n'ont pas d'habitation fixe et se déplacent avec tous leurs biens (contraire : sédentaires).

Nome : Circonscription territoriale (province) de l'Egypte.

Oligarchie : Régime politique qui réserve le pouvoir à un petit nombre d'hommes.

Palestre : Lieu public où l'on pratiquait la culture physique.

Pharaon : Roi d'Egypte. (De « per âa » signifiant « la grande maison »).

Réincarnation : Action par laquelle l'âme d'un défunt s'unirait une nouvelle fois à un corps.

Sabéens (nom propre) : Habitants du pays de Saba en Arabie, célèbre dans l'Antiquité par ses aromates.

Sédentaire : qui a une habitation fixe (contraire : nomade).

Sirènes (nom propre) : Monstres fabuleux moitié femmes, moitié poissons ou oiseaux, qui, par leurs chants mélodieux, attiraient les marins sur des écueils où se brisaient leurs navires.

Talent : Unité de poids qui valait à Athènes 25 kg 92 depuis Solon.

Théologie : Science qui étudie les dogmes et les doctrines d'une religion.

Torchis : Matériau de construction formé de terre grasse et de paille hachée.

Trière : Navire à trois rangs de rames.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 5799
Dépôt légal : 1er trimestre 1959.
N° d'Éditeur C. 4208-XXI (N 6)